

Daniel Defoe

ROBINSON CRUSOE

Illustrated by N. C. WYETH

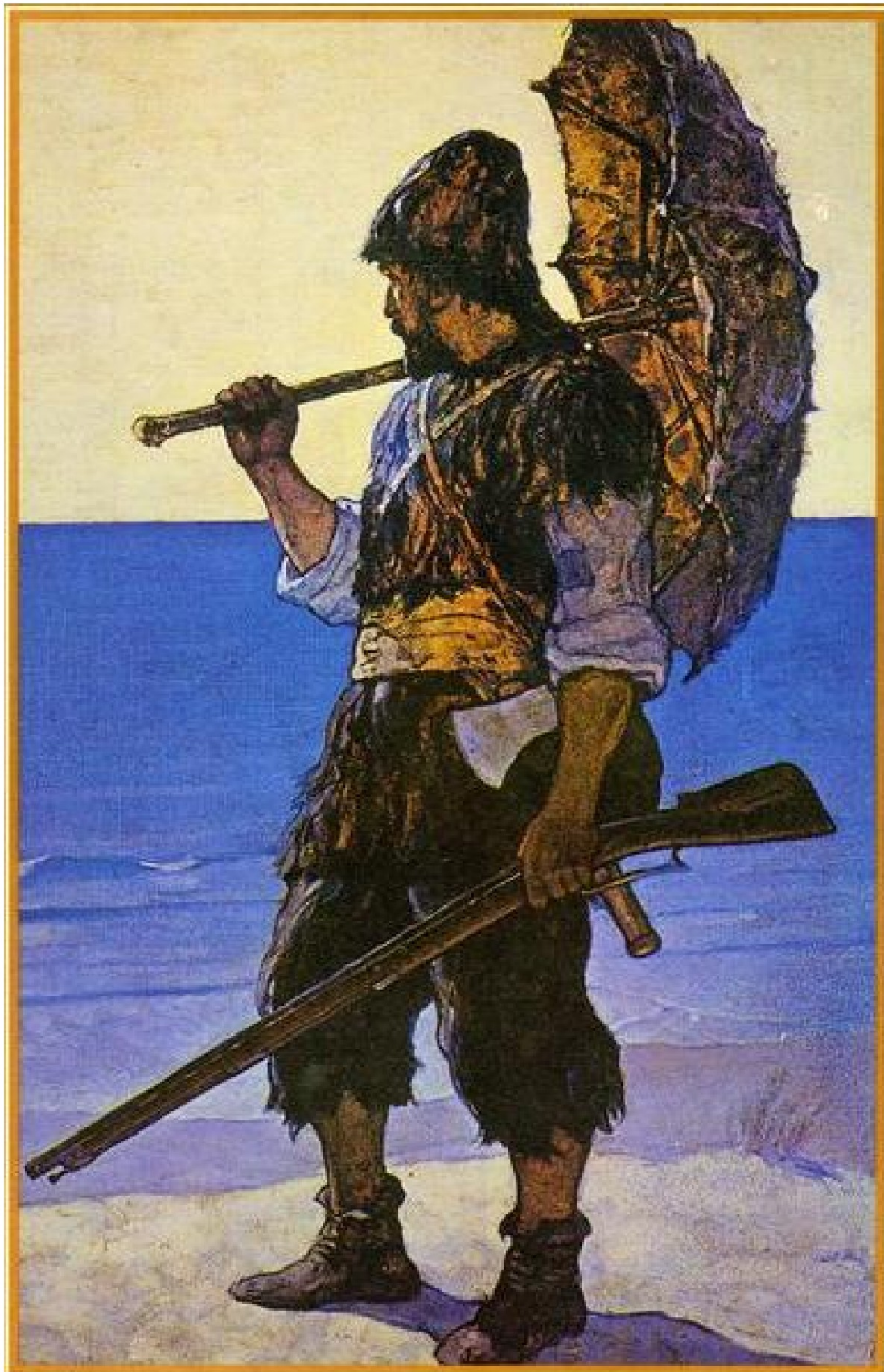


Daniel Defoe

ROBINSON CRUSOE

Illustrated by N. C. WYETH

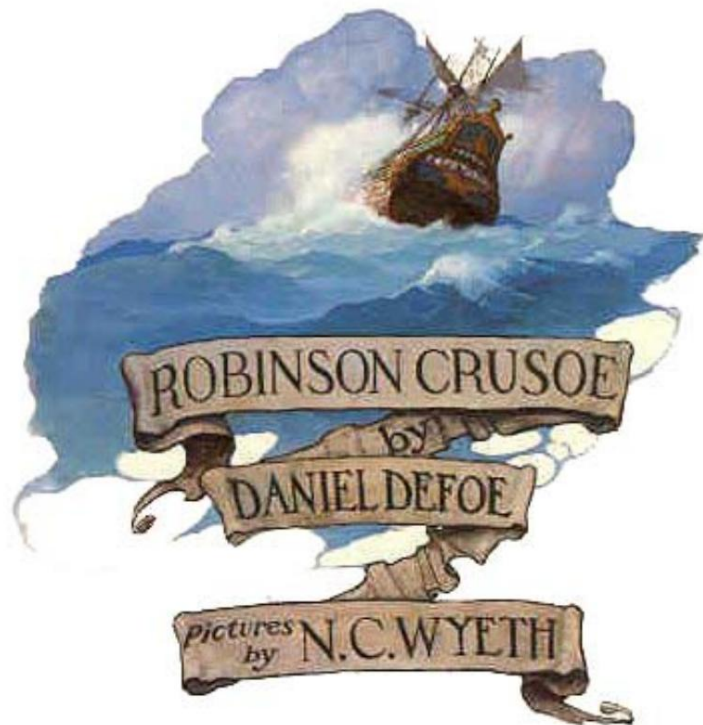




Robinson Crusoe

de Daniel Defoe

avec des illustrations de NC Wyeth



List of Chapters

- Chapitre I : La famille de Robinson — Son mariage avec ses parents
- Chapitre II : Premières aventures en mer
- Chapitre III : Captivité à Salée
- Chapitre IV : Un autre voyage et fait naufrage
- Chapitre V : Robinson se retrouve sur une île désolée
- Chapitre VI : La tristesse de la solitude
- Chapitre VII : Compter le temps
- Chapitre VIII : Journal de Robinson
- Chapitre IX : Maladie et affliction
- Chapitre X : Récupération et confort
- Chapitre XI : Tour pour explorer son île
- Chapitre XII : Retour à la grotte
- Chapitre XIII : Poterie et pain
- Chapitre XIV : Construction d'un canoë
- Chapitre XV : Tentatives de croisière autour de l'île
- Chapitre XVI : Accroître la prospérité
- Chapitre XVII : Alarme inattendue
- Chapitre XVIII : Précautions contre la surprise
- Chapitre XIX : Robinson découvre une grotte
- Chapitre XX : Une autre visite des sauvages
- Chapitre XXI : Un rêve remarquable
- Chapitre XXII : Vendredi
- Chapitre XXIII : Civilisation du vendredi
- Chapitre XXIV : Robinson et Friday construisent un canoë
- Chapitre XXV : Libération d'un Espagnol, Vendredi découvre son père
- Chapitre XXVI : Robinson se découvre au capitaine anglais
- Chapitre XXVII : Robinson quitte l'île



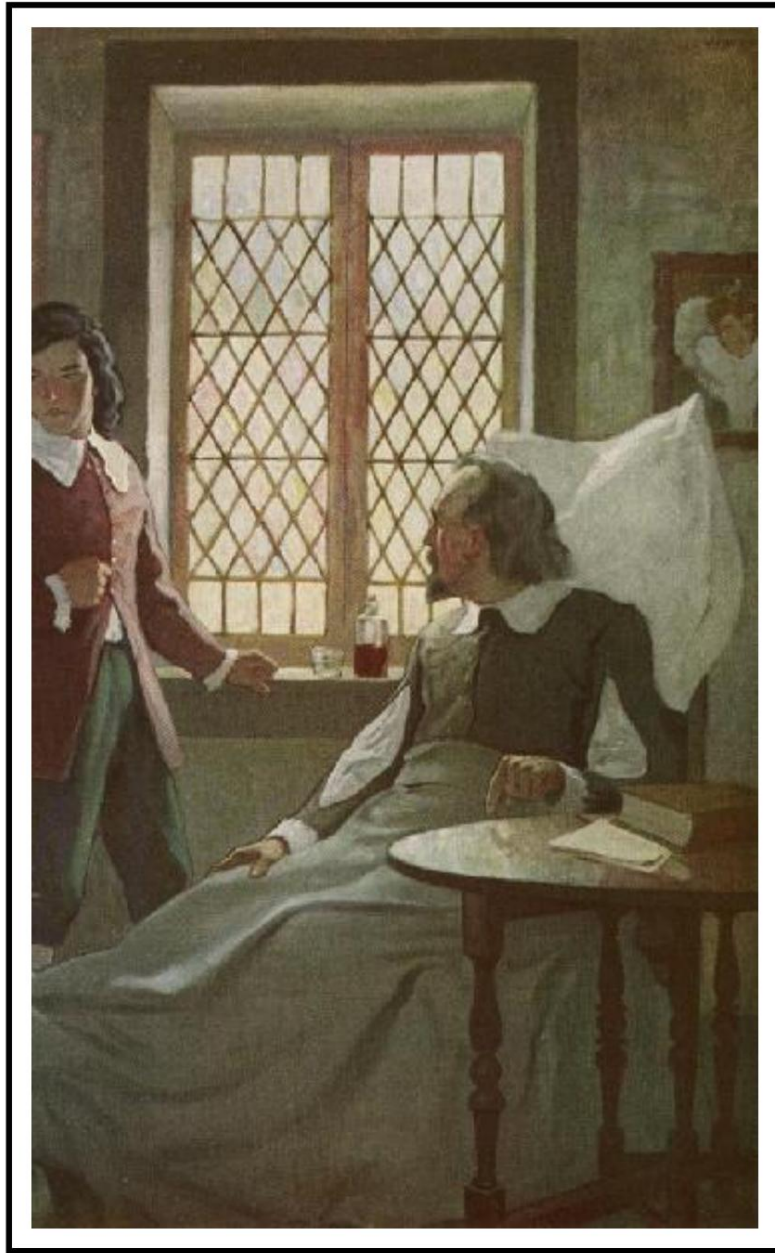
Chapter I

Robinson's Family—His Elopement from His

je Parents the Year 1632, in the City of York, of a good Family, quoique pas de ce pays, mon père étant un étranger de Brême, qui s'est d'abord installé à Hull : Il a obtenu un bon Succession de Marchandise, et quittant son Commerce, vécut ensuite à York, d'où il avait épousé ma Mère, Parents s'appelaient Robinson, une très bonne Famille à la Campagne, et dont je m'appelais Robinson Keutznaer ; mais par la corruption habituelle des mots en Angleterre, nous sommes maintenant appelés, non nous nous appelons nous-mêmes, et l'écrivain s'appelle Crusoe, et c'est ainsi que mes compagnons m'ont toujours appelé.

J'avais deux frères aînés, dont l'un était lieutenant-colonel d'un régiment anglais d'infanterie en Flandre, autrefois commandé par le célèbre Coll. Lockhart, et a été tué à la bataille près de Dunkerque contre les Espagnols : Ce qu'il est advenu de mon second frère, je ne l'ai jamais su, pas plus que mon père ou ma mère ne savaient ce que j'étais devenu.

Étant le troisième fils de la famille, et n'ayant fait l'objet d'aucun métier, ma tête a commencé à être remplie très tôt de pensées décousues : mon père, qui était très ancien, m'avait donné une part d'apprentissage compétente, en ce qui concerne l'éducation de la maison. , et une école gratuite de pays va généralement, et est conçue pour la loi; mais je ne serais satisfait de rien d'autre que d'aller en mer, et mon inclination à cela m'a conduit si fortement contre la volonté, voire les ordres de mon père, et contre toutes les supplications et perswasions de ma mère et d'autres amis, qu'il semble ' d'être quelque chose de fatal dans Propension de la Nature tendant directement à la Vie de Misère qui devait m'arri



Mon père, un homme sage et grave, m'a donné d'excellents conseils sérieux contre ce qu'il prévoyait être mon dessein. Il m'a appelé un matin dans sa chambre, où il a été enfermé par la goutte, et m'a rétorqué très chaleureusement à ce sujet : il m'a demandé quelles raisons plus une simple inclination errante j'avais pour quitter ma maison paternelle et mon pays natal. , où je pourrais être bien introduit, et avoir la perspective d'élever mon application et mon industrie de fortune, avec une vie de facilité et de plaisir. , qui est allé à l'étranger sur les aventures, pour se leve

par Enterprize, et se rendent célèbres dans Entreprises d'une nature hors du commun ; que ces choses étaient toutes soit trop au-dessus de moi, soit trop au-dessous de moi ; que le mien était l'État moyen, ou ce qu'on pourrait appeler la station supérieure de la basse vie, qu'il avait trouvée par une longue expérience était le meilleur État du monde, le plus adapté au bonheur humain, non exposé aux misères et aux difficultés, le Travail et souffrances de la partie mécanique de l'humanité, et non embarrassé par l'orgueil, le luxe, l'ambition et l'envie de la partie supérieure de l'humanité. Il m'a dit, je pourrais juger du bonheur de cet État, par cette seule chose, à savoir.

Que c'était l'état de vie que tous les autres peuples enviaient, que les rois ont fréquemment déploré les conséquences misérables d'être né à de grandes choses, et auraient souhaité qu'ils aient été placés au milieu des deux extrêmes, entre le moyen et le grand ; que l'homme sage a donné son témoignage à cela comme la juste norme de la vraie félicité, quand il prie pour n'avoir ni pauvreté ni richesse.

Il m'a dit de l'observer, et je trouverais toujours que les Calamités de La vie était partagée entre la partie supérieure et la partie inférieure de l'humanité ; mais que la station médiane avait le moins de désastres, et n'était pas exposée à autant de vicissitudes que la partie supérieure ou inférieure de l'humanité ; non, ils n'étaient pas sujets à tant de troubles et de malaises, soit de corps, soit

Pensez, comme l'étaient ceux qui, par une vie vicieuse, le luxe et les extravagances d'une part, ou par un travail pénible, le manque de choses nécessaires et une alimentation médiocre ou insuffisante d'autre part, s'attirent des maladies par les conséquences naturelles de leur mode de vie. ; Que la station médiane de la vie a été calculée pour toutes sortes de vertus et toutes sortes de plaisirs ; que la paix et l'abondance étaient les servantes d'une fortune moyenne ; ce

Tempérance, Modération, Calme, Santé, Société, tout est agréable

Les distractions et tous les plaisirs désirables étaient les bénédictions qui accompagnaient la station médiane de la vie ; que cette voie les hommes ont parcouru le monde en silence et en douceur, et en sont sortis confortablement, non embarrassés par les travaux des mains ou de la tête, non vendus à la vie d'esclave pour le pain quotidien, ou harrast avec perplexité ' d Circonstances qui privent l'âme de la paix et le corps du repos ; pas enragé par la passion de l'envie, ou la brûlure secrète

Soif d'ambition pour de grandes choses ; mais dans des circonstances faciles, glissant doucement à travers le monde, et goûtant sensiblement les douceurs de la vie, sans le

amers, se sentant heureux et apprenant par l'expérience de chaque jour à le savoir plus sensiblement.

Après cela, il m'a pressé avec ferveur et de la manière la plus affectueuse de ne pas jouer le jeune homme, de ne pas me précipiter dans des misères que la nature et le rang de vie dans lequel je suis né semblaient avoir prévu contre ; que je n'étais pas dans la nécessité de chercher mon pain ; qu'il ferait du bien pour moi et s'efforcerait de me faire entrer équitablement dans la station de la vie qu'il venait de me recommander ; et que si je n'étais pas très à l'aise et heureux dans le monde, ce devait être mon seul, destin ou faute, qui devait l'empêcher, et qu'il n'aurait rien à répondre, s'étant ainsi acquitté de son devoir en m'avertissant contre les mesures ce qu'il savait serait à mon Mal : En un mot, que comme il ferait des choses très gentilles pour moi si je restais et m'installais à la Maison comme il l'avait ordonné, ainsi il n'aurait pas assez de Main dans mes Malheurs, pour donner m'encouragea à m'en aller : Et pour clore tout, il me dit que j'avais mon frère aîné pour exemple, à qui il avait utilisé les mêmes persuasions sérieuses pour l'empêcher d'entrer dans les guerres des pays bas, mais ne pouvait pas l'emporter, son le jeune Desires l'incitant à courir dans l'armée où il a été tué ; et bien qu'il ait dit qu'il ne cesserait pas de prier pour moi, il oserait pourtant me dire que si je faisais cette démarche insensée, Dieu ne me bénirait pas, et j'aurais plus tard le loisir de réfléchir au fait d'avoir négligé son Conseiller quand il n'y a peut-être personne pour aider à mon rétablissement.

J'ai observé dans cette dernière partie de son discours, qui était vraiment prophétique, bien que je suppose que mon père ne le sût pas lui-même ; Je dis, j'ai observé les larmes couler sur son visage très abondamment, et surtout quand il a parlé de mon frère qui a été tué ; et que lorsqu'il a dit que j'avais le loisir de me repentir et que je n'avais personne pour m'aider, il a été si ému qu'il a interrompu le discours et m'a dit que son cœur était si plein qu'il pouvait dire non.

plus à moi.

J'ai été sincèrement touché de ce Discours, car d'ailleurs qui pourrait l'être autrement ? et je résolu de ne plus songer à partir à l'étranger, mais de m'installer chez moi selon le désir de mon Père. Mais hélas ! quelques jours ont tout emporté ; et en bref, pour prévenir aucune des importunités ultérieures de mon père, dans quelques semaines après, je résolu de m'enfuir tout à fait loin de lui. Cependant, j'ai fait

Je n'ai pas agi aussi rapidement que ma première chaleur de résolution m'y invitait, mais j'ai pris ma mère, à un moment où je la trouvais un peu plus agréable que d'ordinaire, et je lui ai dit que mes pensées étaient si entièrement tournées vers la vue du monde, que je ne devrais jamais régler quoi que ce soit avec assez de résolution pour aller jusqu'au bout, et mon Père ferait mieux de me donner son consentement que de me forcer à m'en passer ; que j'avais maintenant dix-huit ans, ce qui était trop tard pour devenir apprenti dans un métier ou clerc chez un procureur ; que j'étais sûr que si je le faisais, je ne purgerais jamais mon temps, et je devrais certainement fuir mon maître avant que mon temps ne soit écoulé et aller en mer ; et si elle parlait à mon père de me laisser faire un seul voyage à l'étranger, si je revenais à la maison et ne l'aimais pas, je n'irais plus, et je promettrais par une double diligence de récupérer ce temps q

Cela mit ma mère dans une grande passion : elle me dit qu'elle savait qu'il serait inutile de parler à mon père sur un tel sujet ; qu'il savait trop quel était mon Intérêt pour donner son Consentement à quelque chose tant pour ma Blessure, et qu'elle se demandait comment je pouvais penser à une telle chose après un tel Discours que j'avais eu avec mon Père, et si aimable et Expressions tendres comme elle savait que mon Père nous avait eus pour moi ; et qu'en bref, si je voulais me ruiner, il n'y avait pas d'Aide pour moi ; mais je pourrais compter que je n'aurais jamais leur consentement à cela : que pour sa part, elle n'aurait pas autant de main dans ma destruction ; et je n'aurais jamais à dire que ma mère était disposée quand mon père ne l'était pas.

Bien que ma mère ait refusé de le transférer à mon père, pourtant, comme je l'ai entendu par la suite, elle lui a rapporté tout le discours. peut-être serait-il heureux s'il restait à la maison, mais s'il partait à l'étranger, il serait le Misérable le plus misérable qui soit jamais né : je ne puis y consentir.

Ce n'est que près d'un an après cela que je me suis déchaîné, bien qu'entretiens j'aie continué obstinément sourd à toutes les propositions de règlement des affaires, et réprimandant fréquemment avec mon père et ma mère, qu'ils étaient si positivement déterminés contre ce qu'ils savaient, mes inclinations m'y incitaient. Mais étant un jour à Hull, où je suis allé par hasard, et sans aucun but de faire une fugue cette fois-là ; mais je dis, étant là, et un de mes compagnons allant par mer à

Londres, dans le navire de son père, et m'incitant à aller avec eux, avec l'attrait commun des hommes de mer, à savoir qu'il ne me coûterait rien pour mon passage, je n'ai plus consulté ni père ni mère, ni même leur ai envoyé un mot de celui-ci ; mais les laissant en entendre parler comme ils pourraient, sans demander la bénédiction de Dieu, ni celle de mon Père, sans aucune considération de circonstances ou de conséquences, et dans une mauvaise heure, Dieu le sait



Chapter II

Premières aventures en mer - Expérience d'une vie maritime - Voyage en Guinée

O Septembre 1651, je montai à bord d'un navire à destination de Londres ; jamais les malheurs d'un jeune aventurier, je crois, n'ont commencé plus tôt ni duré plus longtemps que les miens. Le navire n'était pas plus tôt sorti du Humber, mais le vent commença à souffler, et les vents à se lever d'une manière épouvantable ; et comme je n'avais jamais été en mer auparavant, j'étais le plus inexprimablement malade de mon corps et terrifié dans mon esprit. mes méchants quittant la Maison de mon Père, et abandonnant mon Devoir ; tous les bons conseils de mes parents, les larmes de mon père et les supplications de ma mère sont venus maintenant frais dans mon esprit, et ma conscience, qui n'était pas encore arrivée au degré de dureté auquel elle a été depuis, m'a reproché le mépris de conseil, et le manquement à mon devoir envers Dieu et mon Père.

Pendant tout ce temps, la tempête augmentait et la mer, sur laquelle je n'avais jamais été auparavant, montait très haut, bien que rien ne ressemble à ce que j'ai vu plusieurs fois depuis ; non, ni comme ce que j'ai vu quelques jours après : Mais c'était assez pour m'affecter alors, qui n'étais qu'un jeune marin, et n'avais jamais rien su de la matière. Je m'attendais à ce que chaque vague nous ait engloutis, et que chaque fois que le navire tombait, comme je le pensais, dans l'auge ou le creux de la mer, nous ne devrions plus jamais nous relever ; et dans cette agonie de l'esprit, j'ai fait de nombreux vœux et résolutions, que s'il plaisait à Dieu ici d'épargner ma vie ce seul voyage, si jamais je mettais à nouveau le pied sur la terre sèche, je rentrerais directement chez mon père, et ne jamais le remettre dans un navire pendant que je vivais ; que je suivrais son conseil et que je ne me lancerais plus dans de telles misères. Maintenant, je vis clairement la bonté de ses observations sur la station médiane de la vie, combien facile, combien confortable il avait vécu tous ses jours, et n'avait jamais été exposé aux tempêtes en mer ou aux troubles à terre ; et j'ai résolu que, comme un véritable prodigue repentant, je rentrerais chez mon Père.

Ces Pensées sages et sobres ont continué tout le temps que la Tempête a continué, et même quelque temps après ; mais le jour suivant le vent était

calmé et la mer plus calme, et j'ai commencé à y être un peu insensible. mais vers

La nuit, le temps s'est éclairci, le vent était tout à fait passé, et une charmante belle soirée s'en est suivie ; le soleil s'est couché parfaitement clair et s'est levé ainsi le lendemain matin; et ayant peu ou pas de vent et une mer douce, le soleil brillant dessus, la vue était, comme je le pensais, la plus délicieuse que j'aie jamais vue scie.

J'avais bien dormi dans la Nuit, et je n'avais plus le mal de mer : mais très joyeux, regardant avec émerveillement la Mer qui était si agitée et terrible la veille, et qui pouvait être si calme et si agréable en si peu de temps après.

Et maintenant moins mes bonnes résolutions devraient continuer, mon compagnon, qui m'avait en effet attiré, vient à moi, Eh bien Bob, dit-il en me frappant sur l'épaule,

Comment allez-vous après cela ? Je garantis que vous avez été effrayé, n'est-ce pas, la nuit dernière, quand il n'a soufflé qu'un bonnet plein de vent ? Un bouchon plein, tu appelles ça ? J'ai dit, c'était une terrible tempête : une tempête, vous vous trompez, répond-il, appelez-vous cela une tempête, pourquoi ce n'était rien du tout ;

donnez-nous mais un bon navire et une salle de mer, et nous ne pensons rien d'un tel Squal of Wind comme ça ; mais vous n'êtes qu'un marin d'eau douce, Bob ; venez, faisons un bol de punch et nous oublierons tout cela, vous voyez quel beau temps il fait maintenant. Pour abrégé cette triste partie de mon histoire, nous avons suivi l'ancienne voie de tous les marins, le punch a été fait, et j'en ai été ivre, et dans cette méchanceté nocturne j'ai noyé tout mon repentir, toutes mes réflexions sur mon passé. Conduite, et toutes mes résolutions pour mon avenir. En un mot, comme la mer a retrouvé sa douceur de surface et s'est calmée par l'apaisement de cette tempête, ainsi la hâte de mes pensées étant terminée, mes craintes et mes appréhensions d'être englouti par la mer étant oubliées, et le courant de mes anciens désirs est revenu, j'ai entièrement oublié les vœux et les promesses que j'ai faits dans ma détresse. J'ai trouvé en effet quelques intervalles de réflexion, et les pensées sérieuses ont fait, pour ainsi dire, des efforts pour revenir parfois, mais je les ai secouées, et je me suis retiré d'eux comme si c'était d'une maladie de Carré, et je m'appliquais à boire. et compagnie, maîtrisèrent bientôt le retour de ces crises, car c'est ainsi que je les appelai, et j'eus en cinq ou six jours une victoire aussi complète sur la conscience que n'importe quel jeune homme qui résolut de ne pas s'en inquiéter. , pourrait désirer : Mais je devais encore avoir un autre Procès pour cela ; et la Providence, comme elle le fait généralement dans de tels cas, résolut de me laisser enti

ne prendrait pas cela pour une délivrance, la suivante devait être telle que le pire et le plus endurci des misérables d'entre nous confesserait à la fois le danger et la miséricorde.

Le sixième jour de notre séjour en mer, nous arrivâmes à Yarmouth Roads ; le vent ayant été contraire et le temps calme, nous n'avions fait que peu de chemin depuis l'orage. Ici, nous avons été obligés de venir à une ancre, et ici nous nous sommes étendus, le vent continuant le contraire, à savoir. au sud-ouest, pendant sept ou huit jours, pendant lesquels un grand nombre de navires de Newcastle sont entrés dans les mêmes routes que le port commun où les navires pouvaient attendre un vent pour la rivière.

Nous n'avions cependant pas débarrassé ici si longtemps, mais nous aurions dû remonter la rivière, mais que le vent soufflait trop frais ; et après avoir couché quatre ou cinq jours, souffla très fort. Cependant, les routes étant comptées aussi bonnes qu'un port, l'ancrage bon et notre matériel d'attaque au sol très fort, nos hommes étaient insouciantes et n'appréhendaient pas du tout le danger, mais passaient le temps dans le repos et la joie, d'après la manière de la mer ; mais le huitième jour du matin, le vent a augmenté, et nous avons eu toutes les mains au travail pour frapper nos mâts supérieurs et faire tout bien serré et fermé, afin que le navire puisse naviguer aussi facilement que possible. À midi, la mer monta vraiment très haut, et notre navire débarrassa le gaillard d'avant, embarqua plusieurs mers, et nous pensions qu'une ou deux fois notre ancre était revenue à la maison ; sur quoi notre maître a commandé l'ancre de feuille ; de sorte que nous avons chevauché avec deux ancres en tête, et les câbles ont été tirés vers la meilleure fin.

À ce moment-là, il a soufflé une terrible tempête en effet, et maintenant j'ai commencé à voir la terreur et l'étonnement sur les visages même des marins eux-mêmes. Le capitaine, bien que vigilant à l'affaire de la préservation du navire, mais alors qu'il entra et sortait de sa cabine près de moi, je pouvais l'entendre doucement se dire plusieurs fois, Seigneur, aie pitié de nous, nous serons tous perdus, nous serons tous perdus ; etc. Pendant ces premières hâtes, j'étais stupide, couché encore dans ma cabine, qui était dans l'entrepont, et ne peux pas décrire mon humeur : je pourrais mal reprendre la première pénitence, que j'avais si apparemment piétinée, et m'endurcir contre : Je pensais que l'Amertume de la Mort était passée, et que celle-ci ne ressemblerait en rien à la première. Mais quand le Maître lui-même est venu près de moi, comme je l'ai dit tout à l'heure, et a dit que nous serions tous perdus, je

terriblement effrayé : je me suis levé de ma cabine, et j'ai regardé ; mais une vue si lugubre que je n'ai jamais vue : la mer est montée sur des montagnes hautes et s'est abattue sur nous toutes les trois ou quatre minutes : quand je pouvais regarder autour de moi, je ne pouvais rien voir d'autre que la détresse autour de nous : deux navires qui se débarrassaient près de nous que nous avons trouvés avaient coupé leurs mâts par la planche, étant chargés en profondeur ; et nos hommes ont crié qu'un navire qui nous avait débarrassés d'environ un mille devant nous avait coulé. Deux autres navires chassés de leurs ancrs ont été chassés des routes vers la mer à toutes les aventures, et ce n'était pas un mât debout. Les navires légers s'en sont tirés le mieux; comme ne travaillant pas tant dans la mer; mais deux ou trois d'entre eux ont conduit, et sont venus près de nous, s'enfuyant avec seulement leur esprit-voile devant le vent.

Vers le soir, le compagnon et le maître d'équipage ont supplié le maître de notre navire de les laisser couper le mât de misaine, ce qu'il n'était pas disposé à faire : mais le maître d'équipage lui a protesté que s'il ne le faisait pas, le navire coulerait. , il a consenti; et quand ils eurent coupé le mât de misaine, le mât principal était si lâche, et secoua tellement le navire, qu'ils furent obligés de le couper aussi et de faire un pont dégagé.

N'importe qui peut juger dans quel état je dois être du tout ; qui n'était qu'un jeune marin, et qui avait été dans une telle frayeur auparavant à peine. Mais si je peux exprimer à cette distance les pensées que j'avais sur moi à ce moment-là, j'étais dix fois plus horrifiée d'esprit à cause de mes anciennes convictions, et d'en être revenue aux résolutions que j'avais méchamment prises au début, que j'étais à la mort elle-même; et ceux-ci, ajoutés à la Terreur de la Tempête, me mettent dans un tel état, que je ne puis le décrire par aucun mot. Mais le pire n'était pas encore venu, la Tempête continuait avec une telle Furie, que les Marins eux-mêmes avouaient n'avoir jamais connu pire. Nous avions un bon navire, mais il était chargé en profondeur et se vautrait dans la mer, que les marins criaient de temps à autre qu'il coulerait. C'était mon avantage à un égard, que je ne savais pas ce qu'ils entendaient par fondateur, jusqu'à ce que je me renseigne. Cependant, la tempête était si violente, que j'ai vu ce qu'on ne voit pas souvent, le maître, le Boat-Swain, et quelques autres plus raisonnables que les autres, à leurs prières, et s'attendant à chaque instant où le navire irait au fond. . Au milieu de la nuit, et sous tout le reste de nos détresses, l'un des hommes qui étaient descendus sur le but de voir, a crié que nous avions jailli une fuite ; un autre a dit qu'il y avait

quatre pieds d'eau dans la cale. Ensuite, toutes les mains ont été appelées à la pompe. À ce mot même, mon cœur, comme je le pensais, mourut en moi, et je tombai à la renverse sur le côté de mon lit où j'étais assis, dans la cabine. Cependant, les Hommes m'ont réveillé et m'ont dit que moi qui ne pouvais rien faire auparavant, j'étais aussi bien capable de pomper qu'un autre; sur quoi je me suis agité, et je suis allé à la pompe et j'ai travaillé très chaleureusement. Pendant ce temps, le Maître voyant des colliers légers, qui ne pouvaient pas surmonter la tempête, étaient obligés de glisser et de s'enfuir vers la mer, et s'approchaient de nous, ordonnaient de tirer un coup de fusil comme signal de détresse. Moi qui ne savais rien de ce que cela signifiait, j'ai été si surpris que j'ai pensé que le navire s'était brisé ou que quelque chose de terrible s'était produit.

En un mot, j'ai été tellement surpris, que je suis tombé en pâmoison. Comme c'était une époque où chaque Corps avait sa propre Vie à laquelle penser, aucun corps ne s'occupait de moi, ni de ce que j'étais devenu ; mais un autre homme a intensifié la pompe et m'a poussé de côté avec son pied, m'a laissé reposer, pensant que j'étais mort; et il s'est passé un bon moment avant que je ne revienne à moi-même.

Nous continuions à travailler, mais l'eau augmentant dans la cale, il était évident que le navire coulerait, et bien que la tempête ait commencé à s'atténuer un peu, mais comme il n'était pas possible qu'elle puisse nager jusqu'à ce que nous rencontrions un port. , alors le Maître a continué à tirer des Guns for Help; et un vaisseau léger qui n'en avait débarrassé qu'un chef de nous a aventuré un bateau pour nous aider. C'est avec le plus grand danger que le bateau s'est approché de nous, mais il nous a été impossible de monter à bord, ou pour le bateau de s'allonger près du bord du navire, jusqu'à ce qu'enfin les hommes rament très chaleureusement et aventurent leur vie pour sauver la nôtre. , nos hommes leur ont jeté une corde sur la poupe avec une bouée dessus, puis l'ont vérifiée sur une grande longueur, qu'ils ont prise après un grand travail et un grand danger et nous les avons fermés sous notre poupe et nous sommes tous entrés dans leur Bateau. Il était inutile pour nous ou après avoir été dans le bateau de penser à atteindre notre propre navire, alors tous ont convenu de la laisser conduire et seulement de la tirer vers le rivage autant que nous le pouvions, et notre maître leur a promis que si le bateau était garé sur le rivage, il le rendrait bon à leur maître, donc en partie en ramant et en partie en conduisant notre bateau est parti vers le nord en s'avançant vers le rivage presque jusqu'à Winterton Ness.

Nous n'étions pas beaucoup plus d'un quart d'heure sur quatre Navire mais nous l'avons vu couler, et alors j'ai compris pour la première fois ce que signifiait un Navire naufrage en mer ; Je dois avouer que j'avais à peine des yeux pour regarder

debout quand les marins m'ont dit qu'elle coulait ; car à partir de ce moment-là, ils m'ont plutôt mis dans le bateau que l'on pourrait dire que j'y allais, mon cœur était comme mort en moi, en partie de peur, en partie d'horreur de l'esprit et des pensées de ce qui était encore devant moi.

Pendant que nous étions dans cet état, les hommes travaillant encore la rame pour amener le bateau près du rivage, nous pouvions voir, lorsque notre bateau montait sur les vagues, nous pouvions voir le rivage, un grand nombre de personnes courant le long du rivage pour aider nous quand nous devions nous approcher, mais nous avons fait un chemin lent vers le rivage, et nous n'avons pas pu atteindre le rivage, jusqu'à ce qu'étant passé le phare de Winterton, le rivage tombe à l'ouest vers Cromer, et ainsi la terre rompu un peu la violence du vent : ici, nous sommes entrés, et bien que non sans beaucoup de difficulté, nous avons tous été en sécurité sur le rivage et avons ensuite marché à pied jusqu'à Yarmouth, où, en tant qu'hommes malheureux, nous avons été utilisés avec une grande humanité comme bien par les magistrats de la ville, qui nous ont assigné de bons quartiers, ainsi que par des marchands particuliers et des propriétaires de navires, et nous ont donné de l'argent suffisant pour nous transporter soit à Londres, soit à Hull, comme nous l'avons jugé bon.

Si j'avais maintenant eu le sens d'être retourné à Hull et d'être rentré chez moi, j'aurais été heureux, et mon père, emblème de la parabole de notre bienheureux Sauveur, aurait même tué le veau gras pour moi ; car apprenant que le navire dans lequel je suis parti a été naufragé à Yarmouth Road, il a fallu beaucoup de temps avant qu'il ait l'assurance que je n'étais pas noyé.

Mais mon mauvais destin me poussait maintenant avec une obstination à laquelle rien ne pouvait résister ; et bien que j'aie eu plusieurs appels bruyants de ma raison et de mon jugement plus composé pour rentrer chez moi, je n'avais pourtant pas le pouvoir de le faire. Je ne sais pas comment appeler cela, et je n'insisterai pas non plus sur le fait que c'est un décret secret qui nous presse d'être les instruments de notre propre destruction, même s'il est devant nous, et que nous nous précipitons dessus avec nos yeux s'ouvrent. Certes, rien d'autre qu'une telle misère inévitable décrétée, et à laquelle il m'était impossible d'échapper, aurait pu me pousser en avant contre les calmes raisonnements et persuasions de mes pensées les plus retirées, et contre deux instructions aussi visibles que j'avais rencontrées. dans ma première tentative.

Mon camarade, qui m'avait aidé à m'endurcir auparavant, et qui était le Fils du Maître, était maintenant moins en avant que moi; la première fois qu'il m'a parlé

après que nous fûmes à Yarmouth, ce qui ne dura que deux ou trois jours, car nous étions séparés dans la ville en plusieurs quartiers ; Je dis que la première fois qu'il m'a vu, il semblait que son ton était altéré, et l'air très mélancolique et secouant la tête, m'a demandé comment j'allais, et a dit à son père qui j'étais et comment j'avais ne viens ce voyage que pour un essai afin d'aller plus loin à l'étranger ; son père se tournant vers moi d'un ton très grave et inquiet, jeune homme, dit-il, vous ne devriez plus jamais aller en mer, vous devriez prendre le sien pour un signe clair et visible que vous ne devez pas être marin. Homme. Pourquoi, monsieur, dis-je, n'irez-vous plus en mer ? C'est un autre cas, dit-il, c'est ma vocation, et donc mon devoir ; mais comme vous avez fait ce voyage pour une épreuve, vous voyez quel goût le ciel vous a donné de ce à quoi vous devez vous attendre si vous persistez ; peut-être tout cela nous est-il arrivé à cause de vous, comme Jonas dans la Nef de Tarsis. Priez, continue-t-il, qu'êtes-vous ? et pour quel compte êtes-vous allé en mer ? Sur ce, je lui racontai une partie de mon Histoire ; à la fin de laquelle il éclata avec une étrange sorte de passion, Qu'avais-je fait, dit-il, pour qu'un misérable si malheureux vienne dans mon vaisseau ? Je ne remettrais pas mon pied dans le même navire avec toi pour mille livres. C'était en effet, comme je l'ai dit, une excursion de ses esprits qui étaient encore agités par le sentiment de sa perte, et était plus loin qu'il ne pouvait avoir l'autorité d'aller. Cependant il me parla ensuite très gravement, m'exhorta à retourner vers mon Père, et à ne pas tenter la Providence à ma ruine ; m'a dit que je pourrais voir une main visible du ciel contre moi, et jeune homme, dit-il, dépendez-en, si vous ne retournez pas, où que vous alliez, vous ne rencontrerez que des désastres et des déceptions jusqu'à ce que les paroles de votre père soient accompli sur vous.

Nous nous séparâmes peu de temps après ; car je lui ai fait petite réponse, et je ne l'ai plus vu; par où il est allé, je ne sais pas. Quant à moi, ayant de l'argent en poche, j'ai voyagé à Londres par terre ; et là, ainsi que sur la route, j'ai eu de nombreuses luttes avec moi-même, quel cours de vie je devais suivre, et si je devais rentrer chez moi ou aller en mer.

Quant au retour à la maison, Shame s'opposa aux meilleures motions qui s'offraient à mon Pensées; et il m'est immédiatement venu à l'esprit qu'on se moquerait de moi parmi les voisins et que j'aurais honte de voir, pas mon père et Mère seulement, mais même tous les autres Corps ; d'où j'ai souvent observé depuis combien incongru et irrationnel le tempérament commun de L'humanité est, surtout la jeunesse, à cette Raison qui doit guider

eux dans de tels cas, à savoir. Qu'ils n'ont pas honte de pécher, et pourtant ils ont honte de se repentir ; ils n'ont pas honte de l'action pour laquelle ils devraient à juste titre être estimés fous, mais ils ont honte du retour, qui seul peut les faire estimer sages.

Dans ce de la Vie cependant je suis resté quelque temps, incertain des Mesures à prendre, et du Cours de Vie à mener. Une réticence irrésistible a continué à rentrer à la maison ; et comme je restais un moment, le souvenir de la détresse dans laquelle j'avais été s'est dissipé ; et au fur et à mesure que cela diminuait, le petit mouvement que j'avais dans mes désirs de retour s'est dissipé avec lui, jusqu'à ce qu'enfin j'en abandonne complètement les pensées et que je recherche un voyage.

Cette mauvaise influence qui m'a d'abord éloigné de la maison de mon père, qui m'a précipité dans la notion sauvage et indigeste d'élever ma fortune ; et qui imprègnent ces vanités avec tant de force sur moi, qu'elles me rendent sourd à tous les bons conseils, et aux supplications et même à l'ordre de mon père : je dis que la même influence, quelle qu'elle fût, a présenté la plus malheureuse de toutes les entreprises à mon Voir ; et je suis monté à bord d'un Vaisseau à destination de la Côte d'Afrique ; ou, comme nos marins l'appellent vulgairement, un voyage en Guinée.

Ce fut mon grand malheur que dans toutes ces aventures je ne me sois pas embarqué comme marin ; par quoi, bien que j'aurais pu travailler un peu plus dur que d'habitude, j'avais en même temps appris le devoir et la fonction d'homme de mât avant ; et j'aurais pu me qualifier pour un compagnon ou un lieutenant, si c'est un maître : mais comme c'était toujours mon destin de choisir pour le pire, je l'ai fait ici ; car ayant de l'argent dans ma poche et de bons vêtements sur le dos, j'irais toujours à bord en habit de gentilhomme ; et donc je n'avais aucun navire d'affaires, ni appris à en faire.

C'était mon lot d'abord de tomber dans une assez bonne compagnie à Londres, ce qui n'arrive pas toujours à de jeunes boursiers aussi lâches et sans guide que je l'étais alors ; le Diable n'omettant généralement pas de leur tendre quelque Piège de très bonne heure : Mais il n'en fut pas comme moi, je fis d'abord connaissance avec le Capitaine d'un Navire qui avait été sur la Côte de Guinée ; et qui y ayant eu de très bons succès, se résolut à y retourner ; et qui prenant une fantaisie à ma conversation, ce qui n'était pas du tout désagréable à ce moment-là, m'entendant dire que j'avais envie de voir le monde, m'a dit si j'irais le voyage avec

lui, je ne serais pas dépensier ; Je serais son compagnon de mess et son compagnon, et si je pouvais emporter quelque chose avec moi, j'en aurais tout l'avantage que le commerce admettrait; et peut-être pourrais-je rencontrer quelques encouragements.

J'ai embrassé l'offre, et entrant dans une amitié stricte avec ce capitaine, qui était un homme honnête et simple, j'ai fait le voyage avec lui, et j'ai emporté avec moi une petite aventure, qui par l'honnêteté désintéressée de mon ami le capitaine, j'ai augmenté très considérablement; car je transportais environ 40 l. dans les jouets et les bagatelles que le capitaine m'a ordonné d'acheter. Ce 40 l. Je m'étais réuni par l'Assistance de quelques-uns de mes Parents avec lesquels je correspondais, et qui, je crois, ont fait que mon Père, ou du moins ma Mère, ait contribué autant que cela à ma première Aventure.

Ce fut le seul voyage dont je puisse dire qu'il a réussi dans toutes mes aventures, et que je dois à l'intégrité et à l'honnêteté de mon ami le capitaine, sous lequel j'ai également acquis une connaissance compétente des mathématiques et des règles de navigation, apprenez ' d comment tenir un compte rendu de la route du navire, faire une observation ; et en bref, pour comprendre certaines choses qui devaient être comprises par un marin : Car, comme il a pris plaisir à me présenter, j'ai pris plaisir à apprendre ; et, en un mot, ce Voyage a fait de moi à la fois un Marin et un Marchand : car j'ai rapporté à la Maison 5. 9 Onces de Poussière d'Or pour mon Aventure, ce qui m'a rapporté à Londres à mon Retour, près de 300 l. et cela m'a rempli de ces pensées aspirantes qui ont depuis si complété ma ruine.

Pourtant, même dans ce voyage, j'ai eu mes malheurs aussi; particulièrement, que j'étais continuellement malade, étant jeté dans un violent calenture par la chaleur excessive du climat ; notre commerce principal étant sur la côte, à partir de la latitude de 15 degrés, nord même jusqu'à la ligne elle-même.



Chapter III

Captivité de Robinson à Sallee - Fuite avec Xury - Arrivée au Brésil

je pour un Guiney Trader ; et mon ami, à mon grand malheur, mourant peu après son arrivée, j'ai résolu de refaire le même voyage, et je me suis embarqué dans le même navire avec celui qui était son compagnon dans l'ancien voyage, et avait maintenant obtenu le commandement du Navire.

Ce fut le voyage le plus malheureux que l'homme ait jamais fait ; car bien que je n'aie pas emporté tout à fait 100 l. de ma nouvelle richesse gagnée, de sorte qu'il m'en restait 200, et que j'ai logée chez la veuve de mon ami, qui était très juste pour moi, mais je suis tombé dans de terribles malheurs dans ce voyage ; et le premier était ceci, à savoir. Notre navire faisant route vers les îles Canaries, ou plutôt entre ces îles et la côte africaine, fut surpris dans le gris du matin par un Rover turc de Sallee, qui nous donna Chase avec toute la voile qu'il pouvait faire. Nous avons également entassé autant de toiles que nos chantiers auraient pu étendre ou porter nos mâts pour être dégagés ; mais voyant que le pirate nous gagnait et qu'il nous rejoindrait certainement dans quelques heures, nous nous préparâmes à combattre ; notre navire ayant 12 canons, et le Rogue 18. Vers trois heures de l'après-midi, il est venu avec nous, et nous a amenés par erreur, juste en travers de notre quartier, au lieu d'en travers de notre poupe, comme il l'avait prévu, nous avons apporté 8 de nos canons à porter de ce côté, et verser sur lui une bordée, ce qui le fit repartir, après avoir renvoyé notre feu, et versé également son petit tir de près de 200 hommes qu'il avait à bord. Cependant, nous n'avions pas touché un homme, tous nos hommes restant proches. Il se préparait à nous attaquer de nouveau, et nous à nous défendre ; mais nous mettant à bord la prochaine fois sur notre autre quartier, il fit entrer 60 hommes sur nos ponts, qui se mirent immédiatement à couper et à hacher les ponts et le gréement. Nous les avons utilisés avec du petit plomb, des demi-piques, des coffres à poudre, etc., et nous en avons vidé notre pont deux fois. Cependant, pour couper court à cette partie mélancolique de notre histoire, notre navire étant désarmé, et trois de nos hommes tués, et huit blessés, nous avons été obligés de céder, et avons été transportés tous les prisonniers à Sallee, un port appartenant à les Maures.

L'usage que j'y ai eu n'était pas aussi terrible que je l'avais d'abord appréhendé, et je n'ai pas non plus été transporté dans le pays jusqu'à la cour de l'empereur, comme le reste de nos Les hommes étaient, mais étaient gardés par le capitaine du Rover, comme son propre prix,

et fait est esclave, étant jeune et agile, et apte à son entreprise. À ce changement surprenant de mes circonstances d'un marchand à un misérable esclave, j'ai été parfaitement accablé; et maintenant je repensais au discours prophétique de mon Père à mon égard, que je serais misérable et que je n'aurais personne pour me soulager, ce que je pensais être maintenant si efficacement réalisé, que cela ne pouvait pas être pire; que maintenant la Main du Ciel m'avait rattrapé, et que j'étais perdu sans Rédemption. Mais hélas! ce n'était qu'un avant-goût de la misère que je devais traverser.

Comme mon nouveau patron ou maître m'avait ramené chez lui dans sa maison, j'avais donc l'espoir qu'il m'emmènerait avec lui lorsqu'il retournerait en mer, croyant que ce serait un jour ou l'autre son destin d'être emmené par un Espagnol. ou Portugal un de Guerre; et qu'alors je serais placé à Liberty. Mais son espoir m'a bientôt été enlevé; car quand il est allé en mer, il m'a laissé sur Shoar pour m'occuper de son petit jardin et faire la corvée commune des esclaves autour de sa maison; et quand il revint de sa croisière, il m'ordonna de me coucher dans la cabine pour veiller sur le navire.

Ici, je ne méditais rien d'autre que mon évasion ; et quelle méthode je pourrais prendre pour l'effectuer, mais je n'ai trouvé aucune voie qui ait la moindre probabilité en elle: Rien n'a été présenté pour en rendre la supposition rationnelle; car je n'avais pas de corps à qui le communiquer, qui s'embarquerait avec moi ; pas de Compagnon-Esclave, pas d'Anglais, d'Irlandais ou d'Ecosseis là-bas, mais moi-même; de sorte que pendant deux ans, bien que je me sois souvent amusé avec l'imagination, je n'ai jamais eu la moindre perspective encourageante de la mettre en pratique.

Après environ deux ans, une circonstance étrange s'est présentée qui a remis dans ma tête la vieille idée de faire une tentative pour ma liberté : mon patron est resté à la maison plus longtemps que d'habitude, sans équiper son navire, qui, comme je l'ai entendu, était faute d'argent; il avait l'habitude constamment, une ou deux fois par semaine, parfois plus souvent, si le temps était beau, de prendre la pinasse du navire et d'aller pêcher sur la route ; et comme il m'emmenait toujours moi et un jeune Maresco avec lui pour ramer le bateau, nous l'avons rendu très joyeux, et je me suis montré très habile à attraper du poisson ; à tel point que parfois il m'envoyait avec un Maure, un de ses parents, et le jeune le Maresco, comme ils l'appelaient, pour lui attraper un plat de poisson.

Il arriva une fois qu'en allant à la pêche par un matin parfaitement calme, un brouillard s'éleva si épais que, bien que nous n'étions pas à une demi-lieue du Shoar, nous l'avions perdu de vue ; et ramant nous ne savions ni où ni dans quelle direction, nous avons peiné toute la journée et toute la nuit suivante, et quand le matin est venu, nous avons constaté que nous avions quitté la mer au lieu de nous arrêter pour le Shoar ; et que nous étions au moins à deux lieues du Shoar. Cependant nous nous sommes bien rentrés, bien qu'avec beaucoup de travail et un peu de danger; car le vent a commencé à souffler assez frais le matin; mais surtout nous avions tous très faim.

Mais notre patron averti par ce désastre, résolu à prendre plus soin de lui-même pour l'avenir ; et ayant couché près de lui la chaloupe de notre navire anglais que nous avions pris, il résolut de ne plus aller pêcher sans boussole et quelque provision ; il ordonna donc au charpentier de son navire, qui était aussi un esclave anglais, de construire une petite salle d'apparat ou cabine au milieu de la chaloupe, comme celle d'une péniche, avec un endroit où se tenir derrière pour diriger et haleter accueil l'écoute principale ; et de la place devant pour une main ou deux pour se tenir debout et travailler les voiles ; elle a navigué avec ce que nous appelons une voile d'épaule de mouton ; et le Boom gib'd sur le dessus de la cabine, qui était très confortable et bas, et avait dedans de la place pour lui, avec un esclave ou deux, et une table pour manger, avec quelques petits casiers à mettre dedans quelques bouteilles de la liqueur qu'il jugea convenable de boire ; en particulier son pain, riz et café.

Nous allions fréquemment pêcher avec ce bateau, et comme j'étais très adroit pour attraper du poisson pour lui, il ne partait jamais sans moi. Il se trouvait qu'il avait désigné pour sortir dans ce bateau, soit pour le plaisir, soit pour le poisson avec deux ou trois maures de quelque distinction dans ce lieu, et pour lesquels il avait pourvu extraordinairement; et avait donc envoyé à bord du bateau pendant la nuit, un magasin de provisions plus grand que d'habitude; et m'avait ordonné de préparer trois fusées à poudre et à plomb, qui étaient à bord de son navire ; pour cela, ils ont conçu des sports de chasse à la volaille ainsi que de pêche.

J'ai tout préparé comme il l'avait ordonné, et j'ai attendu le lendemain matin avec le bateau, lavé propre, son antient et ses pendentifs sortis, et tout pour accueillir ses invités; quand peu à peu mon Patroon est monté seul à bord, et m'a dit que ses invités avaient remis à plus tard, sur une affaire qui s'est brouillée, et m'ont ordonné avec l'homme et le garçon, comme d'habitude, de sortir avec

le Bateau et attrapez-leur du Poisson, pour cela ses amis devaient souper chez lui; et ordonna que dès que j'aurais eu du poisson, je le rapporterais à sa maison; tout ce que je me préparais à faire.

À ce moment, mes anciennes notions de délivrance se sont précipitées dans mes pensées, car maintenant j'ai découvert que j'étais comme si j'avais un petit navire à mes ordres ; et mon maître étant parti, je me préparais à me fournir, non pour une entreprise de pêche, mais pour un voyage ; bien que je ne le sache pas, je ne me demandais pas non plus où je devais me diriger ; car n'importe où sortir de cet endroit était mon chemin.

Mon premier stratagème fut de faire semblant de parler à ce Maure, d'avoir à bord quelque chose pour notre subsistance ; car je lui ai dit que nous ne devons pas présumer de manger du pain de notre Patroon, il a dit que c'était vrai; ainsi il a apporté un grand panier de biscotte ou bisket de leur sorte, et trois Jarrs avec de l'eau douce dans le bateau ; Je savais où se trouvait la caisse de bouteilles de mon Patroon, dont il était évident par la marque qu'elles avaient été prises sur un prix anglais; et je les ai transportés dans le bateau pendant que le Maure était sur Shoar, comme s'ils y avaient été auparavant, pour notre maître: j'ai également transporté un gros morceau de cire d'abeille dans le bateau, qui pesait plus d'un demi-cent poids , avec un paquet de ficelle ou de fil, une hache, une scie et un marteau, tous qui nous ont été d'une grande utilité par la suite ; surtout la Cire pour faire des Bougies.

Un autre tour que j'ai essayé sur lui, dans lequel il est également entré innocemment; son nom était Ismael, qu'ils appellent Muly ou Moely, alors je l'ai appelé, Moely a dit que les canons de notre Patroon sont à bord du bateau, ne pouvez-vous pas obtenir un peu de poudre et de tir, il se peut que nous puissions en tuer quelques-uns Alcamies (une volaille comme nos Curlieus) pour nous-mêmes, car je sais qu'il garde les magasins des artilleurs dans le navire ? Oui, dit-il, j'en apporterai, et en conséquence il apporta une grande bourse de cuir qui contenait environ une livre et demie de poudre, ou plutôt plus ; et un autre avec Shot, qui avait cinq ou six livres, avec quelques balles; et mis tout dans le bateau. En même temps j'avais trouvé de la poudre de mon maître dans la grande cabine, avec laquelle j'ai rempli une des grandes bouteilles de la caisse, qui était presque vide ; versant ce qu'il y avait dedans dans un autre: et ainsi munis de tout ce qui était nécessaire, nous quittâmes le port pour pêcher: le château qui est à l'entrée du port savait qui nous étions et ne s'occupait pas de nous; et nous n'étions pas à plus d'un mille du port avant que nous ayons mis nos voiles et que nous nous soyons déposés pour pêcher. Le vent soufflait du

N.NE. ce qui était contraire à mon Désir ; car s'il avait soufflé vers le sud, j'aurais été sûr d'avoir atteint la côte d'Espagne, et au moins d'avoir atteint la baie de Cadix ; mais mes résolutions étaient, coup sur coup, de quitter cet horrible endroit où je me trouvais, et de laisser le reste au destin.

Après que nous ayons pêché un certain temps et que nous n'ayons rien attrapé, car quand j'avais des poissons à mon hameçon, je ne les arrachais pas pour qu'il ne les voie pas; J'ai dit au Maure, cela ne suffira pas, notre maître ne sera pas ainsi servi, nous devons nous tenir plus loin : Il ne pensant à aucun mal convenu, et étant à la tête du bateau a mis les voiles ; et comme j'avais le gouvernail, j'ai fait sortir son bateau près d'une lieue plus loin, puis je l'ai amenée aussi comme si je voulais pêcher; en donnant la barre au garçon, je m'avançai vers l'endroit où se trouvait le Maure, et faisant comme si je me penchais pour quelque chose derrière lui, je le pris par surprise avec mon bras sous sa torsion, et le jetai par-dessus bord dans la mer; il se leva immédiatement, car il nageait comme un liège, et m'appela, suppliant d'être pris, me dit qu'il irait partout dans le monde avec moi; il nageait si fort après l'avoine qu'il m'aurait atteint bien vite, il n'y avait que peu de vent ; sur quoi je suis entré dans la cabine et j'ai pris une des pièces de Fowling, je la lui ai présentée et lui ai dit que je ne lui avais fait aucun mal et que s'il voulait se taire, je ne lui en ferais aucun; mais j'ai dit, vous nagez assez bien pour atteindre le Shoar, et la mer est calme, faites l'est de votre chemin vers le Shoar et je ne vous ferai aucun mal, mais si vous vous approchez du bateau, je vous tirerai dessus ' la tête; car je suis résolu à avoir ma Liberté ; il fit donc demi-tour et nagea vers le Shoar, et je ne doute pas qu'il l'atteignit facilement, car il était un excellent nageur.

J'aurais pu me contenter d'avoir emmené ce Maure avec moi et d'avoir noyé le garçon, mais il n'y avait pas moyen de lui faire confiance : quand il était parti, je me suis tourné vers le garçon, qu'ils appelaient Xury, et lui dit : Xury, si tu veux bien m'être fidèle, je ferai de toi un grand homme, mais si tu ne veux pas caresser notre visage pour m'être fidèle, c'est-à-dire jurer par Mahomet et porter la barbe de mon père, Je dois aussi te jeter à la mer ; le garçon me souriait au visage et parlait si innocemment que je pouvais me méfier de lui ; et a juré de m'être fidèle, et d'aller partout dans le monde avec moi.

Pendant que j'étais dans View of the Moor qui nageait, je me suis levé directement vers la mer avec le bateau, plutôt en m'étirant vers Windward, qu'ils pourraient penser

moi allé vers l'embouchure du détroit (comme d'ailleurs n'importe qui qui avait été dans leur esprit devait être censé le faire), ou qui aurait pu supposer que nous étions navigués vers le sud jusqu'à la véritable côte barbare, où des nations entières de nègres étaient sûres de nous entourer de leurs canots et de nous détruire ; où nous ne pourrions jamais aller une seule fois sans être dévorés par des bêtes sauvages, ou des sauvages plus impitoyables d'une espèce humaine.

Mais dès que le crépuscule est tombé le soir, j'ai changé de cap, et j'ai dirigé directement vers le sud et par l'est, inclinant un peu mon cap vers l'est, afin de pouvoir suivre le déchaînement ; et ayant un beau coup de vent frais et une mer douce et calme, j'ai fait une telle voile que je crois que le lendemain à trois heures de l'après-midi, lorsque j'ai fait la terre pour la première fois, je ne pouvais pas être à moins de 150 milles au sud de Salée; tout à fait au-delà de l'Empereur des Dominions du Maroc, ou même de tout autre Roi des environs, car nous n'avons vu aucun Peuple.

Pourtant, telle était la peur que j'avais prise des Maures, et les terribles appréhensions que j'avais de tomber entre leurs mains, que je ne m'arrêtais pas, ni n'irais sur Shoar, ni n'arriverais à une ancre; le vent continuant juste, jusqu'à ce que j'aie navigué de cette manière cinq jours: Et puis le vent se déplaçant vers le sud, j'ai également conclu que si l'un de nos navires était à ma poursuite, il céderait également maintenant; ainsi j'ai osé faire à la côte, et suis venu à une ancre dans la bouche d'un petit fleuve, je n'ai su quoi, ou où ; ni quelle latitude, quel pays, quelles nations, ou quelle rivière : je n'ai vu ni désiré voir aucun peuple, la principale chose que je voulais était de l'eau douce : nous sommes entrés dans ce ruisseau le soir, résolu à nager sur le shoar dès la tombée de la nuit, et découvrez le Pays ; mais dès qu'il fit tout à fait noir, nous entendîmes des bruits si terribles d'abolements, de rugissements et de hurlements de créatures sauvages, de nous ne savions pas de quelles sortes, que le pauvre garçon était prêt à mourir de peur, et me suppliait ne pas continuer jusqu'au jour ; eh bien Xury a dit I, alors je ne le ferai pas, mais il se peut que nous voyions des hommes de jour, qui seront aussi mauvais pour nous que ces Lyon; puis je leur donne le coup de feu Gun dit Xury en riant, fais-les courir wey; tel Xury anglais parlait en conversant entre nous les esclaves ; Cependant, j'étais heureux de voir le garçon si joyeux, et je lui ai donné un Dram (de la caisse de bouteilles de notre Patroon) pour lui remonter le moral : Après tout, les conseils de Xury étaient bons, et je l'ai pris, nous avons laissé tomber notre petite ancre et rester immobile toute la nuit ; Je dis encore, car nous n'avons dormi personne ! car en deux ou trois

j'ai vu de vastes et grandes créatures (nous ne savions pas comment les appeler) de toutes sortes, descendre au shoar de la mer et courir dans l'eau, se vautrer et se laver pour le plaisir de se rafraîchir; et ils ont fait des hurlements et des hurlements si hideux, que je n'ai jamais entendu de pareils.

Xury était terriblement effrayé, et moi aussi ; mais nous étions tous les deux plus effrayés quand nous avons entendu l'une de ces puissantes créatures venir nager vers notre bateau, nous ne pouvions pas le voir, mais nous pourrions l'entendre par son souffle être une bête monstrueuse, énorme et furieuse ; Xury a dit que c'était un Lyon, et il pourrait en être ainsi pour si je sais; mais le pauvre Xury m'a crié de lever l'ancre et de ramer ; non, dis-je, Xury, nous pouvons y glisser notre câble avec la bouée et partir en mer, ils ne peuvent pas nous suivre loin ; Je ne l'avais pas plus tôt dit, mais j'ai aperçu la créature (quelle qu'elle soit) à moins de deux rames, ce qui m'a surpris ; cependant je m'avançai immédiatement vers la porte de la cabine, et levai mon feu vers lui, sur quoi il fit immédiatement demi-tour et nagea de nouveau vers le Shoar.

Mais il est impossible de décrire les bruits horribles, et les cris et les hurlements hideux, qui s'élevaient aussi bien sur le Bord du Banc, que plus haut dans le Pays ; sur le bruit ou le rapport de l'arme à feu, une chose que j'ai une raison de croire que ces créatures n'avaient jamais entendue auparavant : cela m'a convaincu qu'il n'y avait pas de Shoar pour nous dans la nuit sur cette côte, et comment s'aventurer sur Shoar in the Day était aussi une autre question; car être tombé entre les mains de l'un des sauvages avait été aussi mauvais que d'être tombé entre les mains de Lyons et de Tygers; du moins nous en appréhendions également le danger.

Quoi qu'il en soit, nous étions obligés d'aller sur Shoar quelque part pour l'eau, car nous n'avions plus une pinte dans le bateau ; quand et où s'y rendre était le point : Xury a dit que si je le laissais aller sur Shoar avec l'un des Jarrs, il trouverait s'il y avait de l'eau et m'en apporterait. Je lui ai demandé pourquoi il irait? Pourquoi je ne devrais pas y aller et il reste dans le Bateau ? Le garçon a répondu avec tant d'affection qui m'a fait l'aimer pour toujours.

Dit-il, si les hommes sauvages viennent, ils me mangent, vous allez wey. Eh bien, Xury, dis-je, nous irons tous les deux, et si les hommes sauvages viennent, nous les tuerons, ils ne mangeront ni l'un ni l'autre de nous ; j'ai donc donné à Xury un morceau de biscotte à manger et un dram de la caisse de bouteilles de notre Patroon dont j'ai déjà parlé; et nous avons hal'd le

Bateau aussi près du Shoar que nous le pensions convenable, et ainsi pataugea sur le Shoar, n'emportant rien d'autre que nos armes et deux Jarrs pour l'eau.

Je ne me souciais pas de sortir de la vue du bateau, craignant la venue de canots avec des sauvages sur la rivière ; mais le garçon voyant un endroit bas à environ un mille dans le pays s'y est promené ; et peu à peu je le vis venir courir vers moi, je crus qu'il était poursuivi par quelque Sauvage, ou effrayé par quelque Bête sauvage, et je courus vers lui pour l'aider, mais quand je m'approchai de lui, je vis quelque chose qui pendait sur ses épaules qui était une créature qu'il avait abattue, comme un lièvre mais de couleur différente, et des jambes plus longues, mais nous en étions très contents, et c'était une très bonne viande ; mais la grande joie avec laquelle le pauvre Xury est venu a été de me dire qu'il avait trouvé de la bonne eau et qu'il n'avait pas vu d'homme sauvage.

Mais nous avons constaté par la suite que nous n'avions pas besoin de prendre de telles douleurs pour l'eau, car un peu plus haut dans le ruisseau où nous étions, nous avons trouvé l'eau fraîche quand la marée était basse, qui ne coulait qu'un peu en amont ; nous avons donc rempli nos Jarrs et nous nous sommes régalés du lièvre que nous avons tué, et nous nous sommes préparés à continuer notre chemin, n'ayant vu aucun pas d'aucune créature humaine dans cette partie du pays.

Comme j'avais déjà fait un voyage sur cette côte, je savais très bien que les îles des Canaries, ainsi que les îles du cap de Verd, se trouvaient non loin de la côte. Mais comme je n'avais pas d'instruments pour prendre une observation pour savoir à quelle latitude nous étions, et je ne savais pas exactement, ou du moins me rappelais à quelle latitude ils se trouvaient ; Je ne savais pas où les chercher, ni quand m'éloigner d'eux en mer ; autrement, j'aurais pu facilement trouver quelques-unes de ces îles. Mais mon espoir était que si je restais le long de cette côte jusqu'à ce que j'arrive à cette partie où les Anglais faisaient du commerce, je trouverais certains de leurs navires sur leur plan de commerce habituel, qui nous soulageraient et nous accueilleraient.

Selon le meilleur de mon calcul, cet endroit où j'étais maintenant, doit être celui-là Le pays, qui s'étend entre les Dominions de l'Empereur du Maroc et celui des Nègres, est désert et inhabité, sauf par les Bêtes sauvages ; les nègres l'ont abandonné et sont allés plus au sud par crainte du Maures ; et les Maures ne la jugeant pas digne d'être habitée, à cause de sa Stérilité ; et en effet tous deux l'abandonnant à cause du prodigieux Nombre de Tygers, Lyons, Léopards et autres Créatures furieuses qui s'y abritent ; de sorte que les Maures ne l'utilisent que pour leur chasse, où ils

allez comme une armée, deux ou trois mille hommes à la fois ; et en effet pendant près de cent milles ensemble sur cette côte, nous n'avons rien vu d'autre qu'un pays inhabité, de jour; et n'entendit rien d'autre que des hurlements et des rugissements de bêtes sauvages, la nuit.

Une ou deux fois dans la journée, j'ai cru voir le Pic de Ténériffe, étant le haut sommet de la Montagne Ténériffe aux Canaries ; et avait un grand esprit à s'aventurer dans l'espoir d'y parvenir; mais après avoir essayé deux fois, j'ai été forcé à nouveau par des vents contraires, la mer étant également trop haute pour mon petit navire, j'ai donc résolu de poursuivre mon premier dessein et de rester le long du Shoar.

Plusieurs fois j'ai été obligé de débarquer pour l'eau douce, après que nous ayons quitté cet endroit ; et une fois en particulier, étant tôt le matin, nous sommes arrivés à une ancre sous une petite pointe de terre qui était assez haute, et la marée commençant à couler, nous nous sommes encore allongés pour aller plus loin ; Xury, dont les Yeux étaient plus autour de lui que les miens, semble-t-il, m'appelle doucement et me dit que nous ferions mieux d'aller plus loin du Shoar ; car, aboie-t-il, regardez là-bas un monstre affreux se trouve sur le côté de cette colline profondément endormie : j'ai regardé où il a pointé, et j'ai vu un monstre épouvantable en effet, car c'était un terrible grand Lyon qui gisait sur le côté du Shoar , sous l'ombre d'un morceau de la colline qui pendait pour ainsi dire un peu au-dessus de lui. Xury, dis-je, tu iras sur Shoar et tu le tueras ; Xurylook'd effrayé, et a dit, Me tue ! il me mange d'une bouche; une bouchée qu'il voulait dire ; cependant, je n'ai rien dit de plus au garçon, mais je lui ai dit de rester tranquille, et j'ai pris notre plus gros fusil, qui était presque du calibre Musquet, et je l'ai chargé d'une bonne charge de poudre, et de deux limaces, et je l'ai déposé ; puis j'ai chargé un autre pistolet avec deux balles, et le troisième, car nous avions trois pièces, j'ai chargé cinq balles plus petites, j'ai pris le meilleur objectif possible avec la première pièce pour l'avoir tiré dans la tête, mais il gisait ainsi avec sa jambe s'était levée un peu au-dessus de son nez, que les limaces ont frappé sa jambe au niveau du genou et lui ont cassé l'os. Il a d'abord commencé à grogner, mais voyant que sa jambe s'était cassée, il est retombé, puis s'est levé sur trois jambes et a poussé le rugissement le plus hideux que j'aie jamais entendu ; J'étais un peu surpris d que je ne l'avais pas frappé sur la tête; cependant j'ai pris la deuxième pièce immédiatement, et bien qu'il ait recommencé à s'éloigner d'abord, et lui ai tiré une balle dans la tête, et j'ai eu le plaisir de le voir tomber et faire peu de bruit, mais il luttait pour la vie, Puis Xury a pris Heart et vou

Eh bien, dis-je, alors le garçon a sauté dans l'eau, et prenant un peu de Gin dans une main, a nagé jusqu'à Shoar avec l'autre main, et s'approchant de la créature, a mis le museau de la pièce à son oreille, et lui a tiré une nouvelle fois dans la tête, ce qui l'a complètement envoyé.

C'était vraiment du gibier pour nous, mais ce n'était pas de la nourriture, et j'étais vraiment désolé de perdre trois charges de poudre et de balles sur une créature qui n'était bonne à rien pour nous. Cependant Xury a dit qu'il en aurait une partie; alors il monte à bord et me demande de lui donner la Hachette ; pour quoi, Xury, ai-je dit ? Je lui ai coupé la tête, dit-il. Cependant Xury n'a pas pu couper sa tête, mais il a coupé un pied et l'a apporté avec lui, et c'était un grand monstrueux un.

Je me suis dit cependant que peut-être sa peau pourrait d'une manière ou d'une autre avoir quelque valeur pour nous ; et j'ai résolu d'enlever sa peau si je le pouvais. Alors Xury et moi sommes allés travailler avec lui; mais Xury était de beaucoup le meilleur Ouvrier, car je savais très mal comment le faire. En effet, cela nous a pris tous les deux toute la journée, mais enfin nous avons enlevé la peau de lui et l'avons étalée sur le dessus de notre cabine, le soleil l'a effectivement séchée en deux jours, et elle m'a ensuite servi à lye sur.

Après cet arrêt, nous avons continué vers le sud continuellement pendant dix ou douze jours, vivant très économes de nos provisions, qui ont commencé à beaucoup diminuer, et n'allant pas plus souvent dans le déchirement que nous n'étions obligés de le faire pour l'eau douce ; mon dessein était de faire le fleuve Gambie ou Sennegall, c'est-à-dire n'importe où sur le cap de Verd, où j'étais dans l'espoir de rencontrer un navire européen, et si je ne le faisais pas, je ne savais pas quel cours je devait prendre, mais chercher les îles, ou y périr parmi les nègres. Je savais que tous les navires d'Europe, qui naviguaient soit vers la côte de Guiney, soit vers le Brésil, soit vers les Indes orientales, faisaient ce cap ou ces îles ; et en un mot, je mets toute la fortune sur ce point unique, soit qu'il me faille rencontrer quelque vaisseau, soit qu'il me faille périr.

Quand j'ai poursuivi cette résolution environ dix jours de plus, comme je l'ai dit, j'ai commencé à voir que la Terre était habitée, et à deux ou trois endroits pendant que nous naviguions, nous avons vu des gens se tenir sur le Shoar pour nous regarder, nous pouvait également percevoir qu'ils étaient assez noirs et nus. J'étais une fois enclin à les rejoindre sur Shoar ; mais Xury était mon meilleur conseiller, et dit à

moi, non, non; cependant je m'étais arrêté plus près du Shoar pour pouvoir leur parler, et j'ai trouvé qu'ils couraient le long du Shoar sur une bonne distance ; J'ai observé qu'ils n'avaient pas d'armes dans leurs mains, à l'exception d'un qui avait un bâton mince, qui, selon Xury, était une lance, et qui pouvait les lancer très loin avec un bon objectif ; je me suis donc tenu à distance, mais leur ai parlé par des signes aussi bien que j'ai pu particulièrement fait des signes pour quelque chose à manger, ils m'ont demandé d'arrêter mon bateau et qu'ils voulaient de la viande; sur cela, j'ai baissé le haut de ma voile, et j'en ai mis deux à courir dans le pays, et en moins d'heure je suis revenu et j'ai apporté avec eux deux morceaux de chair sèche et du maïs, comme c'est le produit de leur pays. , mais nous ne savions ni ce que l'un l'autre jamais nous étions disposés à accepter, mais comment en venir à la prochaine Dispute, car je n'étais pas pour m'aventurer sur Shore à et ils avaient autant peur de nous ; mais ils ont pris un chemin sûr pour nous tous, car ils l'ont amené au rivage et l'ont déposé, et sont allés et se sont tenus à une grande distance jusqu'à ce que nous le prenions à bord, puis ils se sont approchés de nouveau de nous.

Nous leur fîmes des signes de remerciement, car nous n'avions rien pour leur faire amende honorable ; mais une opportunité offrit cet instant même pour les obliger merveilleusement, car pendant que nous étions allongés sur le rivage, vinrent deux puissantes créatures l'une poursuivant l'autre, (comme nous l'avons pris) avec une grande fureur, des montagnes vers la mer; si c'était le Mâle poursuivant la Femelle, ou s'ils étaient en Sport ou en Rage, nous ne pouvions pas dire, pas plus que nous ne pouvions dire si c'était habituel ou étrange, mais je crois que c'était ce dernier ; parce que, premièrement, ces Créatures voraces n'apparaissent que rarement dans la Nuit ; et en second lieu, nous trouvâmes le Peuple terriblement effrayé, surtout les Femmes. L'Homme qui avait la Lance ou le Dard ne les a pas fuis, mais les autres l'ont fait ; cependant, comme les deux créatures couraient directement dans l'eau, elles ne semblaient offrir de tomber sur aucun des nègres, mais se jetaient dans la mer et nageaient comme si elles étaient venues pour leur diversion ; enfin l'un d'eux a commencé à s'approcher de notre bateau plus que je ne m'y attendais d'abord, mais je me suis préparé pour lui, car j'avais chargé mon fusil de toutes les expéditions possibles, et le mauvais Xury charge les deux l'autre; dès qu'il est venu à peu près à ma portée, j'ai tiré et je lui ai tiré directement dans la tête; immédiatement il s'enfonça dans l'Eau, mais s'éleva instantanément et plongea de haut en bas comme s'il luttait pour la Vie ; et il l'était en effet, il se dirigea immédiatement vers le rivage, mais entre la blessure qui était sa

blessé mortellement et l'étranglement de l'eau, il mourut juste avant d'atteindre le rivage.

Il est impossible d'exprimer l'étonnement de ces pauvres créatures au bruit et au feu de mon fusil ; certains d'entre eux étaient même prêts à teindre pour la peur, et sont tombés morts avec la terreur même. Mais quand ils ont vu la Créature morte et coulée dans l'Eau, et que Je leur ai fait signe de venir au Rivage; ils ont pris Heart et sont venus sur le rivage et ont commencé à chercher la créature, je l'ai trouvé par son sang souillant l'eau, et à l'aide d'une corde que j'ai jetée autour de lui et j'ai donné aux nègres à haler, ils l'ont traîné sur le rivage, et j'ai découvert que c'était un léopard des plus curieux, tacheté et beau à un degré admirable, et les nègres ont levé la main avec admiration pour penser avec quoi je l'avais tué.

L'autre créature effrayée par l'éclair de feu et le bruit du canon a nagé sur le rivage et a couru directement vers les montagnes d'où elles venaient, et je ne pouvais pas non plus savoir ce que c'était à cette distance. J'ai découvert rapidement que les nègres mangeaient la chair de cette créature, alors j'étais disposé à ce qu'ils la prennent comme une faveur de ma part, ce pour quoi, lorsque je leur ai fait signe qu'ils pourraient le prendre, ils en étaient très reconnaissants, immédiatement ils sont tombés. pour travailler avec lui, et bien qu'ils n'aient pas de couteau, cependant avec un morceau de bois aiguisé, ils lui ont enlevé la peau aussi facilement et beaucoup plus facilement que nous n'aurions pu le faire avec un couteau ; ils m'ont offert une partie de la chair, que j'ai refusée, faisant comme si je voulais la leur donner, mais ils ont fait des signes pour la peau, qu'ils m'ont donnés très librement, et m'ont apporté beaucoup plus de leur provision, que ' Je n'ai pas compris, pourtant j'ai accepté ; puis je leur fis signe d'avoir de l'eau, et leur tendis un de mes pots, le tournant de bas en haut, pour leur montrer qu'il était vide, et que je voulais le faire remplir. Ils appelèrent immédiatement quelques-uns de leurs amis, et deux femmes vinrent et apportèrent un grand vaisseau fait de terre et brûlé, je suppose, au soleil ; ils m'ont posé ceci, comme auparavant, et j'ai envoyé Xury sur le rivage avec mes Jarrs, et j'ai rempli plus que tous les trois: les femmes étaient aussi nues que les hommes.

J'étais maintenant fourni avec des racines et du maïs, tels qu'ils étaient, et de l'eau, et laissant mes nègres amicaux, j'avançai pendant environ jours de plus sans offrir d'aller près du givre, jusqu'à ce que je voie la terre s'écouler sur une grande longueur.

dans la mer, à environ la distance de quatre ou cinq lieues devant moi, et la mer étant très calme, j'ai gardé une grande distance pour faire ce point; en doublant la pointe à environ deux lieues de la terre, j'ai vu clairement la terre de l'autre côté de la mer ; puis j'en ai conclu, car c'était très certain en effet, que c'était le cap de Verd, et celles que les îles, appelaient de là les îles du cap de Verd. Cependant, ils étaient à une grande distance, et je ne pouvais pas bien dire ce que j'avais de mieux à faire, car si j'étais pris d'un vent frais, je ne pourrais ni atteindre l'un ni l'autre.

Dans ce dilemme, comme j'étais très pensif, je suis entré dans la cabine et je me suis assis, Xury ayant la barre, quand tout à coup le garçon a crié, Maître, Maître, un navire avec une voile, et le garçon insensé a été effrayé de ses esprits, pensant que ce devait être certains des navires de son maître envoyés pour nous poursuivre, alors que, je savais que nous étions suffisamment éloignés de leur portée. J'ai sauté hors de la cabine et j'ai immédiatement vu non seulement le navire, mais ce qu'il était, (à savoir) qu'il s'agissait d'un navire portugais et, comme je le pensais, était lié à la côte de Guinée pour les nègres. Mais quand j'ai observé la route qu'elle suivait, j'ai été bientôt convaincu qu'ils étaient liés par une autre voie et je n'avais pas l'intention de m'approcher plus près du Shoar ; sur quoi je m'étendis sur la mer autant que je le pus, résolu à leur parler si possible.

Avec toute la voile que je pouvais faire, j'ai découvert que je ne devrais pas pouvoir venir sur leur chemin, mais qu'ils seraient passés avant que je puisse leur faire le moindre signal ; mais après que je me sois entassé au maximum et que j'ai commencé à désespérer, ils m'ont apparemment vu à l'aide de leurs lunettes de perspective, et que c'était un bateau européen, qui, comme ils le supposaient, devait appartenir à un navire qui avait été perdu, alors ils Voile raccourcie pour laisser monter un. J'ai été encouragé par cela, et comme j'avais à bord mon Patroon's Antient, je leur en ai fait un waft pour un signal de détresse, et j'ai tiré un fusil, qu'ils ont tous deux vu, car ils m'ont dit qu'ils avaient vu la fumée. , bien qu'ils n'aient pas entendu le canon ; sur ces signaux, ils m'ont très gentiment apporté aussi, et se sont mis de côté pour moi, et au bout d'environ trois heures, je suis venu avec eux.

Ils m'ont demandé ce que j'étais, en portugais, en espagnol et en français, mais Je n'en ai compris aucun ; mais enfin un marin écossais qui était à bord, m'a appelé, et je lui ai répondu, et lui ai dit que j'étais un Anglais, que je

avait fait mon évasion hors de l'esclavage des Maures à Salée; puis ils m'ont fait monter à bord, et m'ont très gentiment accueilli, ainsi que tous mes biens.

Ce fut une joie inexprimable pour moi, que quiconque croira, qui fut ainsi délivré, comme je l'estimais, d'un état aussi misérable et presque sans espoir dans lequel j'étais, et j'offris immédiatement tout ce que j'avais au Capitaine du navire, en retour de ma délivrance ; mais il m'a généreusement dit qu'il ne me prendrait rien, mais que tout ce que j'avais me serait livré en toute sécurité quand je viendrais au Brésil, car dit-il, je n'ai sauvé ta vie qu'à d'autres conditions que moi. serais heureux d'être sauvé moi-même et il se peut qu'un jour ou l'autre mon sort soit pris dans le même état ; d'ailleurs, dit-il, quand je vous emmènerai au Brésil, si grande force de votre pays, si je vous enlève ce que vous avez, vous y serez affamés, et alors je n'enlèverai que la vie que j'ai donnée. Non, non, seigneur Inglese, dit-il, monsieur l'anglais, je vous y emmènerai dans la charité, et ces choses vous aideront à acheter votre subsistance là-bas et votre passage à la r



Chapter IV

Il s'installe au Brésil comme planteur - fait un autre voyage et fait naufrage

UN Charitable dans sa proposition, il était donc juste dans la représentation à un titre, car il a ordonné aux marins que personne ne devrait offrir de toucher à quoi que ce soit que j'avais; puis il prit tout en sa propre possession, et m'en rendit un inventaire exact, afin que je puisse les avoir, même autant que mes trois Jarres de terre.

Quant à mon bateau, c'était un très bon bateau, et qu'il a vu, et m'a dit qu'il me l'achèterait pour l'usage du navire, et m'a demandé ce que j'aurais pour cela ? Je lui ai dit qu'il avait été si généreux envers moi en tout, que je ne pouvais offrir de faire aucun prix du bateau, mais le lui laissai entièrement, sur quoi il me dit qu'il me donnerait un billet de sa main pour payer moi 80 pièces de huit pour cela au Brésil, et quand il est arrivé là-bas, si quelqu'un offrait de donner plus, il le rattraperait; il m'offrit également 60 pièces de huit de plus pour mon Boy Xury, que je répugnais à prendre, non que je ne veuille pas laisser le capitaine l'avoir, mais j'étais très réticent à vendre le pauvre Boy's Liberty, qui avait aidé me procurer si fidèlement le mien. Cependant, quand je lui ai fait connaître ma raison, il l'a reconnue juste et m'a offert ce médium, qu'il donnerait au garçon l'obligation de le libérer dans dix ans, s'il devenait chrétien; sur ce, et Xury disant qu'il était disposé à aller vers lui, je laissai le capitaine l'avoir.

Nous fîmes un très bon voyage aux Brésil, et arrivâmes dans la baie de Todos los Santos, ou baie de Tous-Saints, environ vingt-deux jours après. Et maintenant j'étais une fois de plus délivré de la plus misérable de toutes les conditions de vie, et que faire ensuite de moi-même, je devais maintenant réfléchir.

Le traitement généreux que le capitaine m'a donné, je ne me souviens jamais assez; il ne voulait rien de moi pour mon passage, me donna vingt ducats pour la peau de léopard et quarante pour la peau de Lyon que j'avais dans mon bateau, et fit que tout ce que j'avais dans le navire me soit ponctuellement livré, et ce que j'étais disposé à vendre, il l'acheta, comme la caisse de bouteilles, deux de mes fusils et un morceau du morceau de cire d'abeille, car j'avais fait des bougies avec le reste; en un mot, j'ai fait environ 220 pièces de huit de toute ma cargaison, et avec ce stock j'ai continué sur Shoarin le Brésil.

Il n'y avait pas longtemps que j'étais ici, mais recommandé à la maison d'un bon honnête homme comme lui, qui avait un Ingenio comme ils l'appellent; c'est-à-dire une plantation et une cabane à sucre. J'ai vécu quelque temps avec lui, et je me suis ainsi familiarisé avec la manière dont ils plantaient et fabriquaient le sucre; et voyant à quel point les planteurs vivaient bien, et comment ils s'enrichissaient soudainement, j'ai résolu, si je pouvais obtenir une licence pour s'installer là-bas, je tournerais Planter parmi eux, résolu en attendant de trouver un moyen d'obtenir mon argent que j'avais laissé à Londres m'a été remis. Dans ce but, en obtenant une sorte de lettre de naturalisation, j'ai acheté autant de terres non couvertes que mon argent pouvait atteindre, et j'ai formé un plan pour ma plantation et mon établissement, et celui qui pourrait convenir à le stock que je me proposais de recevoir d'Angleterre.

J'avais un voisin, un Portugais de Lisbonne, mais né de parents anglais, dont le nom était Wells, et dans la même situation que moi. Je l'appelle mon Voisin, parce que sa Plantation était à côté de la mienne, et nous allions très sociablement ensemble. Mon stock n'était que bas aussi bien que le sien ; et nous avons plutôt planté pour la Nourriture que toute autre chose, pendant environ deux Ans. Cependant, nous avons commencé à grandir, et notre Terre a commencé à entrer en Ordre ; de sorte que la troisième année, nous avons planté du tabac, et fait chacun de nous un grand morceau de terrain prêt à planter des cannes dans l'année à venir ; mais nous voulions tous les deux de l'aide, et maintenant j'ai découvert plus qu'avant, j'avais eu tort de me séparer de mon Boy Xury.

Mais hélas! pour moi, faire le mal qui n'a jamais fait le bien n'était pas une grande merveille : je n'avais d'autre remède que de continuer ; J'ai été placé dans un emploi tout à fait éloigné de mon génie, et directement contraire à la vie dans laquelle je me délectais, et pour lequel j'ai abandonné la maison de mon père, et j'ai rompu tous ses bons conseils; non, j'entrais dans la station médiane même, ou degré supérieur de basse vie, que mon Père m'avait conseillé auparavant ; et que si je décidais de continuer, je ferais aussi bien de rester chez moi, et de ne jamais me fatiguer dans le monde comme je l'avais fait ; et j'avais l'habitude de me dire souvent que j'aurais pu faire cela aussi bien en Angleterre parmi mes amis, que j'ai parcouru 5000 milles pour le faire parmi des étrangers et des récupérations dans un désert, et à une telle distance, comme jamais d'entendre de n'importe quelle partie du monde qui avait le moins de connaissance de moi.

De cette manière, je considérais ma condition avec le plus grand regret. Je n'avais personne avec qui converser, mais de temps en temps Voisin; aucun travail à faire, mais par le travail de mes mains; et j'avais l'habitude de dire que je vivrais comme un homme jeté sur une île désolée, qui n'avait pas de corps là-bas, mais à quel point cela a-t-il été juste, et comment tous les hommes devraient-ils réfléchir, que lorsqu'ils comparent leurs conditions actuelles avec d'autres qui sont pires, Le ciel peut les obliger à faire l'échange et à être convaincus de leur ancienne félicité par leur expérience : je dis qu'il est juste que la vie vraiment solitaire sur laquelle j'ai réfléchi dans une île de mer Désolation soit mon lot, qui l'avait si injustement comparée à la vie que je menais alors, que si j'avais continuée, j'avais selon toute probabilité été excessivement prospère et riche.

J'étais en quelque sorte réglé dans mes mesures pour continuer la plantation, avant que mon aimable ami le capitaine du navire cet outil : moi en mer, je suis retourné ; car le navire est resté là pour fournir son chargement et préparer son voyage, près de trois mois, en lui disant quel peu de stock j'avais laissé derrière moi à Londres, il m'a donné ce conseil amical et sincère, le seigneur Inglesse dit-il, pour tant il m'a toujours appelé, si vous voulez bien me donner des lettres, bandez-moi une procuration ici en forme, avec des ordres à la personne qui a votre argent à Londres, d'envoyer vos effets à Lisbonne, à telles personnes que je dirigerai et en tel Biens qui conviennent à ce pays, je vous en apporterai le produit, si Dieu le veut, à mon retour ; mais puisque les affaires humaines sont toutes sujettes aux changements et aux désastres, je voudrais que vous donniez des ordres mais pour cent livres sterling. que vous dites est la moitié de votre stock, et laissez courir le hasard pour le premier ; de sorte que s'il arrive en toute sécurité, vous pouvez commander le reste de la même manière ; et s'il échoue, vous pouvez avoir recours à l'autre moitié pour votre ravitaillement.

C'était un conseil si sain et avait l'air si amical, que je ne pouvais qu'être convaincu que c'était le meilleur cours que je pouvais suivre; j'ai donc préparé en conséquence des lettres à la gentille femme à qui j'avais laissé mon argent, et une procuration au capitaine portugais, comme il le désirait.

J'ai écrit à la veuve du capitaine anglais un compte rendu complet de tous mes Aventures, mon esclavage, évasion et comment j'avais rencontré le Portugal Capitaine en mer, l'humanité de son comportement, et dans quel état je

était maintenant dedans, avec toutes autres directions nécessaires pour mon approvisionnement ; et quand cet honnête capitaine vint à Lisbonne, il trouva moyen par quelques-uns des marchands anglais là-bas, d'envoyer non seulement l'Ordre, mais un récit complet de mon histoire à un marchand de Londres, qui le lui représenta efficacement ; sur quoi, non seulement elle a remis l'argent, mais de sa propre poche a envoyé au capitaine du Portugal un très beau cadeau pour son humanité et sa charité pour moi.

Le négociant de Londres, dotant ces cent livres de marchandises anglaises, telles que le capitaine les avait écrites, les lui envoya directement à Lisbonne, et il me les apporta toutes en toute sécurité au Brésil, parmi lesquelles, sans ma direction (car j'étais trop jeune dans mes affaires pour y penser), il avait pris soin d'avoir toutes sortes d'outils, de ferronnerie et d'ustensiles nécessaires à ma plantation, et qui m'étaient d'une grande utilité.

Quand cette cargaison est arrivée, j'ai pensé que ma fortune était faite, car j'ai été surpris de la joie de celle-ci; et mon bon intendant le capitaine avait disposé des cinq livres que mon ami lui avait envoyées en cadeau pour lui-même, à acheter et à m'apporter un serviteur sous caution pour six ans de service, et n'accepterait aucune contrepartie, sauf une peu de tabac, que je lui ferais accepter, étant de mon propre produit.

Ce n'était pas tout; mais mes marchandises étant toutes des manufactures anglaises, telles que des vêtements, des étoffes, des baies et des choses particulièrement précieuses et désirables dans le pays, j'ai trouvé le moyen de les vendre avec un très grand avantage ; de sorte que je pourrais dire que j'avais plus de quatre fois la valeur de ma première cargaison, et que j'étais maintenant infiniment au-delà de mon pauvre voisin, je veux dire dans l'avancement de ma plantation; pour la première chose que je fis, je m'achetai un esclave nègre, et aussi un serviteur européen ; Je veux dire une autre que celle que le capitaine m'a apportée de Lisbonne.

Mais comme la prospérité abusée est souvent devenue le moyen même de notre plus grande adversité, il en a été de même pour moi. J'ai continué l'année suivante avec un grand succès dans ma plantation : j'ai élevé cinquante grands rouleaux de tabac sur mon propre terrain, plus que j'en avais disposé pour les nécessaires parmi mes voisins ; et ces cinquante rouleaux étant chacun au-dessus d'un 100 Wt. étaient bien soignés et mis par contre le retour de la flotte de Lisbonne : et maintenant augmentant en affaires et en richesse, ma tête commençait à être pleine de projets

et les entreprises au-delà de ma portée ; telles sont d'ailleurs souvent la Ruine des meilleurs Chefs d'Affaires.

Si j'avais continué dans la station où j'étais maintenant, j'aurais eu de la place pour toutes les choses heureuses qui m'étaient encore arrivées, pour lesquelles mon père recommandait si ardemment une vie paisible et retirée, et dont il avait si judicieusement décrit la station médiane. de Vie pour être plein de; mais d'autres choses m'accompagnaient, et je devais encore être l'agent volontaire de toutes mes propres misères ; et surtout d'augmenter ma faute et de doubler les réflexions sur moi-même, que dans mes chagrins futurs j'aurais le loisir de faire ; toutes ces fausses couches ont été provoquées par mon adhésion obstinée apparente à mon penchant insensé d'errer à l'étranger et de poursuivre ce penchant, en contradiction avec les vues les plus claires de me faire du bien dans une poursuite juste et claire de ces perspectives et de ces mesures de vie, que la nature et la Providence a concouru à me présenter et à faire mon devoir.

Comme je l'avais fait autrefois dans ma rupture avec mes parents, je ne pouvais donc pas être satisfait maintenant, mais je devais partir et quitter l'heureuse vue que j'avais d'être un homme riche et prospère dans ma nouvelle plantation, pour poursuivre une éruption cutanée. et Désir immodéré de s'élever plus vite que ne l'admettait la Nature de la Chose ; et ainsi je me rejetai de nouveau dans le gouffre le plus profond de la misère humaine dans lequel jamais l'homme soit tombé, ou qui pourrait peut-être être compatible avec la vie et un état de santé dans le monde.

Venir ensuite par les justes degrés, aux détails de cette partie de mon histoire ; vous pouvez supposer qu'ayant maintenant vécu près de quatre ans au Brésil, et commençant à prospérer et à prospérer très bien sur ma plantation; J'avais non seulement appris la langue, mais j'avais contracté connaissance et amitié parmi mes compagnons planteurs, ainsi que parmi les marchands de Saint-Salvatore, qui était notre port; et que dans mes discours entre eux, je leur avais fréquemment donné un compte rendu de mes deux voyages sur la côte de Guinée, la manière de commercer avec les nègres là-bas, et combien il était facile d'acheter sur la côte, pour des bagatelles, telles que des perles, Jouets, Couteaux, Ciseaux, Hachettes, Morceaux de Verre et similaires ; non seulement la poussière d'or, les grains de Guinée, les dents d'éléphants, etc. butNegroesfor le service des Brasils, en grand nombre.

Ils écoutaient toujours très attentivement mes discours sur ces têtes, mais surtout sur la partie qui se rapportait aux nègres acheteurs, qui était un commerce à cette époque non seulement peu pratiqué, mais aussi loin qu'il était, avait été exercé par l'Assiento's, ou la permission des rois d'Espagne et du Portugal, et absorbé par le Publick, de sorte que peu de nègres ont été amenés, et ceux-ci excessivement chers.

C'est arrivé, étant en compagnie de quelques marchands et planteurs de ma connaissance, et parlant de ces choses très sérieusement, trois d'entre eux sont venus me voir le lendemain matin, et m'ont dit qu'ils avaient beaucoup réfléchi à ce que j'avais discoursu avec eux de la nuit dernière, et ils sont venus me faire une proposition secrète; et après m'avoir enjoint de garder le secret, ils m'ont dit qu'ils avaient l'intention d'équiper un navire pour aller en Guinée, qu'ils avaient toutes les plantations aussi bien que moi, et qu'ils n'avaient besoin que de serviteurs ; que, comme c'était un commerce qui ne pouvait pas être poursuivi, parce qu'ils ne pouvaient pas vendre publiquement les nègres quand ils rentraient chez eux, ils ne désiraient faire qu'un seul voyage, pour amener le Negroeson Shoar en privé, et les répartir entre leurs propres plantations ; et en un mot, la question était de savoir si j'irais leur Super-Cargo dans le navire pour gérer la partie commerciale sur la côte de Guinée ? Et ils m'ont offert que je devrais avoir ma part égale des nègres sans fournir aucune partie du stock.

C'était une proposition juste, il faut l'avouer, si elle avait été faite à quelqu'un qui n'avait pas eu sa propre colonie et plantation à s'occuper, qui était en passe de devenir très considérable, et avec un bon Stock dessus. Mais pour moi, c'était ainsi entré et établi, et n'avait rien d'autre à faire que de continuer comme j'avais commencé pendant trois ou quatre ans de plus, et d'avoir envoyé chercher les autres cent livres d'Angleterre, et qui à ce moment-là, et avec cela la petite Addition pouvait à peine manquer de valoir trois ou quatre mille livres sterling, et cela augmentait aussi ; pour moi, penser à un tel voyage était la chose la plus absurde dont jamais un homme dans de telles circonstances puisse être coupable.

Mais moi qui suis né pour être mon propre destructeur, je ne pouvais pas plus résister à l'offre que je ne pouvais retenir mes premiers desseins déçous, lorsque le bon conseil de mon père s'était perdu pour moi. En un mot, je leur ai dit que j'irais de tout mon cœur, s'ils acceptaient de s'occuper de ma plantation dans mon

Absence, et j'en disposerais à ceux que je dirigerais si je faisais une fausse couche. C'est ce qu'ils s'engagèrent tous à faire, et s'engagèrent dans des Écrits ou des Alliances pour le faire ; et j'ai fait un testament formel, disposant de ma plantation et de mes effets, en cas de décès, faisant du capitaine du navire qui m'avait sauvé la vie comme auparavant, mon héritier universel, mais l'obligeant à disposer de mes effets comme je le ferais. avait ordonné dans mon testament, une moitié du produit étant à lui-même, et l'autre à expédier en Angleterre.

Bref, j'ai pris toutes les précautions possibles pour conserver mes effets et entretenir ma plantation; si j'avais utilisé la moitié de la prudence pour examiner mon propre intérêt et juger de ce que j'aurais dû faire et de ce que je n'aurais pas fait, je ne m'étais certainement jamais éloigné d'une entreprise aussi prospère, laissant tout les vues probables d'une circonstance prospère, et partit pour un voyage en mer, accompagné de tous ses dangers communs; sans parler des raisons pour lesquelles j'avais à m'attendre à des malheurs particuliers.

Mais j'étais pressé, et j'obéissais aveuglément aux diktats de ma fantaisie plutôt qu'à ma raison ; et en conséquence, le navire étant équipé, et la cargaison fournie, et toutes choses faites comme par accord, par mes partenaires dans le voyage, je suis monté à bord à une mauvaise heure, le [premier] de [septembre], [1659], étant le même jour de huit ans que je quittai mon père et ma mère à Hull, afin d'agir en rebelle à leur autorité et en insensé à mon propre intérêt.

Notre navire était d'environ 120 Tun Burthen, transportait 6 canons et 14 hommes, en plus du maître, de son garçon et de moi-même ; nous n'avions à bord aucune grande cargaison de marchandises, à l'exception des jouets adaptés à notre commerce avec les nègres, tels que des perles, des morceaux de verre, des coquillages et des bagatelles étranges, en particulier de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des hachettes, etc.

Le jour même où je suis monté à bord, nous avons mis les voiles, nous tenant au nord sur notre propre côte, avec le dessein de nous étendre sur la côte africaine, lorsqu'ils sont arrivés à environ 10 ou 12 degrés de latitude nord, ce qui semble être la manière de leur Cours à cette époque. Nous avons eu un très bon temps, seulement une chaleur excessive, tout le long de notre propre côte, jusqu'à ce que nous arrivions à la hauteur du cap Saint-Augustin, d'où, en nous tenant plus loin en mer, nous avons perdu la vue de la terre et nous avons dirigé comme si nous étions destination

l'île Fernand de Horonha tenant notre route NE par N. et laissant ces îles à l'est ; dans ce parcours, nous avons dépassé la ligne en environ 12 jours et étions par notre dernière observation à 7 degrés 22 min. Latitude septentrionale, lorsqu'un violent Tournade ou Ouragan nous a tout à fait sortis de notre Connaissance : il est parti du Sud-Est, est arrivé au Nord-Ouest, et s'est installé au Nord-Est, d'où il a soufflé dans une si terrible manière, que pendant douze jours ensemble, nous ne pouvions rien faire d'autre que conduire, et s'enfuir devant lui, le laisser nous emmener là où le destin et la fureur des vents nous ont toujours dirigés; et pendant ces douze jours, je n'ai pas dit que je m'attendais à ce que chaque jour soit englouti, et personne dans le navire ne s'attendait à sauver sa vie.

Dans cette détresse, nous avons eu en plus de la terreur de la tempête, un de nos hommes mort de calenture, et un homme et le garçon lavés par-dessus bord ; vers le 12e jour, le temps s'étant un peu calmé, le capitaine fit une observation du mieux qu'il put et découvrit qu'il se trouvait à environ 11 degrés de latitude nord, mais qu'il se trouvait à 22 degrés de différence de longitude ouest du cap Saint-Augustin ; de sorte qu'il a découvert qu'il était arrivé sur la côte de la Guinée, ou la partie nord du Brésil, au-delà de la rivière Amozones, vers celle de la rivière Oronoque, communément appelée le Grand Fleuve, et a commencé à me consulter sur le cours qu'il devrait prendre , pour le Navire percé et très désespéré, et il retournait directement sur la Côte du Brésil.

J'étais positivement contre cela, et regardant par-dessus les cartes de la côte de la mer d'Amérique avec lui, nous avons conclu qu'il n'y avait pas de pays habité auquel nous ayons recours, jusqu'à ce que nous arrivions dans le cercle des îles Carribbe, et avons donc résolu de éloignez-vous des Barbades, qui, en se tenant à l'écart de la mer, pour éviter l'indraft de la baie ou du golfe du Mexique, nous effectuons facilement la nuit, comme nous l'espérions, en une quinzaine de jours de navigation; considérant que nous ne pourrions pas probablement faire notre voyage à la côte de l'Afrique sans une certaine assistance, à la fois à notre navire et à nous-mêmes.

Avec cette conception, nous avons changé de cap et nous nous sommes dirigés vers le nord-ouest par l'ouest afin d'atteindre certaines de nos îles anglaises, où j'espérais un soulagement ; mais notre voyage a été déterminé autrement, pour être dans la latitude de Deg. 18 min. une seconde tempête s'abattit sur nous, qui nous emporta avec la même impétuosité vers l'ouest, et nous écarta tellement de la voie même de toute humanité.

Commerce, qui avait toutes nos vies sauvées, quant à la mer, nous étions plutôt en danger d'être dévorés par des sauvages que de jamais retourner dans notre propre pays. Dans cette détresse, le vent soufflant toujours très fort, un de nos hommes tôt le matin, s'écria : Terre ; et nous n'avions pas plus tôt couru hors de la cabine pour regarder dans l'espoir de voir où nous étions dans le monde ; mais le navire a heurté un sable, et en un instant son mouvement étant tellement arrêté, la mer s'est brisée sur elle de telle manière, que nous nous attendions à ce que nous aurions tous péri immédiatement, et nous avons été immédiatement conduits dans notre proche Des quartiers pour nous abriter de l'écume et du sprye de la mer.

Il n'est facile à personne, qui n'a pas été dans la pareille condition, de décrire ou de concevoir la consternation des hommes dans de telles circonstances ; nous ne savions rien où nous étions, ni sur quelle terre nous étions conduits, si une île ou le Main, habité ou non, habité ; et comme la rage du vent était encore grande, bien qu'un peu moindre qu'au début, nous ne pouvions même pas espérer que le navire tiendrait plusieurs minutes sans se briser en morceaux, à moins que les vents, par une sorte de miracle, ne se retournent immédiatement. En un mot, nous étions assis à nous regarder les uns les autres et à attendre la mort à chaque instant, et chaque homme agissant en conséquence, comme se préparant pour un autre monde, car il n'y avait plus rien ou presque rien à faire pour nous en cela ; ce qui était notre confort actuel, et tout le confort que nous avions, était que, contrairement à notre attente, le navire ne s'est pas encore brisé, et que le maître a dit que le vent commençait à se calmer.

Maintenant, bien que nous pensions que le vent s'était un peu calmé, pourtant le navire ayant ainsi heurté le sable, et restant trop rapide pour que nous nous attendions à ce qu'il descende, nous étions en effet dans une condition épouvantable, et n'avions rien d'autre à faire que de penser à sauver nos Vies du mieux que vous pourriez ; nous avions un bateau à notre poupe juste avant la tempête, mais il a d'abord été stoppé en se précipitant contre le gouvernail du navire, et à l'endroit suivant, il s'est détaché, et a coulé ou a été chassé vers la mer, il n'y avait donc aucun espoir d'elle; nous avions un autre bateau à bord, mais comment l'amener à la mer, c'était une chose douteuse ; cependant, il n'y avait pas de place pour débattre, car nous pensions que le navire se briserait en morceaux à chaque minute, et certains nous ont dit qu'il était déjà brisé.

Dans cette détresse, le compagnon de notre navire s'empare du bateau, et avec l'aide du reste des hommes, ils l'ont fait jeter par-dessus bord du navire,

et en entrant tout en elle, lâchons prise, et engageons-nous à être onze en nombre, à la joie de Dieu et à la mer sauvage ; car bien que la tempête ait été considérablement atténuée, la mer est montée terriblement haut sur le rivage, et pourrait bien être appelée Den mild Zee, comme les Hollandais appellent la mer dans une tempête.

Et maintenant, notre cas était vraiment très lugubre; car nous avons tous vu clairement que la mer montait si haut que la barque ne pouvait pas vivre et que nous serions inévitablement noyés. Quant à cuire de la voile, nous n'en avons pas, et si nous en avions, nous n'aurions pu en faire quoi que ce soit ; ainsi nous avons travaillé à l'aviron vers la terre, quoique avec des coeurs lourds, comme les hommes allant à l'exécution ; car nous savions tous que lorsque la barque s'approcherait du rivage, elle serait brisée en mille morceaux par la brèche de la mer. Cependant, nous avons confié nos âmes à Dieu de la manière la plus sérieuse, et le vent nous poussant vers le rivage, nous avons accéléré notre destruction de nos propres mains, tirant du mieux que nous pouvions vers la terre.

Ce qu'était le rivage, si Rock ou Sand, si Steep ou Shoal, nous ne le savions pas; le seul espoir qui pourrait rationnellement nous donner la moindre ombre d'attente, était, si nous pouvions arriver dans une baie ou un golfe, ou l'embouchure d'une rivière, où par grand hasard nous aurions pu faire couler notre bateau ou nous mettre sous le vent. de la Terre, et peut-être fait de l'Eau douce.

Mais rien de tout cela n'apparaissait ; mais à mesure que nous nous rapprochions de plus en plus du rivage, la terre paraissait plus effrayante que la mer.

Après que nous ayons ramé, ou plutôt chassé environ une lieue et demie, selon nos estimations, une vague rageuse, semblable à une montagne, est venue en ramant à l'arrière de nous, et nous a clairement fait attendre le coup de grâce. En un mot, il nous prit avec une telle fureur, qu'il renversa aussitôt la barque ; et en nous séparant aussi bien de la Barque que les uns des autres, nous n'avons guère eu le temps de dire : Ô Dieu ! car nous avons tous été engloutis en un instant.

Rien ne peut décrire la Confusion de Pensée que j'ai ressentie lorsque j'ai sombré dans l'Eau ; car bien que j'aie très bien nagé, je n'ai pas pu me délivrer des vagues pour puiser le souffle, jusqu'à ce que cette vague m'ait conduit, ou plutôt m'ait porté sur un vaste chemin vers le rivage, et après l'avoir dépensé, je suis allé et m'a laissé sur la Terre presque sèche, mais à moitié morte avec l'Eau que j'ai absorbée. Il me restait tellement de Présence d'Esprit ainsi que de Souffle, que me voyant plus près de la Terre principale que je ne m'y attendais, je suis monté sur mon

Je me suis efforcé d'avancer vers la Terre aussi vite que possible, avant qu'une autre Vague ne revienne et ne me reprenne. Mais je découvris bientôt qu'il était impossible de l'éviter ; car j'ai vu la mer venir après moi aussi haute qu'une grande colline et aussi furieuse qu'un ennemi contre lequel je n'avais ni moyens ni force ; mon affaire était de retenir mon souffle et de m'élever sur l'eau, si je le pouvais ; et ainsi en nageant pour préserver ma respiration, et me piloter vers le rivage, si possible ; ma plus grande préoccupation étant maintenant que la mer, comme elle me porterait sur un grand chemin vers le rivage lorsqu'elle arriverait, ne me ramènerait pas avec elle lorsqu'elle reviendrait vers la mer.

La vague qui est venue sur moi à nouveau, m'a enterré à la fois à 20 ou 30 pieds de profondeur dans son propre corps ; et je pouvais me sentir emporté avec une force et une rapidité puissantes vers le rivage, une très grande voie ; mais je retins mon souffle et m'aidai à nager toujours en avant de toutes mes forces. J'étais prêt à éclater en retenant mon souffle, quand, alors que je me sentais monter, à mon soulagement immédiat, j'ai trouvé ma tête et mes mains jaillissant au-dessus de la surface de l'eau ; et bien qu'il n'y ait pas eu deux secondes de temps pour que je puisse me maintenir ainsi, cela m'a grandement soulagé, m'a donné un souffle et un nouveau courage. J'ai été de nouveau couvert d'Eau un bon moment, mais pas si longtemps mais je l'ai tenu ; et trouvant que l'Eau s'était épuisée et commençait à revenir, je me précipitai contre le Retour des Vagues, et sentis de nouveau la Terre avec mes Pieds. Je suis resté immobile quelques instants pour récupérer le souffle, et jusqu'à ce que l'eau s'éloigne de moi, puis j'ai pris mes talons et couru avec la force que j'avais plus loin vers le rivage. Mais cela ne me délivrerait pas non plus de la fureur de la mer, qui s'abattait de nouveau sur moi, et deux fois de plus je fus soulevé par les vagues, et emporté vers l'avant comme auparavant, Shore étant très plat.

Le dernier Temps de ces deux-là avait bien failli m'être fatal ; la mer m'ayant entraîné comme auparavant, m'a débarqué, m'a plutôt précipité contre un Morceau de Rocher, et cela avec une telle Force, qu'il m'a laissé insensé, et en effet impuissant, comme ma propre Délivrance ; car le coup prenant mon côté et vers l'est, a battu le souffle comme s'il était tout à fait hors de mon corps ; et c'est revenu aussitôt, j'ai dû être étranglé dans l'Eau ; mais j'ai récupéré un peu avant le tournant des vagues, et voyant que je devrais être de nouveau couvert d'eau, j'ai résolu de tenir bon par un morceau de roche, et ainsi de

retiens mon Souffle, si possible, jusqu'à ce que la Vague revienne ; maintenant, comme les vagues n'étaient pas aussi hautes qu'au début, étant plus près de la terre, j'ai tenu ma prise jusqu'à ce que la vague se soit calmée, puis j'ai récupéré une autre course, qui m'a amené si près du rivage, que la prochaine vague, bien qu'elle soit allée sur moi, mais ne m'a pas englouti au point de m'emporter, et la prochaine course que j'ai prise, je suis arrivé à la terre principale, où, à mon grand confort, j'ai grimpé les falaises du rivage, et je me suis assis moi sur l'herbe, libre de tout danger et tout à fait hors de portée de l'eau.

J'étais maintenant débarqué et en sécurité sur le rivage, et j'ai commencé à lever les yeux et à remercier Dieu que ma vie ait été sauvée dans un cas où il y avait quelques minutes auparavant à peine de place pour espérer. Je crois qu'il est impossible d'exprimer à la vie ce que sont les extases et les transports de l'âme, quand elle est ainsi sauvée, pour ainsi dire, hors de la tombe même ; et je ne m'étonne pas maintenant de cette coutume, vis. Que lorsqu'un malfaiteur qui a le licou autour du cou, est attaché, et va juste être éteint, et qu'on lui apporte un sursis : je dis, je ne me demande pas qu'ils amènent un chirurgien avec lui, pour laissez-lui le sang au moment même où ils le lui disent, afin que la surprise ne chasse pas les esprits animaux du cœur et ne le submerge pas :

Les joies soudaines, comme les chagrins, confondent d'abord.

Je me promenais sur le rivage, levant mes mains, et tout mon être, si je puis dire, enveloppé dans la contemplation de ma délivrance, faisant mille gestes et mouvements que je ne peux décrire, réfléchissant sur tous mes camarades qui ont été noyés, et qu'il ne devrait pas y avoir une seule âme sauvée mais moi-même ; car, quant à eux, je ne les ai jamais vus par la suite, ni aucun signe d'eux, sauf trois de leurs chapeaux, un bonnet et deux chaussures qui n'étaient pas boursiers.

J'ai jeté les yeux sur le navire échoué, alors que la brèche et l'écume de la mer étaient si grandes, je pouvais à peine le voir, il était si loin, et j'ai considéré, Seigneur ! comment était-il possible que je puisse arriver sur Shore ?

Après avoir soulagé mon esprit avec la partie confortable de mon Condition, j'ai commencé à regarder autour de moi pour voir dans quel genre d'endroit j'étais, et ce qui devait ensuite être fait, et j'ai bientôt trouvé que mes comforts diminuaient, et qu'en un mot j'avais une terrible délivrance : car j'étais mouillé, n'avait pas de vêtements pour me changer, ni quoi que ce soit à manger ou à boire pour me consoler, ni

Je ne vois aucune perspective devant moi, mais celle de périr de faim ou d'être dévoré par des bêtes sauvages ; et ce qui m'affligeait particulièrement, c'était que je n'avais aucune arme pour chasser et tuer aucune créature pour ma subsistance, ou pour me défendre contre toute autre créature qui pourrait désirer me tuer pour la leur. n'avais rien sur moi qu'un couteau, une pipe à tabac et un peu de tabac dans une boîte, c'était toute ma provision, et cela m'a jeté dans de terribles agonies d'esprit, que pendant un moment je cours comme un fou; La nuit tombant sur moi, j'ai commencé avec un cœur lourd à considérer ce que serait mon sort s'il y avait des bêtes voraces dans ce pays, voyant la nuit qu'elles viennent toujours à l'étranger pour leur proie.

Tout le remède qui offrit à mes pensées à ce moment-là fut de monter dans un arbre épais et touffu comme un sapin, mais épineux, qui poussait près de moi, et où je résolus de rester toute la nuit et de considérer le Le jour suivant quelle mort je devrais teindre, car je ne voyais encore aucune perspective de vie ; Je me suis promené à environ un sillon du rivage, pour voir si je pouvais trouver de l'eau fraîche à boire, ce que j'ai fait, à ma grande joie ; et après avoir bu et mis un peu de tabac dans ma bouche pour prévenir la faim, je suis allé à l'arbre, et m'y élevant, j'ai essayé de me placer de manière à ne pas tomber si je dormais; et m'ayant coupé un bâton court, comme une matraque, pour ma défense, j'ai pris mon logement, et ayant été excessivement fatigué, je me suis endormi profondément, et j'ai dormi aussi confortablement que, je crois, peu auraient pu le faire dans ma vie. Condition, et j'en ai trouvé le coût rafraîchi, que je pense avoir jamais été dans une telle occasion.



Chapter V

Robinson se retrouve sur une île désolée et se procure un stock d'articles de l'épave
- il construit son habitation

Où je ' il faisait grand jour, le temps était clair et la tempête s'est
calmée, de sorte que la mer n'a pas fait rage et gonflé comme auparavant. Mais
ce qui m'a le plus surpris, c'est que le navire a été enlevé dans la nuit du sable où elle
gisait, par le gonflement du Tyde, et a été poussée presque aussi loin que le Rocher
dont j'ai parlé pour la première fois, où j'avais été si meurtri en me précipitant contre lui;
ceci étant à environ un mille du rivage où je me trouvais, et le navire semblant se tenir
debout, je souhaitais moi-même à bord, que, au moins, je pourrais économiser quelques
choses nécessaires pour mon
utiliser.

Quand je suis descendu de mon appartement dans l'arbre, j'ai de nouveau regardé
autour de moi, et la première chose que j'ai trouvée a été le bateau, qui gisait comme
le vent et la mer l'avaient jeté sur la terre, à environ deux milles. sur ma main droite. J'ai
marché aussi loin que j'ai pu sur le rivage pour l'avoir, mais j'ai trouvé un cou ou une
entrée d'eau entre moi et le bateau, qui avait environ un demi-mille de large, alors je
suis revenu pour le présent, étant plus l'intention d'atteindre le navire, où j'espérais
trouver quelque chose pour ma subsistance actuelle.

Un peu après midi, je trouvai la mer très calme, et le Tyde descendait si loin, que je
pus m'approcher à moins d'un quart de mille du navire ; et ici j'ai trouvé un nouveau
renouvellement de mon chagrin, car je voyais évidemment que si nous étions restés à
bord, nous aurions été tous en sécurité, c'est-à-dire que nous étions tous en sécurité
sur Shore, et je n'avais pas été si misérable. comme d'être laissé entièrement dépourvu de tout
Comfort and Company, comme je l'étais maintenant; cela m'a de nouveau forcé des
larmes aux yeux, mais comme il y avait peu de soulagement à cela, j'ai résolu, si
possible, d'aller au navire, alors j'ai retiré mes vêtements, car le temps était chaud à
l'extrémité, et j'ai pris l'eau, mais quand je suis arrivé au navire, ma difficulté était encore
plus grande pour savoir comment monter à bord, car comme elle était à terre et hors de
l'eau, il n'y avait rien à ma portée pour saisir ; J'ai nagé autour d'elle deux fois, et la
deuxième fois j'ai aperçu un petit morceau de corde, que je me demandais si je n'avais
pas vu au début, pendre par les chaînes avant afin

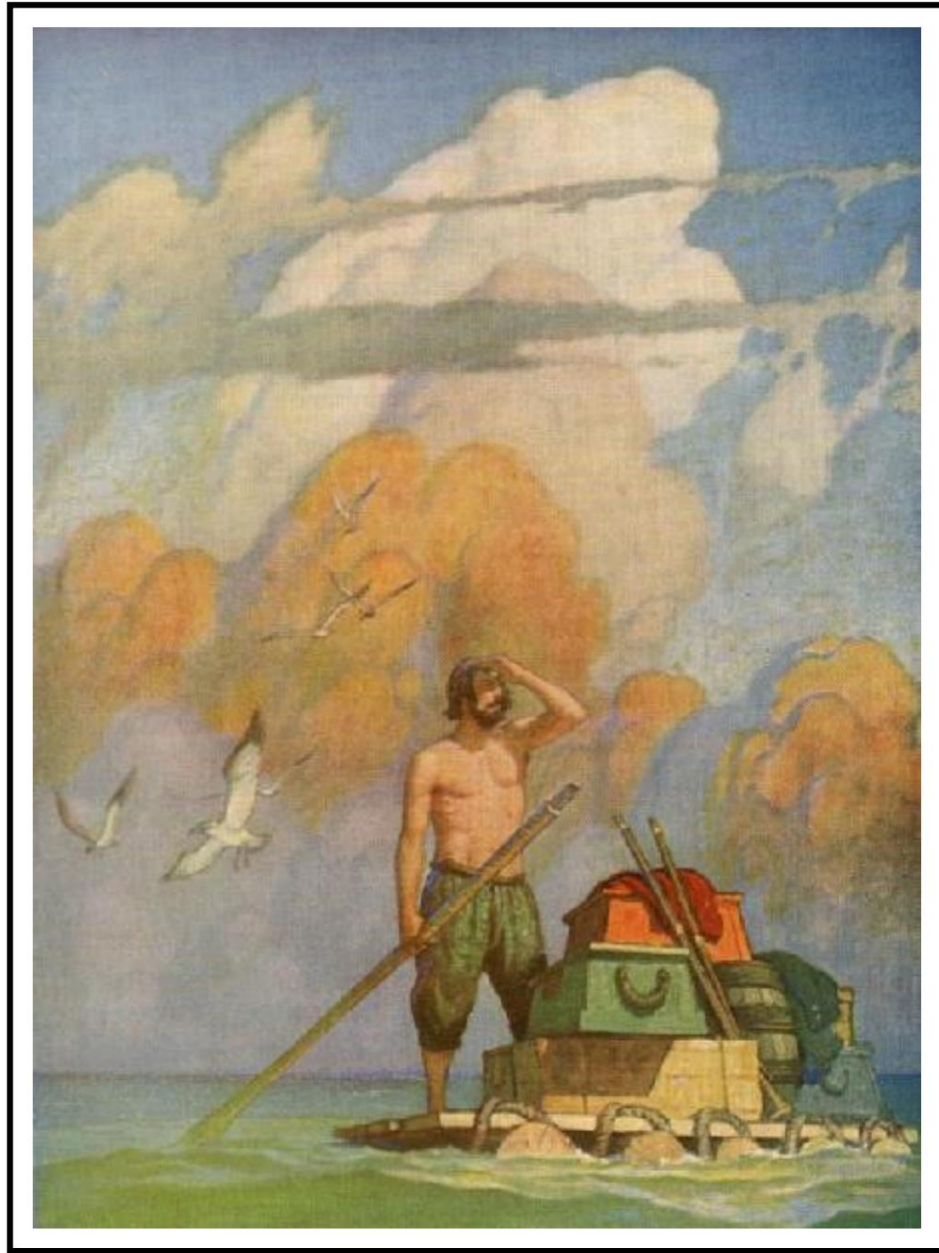
bas, car avec beaucoup de difficulté je l'ai attrapé, et à l'aide de cette corde, je suis monté dans le gaillard d'avant du navire ; ici, j'ai trouvé que le navire était bombé et qu'il avait beaucoup d'eau dans sa cale, mais qu'il reposait tellement sur le côté d'un banc de sable dur, ou plutôt de terre, que sa poupe reposait sur le banc , et sa tête basse presque jusqu'à l'eau ; par ce moyen tout son quartier était libre, et tout ce qui était dans cette partie était sec ; car vous pouvez être sûr que mon premier travail a été de rechercher et de voir ce qui était gâté et ce qui était gratuit ; et d'abord j'ai trouvé que toutes les provisions du navire étaient sèches et intactes par l'eau, et étant très bien disposé à manger, je suis allé à la salle à pain et j'ai rempli mes poches de bisket, et je l'ai mangé comme je l'ai fait. je m'occupais d'autres choses, car je n'avais pas de temps à perdre ; J'ai aussi trouvé du Rhum dans la grande Cabane, dont j'ai pris un grand Dram, et dont j'avais en effet assez besoin pour m'animer pour ce qui était devant moi : Maintenant, je ne voulais rien d'autre qu'un Bateau pour me fournir beaucoup de choses qui Je prévoyais qu'il me serait très nécessaire.

C'était en vain de rester assis et de souhaiter ce qui n'était pas à avoir, et cette extrémité rouz'd ma demande ; nous avons plusieurs verges de rechange, et deux ou trois grands espars de bois, et un mât supérieur de rechange ou deux dans le navire ; J'ai résolu de tomber pour travailler avec ceux-ci, et j'en ai jeté autant par-dessus bord que je pouvais en gérer pour leur poids, attachant chacun avec une corde qu'ils ne pourraient pas chasser; quand cela a été fait, je suis descendu du côté du navire, et je les ai tirés vers moi, j'en ai attaché quatre ensemble aux deux extrémités aussi bien que possible, sous la forme d'un radeau, et j'ai posé deux ou trois petits morceaux de Planche sur eux en travers, j'ai trouvé que je pouvais très bien marcher dessus, mais qu'il n'était pas capable de supporter un grand poids, les pièces étant trop légères; alors je suis allé travailler, et avec la scie du charpentier, j'ai coupé un mât supérieur de rechange en trois longueurs, et je les ai ajoutés à mon radeau, avec beaucoup de travail et de douleur, mais l'espoir de me fournir avec les nécessaires, encouragé moi d'aller au-delà de ce que j'aurais pu faire dans une autre occasion.

Mon radeau était maintenant assez solide pour supporter n'importe quel poids raisonnable ; mon souci suivant était de quoi le charger, et comment préserver ce que je posais dessus du ressac de la mer ; Mais je n'ai pas longtemps réfléchi à cela, j'ai d'abord posé dessus toutes les planches ou planches que je pouvais obtenir, et après avoir bien considéré ce que je voulais le plus, j'ai d'abord obtenu trois des coffres de marins, que j'avais

brisés et vides, et je les ai descendus sur mon radeau ; le premier de ceux-ci je remplis de provision, à savoir. Du pain, du riz, trois fromages hollandais, cinq morceaux de chair de chèvre séchée, dont nous avons beaucoup vécu, et un peu de reste de maïs européen qui avait été mis de côté pour quelques volailles que nous avons emportées en mer avec nous, mais les oiseaux ont été tués ; il y avait eu de l'orge et du blé ensemble, mais, à ma grande déception, j'ai découvert par la suite que les rats avaient tout mangé ou tout gâté ; quant aux liqueurs, j'ai trouvé plusieurs caisses de bouteilles appartenant à notre capitaine, dans lesquelles des eaux cordiales, et en tout environ cinq ou six gallons de rack, ceux-ci que j'ai rangés par eux-mêmes, il n'y a pas besoin de les mettre dans le coffre, ni aucune place pour eux. Pendant que je faisais cela, j'ai trouvé que le Tyde commençait à couler, bien que très calme, et j'ai eu la mortification de voir mon manteau, ma chemise et mon manteau que j'avais laissés sur Shore on the Sand, nager; quant à mes culottes qui n'étaient que du lin et des genoux ouverts, j'ai nagé à bord avec elles et mes bas: Cependant cela m'a mis à fouiller pour des vêtements, dont j'ai trouvé assez, mais n'a pas pris plus que ce que je voulais pour l'usage actuel, car j'avais d'autres choses sur lesquelles mon œil était plus attentif, comme les premiers outils avec lesquels travailler sur le rivage, et c'est après de longues recherches que j'ai découvert le coffre du charpentier, qui était en effet un prix très utile pour moi, et beaucoup plus précieux que un chargement de navire d'or aurait été à ce moment-là; Je l'ai descendu jusqu'à mon radeau, même entier, sans perdre de temps à l'examiner, car je savais en général ce qu'il contenait.

Mon prochain soin était pour des munitions et des armes ; il y avait deux très bons Fowling-pieces dans la grande cabine, et deux pistolets, ceux-ci que j'ai d'abord sécurisés, avec quelques cornes à poudre, et un petit sac de plomb, et deux vieilles épées rouillées; Je savais qu'il y avait trois barils de poudre dans le navire, mais je ne savais pas où notre mitrailleur les avait rangés, mais après beaucoup de recherches, je les ai trouvés, deux d'entre eux secs et bons, le troisième avait pris de l'eau, ces deux-là, je les ai trouvés. mon radeau, avec les armes, et maintenant je me pensais assez bien chargé, et j'ai commencé à penser comment je devrais arriver à terre avec eux, n'ayant ni voile, ni rame, ni gouvernail, et le moindre bonnet plein de vent aurait renversé tout ma Navigation.



J'ai eu trois encouragements, 1. Une mer douce et calme, 2. La marée montante et se couchant sur le rivage, 3. Le peu de vent qu'il y avait m'a soufflé vers la terre; et ainsi, ayant trouvé deux ou trois rames cassées appartenant au bateau, et outre les outils qui étaient dans le coffre, j'ai trouvé deux scies, une hache et un marteau, et avec cette cargaison j'ai mis à la mer ; Pendant un mille, ou à peu près, mon radeau a très bien marché, seulement que je l'ai trouvé en voiture un peu éloigné de l'endroit où j'avais atterri auparavant, par lequel j'ai perçu qu'il y avait un courant d'eau, et par conséquent je h

un ruisseau ou une rivière là-bas, que je pourrais utiliser comme port pour arriver à terre avec ma cargaison.

Comme je l'imaginai, il en fut ainsi, une petite ouverture de la terre apparut devant moi, et j'y trouvai un fort courant de la marée, alors je guidai mon radeau du mieux que je pouvais pour rester dans le Au milieu du ruisseau : Mais ici, j'ai eu comme d'avoir subi un second naufrage, qui, si j'avais eu, je pense en vérité aurait brisé mon cœur, car ne sachant rien de la côte, mon radeau s'est échoué à une extrémité. de celui-ci sur un haut-fond, et n'étant pas à terre à l'autre extrémité, il ne manquait qu'un peu que toute ma cargaison ait glissé vers cette extrémité qui flottait et tombait ainsi dans l'eau. j'ai fait tout mon possible en plaçant mon dos contre les coffres, pour les maintenir à leur place, mais je n'ai pas pu repousser le radeau de toute ma force, ni osé bouger de la posture dans laquelle j'étais, mais en tenant les coffres de toute ma puissance , se tenait de cette manière près d'une demi-heure, au cours de laquelle la montée de l'eau m'a amené un peu plus sur un niveau, et un peu après, l'eau montant toujours, mon radeau a flotté à nouveau, et je l'ai poussée avec l'aviron J'avais, dans le chenal, puis remontant plus haut, je me suis enfin retrouvé à l'embouchure d'une petite rivière, avec terre des deux côtés, et un fort courant ou marée montant, j'ai cherché des deux côtés pour un bon endroit pour me rendre à la côte, car je ne voulais pas être conduit trop haut sur la rivière, espérant voir à temps quelque navire en mer, et donc résolu à me placer aussi près de la côte que possible.

Enfin, j'ai aperçu une petite crique sur la rive droite du ruisseau, vers laquelle, avec beaucoup de douleur et de difficulté, j'ai guidé mon radeau, et enfin je me suis approché si près que, atteignant le sol avec mon aviron, je pouvais la pousser directement. dans, mais ici J'ai eu envie d'avoir à nouveau plongé toute ma Cargaison dans la Mer ; car ce rivage étant assez escarpé, c'est-à-dire en pente, il n'y avait pas d'endroit où atterrir, mais où une extrémité de mon flotteur, s'il courait sur le rivage, se trouverait si haut, et l'autre s'enfoncerait plus bas qu'avant, qu'il serait mettre à nouveau en danger ma cargaison : tout ce que je pouvais faire, c'était d'attendre que la marée soit au plus haut, en gardant le radeau avec ma rame comme une ancre pour en maintenir le côté solidement fixé au rivage, près d'un pla Morceau de terrain, sur lequel je m'attendais à ce que l'eau coule; et il en fut ainsi : dès que j'eus trouvé assez d'eau, car mon radeau tirait environ un pied de De l'eau, je l'ai poussée sur ce morceau de terrain plat, et là je l'ai attachée ou mordue en enfonçant mes deux rames brisées dans le sol ; un contre un

Côté près d'une extrémité, et un de l'autre côté près de l'autre extrémité ; et ainsi je restai jusqu'à ce que l'eau reflue, et laissai mon radeau et toute ma cargaison en sécurité sur le rivage.

Mon prochain travail était de voir le pays et de chercher un lieu approprié pour mon habitation et où ranger mes biens pour les protéger de tout ce qui pourrait arriver ; où j'étais, je ne savais pas encore si sur le continent ou sur une île, si habitée ou non habitée, si en danger de bêtes sauvages ou non: il y avait une colline à pas plus d'un mille de moi, qui s'élevait très escarpée et haute , et qui semblaient dépasser d'autres collines qui s'étendaient comme dans une crête à partir d'elle vers le nord ; J'ai sorti une des pièces de chasse, et l'un des pistolets, et une corne de poudre, et ainsi armé j'ai voyagé pour la découverte jusqu'au sommet de cette colline, où après avoir eu avec beaucoup de travail et de difficulté obtenu au sommet, j'ai vu mon destin à ma grande affliction, (à savoir) que j'étais dans une île entourée de tous les sens par la mer, aucune terre à voir, sauf quelques rochers qui se trouvaient à une grande distance, et deux petites îles moins que celle-ci, qui se trouvaient à environ trois lieues à l'ouest.

J'ai trouvé aussi que l'île dans laquelle j'étais était stérile, et, comme j'ai vu de bonnes raisons de le croire, inhabitée, sauf par des bêtes sauvages, dont cependant je n'en ai vu aucune, mais j'ai vu une abondance de volailles, mais je ne connaissais pas leurs espèces , et quand je les ai tués, je ne pouvais pas non plus dire ce qui était bon pour la nourriture, et ce qui ne l'était pas ; à mon retour, j'ai tiré sur un grand oiseau que j'ai vu assis sur un arbre au bord d'un grand bois, je crois que c'était le premier coup de feu qui y avait été tiré depuis la création du monde; Je n'eus pas plus tôt le feu, mais de toutes les parties du bois s'éleva un nombre innombrable de volailles de toutes sortes, faisant un cri confus, et pleurant chacun selon sa note habituelle ; mais pas un seul d'entre eux d'aucune sorte que je connaisse : quant à la créature que j'ai tuée, je l'ai prise pour une sorte de faucon, sa couleur et son bec lui ressemblant, mais n'avaient pas de serres ou de griffes plus que communes, ses La chair était Carrion et ne valait rien.

Content de cette Découverte, je revins à mon Radeau, et tombai Travailler pour amener ma cargaison à terre, ce qui m'a pris le reste de ce jour-là, et que faire de moi-même la nuit, je ne savais pas, ni même où me reposer ; car j'avais peur de m'allonger sur le sol, ne sachant que quelques sauvages

La bête pourrait me dévorer, même , comme je l'ai découvert par la suite, il n'y avait vraiment pas si j'ai besoin de ces peurs.

Cependant, du mieux que j'ai pu, je me suis barricadé avec les coffres et les planches que j'avais apportés sur le rivage, et moi une sorte de hutte pour le logement de cette nuit ; quant à la Nourriture, je ne voyais pas encore de quelle manière me ravitailler, sauf que j'avais vu deux ou trois Créatures comme des Lièvres sortir en courant du Bois où j'ai abattu la Poule.

J'ai maintenant commencé à considérer que je pourrais encore sortir un grand nombre de choses du navire, ce qui me serait utile, et en particulier une partie du gréement, des voiles, et d'autres choses qui pourraient venir à terre, et je me suis résolu 'd d'effectuer un autre Voyage à Bord du Navire, si possible ; et comme je savais que la première tempête qui soufflait devait nécessairement la briser en morceaux, j'ai résolu de mettre toutes les autres choses à part, jusqu'à ce que j'aie fait sortir du navire tout ce que je pouvais obtenir ; alors j'ai appelé un conseil, c'est-à-dire, dans mes pensées, si je devais reprendre le radeau, mais cela semblait impraticable ; j'ai donc décidé d'y aller comme avant, quand la marée était basse, et je l'ai fait, seulement que je me suis déshabillé avant de quitter ma hutte, n'ayant rien d'autre qu'une chemise à carreaux et une paire de tiroirs en lin. , et une paire de pompes sur mes pieds.

Je suis monté à bord du navire, comme auparavant, et j'ai préparé un deuxième radeau, et ayant eu l'expérience du premier, je ne l'ai ni rendu si lourd, ni chargé si difficilement, mais j'ai pourtant emporté plusieurs choses très utiles pour moi. ; comme d'abord, dans les magasins du charpentier, j'ai trouvé deux ou trois sacs pleins de clous et de pointes, un grand Skrew-Jack, une douzaine ou deux de hachettes, et surtout, cette chose la plus utile appelée une meule ; tout cela, je les ai mis ensemble, avec plusieurs choses appartenant au canonier, en particulier deux ou trois corbeaux de fer, et deux barils de balles de mousquet, sept mousquets et une autre pièce de chasse, avec une petite quantité de poudre de plus ; un grand sac plein de petit plomb et un grand rouleau de feuille de plomb : mais ce dernier était si lourd que je ne pouvais pas le hisser pour le faire passer par-dessus le bord du navire.

En plus de ces choses, j'ai pris tous les draps pour hommes que j'ai pu trouver, et un hunier de rechange, un hamac et de la literie; et avec cela, j'ai chargé mon deuxième radeau, et les ai tous ramenés sains et saufs sur le rivage à mon très grand confort.

J'étais sous certaines appréhensions pendant mon absence de la terre, qu'au moins mes provisions pourraient être dévorées sur le rivage; mais quand je suis revenu, je n'ai trouvé aucun signe d'aucun visiteur, seulement là était assis une créature comme un chat sauvage sur l'un des coffres, qui quand je suis venu vers lui, s'est enfui à une petite distance, puis s'est arrêté ; elle était assise très calme et insouciant, et me regardait en face, comme si elle avait envie de me connaître, je lui ai présenté mon fusil, mais comme elle ne le comprenait pas, elle était parfaitement indifférente à cela, et elle n'offrit pas non plus de s'éloigner; sur quoi je lui ai jeté un morceau de biscuit, bien que je n'en étais pas très libre, car mon magasin n'était pas grand: Cependant, je lui ai épargné un peu, dis-je, et elle y est allée , l'ai senti, et l'a mangé, et en a cherché (comme pleas'd) pour plus, mais je l'ai remerciée, et je n'ai rien pu épargner de plus; alors elle est partie.

Ayant eu ma deuxième cargaison à terre, bien que j'aie voulu ouvrir les barils de poudre et les apporter par colis, car ils étaient trop lourds, étant de grands tonneaux, je suis allé travailler pour me faire une petite tente avec la voile et quelques poteaux que j'ai coupés dans ce but, et dans cette tente j'ai apporté tout ce que je savais gâter, soit avec la pluie, soit avec le soleil, et j'ai empilé tous les coffres et tonneaux vides en un cercle autour de la tente, pour la fortifier de toute tentative soudaine, soit de l'homme ou de la bête.

Quand j'eus fait cela, je bloquai la porte de la tente avec quelques planches à l'intérieur, et un coffre vide installa une fin à l'extérieur, et étendis l'un des lits sur le sol, posant mes deux pistolets juste à ma tête, et mon arme à feu à la fin par moi, je suis allé au lit pour la première fois, et j'ai dormi très tranquillement toute la nuit, car j'étais très fatigué et lourd, car la nuit précédente j'avais peu dormi, et j'avais travaillé très dur toute la journée, aussi bien pour aller chercher toutes ces choses du navire que pour les amener sur le rivage.

J'avais maintenant le plus grand Maggazin de toutes sortes qui ait jamais été préparé, je crois, pour un seul homme, mais je n'étais pas encore satisfait; car pendant que le navire était assis droit dans cette posture, j'ai pensé que je devais en tirer tout ce que je pouvais; ainsi chaque jour à basse mer, je montai à bord, et emportai quelque chose ou autre : mais surtout la troisième fois que j'y allai, j'emportai autant de grément que je pouvais, ainsi que toutes les petites cordes et ficelles que je pourrait obtenir, avec un morceau de toile de rechange, qui devait réparer les voiles à l'occasion, le baril de poudre à canon humide : en un mot,

J'ai emporté toutes les voiles en premier et en dernier, seulement que j'ai voulu les couper en morceaux et en apporter autant à la fois que je pouvais; car ils n'étaient plus utiles pour être Voiles, mais comme simples Toiles seulement.

Mais ce qui me consolait encore plus était qu'enfin, après avoir fait cinq ou six voyages comme ceux-ci, et pensé que je n'avais plus rien à attendre du navire qui valait la peine que je m'y mêle, dis-je, après tout. cela, j'ai trouvé un grand Hogshead de pain et trois gros filets de rhum ou de spiritueux, et une boîte de sucre, et un baril de fleur fine; cela m'a surpris, parce que j'avais renoncé à m'attendre à plus de provisions, à l'exception de ce qui avait été gâté par l'eau. que j'ai découpé; et en un mot, j'ai aussi tout mis en sécurité sur Shore.

Le lendemain, j'ai fait un autre voyage; et maintenant ayant pillé le navire de ce qui était portable et apte à être distribué, j'ai commencé par les câbles; et coupant le grand câble en morceaux, tels que je pouvais les déplacer, j'ai eu deux câbles et une aussière sur le rivage, avec tout le travail de fer que j'ai pu obtenir ; et après avoir coupé le Spritsail-yard, et le Missen-yard, et tout ce que je pouvais pour faire un grand radeau, je l'ai chargé de toutes ces marchandises lourdes, et je suis parti : Mais ma bonne chance a commencé maintenant à me quitter ; car ce radeau était si difficile à manier et si surchargé qu'après que je sois entré dans la petite crique, où j'avais débarqué le reste de mes marchandises, ne pouvant le guider aussi facilement que l'autre, il s'est renversé, et m'a jeté, moi et toute ma cargaison, dans l'eau; quant à moi, ce n'était pas un grand mal, car j'étais près du rivage; mais quant à ma cargaison, c'était une grande partie perdue, en particulier le fer, dont je m'attendais à ce qu'il m'ait été d'une grande utilité. Cependant, lorsque la marée était basse, j'ai ramené la plupart des morceaux de câble à terre, et du fer, bien qu'avec un travail infini ; car j'étais obligé de puiser dans l'eau, un travail qui me fatiguait beaucoup. Après cela, je suis allé tous les jours à bord et j'ai emporté ce que je pouvais obtenir.

J'avais été maintenant treize jours sur le rivage, et j'avais été onze fois sur Embarquement; dans lequel temps j'avais emporté tout ce qu'une paire de Les mains pourraient bien être supposées capables d'apporter, même si je crois en vérité, si le temps calme s'était maintenu, j'aurais dû emporter tout le navire pièce par pièce : mais en préparant la 12e fois à monter à bord, j'ai trouvé le vent

commencer à monter; cependant, à marée basse, je suis monté à bord, et bien que je pensais avoir fouillé la cabine si efficacement, que je n'ai rien pu trouver de plus, j'ai découvert un casier avec des tiroirs, dans l'un desquels j'ai trouvé deux ou trois rasoirs et une paire de grands Sizzers, avec une dizaine ou une douzaine de bons couteaux et fourchettes ; dans un autre, j'ai trouvé environ trente-six livres de valeur en argent, des pièces de monnaie européennes, du Brésil, des pièces de huit, de l'or, de l'argent.

J'ai souri à moi-même à la vue de cet argent, ô drogue, j'ai dit à haute voix, à quoi es-tu bon, tu ne vaux pas pour moi, non pas le décollage du sol, un de ces couteaux vaut tout cela Tas, je n'ai aucune manière de t'utiliser, e'en reste où tu es, et va au fond comme une créature dont la vie ne vaut pas la peine d'être sauvée. Cependant, après réflexion, je l'ai emporté et enveloppant tout cela dans un morceau de toile, j'ai commencé à penser à faire un autre radeau, mais pendant que je préparais cela, j'ai trouvé le ciel couvert et le vent a commencé à souffler. se lever, et en un quart d'heure il a soufflé un nouveau coup de vent du rivage; il m'est venu à l'esprit que c'était en vain que je faisais semblant de faire un radeau avec le vent au large, et que c'était mon affaire de partir avant que la marée du déluge ne commence, sinon je ne pourrais peut-être pas atteindre le Rive du tout : en conséquence, je me suis laissé tomber dans l'eau et j'ai traversé à la nage le canal, qui se trouvait entre le navire et les sables, et même cela avec assez de difficulté, en partie avec le poids des choses que j'avais autour de moi, et en partie la rugosité de l'eau, car le vent s'est levé très rapidement, et avant que l'eau ne soit assez haute, il a soufflé une tempête.

Mais j'ai été ramené à la maison dans ma petite tente, où j'étais étendu avec toute ma richesse autour de moi en toute sécurité. Il a soufflé très fort toute la nuit de Mat, et le matin quand j'ai regardé dehors, voici, plus aucun navire ne devait être vu; J'étais un peu surpris, mais je me suis rétabli avec cette réflexion satisfaisante, à savoir. Que je n'avais pas perdu de temps, ni diminué aucune diligence pour tirer d'elle tout ce qui pouvait m'être utile, et qu'en effet il restait peu en elle que j'aurais pu emporter si j'avais eu plus de temps.

J'abandonnai maintenant plus de Pensées sur le Navire, ou sur quoi que ce soit d'autre, sauf ce qui pourrait chasser sur le rivage de son Épave, comme d'ailleurs divers Morceaux d'elle l'ont fait par la suite ; mais ces choses ne m'étaient d'aucune utilité.

Mes pensées étaient maintenant entièrement consacrées à me protéger contre les sauvages, s'il y en avait, ou contre les bêtes sauvages, s'il y en avait dans l'île; et j'ai eu beaucoup de Pensées de la Méthode comment faire cela, et quel genre d'Habitation faire, si je devais faire de moi une Caverne dans la Terre, ou une Tente sur la Terre : Et, en bref, j'ai résolu les deux , dont la manière et la description, il peut ne pas être inapproprié de donner un compte rendu.

J'ai vite découvert que l'endroit où j'étais n'était pas pour mon établissement, en particulier parce qu'il se trouvait sur un terrain bas maure près de la mer, et je croyais que ce ne serait pas sain, et plus particulièrement parce qu'il n'y avait pas d'eau douce à proximité, donc J'ai résolu de trouver un terrain plus sain et plus pratique.

J'ai consulté plusieurs choses dans ma situation que j'ai trouvées me conviendraient, 1er. La santé et l'eau douce que je viens de mentionner, 2dly. Abri de la chaleur du soleil, 3ème. Sécurité contre les créatures voraces, hommes ou bêtes, 4ème. une vue sur la mer, que si Dieu envoyait un navire en vue, je ne perdrais aucun avantage pour ma délivrance, dont je n'étais pas encore disposé à bannir toute mon attente.

A la recherche d'un lieu propre à cela, j'ai trouvé une petite plaine sur le flanc d'une colline qui s'élève; dont le front vers cette petite plaine était escarpé comme le côté d'une maison, de sorte que rien ne pouvait me tomber dessus du haut; sur le Côté de ce Rocher, il y avait un Lieu creux creusé un peu comme l'Entrée ou la Porte d'une Caverne, mais il n'y avait pas vraiment de Caverne ou de Voie dans le Rocher.

Sur le plat du vert, juste avant ce lieu creux, j'ai résolu de planter ma tente : cette plaine n'était pas au-dessus d'une centaine de mètres de large, et environ deux fois plus longue, et s'étendait comme un vert devant ma porte, et à la La fin de celui-ci descendait irrégulièrement dans tous les sens jusque dans les terres basses au bord de la mer. C'était sur le côté NNW de la colline, de sorte que j'étais à l'abri de la chaleur tous les jours, jusqu'à ce qu'elle arrive à un W. et par S. Sun, ou à peu près, qui dans ces pays est près du cadre.

Avant d'installer ma tente, j'ai tracé un demi-cercle devant le lieu creux, qui prenait environ dix mètres dans son demi-diamètre du rocher, et vingt mètres dans son diamètre, depuis son début et sa fin.

Dans ce demi-cercle, j'ai planté deux rangées de piquets solides, les enfonçant dans le sol jusqu'à ce qu'ils soient très fermes comme des piles, la plus grande extrémité étant hors du sol à environ cinq pieds et demi, et aiguisée sur le dessus : Les deux rangées ne se tenaient pas à plus de six pouces l'une de l'autre.

Ensuite, j'ai pris les morceaux de câble que j'avais coupés dans le navire, et je les ai disposés en rangées les unes sur les autres, à l'intérieur du cercle, entre ces deux rangées de pieux, jusqu'au sommet, plaçant d'autres pieux dans le côté intérieur, s'appuyant contre eux, d'environ deux pieds et demi de haut, comme un éperon à un poteau, et cette clôture était si solide, que ni homme ni bête ne pouvait y pénétrer ou la franchir. Cela m'a coûté beaucoup de temps et de travail, surtout pour couper les Pieux dans les Bois, les amener à la Place, et les enfoncer dans la Terre.

L'entrée dans cet endroit que j'ai faite n'était pas par une porte, mais par une courte échelle pour passer par le haut, laquelle échelle, quand j'y étais, j'ai soulevé après moi, et ainsi j'étais complètement clôturé, et fortifié, comme je le pensais, de tout le monde, et par conséquent dormi en sécurité dans la nuit, ce que je n'aurais pas pu faire autrement, bien qu'il apparaisse par la suite, il n'y avait pas besoin de toute cette mise en garde des ennemis qui J'ai appréhendé Dangerfrom.



Chapter VI

Robinson transporte toutes ses richesses, provisions, etc., dans son habitation—
Drearness of Solitude—

je Réflexions consolatrices Clôture ou forteresse, avec un travail infini, je portais toutes mes richesses, toutes mes provisions, munitions et magasins, dont vous ayez le compte ci-dessus, et je me fis une grande tente, que, pour me préserver des pluies qui dans une partie de l'année y sont très violentes, je fis le double, à savoir. Une tente plus petite à l'intérieur, et une tente plus grande au-dessus, et la partie supérieure était recouverte d'une grande bâche que j'avais gardée parmi les voiles.

Et maintenant, je ne restai plus pendant un certain temps dans le lit que j'avais apporté à terre, mais dans un hamac, qui était en effet un très bon, et appartenait au second du navire.

Dans cette tente, j'ai apporté toutes mes provisions, et tout ce qui se gâterait par l'humidité, et ayant ainsi enfermé tous mes biens, j'ai composé l'entrée, que jusqu'à présent j'avais laissée ouverte, et ainsi pass'd et re -pass'd, comme je l'ai dit, par une courte échelle.

Quand j'ai fait cela, j'ai commencé à me frayer un chemin dans le rocher, et en faisant sortir toute la terre et les pierres que j'avais creusées dans ma tente, je les ai déposées dans ma clôture dans la nature d'un Terras, de sorte que il a soulevé le sol à environ un pied et demi ; et ainsi je me fis une grotte juste derrière ma tente, qui me servait comme une cave à ma maison.

Cela m'a coûté beaucoup de travail et de nombreux jours avant que toutes ces choses soient amenées à la perfection, et je dois donc revenir à d'autres choses qui ont occupé certaines de mes pensées. En même temps, il arriva après que j'eus mis en place mon plan pour monter ma tente et faire la grotte, qu'une tempête de pluie tombant d'un épais nuage sombre, un éclair soudain se produisit, et après cela un grand Clap of Thunder, comme c'est naturellement l'effet de celui-ci; Je n'ai pas été tellement surpris par la Foudre que par une Pensée qui s'est élancée dans mon Esprit aussi rapidement que la Foudre elle-même : Ô ma Poudre ! Mon cœur même s'est enfoncé en moi, quand j'ai pensé qu'en un seul souffle, toute ma poudre pourrait être détruite, sur laquelle, pas ma défense

seulement, mais la fourniture de ma nourriture, comme je le pensais, en dépendait entièrement ; J'étais loin d'être aussi anxieux à propos de mon propre danger, même si la poudre avait pris feu, je n'avais jamais su qui m'avait blessé. Cela m'a fait une telle impression qu'après la fin de la tempête, j'ai mis de côté tous mes travaux, mon bâtiment et ma fortification, et je me suis appliqué à faire des sacs et des boîtes pour séparer la poudre, et la garder un peu et un peu dans un Colis, dans l'espoir que, quoi qu'il arrive, tout ne prenne pas feu d'un coup, et pour le garder si séparé qu'il ne devrait pas être possible de faire en sorte qu'une partie en allume une autre. une quinzaine, et je pense que ma poudre, qui en tout était d'environ 240 l. le poids était divisé en pas moins de cent colis; quant au baril qui avait été mouillé, je n'en appréhendais aucun danger, alors je l'ai placé dans ma nouvelle grotte, que dans ma fantaisie j'appelais mon Kitchin, et le reste je l'ai caché de haut en bas dans des trous parmi les rochers, afin qu'aucune humidité ne puisse y venir, marquant très soigneusement où je l'ai déposé.

Dans l'intervalle de temps pendant lequel cela se produisait, je sortais une fois au moins chaque jour avec mon fusil, aussi bien pour me divertir que pour voir si je pouvais tuer quelque chose qui convienne à la nourriture, et aussi près que possible pour familiariser mon soi avec ce que l'île produisait. La première fois que je sortis, je découvris bientôt qu'il y avait des chèvres dans l'île, ce qui fut une grande satisfaction pour moi ; mais alors il a été accompagné de ce malheur pour moi, à savoir. Qu'ils étaient si timides, si subtils et si rapides du pied, que c'était la chose la plus difficile au monde de venir à eux. comme cela arriva bientôt, car après avoir trouvé un peu leurs repaires, je les ai attendus de cette manière: j'ai observé que s'ils me voyaient dans les vallées, même s'ils étaient sur les rochers, ils s'enfuiraient comme dans une terrible Frayeur ; mais s'ils se nourrissaient dans les vallées et que j'étais sur les rochers, ils ne m'ont pas remarqué, d'où j'ai conclu que, par la position de leurs optiques, leur vue était si dirigée vers le bas qu'ils ne voyaient pas facilement les objets. qui étaient au-dessus d'eux; ainsi après j'ai pris cette méthode, j'ai toujours escaladé les rochers d'abord pour arriver au-dessus d'eux, et ensuite j'ai souvent eu une bonne note. Le premier coup que j'ai fait parmi ces créatures, j'ai tué une chèvre qui avait d'elle un petit chevreau auquel elle a donné du lait, ce qui m'a profondément peiné; mais quand l'Ancien est tombé, l'Enfant s'est tenu immobile près d'elle jusqu'à ce que je vienne la prendre, et pas seulement ainsi, mais quand j'ai porté l'Ancien avec moi sur mes épaules, l'Enfant a suivi

moi tout à fait dans mon enclos, sur lequel j'ai posé le barrage, et j'ai pris le chevreau dans mes bras, et l'ai porté sur mon Pale, dans l'espoir de l'avoir élevé, apprivoisé, mais il ne voulait pas manger, alors j'étais forcé d'y aller pour le tuer et le manger moi-même ; ces deux-là m'ont fourni de la chair pendant longtemps, car je mange peu; et épargné mes provisions (surtout mon pain) autant que possible. Ayant maintenant réparé mon habitation, j'ai trouvé qu'il était absolument nécessaire de fournir un endroit pour faire un feu et peu à brûler; et ce que j'ai fait pour cela, ainsi que la façon dont j'ai agrandi ma grotte et les commodités que j'ai faites, je vais en donner un compte rendu complet à sa place. Mais je dois d'abord donner un peu de compte rendu de moi-même et de mes pensées. à propos de Living, dont on peut bien supposer qu'il n'y en avait pas quelques-uns.

J'avais une sombre perspective de ma condition, car comme je n'ai pas été jeté sur cette île sans être chassé, comme on dit, par une violente tempête tout à fait hors du cours de notre voyage prévu, et d'un grand chemin, à savoir. à quelques centaines de lieues hors du cours ordinaire du commerce de l'humanité, j'avais une grande raison de considérer comme une détermination du ciel, que dans ce lieu désolé, et de cette manière désolée, je devrais finir ma vie ; les larmes coulaient abondamment sur mon visage quand je faisais ces réflexions, et parfois j'expostulais avec moi-même, pourquoi la Providence devrait ainsi complètement ruiner ses créatures et les rendre si absolument misérables, si abandonnées sans aide, si entièrement déprimées ' d, qu'il pourrait difficilement être rationnel d'être reconnaissant pour une telle vie.

Mais quelque chose me revenait toujours rapidement pour arrêter ces pensées et me reprendre ; et particulièrement un jour marchant avec mon fusil à la main au bord de la mer, j'étais très pensif sur le sujet de ma condition actuelle, puis la raison comme elle m'a été expliquée dans l'autre sens, ainsi : Eh bien, vous êtes dans un Condition désolée c'est vrai, mais souvenez-vous, où êtes-vous le reste ? N'êtes-vous pas venus Onze d'entre vous dans la Barque, où sont les Dix ? Pourquoi n'ont-ils pas été sauvés et vous perdu ? Pourquoi avez-vous été distingué ? Vaut-il mieux être ici ou là-bas ? puis j'ai pointé la mer. Tous les maux doivent être considérés avec le bien qui est en eux, et avec ce qui les accompagne de pire.

Puis il m'est revenu à l'esprit à quel point j'étais bien meublé pour mon Subsistance, et quel aurait été mon cas si cela ne s'était pas produit,

Ce qui était de cent mille contre un, que le navire a flotté de l'endroit où il a d'abord frappé et a été conduit si près du rivage que j'ai eu le temps d'en tirer toutes ces choses : quel aurait été mon cas, si j'avais été d'avoir vécu dans la condition dans laquelle je suis d'abord venu sur le rivage, sans les nécessités de la vie, ou les nécessités pour les fournir et les procurer ?

En particulier, j'ai dit à haute voix (quoique pour moi-même) que devrais-je faire sans arme à feu, sans munitions, sans aucun outil pour fabriquer quoi que ce soit ou pour travailler, sans vêtements, literie, tente ou toute manière de Couvrir, et que maintenant j'avais tout cela en quantité suffisante, et que j'étais en bonne voie de me fournir de manière à vivre sans mon fusil lorsque mes munitions étaient épuisées ; de sorte que j'ai eu une vue tollable de subsister sans n'importe quel besoin aussi longtemps que j'ai vécu ; car j'ai considéré dès le début comment je pourrais aux accidents qui pourraient arriver et au temps qui devait venir, même non seulement après que mes munitions auraient été dépensées, mais même après que ma santé ou ma force se seraient détériorées.

J'avoue que je n'avais eu aucune idée que mes munitions seraient détruites en un seul coup, je veux dire que ma poudre serait explosée par la foudre, et cela m'a tellement surpris quand elle s'est éclaircie et a tonné ' d, comme je l'ai observé tout à l'heure.

Et maintenant devant entrer dans une relation mélancolique d'une scène de vie silencieuse, telle qu'on n'en a peut-être jamais entendu parler dans le monde auparavant, je vais la reprendre depuis son début et la continuer dans son ordre. C'était, à mon avis, le 30. de septembre lorsque, de la manière indiquée ci-dessus, j'ai mis le pied pour la première fois sur cette horrible île, lorsque le soleil étant, pour nous, dans son équinoxe d'automne, était presque juste au-dessus de ma tête, car je me suis reconnu, par Observation, être à la latitude de 9 degrés 22 minutes au nord de la ligne.

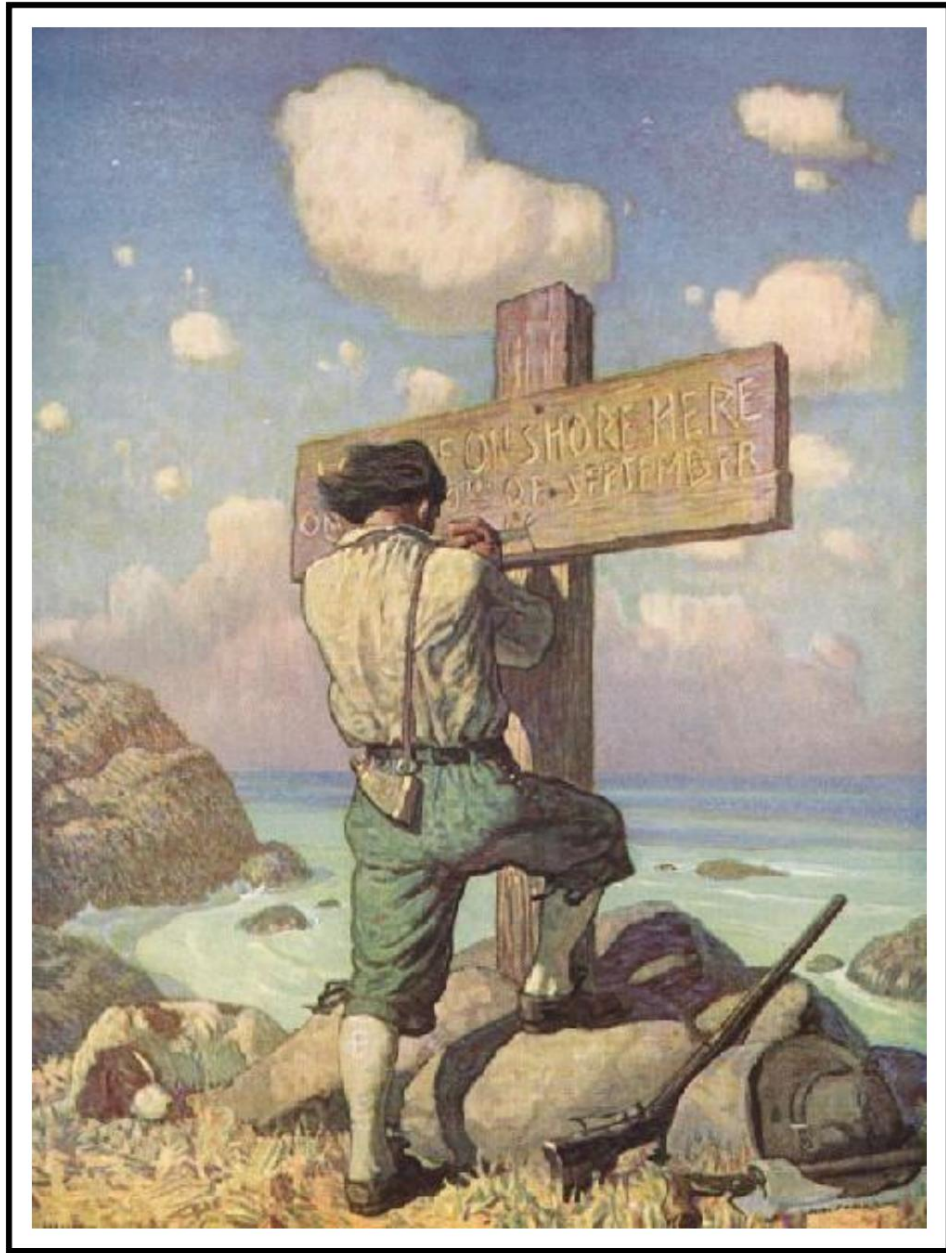


Chapter VII

de calcul du temps de Robinson—Difficultés découlant du manque d'outils—Il organise son habitation

UN^{je} depuis environ dix ou douze jours, il m'est venu à l'esprit que je devrais perdre mon calcul du temps faute de livres et de plume et d'encre, et devrait même oublier les jours de sabbat des jours ouvrables; mais pour empêcher cela, je l'ai coupé avec mon couteau sur un grand poteau, en lettres majuscules, et en faisant une grande croix, je l'ai placé sur le rivage où j'ai débarqué pour la première fois, à savoir. Je suis venu sur Shore ici le 30 septembre 1659.

Sur les côtés de ce poteau carré, j'ai coupé chaque jour une encoche avec mon couteau, et chaque septième encoche était aussi longue que le reste, et chaque premier jour du mois aussi longtemps que cette longue, et ainsi j'ai gardé mon Kalendar , ou calcul hebdomadaire, mensuel et annuel du Temps.



Dans l'endroit suivant, nous devons observer que, parmi les nombreuses choses que j'ai apportées du navire au cours des différents voyages, qui, comme mentionné ci-dessus, J'y ai fait, j'ai obtenu plusieurs choses de moindre valeur, mais pas toutes moins utiles pour moi, que j'ai omis de noter auparavant; comme en particulier, stylos, encre, et Du papier, plusieurs colis sous la garde du capitaine, du second, de l'artilleur et du charpentier, trois ou quatre boussoles, quelques instruments mathématiques, des cadrans, Perspectives, cartes et livres de navigation, tout ce que j'ai entassé ensemble, que je le veuille ou non ; aussi j'en ai trouvé trois très bien Bibles qui m'ont été livrées dans ma cargaison d'Angleterre, et que j'avais

emballé parmi mes affaires; quelques livres portugais aussi, et parmi eux deux ou trois livres de prières papistes, et plusieurs autres livres, tous que j'ai soigneusement sécurisés. Et je ne dois pas oublier que nous avions dans le navire un chien et deux chats, dont l'histoire éminente, je peux avoir l'occasion de dire quelque chose à sa place ; car j'ai emporté les deux chats avec moi, et quant au chien, il a sauté du navire de lui-même et a nagé sur le rivage jusqu'à moi le lendemain de mon arrivée sur le rivage avec ma première cargaison, et était un fidèle serviteur pour moi de nombreuses années; Je ne voulais rien qu'il puisse me chercher, ni aucune compagnie qu'il puisse me faire, je voulais seulement qu'il me parle, mais cela ne suffirait pas : comme je l'ai observé auparavant, j'ai trouvé un stylo, de l'encre et du papier. , et je les ai entretenus au maximum, et je montrerai que pendant que mon encre a duré, j'ai gardé les choses très exactes, mais après cela, je ne pouvais pas, car je ne pouvais pas faire d'encre par aucun moyen que je puisse imaginer.

Et cela m'a rappelé que je voulais beaucoup de choses, nonobstant tout ce que j'avais amassé, et parmi celles-ci, celle de l'encre en était une, ainsi que la bêche, la pioche et la pelle pour creuser ou enlever la terre, les aiguilles. , Broches et Fil ; quant à Linnen, j'appris bientôt à vouloir cela sans trop de difficulté. Ce manque d'outils a rendu chaque travail que j'ai fait lourdement, et il a fallu près d'une année entière avant que j'aie entièrement terminé ma petite habitation pâle ou entourée: les piles ou pieux, qui étaient aussi lourds que je pouvais bien soulever, étaient longtemps à couper et à préparer dans les bois, et plus encore à ramener à la maison, de sorte que j'ai passé quelques fois deux jours à couper et à ramener à la maison un de ces poteaux, et un troisième jour à l'enfoncer dans le sol ; Dans ce but, j'ai d'abord obtenu un lourd morceau de bois, mais j'ai finalement pensé à l'un des corbeaux de fer, qui, même si je l'ai trouvé, a rendu la conduite de ces poteaux ou pieux travail très laborieux et fastidieux.

Mais pourquoi ai-je besoin d'être préoccupé par l'ennui de tout ce que j'avais à faire, vu que j'avais assez de temps pour le faire, et que je n'avais aucun autre emploi si cela avait été terminé, au moins, que je pouvais prévoir , sauf le parcours de l'île pour chercher de la nourriture, ce que j'ai fait plus ou moins chaque jour.

J'ai maintenant commencé à considérer sérieusement mon état et la circonstance J'en fus réduit, et je fis l'état de mes affaires par écrit, non pas tant pour les laisser à qui que ce soit qui viendrait après moi, car j'aimais

n'ai que peu d'héritiers, pour délivrer mes pensées de s'y attarder quotidiennement et d'affliger mon esprit ; et comme ma Raison commençait maintenant à maîtriser mon Abattu, j'ai commencé à me consoler du mieux que je pouvais, et à opposer le bien au mal, afin d'avoir quelque chose pour distinguer mon cas du pire, et je l'ai dit très impartialement, comme débiteur et créancier, le
Les comforts que j'ai appréciés, contre les misères que j'ai subies, Ainsi,

Evil

**I am cast upon a
horrible desolate Island,
void of all hope of
Recovery.**

**I am singl'd out and
separated, as it were, from
all the World to be
miserable.**

**I am divided from
Mankind, a Solitaire, one
banish'd from humane
Society.**

**I have not Clothes to
cover me.**

**I am without any
Defence or Means to
resist any Violence of
Man or Beast.**

**I have no Soul to
speak to, or relieve me.**

Good

**But I am alive, and
not drown'd as all my
Ship's Company was.**

**But I am singl'd out
too from all the Ship's
Crew to be spar'd from
Death; and he that
miraculously sav'd me
from Death, can deliver
me from this Condition.**

**But I am not starv'd
and parishing on a barren
Place, affording no
Sustenance.**

**But I am in a hot
Climate, where if I had
Clothes I could hardly
wear them.**

**But I am cast on an
Island, where I see no
wild Beasts to hurt me, as
I saw on the Coast of
Africa: And what if I had
been Shipwreck'd there?**

**But God wonderfully
sent the Ship in near**

**enough to the Shore, that
I have gotten out so many
necessary things as will
either supply my Wants,
or enable me to supply my
self even as long as I live.**

Dans l'ensemble, il y avait là un témoignage incontestable, qu'il n'y avait pratiquement aucune condition dans le monde si misérable, mais il y avait quelque chose de négatif ou quelque chose de positif dont il fallait être reconnaissant; et que cela soit une direction de l'expérience des plus misérables de toutes les conditions de ce monde, afin que nous puissions toujours y trouver quelque chose pour nous reconforter et mettre dans la description du bien et du mal, du côté du crédit de l'Accomp.

Ayant maintenant un peu amené mon esprit à savourer ma condition, et abandonné le fait de regarder la mer pour voir si je pouvais espionner un navire, je dis, abandonnant ces choses, j'ai commencé à m'appliquer à m'adapter à ma façon de vivre, et pour me rendre les choses aussi faciles que possible.

J'ai déjà décrit mon habitation, qui était une tente sous le flanc d'un rocher, entourée d'une forte clôture de poteaux et de câbles, mais je pourrais maintenant plutôt l'appeler un mur, car j'ai élevé une sorte de mur contre lui des gazons, environ deux pieds d'épaisseur à l'extérieur, et après un certain temps, je pense que c'était un an et demi, j'ai soulevé des chevrons de celui-ci en s'appuyant sur le rocher, et je l'ai recouvert de chaume avec des arcs d'arbres, et toutes les choses que je pouvais obtenir pour empêcher la pluie, que je trouvais à certains moments de l'année très violente.

J'ai déjà observé comment j'ai apporté toutes mes marchandises dans ce Pale, et dans la cave que j'avais faite derrière moi : Mais je dois aussi observer qu'au début c'était un tas confus de marchandises, qui, à mesure qu'elles gisaient dans aucun ordre, alors ils ont pris toute ma place, je n'avais pas de place pour me tourner; alors je me suis mis à agrandir ma grotte et mes travaux plus loin dans la terre, car c'était un rocher sablonneux meuble, qui cédait facilement au travail que je lui accordais; et donc quand j'ai découvert que j'étais assez sûr quant aux bêtes de proie, j'ai travaillé de côté vers la droite dans le rocher, puis en tournant à nouveau vers la droite, j'ai travaillé tout à fait et m'a fait une porte à venir out, à l'extérieur de ma bière ou Fortification.

Cela m'a donné non seulement une sortie et une régression, comme si c'était un chemin de retour vers mon tente et à mon entrepôt, mais m'a donné de la place pour ranger mes marchandises.

Et maintenant, j'ai commencé à m'appliquer à fabriquer les choses nécessaires que je trouvais les plus désirées, en particulier une chaise et une table, car sans celles-ci, je ne pouvais pas profiter des quelques confort que j'avais dans le monde, je ne pouvais pas écrire, ou manger, ou faire plusieurs choses avec autant de Plaisir sans Table.

Alors je suis allé travailler; et ici je dois observer que, comme la Raison est la Substance et l'Origine des Mathématiques, ainsi en énonçant et en élevant tout par la Raison, et en faisant le Jugement le plus rationnel des choses, chaque Homme peut être dans le temps le Maître de chaque Art mécanique. . Je n'avais jamais manipulé un outil de ma vie, et pourtant avec le temps, par le travail, l'application et la ruse, j'ai enfin découvert que je ne voulais rien mais que j'aurais pu le faire, surtout si j'avais eu des outils ; cependant j'ai fait des choses en abondance, même sans outils, et certaines sans plus d'outils qu'une herminette et une hachette, qui peut-être n'ont jamais été faites de cette façon auparavant, et cela avec un travail infini : Par exemple, si je voulais une planche, j'avais pas d'autre moyen que d'abattre un arbre, de le placer sur un bord devant moi et de le tailler à plat de chaque côté avec ma hache, jusqu'à ce que je l'aie amené à être mince comme une planche, puis de le rendre lisse avec mon herminette. Il est vrai que, par cette méthode, je ne pouvais fabriquer qu'une seule planche d'un arbre entier, mais je n'avais d'autre remède que la patience, pas plus que je n'en avais pour le travail prodigieux de temps et de travail qu'il m'a fallu pour faire un Planche ou planche : Mais mon temps ou mon travail ne valait pas grand-chose, et il était donc aussi bien employé d'une manière que d'une autre.

Cependant, je me suis fait une table et une chaise, comme je l'ai observé ci-dessus, en premier lieu, et c'est ce que j'ai fait à partir des courts morceaux de planches que j'ai apportés sur mon radeau du navire : mais quand j'ai eu forgé quelques planches, comme ci-dessus, j'ai fait de grandes étagères de la largeur d'un pied et demi l'une sur l'autre, tout le long d'un côté de ma grotte, pour poser tous mes outils, clous et ferronnerie, et en un mot, pour séparer tout en général dans leurs lieux, afin que je puisse venir facilement à eux; J'ai fait tomber des Pièces dans le Mur du Rocher pour accrocher mes Armes et toutes les choses qui accrocheraient.

Donc, si ma grotte avait été vue, elle ressemblait à un magazine général de toutes les choses nécessaires, et j'avais tout si prêt à ma main, qu'il

C'était un grand plaisir pour moi de voir toutes mes marchandises dans un tel ordre, et surtout de trouver mon stock de tous les nécessaires si grand.

Et c'est alors que j'ai commencé à tenir un journal de chaque jour d'emploi, car en effet au début j'étais trop pressé, et non seulement pressé quant au travail, mais trop déconcerté d'esprit, et mon journal aurait été plein de beaucoup de choses ennuyeuses : Par exemple, j'ai dû dire ainsi. Le 30 septembre. Après être arrivé à Shore et avoir échappé à la noyade, au lieu d'être reconnaissant à Dieu pour ma délivrance, ayant d'abord vomi avec la grande quantité d'eau salée qui était entrée dans mon estomac, et me remettant un peu, j'ai couru autour du Shore, me tordant les mains et me frappant la tête et le visage, m'exclamant à ma misère et criant, j'étais défait, défait, jusqu'à ce que fatigué et faible, je sois forcé de m'allonger sur le sol pour me reposer, mais n'osais pas Dormez de peur d'être dévoré.

Quelques jours après cela, et après avoir été à bord du navire, et avoir tiré tout ce que je pouvais d'elle, je ne pouvais pourtant pas m'empêcher de monter au sommet d'une petite montagne et de regarder la mer dans l'espoir de voir un navire. , puis imaginez à une grande distance que j'ai espionné une voile, faites-moi plaisir avec les espoirs de celle-ci, puis après avoir regardé régulièrement jusqu'à ce que je sois presque aveugle, perdez-la tout à fait, et asseyez-vous et pleurez comme un enfant, et ainsi augmentez ma Misère par ma Folie.

Mais après avoir surmonté ces choses dans une certaine mesure, et après avoir réglé mes affaires et mon habitation, m'a fait une table et une chaise, et tout aussi beau que possible, j'ai commencé à tenir mon journal, dont je vais ici donner vous la copie (même si tous ces détails y seront répétés) tant qu'elle a duré, car n'ayant plus d'encre, j'ai été obligé de la laisser de côté.



Chapter VIII

Journal de Robinson - Détails de son économie domestique et artifices - Choc d'un

Tremblement de terre

J J

Le 30 septembre 1659. Moi, pauvre Robinson Crusoé, ayant fait naufrage, au cours d'une terrible tempête, au large, je suis venu à terre sur cette triste île malheureuse, que j'ai appelée l'île du désespoir, tout le reste du navire. Compagnie étant noyée, et moi-même presque mort.

J'ai passé tout le reste de cette journée à m'affliger des circonstances lamentables dans lesquelles j'ai été amené, à savoir. Je n'avais ni nourriture, ni maison, ni vêtements, ni arme, ni endroit où m'envoler, et, désespéré de tout secours, je ne voyais rien d'autre que la mort devant moi, soit que je sois dévoré par des bêtes sauvages, assassiné par des sauvages, soit mourir de faim faute de nourriture. À l'approche de la nuit, j'ai dormi dans un arbre par peur des créatures sauvages, mais j'ai dormi profondément bien qu'il ait plu toute la nuit.

1er octobre. Le matin, j'ai vu à ma grande surprise que le navire avait flotté avec la marée haute, et a été conduit sur le rivage beaucoup plus près de l'île, ce qui, comme c'était un peu de confort d'une part, pour la voir assise droite, et non brisé en morceaux, j'espérais que si le vent diminuait, je pourrais monter à bord et lui tirer de la nourriture et des produits nécessaires pour mon soulagement ; ainsi, d'un autre côté, cela a renouvelé mon chagrin à la perte de mes camarades, qui, si nous étions tous restés à bord, auraient pu sauver le navire, ou du moins qu'ils n'auraient pas tous été noyés 'd comme ils étaient; et que si les hommes avaient été sauvés, nous aurions peut-être pu nous construire un bateau avec les ruines du navire, pour nous transporter dans une autre partie du monde. J'ai passé une grande partie de cette journée à m'interroger sur ces choses ; mais enfin, voyant le navire presque à sec, j'allai sur le sable aussi près que je le pus, puis je nageai à bord ; ce jour-là aussi, il continuait de pleuvoir, bien qu'il n'y ait pas de vent du tout.

Du 1er octobre au 24. Tous ces jours entièrement passés en plusieurs voyages pour tirer tout ce que je pouvais du navire, que j'ai amené sur le rivage, à chaque marée d'inondation, sur des radeaux. Beaucoup de pluie aussi ces jours-ci,

bien qu'avec quelques intervalles de beau temps : Mais, semble-t-il, c'était la saison des pluies.

20 octobre. J'ai renversé mon radeau et toutes les marchandises que j'avais emportées dessus, mais étant dans l'eau peu profonde et les choses étant principalement lourdes, j'en ai récupéré beaucoup lorsque la marée était basse.

25 octobre. Il a plu toute la nuit et toute la journée, avec quelques rafales de vent, pendant lesquelles le navire s'est brisé en morceaux, le vent soufflant un peu plus fort qu'avant, et n'était plus visible, sauf l'épave de elle, et cela seulement à marée basse. J'ai passé ce jour à couvrir et à sécuriser les biens que j'avais sauvés, afin que la pluie ne les gâte pas.

26 octobre. J'ai marché sur le rivage presque toute la journée pour trouver un endroit où fixer mon habitation, très soucieux de me protéger d'une attaque dans la nuit, soit par des bêtes sauvages, soit par des hommes. Vers la nuit, je me suis fixé un endroit approprié sous un rocher, et j'ai tracé un demi-cercle pour mon campement, que j'ai résolu de renforcer avec un ouvrage, un mur ou une fortification faite de doubles pieux, lignés à l'intérieur avec des câbles et à l'extérieur avec du gazon.

A partir du 26. au 30ème. Je travaillais très dur pour transporter tous mes biens jusqu'à ma nouvelle habitation, bien qu'une partie du temps il pleuvait extrêmement fort.

Le 31. le matin, je suis sorti dans l'île avec mon fusil pour chercher de la nourriture et découvrir le pays, quand j'ai tué une chèvre, et son enfant m'a suivi à la maison, que j'ai ensuite tué aussi parce que ça ne se nourrirait pas.

Novembre. 1. J'ai dressé ma tente sous un rocher et je m'y suis allongé pour la première nuit, en la faisant aussi grande que possible avec des pieux enfoncés pour y balancer mon hamac.

2 novembre. J'ai dressé tous mes coffres et planches, et les pièces de bois qui faisaient mes radeaux, et avec eux j'ai formé une clôture autour de moi, un peu à l'intérieur de l'endroit que j'avais marqué pour ma fortification.

Le 3 novembre. Je suis sorti avec mon fusil et j'ai tué deux volailles comme des canards, qui étaient de la très bonne nourriture. Dans l'après-midi est allé travailler pour me faire une table.

4 novembre. Ce matin, j'ai commencé à ordonner mes heures de travail, de sortie avec mon arme à feu, d'heure de sommeil et d'heure de diversion, à savoir. Chaque matin, je sortais avec mon fusil pendant deux ou trois heures s'il ne pleuvait pas, puis je m'employais à travailler jusqu'à environ onze heures du matin, puis je mangeais ce dont j'avais pour vivre, et de douze à deux Je me suis couché pour dormir, le temps étant excessivement chaud, puis le soir pour travailler à nouveau : la partie de travail de ce jour et du lendemain a été entièrement employée à faire ma table, car je n'étais encore qu'un ouvrier très désolé. , bien que le temps et la nécessité aient fait de moi un mécanicien naturel complet peu de temps après, comme je crois que cela ferait n'importe qui d'autre.

Le 5 novembre. Ce jour est parti à l'étranger avec mon fusil et mon chien, et j'ai tué un chat sauvage, sa peau assez douce, mais sa chair bonne à rien : chaque créature que j'ai tuée, j'ai enlevé les peaux et je l'ai préservée eux : En revenant au bord de la mer, j'ai vu de nombreuses espèces d'oiseaux de mer que je ne comprenais pas, mais j'ai été surpris et presque effrayé par deux ou trois phoques, qui, pendant que je les regardais, ne sachant pas bien ce qu'ils étaient , est entré dans la mer et m'a échappé pour cette fois.

6 novembre. Après ma promenade matinale, je retournai travailler avec ma table, et je la terminai, quoique pas à mon goût ; il ne fallut pas longtemps avant que j'apprenne à le réparer.

7 novembre. Maintenant, il a commencé à être réglé beau temps. Les 7, 8, 9, 10 et une partie du 12. (car le 11 était dimanche) j'ai pris tout mon parti pour me faire une chaise, et avec beaucoup de peine l'ai amenée à une forme tolérable, mais jamais pour me plaire, et même en la faisant je l'ai mise en pièces plusieurs fois. Remarque, j'ai vite négligé de garder les dimanches, pour avoir omis ma marque pour eux sur mon courrier, j'ai oublié qui était qui.

13 novembre. Ce jour-là, il a plu, ce qui m'a rafraîchi énormément et a refroidi la terre, mais il a été accompagné de tonnerre et d'éclairs terribles, qui m'ont terriblement effrayé par peur de ma poudre; dès que ce fut terminé, je résolus de séparer mon stock de poudre en autant de petits colis que possible, afin qu'il ne fût pas en danger.

14, 15, 16 novembre. Ces trois jours que j'ai passés à fabriquer de petits coffres ou boîtes carrés, qui pouvaient contenir environ une livre ou deux livres, au plus, de poudre,

et ainsi mettant la poudre dedans, je la rangeai dans des endroits aussi sûrs et éloignés les uns des autres que possible. Un de ces trois jours, j'ai tué un gros oiseau qui était bon à manger, mais je ne sais comment l'appeler.

17 novembre. Ce jour-là, j'ai commencé à creuser derrière ma tente dans le rocher pour faire de la place pour ma plus grande commodité : notez que deux choses que je voulais extrêmement pour ce travail, à savoir. Une pioche, une pelle et une brouette ou un panier, alors j'ai abandonné mon travail et j'ai commencé à réfléchir à la manière de subvenir à ce besoin et de me fabriquer des outils ; quant à une pioche, j'ai utilisé les corbeaux de fer, qui étaient assez convenables, bien que lourds ; mais la chose suivante était une pelle ou une bêche, c'était si absolument nécessaire, qu'en effet je ne pouvais rien faire efficacement sans elle, mais je ne savais pas quel genre de pelle faire.

18 novembre. Le lendemain, en cherchant dans les bois, j'ai trouvé un arbre de ce bois, ou comme celui-ci, qui, au Brésil, ils appellent l'arbre de fer, pour sa dureté extrême, de cela, avec un grand travail et presque gâter ma hache, j'ai coupé un morceau et l'ai ramené à la maison avec assez de difficulté, car il était extrêmement lourd.

La dureté excessive du bois, et n'ayant pas d'autre moyen, m'a fait passer un long moment sur cette machine, car je l'ai travaillée efficacement petit à petit dans la forme d'une pelle ou d'une bêche, la poignée exactement comme la nôtre. en Angleterre, seulement que la large partie n'ayant pas de fer sur elle au fond, elle ne me durerait pas si longtemps, cependant elle servait assez bien pour les usages auxquels j'avais occasion de la mettre ; mais jamais une pelle, je crois, n'a été fabriquée après cette mode, ou si longtemps.

J'étais encore déficient, car je voulais un panier ou une brouette, un panier que je ne pouvais pas fabriquer par aucun moyen, n'ayant pas de choses telles que des brindilles qui se plieraient pour faire de l'osier, du moins aucune n'a encore été découverte ; et quant à un Brouette,

Je croyais que je pouvais faire tout sauf la Roue, mais je n'en avais aucune idée, et je ne savais pas non plus comment m'y prendre ; de plus, je n'avais aucun moyen possible de fabriquer les goujons de fer pour que la broche ou l'axe de la roue puisse s'y enfoncer, alors je l'ai abandonné, et ainsi pour emporter la terre que j'ai creusée hors de la grotte, j'ai fait de moi une chose comme un Hodd, dans lequel les ouvriers transportent Morter, lorsqu'ils servent les maçons.

Cela ne m'a pas été aussi difficile que de fabriquer la Pelle ; et pourtant cela, et la pelle, et la tentative que j'ai faite en vain, de faire une brouette, m'ont pris pas moins de quatre jours, je veux dire toujours, à l'exception de ma promenade matinale avec mon fusil, que j'échoue rarement , et échouaient très rarement à rapporter à la maison quelque chose de bon à manger.

23 novembre. Mon autre travail s'étant maintenant arrêté, à cause de ma fabrication de ces outils; quand ils furent terminés, je continuai, et travaillant chaque jour, dans la mesure où mes forces et mon temps me le permettaient, je passai dix-huit jours entièrement à élargir et à approfondir ma grotte, afin qu'elle puisse contenir commodément mes biens.

Remarque, pendant tout ce temps, j'ai travaillé pour rendre cette pièce ou cave assez spacieuse pour me servir d'entrepôt ou de magasin, de cuisine, de salle à manger et de cave ; quant à mon logement, je suis resté à la tente, sauf que certaines fois dans la saison humide de l'année, il pleuvait si fort, que je ne pouvais pas me garder au sec, ce qui m'a fait ensuite couvrir toute ma place dans mon Pâle avec de longs poteaux en forme de chevrons appuyés contre le rocher, et chargez-les de drapeaux et de grandes feuilles d'arbres comme un chaume.

Le 10 décembre, j'ai commencé maintenant à penser que ma grotte ou mon coffre-fort était terminé, quand soudain (il semble que je l'avais fait trop grand) une grande quantité de terre est tombée du haut et d'un côté, tellement, qu'en bref c'est m'a fait peur, et non sans Raison aussi; car si j'avais été sous elle, je n'aurais jamais voulu de fossoyeur : sur ce désastre, j'avais beaucoup de travail à refaire ; car j'avais la Terre meuble à mener; et ce qui était plus important, j'avais le Seiling à étayer, afin d'être sûr que plus rien ne descendrait.

11 décembre. Ce jour-là, je suis allé travailler avec lui en conséquence, et j'ai eu deux rivages ou poteaux dressés verticalement vers le haut, avec deux morceaux de planches en croix sur chaque poteau, ce que j'ai terminé le jour suivant ; et en installant plus de postes avec des planches, dans environ une semaine de plus, j'avais le toit sécurisé ; et les poteaux se tenant en rangs, m'ont servi pour des cloisons à une partie de ma maison.

17 décembre. Depuis ce jour jusqu'au 20, j'ai placé des étagères et j'ai fait tomber des clous sur les poteaux pour suspendre tout ce qui pouvait être suspendu, et maintenant j'ai commencé à être dans un certain ordre à l'intérieur des portes.

20 décembre. Maintenant, j'emportai tout dans la caverne, et commençai à meubler ma maison, et à installer quelques morceaux de planches, comme une commode, pour ranger mes vivres, mais les planches commençaient à être très rares chez moi ; aussi je me suis fait un autre Tableau.

24 décembre. Beaucoup de pluie toute la nuit et toute la journée, sans agitation.

25 décembre. Pluie toute la journée.

26 décembre. Pas de pluie, et la Terre beaucoup plus fraîche qu'avant, et plus agréable.

27 décembre. J'ai tué une jeune chèvre, et j'en ai abattu une autre afin que je l'attrape, et l'ai ramenée à la maison dans une ficelle; quand je l'ai ramené à la maison, j'ai lié et brisé sa jambe qui était cassée, NB j'en ai pris tellement soin qu'elle a vécu, et la jambe a bien grandi, et aussi forte que jamais; mais en l'allaitant si longtemps, il s'est apprivoisé, et s'est nourri du petit vert à ma porte, et ne voulait pas s'en aller : c'était la première fois que j'avais l'idée d'élever des créatures apprivoisées, afin que Nourriture quand ma poudre et mon shot ont été dépensés.

28, 29, 30 décembre. Grandes chaleurs et pas de brise ; de sorte qu'il n'y avait pas d'agitation à l'étranger, sauf le soir pour la nourriture ; ce temps que j'ai passé à mettre toutes mes choses en ordre à l'intérieur des portes.

1er janvier. Encore très chaud, mais je suis parti tôt et tard avec mon fusil, et je suis resté immobile au milieu de la journée ; ce soir, en allant plus loin dans les vallées qui se trouvaient vers le centre de l'île, j'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de chèvres, bien qu'extrêmement timides et difficiles à trouver, mais j'ai résolu d'essayer si je ne pouvais pas amener mon chien à la chasse les vers le bas.

2 janvier. En conséquence, le jour suivant, je sortis avec mon chien et le plaçai sur les chèvres; mais je me suis trompé, car ils se sont tous trouvés sur le chien, et il connaissait trop bien son danger, car il ne viendrait pas près d'eux.

3 janvier. J'ai commencé ma clôture ou mon mur ; qui étant encore jaloux de mon être attaqué par un corps, j'ai résolu de faire très épais et fort.

NB Ce mur étant décrit auparavant, j'omets volontairement ce qui a été dit dans le Journal ; il suffit d'observer que je n'étais pas moins de temps que du 3 janvier au 14 avril, travaillant, finissant et perfectionnant ce mur, bien qu'il ne fût pas plus d'environ 24 mètres

de longueur, étant un demi-cercle d'un endroit dans le rocher à un autre endroit à environ huit mètres de celui-ci, la porte de la grotte étant au centre derrière elle.

Pendant tout ce temps, j'ai travaillé très dur, les pluies m'empêchant plusieurs jours, voire parfois des semaines d'affilée ; mais je pensais que je ne serais jamais parfaitement en sécurité jusqu'à ce que ce mur soit terminé ; et il est à peine croyable avec quel travail inexprimable chaque chose a été faite, en particulier pour faire sortir des pieux des bois et les enfoncer dans le sol, car je les ai faits beaucoup plus gros que je n'aurais dû le faire.

Lorsque ce mur fut terminé, et que le double extérieur était clôturé avec un mur de gazon élevé près de lui, je me suis persuadé que si des gens venaient à terre là-bas, ils ne percevraient rien. comme une habitation ; et c'était très bien que je l'aie fait, comme on peut l'observer plus tard dans une occasion très remarquable.

Pendant ce temps, j'ai fait mes rondes dans les bois pour le gibier tous les jours quand la pluie m'a admis, et j'ai fait de fréquentes découvertes dans ces promenades de quelque chose ou autre à mon avantage ; en particulier, j'ai trouvé une espèce de pigeons sauvages, qui ne construisaient pas comme des pigeons des bois dans un arbre, mais plutôt comme des pigeons domestiques, dans les trous des rochers ; et prenant quelques jeunes, je m'efforçai de les paner, et je le fis ; mais quand ils ont grandi ils se sont tous envolés, ce qui était peut-être d'abord faute de les nourrir, car je n'avais rien à leur donner ; cependant j'ai fréquemment trouvé leurs nids, et j'ai obtenu leurs petits, qui étaient de la très bonne viande.

Et maintenant, dans la conduite des affaires de ma maison, je trouvais que je manquais de beaucoup de choses, que je pensais d'abord qu'il m'était impossible de faire, comme d'ailleurs pour certaines d'entre elles cela l'était ; par exemple, je ne pourrais jamais faire un tonneau pour être cerclé, j'avais un petit ou deux Runlet, comme je l'ai observé auparavant, mais je ne pourrais jamais arriver à la capacité d'en faire un par eux, quoique ? J'ai passé de nombreuses semaines à ce sujet ; Je ne pouvais ni mettre les têtes, ni joindre les bâtons si fidèlement les uns aux autres, pour les faire retenir l'eau, alors j'ai aussi donné cela.

Dans le prochain endroit, j'étais à une grande perte pour la bougie ; de sorte que dès qu'il faisait noir, ce qui était généralement à sept heures du matin, j'étais obligé d'aller me coucher : je me suis souvenu du morceau de cire d'abeille avec lequel j'ai fait des bougies dans mon aventure africaine, mais j'avais rien de tout cela maintenant ; le seul remède était que, quand j'avais tué une chèvre, sauvé le suif, et avec un peu

Plat fait d'argile, que j'ai cuit au soleil, auquel j'ai ajouté une mèche d'étoupe, je me suis fait une lampe; et cela m'a donné de la lumière, bien qu'il ne s'agisse pas d'une lumière claire et stable comme une bougie ; au milieu de tous mes travaux, il est arrivé qu'en fouillant dans mes affaires, j'ai trouvé un petit sac qui, comme je l'ai laissé entendre auparavant, avait été rempli de maïs pour l'alimentation de la volaille, non pas pour ce voyage, mais avant , comme je le suppose, lorsque le navire est venu de Lisbonne ; le peu de reste de maïs qu'il y avait dans le sac a été entièrement dévoré par les rats, et je n'ai rien vu dans le sac que des cosses et de la poussière ; et étant disposé à avoir le sac pour un autre usage, je pense que c'était pour y mettre de la poudre, quand je l'ai divisé pour la peur de la foudre, ou un tel usage, j'en ai secoué les cosses de maïs sur un côté de mon Fortification sous le Rocher.

C'était un peu avant les grandes pluies, dont je viens de parler, que j'ai jeté cette substance, sans faire attention à aucune chose, et pas même en me souvenant que j'y avais jeté quoi que ce soit; quand environ un mois après, ou à peu près, j'ai vu quelques tiges de quelque chose de vert, jaillissant du sol, ce qui, je pense, pourrait être une plante que je n'avais pas vue, mais j'ai été surpris et parfaitement étonné, quand, après un peu plus de temps, j'ai vu sortir environ dix ou douze épis, qui étaient de l'orge verte parfaite de la même espèce que notre orge européenne, voire, que notre orge anglaise.

Il est impossible d'exprimer l'étonnement et la confusion de mes pensées à cette occasion ; Jusqu'à présent, je n'avais agi sur aucune base religieuse, en effet j'avais très peu de notions de religion dans ma tête, ou j'avais eu le moindre sentiment de quelque chose qui m'était arrivé, autrement que comme une chance, ou, comme nous le faisons légèrement. dites ce qui plaît à Dieu; sans même s'enquérir de la Fin de la Providence dans ces Choses, ou de son Ordre pour gouverner les Événements dans le Monde : Mais après que j'y ai vu pousser de l'Orge, dans un Climat que je sais n'était pas convenable pour le Maïs, et surtout que je ne savais pas comment il est venu là, cela m'a surpris étrangement, et j'ai commencé à suggérer que Dieu avait miraculeusement fait pousser ce grain sans aucune aide de semence semée, et qu'il était ainsi dirigé uniquement pour ma subsistance, sur ce sauvage Lieu misérable.

Cela toucha un peu mon cœur et fit couler des larmes de mes yeux, et je commençai à me bénir moi-même, qu'un tel prodige de la nature se produise sur mon compte ; et cela m'était d'autant plus étrange que je voyais encore près d'elle

tout le long du Côté du Rocher, quelques autres Stalks éparpillés, qui se sont révélés être des Stalks of Ryce, et que je connaissais, parce que je l'avais vu pousser en Afrique lorsque j'étais à terre là-bas.

Non seulement je pensais que ces productions pures de la Providence pour mon soutien, mais ne doutant pas, mais qu'il y avait plus dans l'endroit, j'ai parcouru toute cette partie de l'île, où j'avais été auparavant, scrutant dans tous les coins, et sous chaque rocher, pour en voir plus, mais je n'en ai trouvé aucun; enfin, il m'est venu à l'esprit que j'avais secoué un sac de viande de poulet à cet endroit, puis la merveille a commencé à cesser ; et je dois avouer que ma Reconnaissance religieuse envers la Providence de Dieu a commencé à s'affaiblir aussi lorsque j'ai découvert que tout cela n'était rien d'autre que ce qui était commun ; bien que j'aurais dû être aussi reconnaissant pour une Providence si étrange et imprévue, que si elle avait été miraculeuse ; car c'était vraiment le travail de la Providence quant à moi, qui devrait ordonner ou nommer, que 10 ou 12 grains de maïs devraient rester intacts, (lorsque les rats avaient détruit tout le reste,) comme s'il avait été dropt du paradis; comme aussi, que je devrais le jeter dans cet endroit particulier, où il étant à l'ombre d'un haut rocher, il a poussé immédiatement; tandis que, si je l'avais jeté ailleurs, à ce moment-là, il aurait été brûlé et détruit.

J'ai soigneusement conservé les épis de ce maïs, vous pouvez en être sûr dans leur saison, qui était vers la fin de juin ; et amassant chaque blé, résolu à les semer tous à nouveau, espérant à temps avoir une certaine quantité suffisante pour me fournir du pain ; Mais ce ne fut qu'à la 4ème année que je pus me permettre de manger le moindre Grain de ce Maïs, et même alors mais avec parcimonie, comme je le dirai plus tard dans son Ordre ; car j'ai perdu tout ce que j'avais semé la première saison, en n'observant pas le bon moment; car je l'ai semé juste avant la saison sèche, de sorte qu'il n'est jamais venu du tout, du moins, pas comme il l'aurait fait : Dont à sa place.

Outre cette orge, il y avait, comme ci-dessus, 20 ou 30 tiges de seigle, que j'ai conservées avec le même soin, et dont l'usage était du même genre ou dans le même but, (c'est-à-dire) pour me faire du pain, ou plutôt Nourriture; car j'ai trouvé des moyens de le faire cuire sans cuisson, bien que je l'aie fait aussi après un certain temps.

Mais pour en revenir à mon Journal,

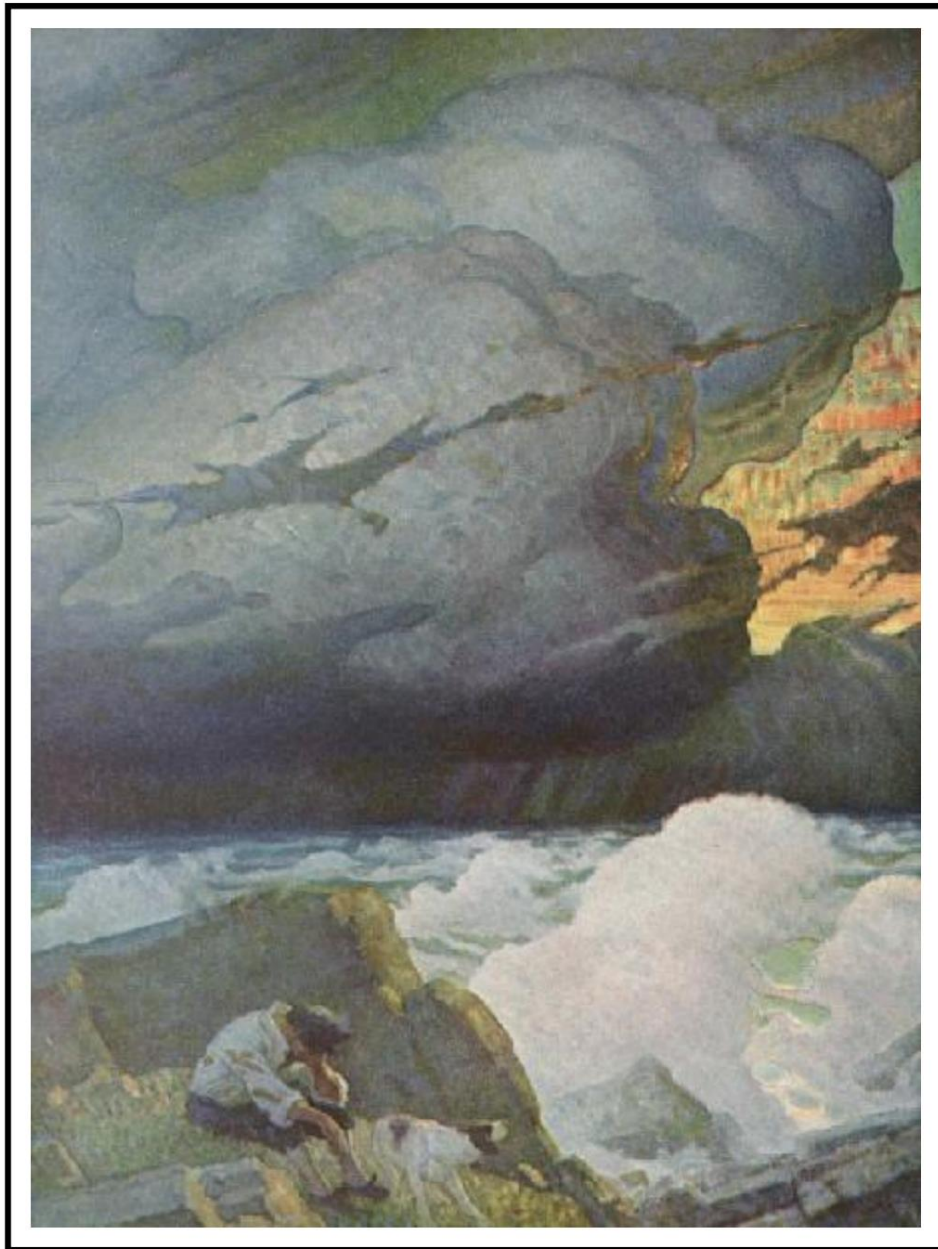
J'ai travaillé très dur ces trois ou quatre mois pour terminer mon mur ; et le 14 avril, je l'ai fermé, m'arrangeant pour y entrer, non par une porte, mais par-dessus le mur par une échelle, afin qu'il n'y ait aucun signe à l'extérieur de mon habitation.

16 avril. J'ai fini l'échelle, alors je suis monté avec l'échelle jusqu'au sommet, puis je l'ai tirée vers le haut après moi et l'ai laissée tomber dans l'intérieur : c'était une enceinte complète pour les hommes à l'intérieur. J'avais assez de place, et rien ne pouvait venir sur moi de l'extérieur, à moins qu'il ne puisse d'abord monter mon mur.

Le lendemain même de la fin de ce mur, j'avais presque fait renverser tout mon travail d'un coup et me tuer moi-même; le cas était ainsi, comme j'étais occupé à l'intérieur de celui-ci, derrière ma tente, juste à l'entrée de ma grotte, j'ai été terriblement effrayé par une chose surprenante des plus épouvantables en effet; car tout à coup j'ai vu la terre s'effondrer du toit de ma grotte et du bord de la colline au-dessus de ma tête, et deux des poteaux que j'avais érigés dans la grotte se sont fissurés d'une manière épouvantable ; J'étais profondément effrayé, mais je ne pensais rien à ce qui était vraiment la cause, pensant seulement que le sommet de ma grotte s'effondrait, comme certains l'avaient fait auparavant ; et de peur d'y être enterré, je cours vers mon échelle, et ne me croyant pas en sécurité là non plus, j'ai franchi mon mur de peur des morceaux de la colline sur lesquels je m'attendais à tomber. moi: je n'étais pas plus tôt descendu sur le sol ferme, mais j'ai clairement vu que c'était un terrible tremblement de terre, car le sol sur lequel je me tenais a secoué trois fois à environ huit minutes de distance, avec trois tels chocs, qui auraient renversé ' d le bâtiment le plus solide qu'on puisse supposer avoir tenu sur la Terre, et un grand morceau du sommet d'un rocher, qui se tenait à environ un demi-mille de moi près de la mer, est tombé avec un bruit si terrible, que je Je n'ai jamais entendu parler de toute ma vie, je l'ai aussi perçu, la mer même a été mise en mouvement violent par elle ; et je crois que les chocs étaient plus forts sous l'eau que sur l'île.

J'étais tellement étonné de la Chose elle-même, n'ayant jamais ressenti la même chose, ni discuté avec qui que ce soit, que j'étais comme mort ou stupéfait ; et le mouvement de la Terre a rendu mon estomac malade comme celui qui a été jeté à Mer; mais le bruit de la chute du rocher m'a réveillé pour ainsi dire, et m'a tiré de l'état de stupeur dans lequel j'étais, m'a rempli d'horreur, et je n'ai alors pensé qu'à la colline tombant sur ma tente. et tout

mes biens de ménage, et les enterrant tous d'un coup ; et cela a coulé mon âme même en moi une seconde fois.



Après la fin du troisième choc, et je ne me suis plus senti pendant un certain temps, j'ai commencé à prendre du courage, et pourtant je n'avais pas assez de cœur pour franchir à nouveau mon mur, de peur d'être enterré vivant, mais je me suis assis toujours sur le sol, grandement abattu et inconsolable, ne sachant pas quoi faire : Pendant tout ce temps, je n'avais pas la moindre pensée religieuse sérieuse, rien que le commun, Seigneur a pitié de moi ; et quand c'était fini, ça s'en allait aussi.

Pendant que j'étais assis ainsi, j'ai trouvé l'air couvert et devenu nuageux, comme s'il allait pleuvoir; peu de temps après, le vent s'est levé peu à peu, de sorte qu'en moins d'une demi-heure, il a soufflé un ouragan des plus épouvantables : la mer était tout à coup couverte d'écume et d'écume, le rivage était couvert avec la Brèche de l'Eau, les Arbres ont été arrachés par les Racines, et c'était une terrible Tempête ; et cela a duré environ trois heures, puis a commencé à s'atténuer, et deux heures plus tard, le calme était absolu et il a commencé à pleuvoir très fort.

Pendant tout ce temps, j'étais assis sur le sol, très terrifié et découragé... Pendant tout ce temps, j'étais assis sur le sol, très terrifié et découragé, quand soudain il m'est venu à l'esprit que ces vents et cette pluie étant les conséquences du tremblement de terre, le tremblement de terre lui-même était passé et terminé, et je pourrais s'aventurer à nouveau dans ma Caverne : Avec cette Pensée, mes Esprits ont commencé à revivre, et la Pluie aidant également à me persuader, je suis entré et je me suis assis dans ma Tente, mais la Pluie était si violente que ma Tente était prête à être abattue avec elle, et j'ai été forcée d'entrer dans ma Caverne, bien que très effrayée et mal à l'aise, elle tombe sur ma tête.

Cette pluie violente m'a forcé à un nouveau travail, à savoir. Faire un trou dans ma nouvelle fortification comme un évier pour laisser sortir l'eau, qui autrement aurait noyé ma grotte. Après avoir été dans ma Caverne quelque temps, et n'ayant toujours pas trouvé de suite de Chocs du Tremblement de Terre, j'ai commencé à être plus calme ; et maintenant, pour soutenir mes Esprits, qui en avaient très envie, je suis allé dans mon petit magasin et j'ai pris un petit Sup de Rhum, ce que j'ai fait cependant alors et toujours avec parcimonie, sachant que je ne pourrais plus en avoir quand ce n'en serait plus.

Il a continué à pleuvoir toute cette nuit et une grande partie du jour suivant, de sorte que je ne pouvais pas m'agiter à l'étranger, mais mon esprit étant plus calme, j'ai commencé à penser à ce que je ferais mieux de faire, concluant que si l'île était sujet à ces tremblements de terre, il n'y aurait pas de vie pour moi dans une grotte, mais je dois envisager de me construire une petite cabane dans un endroit ouvert que je pourrais entourer d'un mur comme je l'avais fait ici, et ainsi faire mon se protéger des bêtes sauvages ou des hommes ; mais en conclusion, si je restais là où j'étais, je serais certainement, un jour ou l'autre, enterré vivant.

Avec ces pensées, je résolu de retirer ma tente de l'endroit où elle se tenait, qui était juste sous le précipice suspendu de la colline, et

qui, si elle devait être secouée à nouveau, tomberait certainement sur ma tente. Et je passai les deux jours suivants, étant les 19 et 20 avril, à trouver où et comment déplacer mon habitation.

La peur d'être englouti vivant m'a fait ne jamais dormir tranquille, et pourtant les appréhensions de rester étendu sans aucune clôture étaient presque égales à cela; mais quand même quand j'ai regardé autour de moi et que j'ai vu comment tout était mis en ordre, à quel point j'étais agréablement dissimulé et à l'abri du danger, cela m'a fait beaucoup de répugnance à m'éloigner.

En attendant, il m'est venu à l'esprit qu'il me faudrait beaucoup de temps pour le faire, et que je devais me contenter de diriger l'entreprise là où j'étais, jusqu'à ce que j'aie formé un camp pour moi-même. , et l'avait sécurisé de manière à l'enlever : Ainsi, avec cette résolution, je me suis composé pendant un certain temps, et j'ai résolu que j'irais travailler avec toute la vitesse pour me construire un mur avec des pieux et des câbles , etc. dans un cercle comme avant, et y installer ma tente quand elle serait terminée, mais que j'oserais rester où j'étais jusqu'à ce qu'elle soit terminée et apte à être enlevée. C'était le 21.

22 avril. Le lendemain matin, j'ai commencé à réfléchir aux moyens de mettre cette résolution à exécution, mais j'étais très perdu au sujet de mes outils ; J'avais trois grandes haches et une abondance de hachettes (car nous transportions les hachettes pour le trafic avec les Indiens) mais avec beaucoup de bois dur et noueux, ils étaient tous pleins d'encoches et ternes, et bien que j'avais une meule, je ne pouvais pas le tourner et meuler mes outils aussi, cela m'a coûté autant de pensée qu'un homme d'État aurait accordé à un grand point de politique, ou un juge à la vie et à la mort d'un homme. Enfin, j'ai inventé une roue avec une ficelle, pour la tourner avec mon pied, afin que je puisse avoir mes deux mains en liberté : notez que je n'avais jamais vu une telle chose en Angleterre, ou du moins pour ne pas remarquer comment cela a été fait, bien que depuis que j'ai observé, c'est très commun là-bas; en plus de cela, ma Grindstone était très grande et lourde. Cette machine m'a coûté une semaine complète de travail pour l'amener à la perfection.

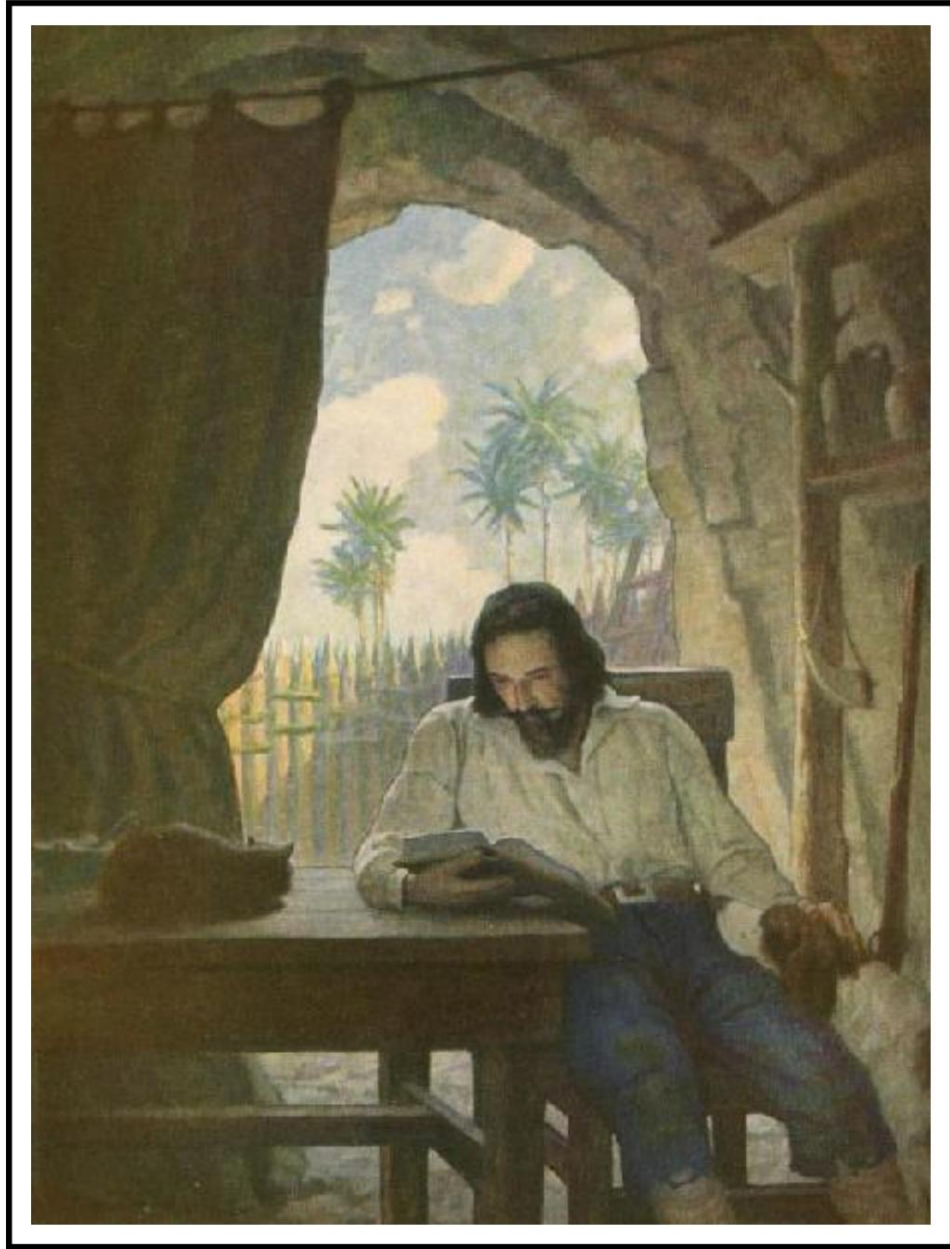
28, 29 avril. Ces deux journées entières, j'ai passé à meuler mes outils, ma machine pour tourner ma meule fonctionnant très bien.

30 avril. Ayant remarqué que mon pain était bas depuis longtemps, j'en fis une étude et me réduis à un seul gâteau par jour, ce qui me rendait le cœur très lourd.

Chapter IX

Robinson obtient plus d'articles de l'épave - sa maladie et son affliction

M^{1. Je} Le matin, regardant vers le bord de la mer, la marée étant basse, j'ai vu quelque chose de plus gros que d'ordinaire sur le rivage, et cela ressemblait à un tonneau ; quand j'y suis arrivé, j'ai trouvé un petit baril et deux ou trois morceaux de l'épave du navire, qui ont été chassés sur le rivage par le dernier ouragan, et en regardant vers l'épave elle-même, j'ai pensé qu'elle semblait se trouver plus haut hors de l'Eau que nous n'avions à faire ; J'ai examiné le baril qui a été enfoncé sur le rivage, et j'ai bientôt découvert que c'était un baril de poudre à canon, mais il avait pris de l'eau, et la poudre était aussi dure qu'une pierre ; cependant, je l'ai roulé plus loin sur le rivage pour le moment, et j'ai continué sur les sables aussi près que possible de l'épave du navire pour en chercher davantage.



Quand je suis descendu au navire, je l'ai trouvé étrangement retiré, le château avant qui était avant enterré dans le sable, était soulevé d'au moins six pieds, et la poupe qui a été brisée en morceaux et séparée du reste. par la force de la mer peu après que je sois parti en la fouillant, a été jeté, pour ainsi dire, et jeté d'un côté, et le sable a été jeté si haut de ce côté à côté de sa poupe, qu'alors qu'il y avait un battu Place of Water auparavant, de sorte que je ne pouvais pas m'approcher à moins d'un quart de mille de l'épave sans nager, je pouvais maintenant marcher jusqu'à elle quand la marée était basse ; J'ai été surpris par cela au début, mais j'ai vite conclu que cela devait être fait par le

Tremblement de terre, et comme par cette violence le navire était plus ouvert qu'autrefois, tant de choses venaient chaque jour sur le rivage, que la mer avait desserrées, et que les vents et l'eau roulaient par degrés vers la terre.

Cela a complètement détourné mes pensées de la conception d'enlever mon Habitation; et je me suis occupé puissamment ce jour-là en particulier, en cherchant si je pouvais entrer dans le navire, mais j'ai trouvé qu'il ne fallait rien attendre de ce genre, car tout l'intérieur du navire était choack'd avec Sand : Cependant, comme j'avais appris à ne désespérer d'aucune chose, j'ai résolu de mettre en pièces tout ce que je pouvais du navire, concluant que tout ce que je pourrais obtenir d'elle serait d'une certaine utilité ou autre à moi.

Le 3 mai. J'ai commencé avec ma scie, et j'ai coupé un morceau de poutre, que je à travers la pensée qui maintenait une partie de la partie supérieure ou du quart de pont ensemble, et quand je l'avais coupé, j'ai éliminé le sable aussi bien que moi pourrait du côté qui était le plus élevé ; mais la marée montante, j'étais obligé d'abandonner pour ce temps-là.

4 mai. Je suis allé à la pêche, mais je n'ai pas attrapé un seul poisson dont j'oserais manger, jusqu'à ce que je sois las de mon sport, alors que j'allais juste m'arrêter, j'ai attrapé un jeune dauphin. Je m'étais fait une longue ligne de quelques fils de corde, mais je n'avais pas d'hameçons, pourtant j'attrapais souvent assez de poisson, autant que je cardais pour manger ; tout ce que j'ai fait sécher au soleil, et je les ai mangés secs.

5 mai. J'ai travaillé sur l'épave, j'ai coupé une autre poutre en deux et j'ai retiré trois grandes planches de sapin des ponts, que j'ai liées ensemble et que j'ai fait nager sur le rivage lorsque la marée du déluge est arrivée.

6 mai. J'ai travaillé sur l'épave, j'en ai tiré plusieurs boulons de fer et d'autres pièces de fer, j'ai travaillé très dur, et je suis rentré très fatigué et j'ai pensé à le donner.

7 mai. Je suis allé à nouveau à l'épave, mais avec l'intention de ne pas travailler, mais j'ai trouvé que le poids de l'épave s'était cassé, les poutres étant coupées, que plusieurs morceaux du navire semblaient se détacher, et l'en -le côté du fort était si ouvert que je pouvais voir à l'intérieur, mais presque plein d'eau et de sable.

8 mai. Je suis allé à l'épave et j'ai porté un corbeau de fer pour arracher le pont, qui se trouvait maintenant tout à fait dégagé de l'eau ou du sable ; J'ai arraché deux planches et les ai amenées sur le rivage également avec la marée : j'ai laissé l'Iron Crow dans l'épave pour le lendemain.

9 mai. Je suis allé à l'épave et, avec le corbeau, j'ai pénétré dans le corps de l'épave, j'ai senti plusieurs tonneaux et les ai détachés avec le corbeau, mais je n'ai pas pu les briser ; J'ai aussi senti le rouleau de plomb anglais et j'ai pu le remuer, mais il était trop lourd pour être enlevé.

10, 11, 12, 13, 14 mai. Je suis allé tous les jours à l'épave et j'ai obtenu beaucoup de morceaux de bois, et de planches, ou planche, et 2 ou 300 poids de fer.

15 mai. J'ai porté deux haches pour essayer si je ne pouvais pas couper un morceau du rouleau de plomb, en plaçant le bord d'une hache et en l'enfonçant avec l'autre ; mais comme il se trouvait à environ un pied et demi dans l'eau, je ne pouvais faire aucun coup pour enfoncer la hachette.

16 mai. Il avait soufflé fort dans la nuit, et l'épave semblait plus brisée par la force de l'eau ; mais je suis resté si longtemps dans les bois pour me nourrir de pigeons, que la marée m'a empêché d'aller à l'épave ce jour-là.

17 mai. J'ai vu des morceaux de l'épave soufflés sur le rivage, à une grande distance, à près de deux milles de moi, mais résolu à voir ce qu'ils étaient, et j'ai trouvé que c'était un morceau de la tête, mais trop lourd pour moi à emporter.

24 mai. Chaque jour jusqu'à ce jour, j'ai travaillé sur l'épave, et avec un dur labeur, j'ai tellement desserré certaines choses avec le corbeau, que la première marée soufflant plusieurs tonneaux ont flotté, et deux des coffres des marins; mais le vent soufflant du rivage, rien n'est venu à terre ce jour-là, sauf des morceaux de bois et un barrique qui contenait du porc du Brésil, mais l'eau salée et le sable l'avaient gâté.

J'ai continué ce travail tous les jours jusqu'au 15 juin, sauf le temps nécessaire pour obtenir de la nourriture, que j'ai toujours fixé, pendant cette partie de mon Emploi, pour être quand la marée était haute, afin que je sois prêt quand elle serait descendue, et à ce moment-là j'avais obtenu du bois, et des planches, et assez de ferronnerie pour avoir construit un bon bateau, si j'avais su comment ; et

aussi, j'ai obtenu à plusieurs reprises, et en plusieurs morceaux, près de 100 poids de la feuille de plomb.

16 juin. En descendant au bord de la mer, j'ai trouvé une grande tortue ou tortue; c'était le premier que j'avais vu, qui, semble-t-il, n'était que mon malheur, pas un défaut du lieu ou une rareté; car s'il m'était arrivé d'être de l'autre côté de l'île, j'en aurais peut-être eu des centaines chaque jour, comme je l'ai découvert plus tard; mais peut-être les avait-ils payés assez cher.

17 juin. J'ai passé à cuisiner la Tortue ; J'ai trouvé dans ses trois-vingt Oeufs ; et sa chair était pour moi à ce moment-là la plus savoureuse et la plus agréable que j'aie jamais goûtée de ma vie, n'ayant eu de chair que de chèvres et de volailles, depuis que j'ai atterri dans cet endroit horrible.

18 juin. Il a plu toute la journée, et je suis resté à l'intérieur. Je pensais qu'à cette époque, la pluie était froide et que j'étais quelque chose de froid, ce que je savais n'était pas habituel dans cette latitude.

19 juin. Très malade et tremblant, comme si le temps avait été froid.

20 juin. Pas de repos toute la nuit, violentes douleurs à la tête et fièvre.

21 juin. Très malade, effrayé presque à mort par les appréhensions de ma triste condition, d'être malade, et pas d'aide : Prier Dieu pour la première fois depuis la tempête au large de Hull, mais à peine savait ce que j'ai dit, ou pourquoi; mes Pensées étant toutes confuses.

22 juin. Un peu mieux, mais sous de terribles appréhensions de maladie.

23 juin. Encore très mal, froid et frissons, puis violent mal de tête.

24 juin. Beaucoup mieux.

25 juin. Ague très violente ; le Fit m'a tenu sept heures, froid et chaud, avec de légères sueurs après.

26 juin. Mieux ; et n'ayant pas de victuailles à manger, j'ai pris mon fusil, mais je me suis trouvé très faible; cependant j'ai tué une chèvre, et avec beaucoup de difficulté je l'ai ramenée à la maison, j'en ai grillé une partie et j'en ai mangé; J'aurais bien voulu le mijoter et en faire du bouillon, mais je n'avais pas de marmite.

27 juin. L'Ague est de nouveau si violente que je reste au lit toute la journée, sans manger ni boire. J'étais prêt à périr de soif, mais si faible, je n'avais pas la force de me lever, ou de me procurer de l'eau à boire. Était si ignorant, que je ne savais que dire ; seulement je me suis allongé et j'ai pleuré, Seigneur regarde-moi, Seigneur aie pitié de moi, Seigneur aie pitié de moi : Je suppose que je n'ai rien fait d'autre pendant deux ou trois heures, jusqu'à ce que la crise se dissipe, je me suis endormi et je ne me suis pas réveillé jusqu'à ce que loin dans la nuit; quand je me suis réveillé, je me suis trouvé bien reposé, mais faible et extrêmement assoiffé. Cependant, comme je n'avais pas d'eau dans toute mon habitation, j'ai été forcé de rester allongé jusqu'au matin et je me suis rendormi. Dans ce second Sommeil, j'ai fait ce terrible Rêve.

Je pensais que j'étais assis sur le sol à l'extérieur de mon mur, où j'étais assis lorsque la tempête a soufflé après le tremblement de terre, et que j'ai vu un homme descendre d'un grand nuage noir, dans une brillante flamme de feu et de lumière sur le sol : il était partout aussi brillant qu'une flamme, de sorte que je ne pouvais que supporter de regarder vers lui ; son visage était le plus inexprimablement épouvantable, impossible à décrire avec des mots ; quand il a marché sur le sol avec ses pieds, j'ai pensé que la terre tremblait, tout comme elle l'avait fait auparavant lors du tremblement de terre, et tout l'air regardait, à mon appréhension, comme s'il avait été rempli avec des éclairs de feu.

Il n'a pas été plus tôt débarqué sur la Terre, mais il s'est avancé vers moi, avec une longue lance ou une arme à la main, pour me tuer ; et quand il est venu à une terre montante, à une certaine distance, il m'a parlé, ou j'ai entendu une voix si terrible, qu'il est impossible d'en exprimer la terreur; tout ce que je peux dire, j'ai compris, c'est ceci : Vu que toutes ces Choses ne t'ont pas amené à la Repentance, tu ne mourras pas : Sur ces Mots, j'ai pensé qu'il avait levé la Lance qui était dans sa Main, pour me tuer.

Personne, qui ne lira jamais ce récit, ne s'attendra à ce que je sois capable de décrire les horreurs de mon âme à cette terrible vision, je veux dire, que même pendant que c'était un rêve, j'ai même rêvé de ces horreurs ; il n'est pas non plus possible de décrire l'impression qui est restée sur mon esprit lorsque je me suis réveillé et que j'ai découvert que ce n'était qu'un rêve.

j'avais hélas! pas de Connaissance divine ; ce que j'avais reçu par la bonne Instruction de mon Père s'est alors usé par une Série ininterrompue, car

8 ans, de méchanceté maritime, et une conversation constante avec rien d'autre que ceux qui étaient comme moi, méchants et prophanes jusqu'au dernier degré : je ne me souviens pas avoir eu pendant tout ce temps une pensée qui tendait soit à regarder vers le haut vers Dieu, ou vers l'intérieur vers une réflexion sur mes propres voies. Créature parmi nos marins communs, on peut supposer qu'elle n'a pas le moindre sens, soit de la crainte de Dieu en danger, soit de la reconnaissance à Dieu dans les délivrances.

En racontant ce qui est déjà passé de mon histoire, ce sera d'autant plus facile à croire, quand j'ajouterai, qu'à travers toute la variété de misères qui m'est arrivée jusqu'à ce jour, je n'ai jamais eu autant qu'une seule pensée. que c'était la main de Dieu, ou que c'était une juste punition pour mon péché; mon Comportement rebelle contre mon Père, ou mes Péchés présents qui étaient grands; ou même comme une punition pour le cours général de ma vie méchante. Quand j'étais dans l'expédition désespérée sur les côtes désertes de l'Afrique, je n'avais jamais pensé à ce que je deviendrais ; ou un à od pour me dire si je devais y aller, ou pour me garder du danger qui m'entourait apparemment, aussi bien des créatures voraces que des sauvages cruels : Mais j'étais simplement inconscient d'un Dieu, ou d'une Providence ; a agi comme une simple Brute d'après les Principes de la Nature, et par les Dictats du Sens commun seulement, et en effet à peine cela.

Quand j'ai été délivré et pris en mer par le Capitaine du Portugal, bien usé, et traité avec justice et honneur, ainsi que charitablement, je n'ai pas eu la moindre reconnaissance sur mes pensées : Quand de nouveau j'ai fait naufrage, ruiné, et en danger de noyade sur cette île, j'étais aussi loin du remords, ou le regardant comme un jugement ; Je me disais seulement souvent que j'étais un chien malheureux, et né pour être toujours misérable. Il est vrai que lorsque je suis arrivé à terre pour la première fois ici et que j'ai trouvé tout l'équipage de mon navire noyé, et moi-même épargné, j'ai été surpris par une sorte d'extase et quelques transports d'âme, qui avaient le La grâce de Dieu aidée, aurait pu arriver à la vraie reconnaissance; mais cela s'est terminé là où il a commencé, dans un simple vol de joie commun, ou comme je peux dire, étant heureux d'être en vie, sans la moindre réflexion sur la bonté distinctive de la main qui m'avait préservé et m'a

m'a choisi pour être préservé, quand tout le reste a été détruit; ou une enquête pourquoi la Providence m'avait été si miséricordieuse; même juste le même genre commun de joie que les marins ont généralement après avoir été sauvés à terre d'un naufrage, qu'ils noient tous dans le prochain bol de punch, et oublient presque aussitôt que c'est fini, et tout le reste de ma vie était comme ça.

Même quand j'ai été ensuite, après mûre réflexion, conscient de ma condition, comment j'ai été jeté sur cet endroit épouvantable, hors de portée de l'humanité, hors de tout espoir de soulagement ou perspective de rédemption, dès que j'ai vu mais une perspective de vivre, et que je ne devrais pas mourir de faim et périr de faim, tout le sens de mon affliction s'est dissipé, et j'ai commencé à être très facile, je me suis appliqué aux travaux appropriés pour ma conservation et mon approvisionnement, et était assez loin d'être affligé de ma condition, comme un jugement du ciel, ou comme la main de Dieu contre moi; c'étaient des pensées qui entraient très rarement dans ma tête.

La croissance du maïs, comme il est suggéré dans mon journal, a d'abord eu une petite influence sur moi, et a commencé à m'affecter avec sérieux, tant que je pensais qu'il avait quelque chose de miraculeux en lui; mais aussitôt que cette Partie de la Pensée a été enlevée, toute l'Impression qui en était ressortie s'est dissipée aussi, comme je l'ai déjà noté.

Même le tremblement de terre, bien que rien ne puisse être plus terrible dans sa nature, ou plus immédiatement dirigé vers le pouvoir invisible qui seul dirige de telles choses, pourtant à peine la première frayeur était-elle terminée, mais l'impression qu'il avait faite s'est également dissipée. Je n'avais pas plus de sens de Dieu ou de ses jugements, beaucoup moins de l'affliction actuelle de mes circonstances venant de sa main, que si j'avais été dans la condition de vie la plus prospère.

Mais maintenant, quand j'ai commencé à être malade, et une vision tranquille des misères de La mort est venue se placer devant moi; quand mes esprits ont commencé à sombrer sous le fardeau d'une forte maladie de Carré, et que la nature était épuisée par le Violence du Fever; La conscience qui avait dormi si longtemps, a commencé à se réveiller, et j'ai commencé à me reprocher ma vie passée, dans laquelle j'avais si évidemment, par une méchanceté peu commune, provoqué la justice de Dieu à me soumettre à des coups peu communs, et à Traite-moi d'une manière si vindicative Manière.

Ces réflexions m'oppressèrent pour le deuxième ou le troisième jour de ma maladie, et dans la violence, aussi bien du Feaver, que des redoutables reproches de ma conscience, m'extorquèrent quelques mots, comme pour prier Dieu, bien que je on ne peut pas dire qu'ils aient été soit une Prière accompagnée de Désirs soit d'Espoirs ; c'était plutôt la Voix de la simple Frayeur et de la Détresse ; mes pensées étaient confuses, les convictions grandes sur mon esprit, et l'horreur de mourir dans un état aussi misérable ont soulevé des vapeurs dans ma tête avec les appréhensions plus modestes ; et dans ces hâtes de mon âme, je ne sais ce que ma langue pourrait exprimer : mais c'était plutôt une exclamation, telle que, Seigneur ! quelle misérable créature suis-je ? Si je suis malade, je mourrai certainement faute de secours, et que deviendrai-je ! Puis les larmes ont jailli de mes yeux et je n'ai pu en dire plus pendant un bon moment.

Dans cet intervalle, le bon conseil de mon père m'est venu à l'esprit, et actuellement sa prédiction que j'ai mentionnée au début de cette histoire, à savoir. Que si je faisais cette démarche insensée, Dieu ne me bénirait pas, et j'aurais plus tard le loisir de réfléchir au fait d'avoir négligé son conseil, alors qu'il n'y aurait peut-être personne pour aider à mon rétablissement. Maintenant, dis-je à haute voix, les paroles de mon cher père sont arrivées : la justice de Dieu m'a rattrapé, et je n'ai personne pour m'aider ou m'entendre : j'ai rejeté la voix de la Providence, qui m'avait miséricordieusement placé dans une posture ou station de vie , où j'aurais pu être heureux et facile; mais je ne voudrais ni le voir moi-même, ni apprendre à en connaître la bénédiction de mes parents; Je les ai laissés pleurer sur ma folie, et maintenant je dois pleurer sous les conséquences de celle-ci : j'ai refusé leur aide et leur assistance qui m'auraient élevé dans le monde et auraient rendu tout facile. pour moi, et maintenant j'ai des Difficultés à combattre, trop grandes pour que même la Nature elle-même puisse les supporter, et aucune Assistance, aucune Aide, aucun Confort, aucun Conseil ; alors j'ai crié, Seigneur soit mon aide, car je suis dans une grande détresse.

C'était la première Prière, si je puis l'appeler ainsi, que j'avais faite pour beaucoup Ans : Mais je retourne à mon Journal.



Chapter X

rétablissement—Son confort dans la lecture des Écritures—Il fait une excursion à l'intérieur de l'île—Forme sa « tonnelle »

J 28. J'ai été quelque peu rafraîchi par le sommeil que j'avais eu, et la crise étant complètement éteinte, je me suis levé; et bien que la peur et la terreur de mon rêve aient été très grandes, je considérais pourtant que la crise de fièvre reviendrait le jour suivant, et il était maintenant temps pour moi d'obtenir quelque chose pour me rafraîchir et me soutenir quand je serais malade; et la première chose que j'ai faite, j'ai rempli d'eau une grande bouteille carrée et je l'ai posée sur ma table, à portée de mon lit; et pour enlever le froid ou la mauvaise disposition de l'eau, j'y ai mis environ un quart de pinte de rhum et je les ai mélangés ensemble; puis je me suis procuré un morceau de chair de chèvre et je l'ai fait griller sur les charbons, mais je n'ai pu en manger que très peu; Je me promenais, mais j'étais très faible, et en même temps très triste et le cœur lourd dans le sens de ma misérable condition ; redoutant le retour de ma maladie le lendemain ; la nuit, j'ai fait mon souper de trois œufs de tortue, que j'ai rôtis dans les cendres et mangés, comme nous l'appelons, dans la coquille; et c'était le premier morceau de viande auquel j'avais jamais demandé la bénédiction de Dieu, même si je m'en souvenais, de toute ma vie.

Après avoir mangé, j'ai essayé de marcher, mais je me suis trouvé si faible que je pouvais à peine porter le fusil (car je ne sortais jamais sans cela), alors j'ai parcouru un petit chemin et je me suis assis dessus. le sol, donnant sur la mer, qui était juste devant moi, et très calme et lisse : Alors que j'étais assis ici, certaines pensées comme celles-ci me sont venues à l'esprit.

Quelle est cette terre et cette mer dont j'ai tant vu, d'où sont-elles produites, et que suis-je, et toutes les autres créatures, sauvages et apprivoisées, humaines et brutales, d'où sommes-nous ?

Bien sûr, nous sommes tous créés par une puissance secrète, qui a formé la terre et la mer, l'air et le ciel ; et qui est-ce?

Alors il s'ensuivit le plus naturellement, c'est Dieu qui a tout fait : Eh bien, mais alors cela s'est produit étrangement, si Dieu a fait toutes ces Choses, Il guide et

les gouverne tous, et toutes choses qui les concernent; car le Pouvoir qui pourrait faire toutes Choses doit certainement avoir le Pouvoir de les guider et de les diriger.

S'il en est ainsi, rien ne peut arriver dans le grand Circuit de ses Œuvres, que ce soit sans sa Connaissance ou sa Nomination.

Et si rien ne se passe à son insu, il sait que je suis ici, et que je suis dans cette condition épouvantable ; et si rien ne se passe sans son rendez-vous, il a désigné tout cela pour moi.

Rien n'est venu à ma pensée pour contredire aucune de ces conclusions; et c'est pourquoi il reposa sur moi avec une plus grande force, qu'il devait nécessairement en être ainsi, que Dieu avait désigné tout cela pour m'arriver; que j'ai été amené dans cette misérable circonstance par sa direction, lui ayant le pouvoir exclusif, non seulement sur moi, mais sur tout ce qui arrive dans le monde.

Il suivit immédiatement,

Pourquoi Dieu m'a-t-il fait cela ? Qu'ai-je fait pour être ainsi avec nous ?

Ma conscience m'a alors arrêté dans cette enquête, comme si j'avais blasphémé, et j'ai pensé qu'elle me parlait comme une voix ; MISÉRABLE! demande-tu ce que tu as fait ! regarde en arrière une terrible vie mal dépensée et demande-toi ce que tu n'as pas fait ? demande : Pourquoi as-tu été détruit il n'y a pas longtemps ? Pourquoi ne t'es-tu pas noyé à Yarmouth Roads ? Kill'd in the Fight lorsque le navire a été pris par le Sallee Man of War ? Dévoré par les bêtes sauvages sur la côte d'Afrique ? Ou, noyé ICI, quand tout l'équipage a péri sauf toi ? Demandes-tu : Qu'ai-je fait ?

Je fus frappé de mutisme par ces réflexions, comme on s'en étonnait, et je n'avais pas un mot à dire, non pour ne pas répondre à moi-même, mais je me levai pensif et triste, retournai à ma retraite, et montai par-dessus ma retraite. Mur, comme si j'allais me coucher, mais mes pensées étaient tristement troublées et je n'avais aucune envie de dormir; alors je me suis assis dans mon fauteuil et j'ai allumé ma lampe, car il commençait à faire nuit. Physick mais leur tabac, pour presque toutes les maladies; et j'avais un morceau de rouleau de tabac dans l'un des coffres, qui était tout à fait caillé, et quelques-uns aussi qui étaient verts et pas tout à fait caillés.

J'y suis allé, dirigé par le Ciel sans doute ; car dans ce coffre j'ai trouvé un remède, à la fois pour l'âme et pour le corps, j'ai ouvert le coffre et j'ai trouvé ce que je cherchais, à savoir. le Tabac; et comme les quelques livres que j'avais économisés se trouvaient là aussi, j'ai sorti l'une des Bibles que j'ai mentionnées auparavant, et que jusqu'à présent je n'avais pas trouvé de loisir, ou même pas envie de regarder; Je dis, je l'ai sorti et j'ai apporté ça et le tabac avec moi à la table.

Quel usage faire du tabac, je ne savais pas, quant à ma maladie de Carré, ou s'il lui était bon ou non; mais j'ai essayé plusieurs expériences avec, comme si j'étais résolu à ce qu'il frappe d'une manière ou d'une autre : j'ai d'abord pris un morceau de feuille, et je l'ai mâché dans ma bouche, ce qui en effet au début presque stupéfiant ' d mon cerveau, le tabac étant vert et fort, et que je n'y avais pas été très habitué ; puis j'en ai pris et je l'ai trempé une heure ou deux dans du rhum, et j'ai décidé d'en prendre une dose quand je me coucherais; et enfin, j'en brûlai sur une casserole de braises, et tins mon nez près de la fumée aussi longtemps que je pus la supporter, aussi bien pour la chaleur que presque pour la suffocation.

Dans l'intervalle de cette opération, j'ai pris la Bible et j'ai commencé à lire, mais ma tête était trop troublée par le tabac pour supporter la lecture, du moins à ce moment-là ; seulement après avoir ouvert le livre par hasard, les premières paroles qui me sont venues à l'esprit ont été celles-ci : Appelez-moi au jour de détresse, et je délivrerai, et vous me glorifierez.

Les mots étaient très appropriés à mon cas, et ont fait une certaine impression sur mes pensées au moment de les lire, mais pas autant qu'ils l'ont fait par la suite ; car quant à être délivré, la Parole n'avait pas de son, pour ainsi dire, pour moi ; la chose était si éloignée, si impossible dans ma compréhension des choses, que j'ai commencé à dire, comme les enfants d'Israël l'ont fait, quand on leur a promis de la chair à manger : Dieu peut-il dresser une table dans le désert ? alors j'ai commencé à dire : Dieu lui-même peut-il me délivrer de ce lieu ? et comme ce n'était pas avant de nombreuses années qu'un espoir apparaissait, cela prévalait très souvent sur mes pensées. Mais cependant, les paroles m'ont fait une grande impression, et j'y ai songé très souvent. Il s'est fait tard maintenant, et le tabac m'avait, comme je l'ai dit, tellement endormi la tête, que j'avais envie de dormir ; ainsi j'ai laissé ma Lampe allumée dans la Caverne, de peur que je ne veuille quoi que ce soit dans la Nuit, et je me suis couché ; mais avant de me coucher, j'ai fait ce que je n'avais jamais fait de toute ma vie, je me suis agenouillé et j'ai prié Dieu d'accomplir la promesse qui m'était faite que s

sur lui au Jour de Trouble, il me délivrerait; après la fin de ma prière brisée et imparfaite, j'ai bu le rhum dans lequel j'avais trempé le tabac, qui était si fort et si pur du tabac, qu'en effet je pouvais à peine le descendre; immédiatement après cela, je suis allé au lit, j'ai trouvé qu'il a volé violemment dans ma tête, mais je suis tombé dans un sommeil profond, et je ne me suis plus réveillé jusqu'au soleil, il doit nécessairement être près de trois heures du matin. le jour suivant; non, à cette heure, je suis en partie d'avis que j'ai dormi tout le jour et la nuit suivants, et jusqu'à presque trois ce jour-là ; car autrement je ne savais pas comment je perdrais un jour de mon calcul dans les jours de la semaine, comme il est apparu quelques années après que je l'avais fait : car si je l'avais perdu en traversant et retraversant la ligne, je J'aurais dû perdre plus d'un jour : Mais j'ai certainement perdu un jour dans mon compte, et je n'ai jamais su dans quel sens.

Quoi qu'il en soit, d'une manière ou d'une autre, quand je me suis réveillé, je me suis trouvé extrêmement rafraîchi, et mon esprit vif et joyeux; quand je me suis levé, j'étais plus fort que la veille, et mon estomac allait mieux, car j'avais faim; et en bref, je n'ai pas eu de crise le lendemain, mais j'ai continué à beaucoup changer pour le mieux; c'était le 29.

Le 30 était mon jour bien sûr, et je suis allé à l'étranger avec mon fusil, mais je ne me souciais pas de voyager trop loin, j'ai tué un oiseau de mer ou deux, quelque chose comme une oie de marque, et je les ai ramenés à la maison, mais ce n'était pas très impatient de les manger; ainsi j'ai mangé un peu plus d'œufs de tortue, qui étaient très bons : ce soir, j'ai renouvelé le médicament que j'avais supposé m'avoir fait du bien la veille, à savoir. le tabac trempé dans du rhum, seulement je n'en ai pas pris autant qu'avant, ni mâché aucune feuille, ni tenu ma tête au-dessus de la fumée; cependant, je n'étais pas aussi bien le jour suivant, qui était le premier juillet, que j'espérais que je l'aurais été ; car j'avais un peu de Spice of the cold Fit, mais ce n'était pas beaucoup.

2 juillet. J'ai renouvelé la médecine dans les trois voies, et je m'en suis assoupi comme au début; et j'ai doublé la quantité que j'ai bue.

3 juillet. J'ai raté la crise pour de bon et tout, bien que je n'aie pas récupéré ma pleine force pendant quelques semaines après; pendant que je rassemblais ainsi des forces, mes pensées couraient extrêmement sur cette Écriture, je te délivrerai, et l'impossibilité de ma délivrance pesait beaucoup sur mon esprit à Barr de mon

mais comme je me décourageais par de telles pensées, il m'est venu à l'esprit que je me suis tellement penché sur ma délivrance de l'affliction principale, que j'ai ignoré la délivrance que j'avais reçue; et j'ai été, pour ainsi dire, amené à me poser des questions telles que celles-ci, à savoir. N'ai-je pas été délivré, et merveilleusement aussi, de la maladie ? de l'état le plus pénible qui puisse être, et cela comme si affreux pour moi, et quel avis j'en avais pris ?

Avais-je fait ma part ? Dieu m'avait délivré, mais je ne l'avais pas glorifié ; c'est-à-dire que je ne l'avais pas reconnu et n'en étais pas reconnaissant en tant que Délivrance, et comment pourrais-je m'attendre à une plus grande Délivrance ?

Cela a beaucoup touché mon cœur, et immédiatement je me suis agenouillé et rendu grâce à Dieu à haute voix, pour ma guérison de ma maladie.

4 juillet. Le matin, j'ai pris la Bible, et en commençant par le Nouveau Testament, j'ai commencé à la lire sérieusement, et je me suis imposé de lire un moment chaque matin et chaque nuit, sans me lier au nombre de Chapitres, mais aussi longtemps que mes Pensées m'engageraient : Ce n'était pas longtemps après que je me suis mis sérieusement à ce Travail, mais j'ai trouvé mon Cœur plus profondément et sincèrement affecté par la Méchanceté de ma Vie passée : L'Impression de mon Rêve reviv 'd, et les mots, Toutes ces choses ne t'ont pas amené à la repentance, coururent sérieusement dans ma pensée : Je suppliais sincèrement Dieu de me donner la repentance, quand cela arriva providentiellement le jour même où, lisant l'Écriture, je suis venu à ces Paroles, Il est exalté comme Prince et Sauveur, pour donner la Repentance et pour donner la Rémission : J'ai jeté le Livre, et avec mon Cœur ainsi que mes Mains levées vers le Ciel, dans une sorte d'Extase de Joie, J'ai crié à haute voix, Jésus, toi Fils de David, Jésus, toi exalté Prince et Sauveur, donne-moi la Repentance !

C'était la première fois que je pouvais dire, dans le vrai sens des mots, que je priais de toute ma vie ; car maintenant je priais avec un sens de ma condition, et avec une véritable vision biblique de l'espérance fondée sur l'encouragement de la Parole de Dieu ; et à partir de ce moment, je puis dire, j'ai commencé à avoir l'espoir que Dieu m'entendrait.

Maintenant, j'ai commencé à interpréter les mots mentionnés ci-dessus, Appelez-moi, et je vous délivrerai, dans un sens différent de ce que j'avais jamais fait auparavant ; pour

alors je n'avais aucune notion de quoi que ce soit appelé délivrance, mais ma délivrance de la captivité dans laquelle j'étais; car bien que j'étais en effet en liberté dans la place, pourtant l'île était certainement une prison pour moi, et cela dans le pire sens du monde; mais maintenant j'ai appris à le prendre dans un autre sens : maintenant je repense à ma vie passée avec une telle horreur, et mes péchés paraissent si terribles, que mon âme ne cherchait rien de Dieu, mais la délivrance du fardeau de Culpabilité qui a emporté tout mon Confort : Quant à ma Vie Solitaire ce n'était rien ; Je n'ai même pas prié pour en être délivré, ni y penser ; Tout cela n'avait aucune considération en comparaison de ceci : et j'ajoute cette partie ici, pour faire entendre à quiconque la lira, que chaque fois qu'ils parviendront à un vrai sens des choses, ils trouveront la délivrance du péché une bien plus grande bénédiction que la délivrance. d'Affliction.

Mais laissant cette Partie, je retourne à mon Journal.

Ma condition commençait maintenant à être, bien que non moins misérable que ma façon de vivre, mais beaucoup plus facile à mon esprit ; et mes Pensées étant dirigées, par une lecture constante de l'Ecriture, et en priant Dieu, vers des choses d'une Nature supérieure : J'apporte beaucoup de Confort intérieur, dont jusqu'à présent je ne savais rien ; aussi, à mesure que ma santé et ma force revinrent, je m'efforçai de me fournir tout ce que je désirais, et de rendre mon mode de vie aussi régulier que possible.

Du 4 juillet au 24 juillet, j'ai été principalement employé à me promener avec mon fusil à la main, un peu et un peu, à la fois, comme un homme qui rassemblait ses forces après un accès de maladie : pour il est difficile d'imaginer à quel point j'étais bas et à quelle faiblesse j'étais réduit. L'application dont j'ai fait usage était parfaitement nouvelle, et peut-être que ce qui n'avait jamais guéri une fièvre auparavant, ne peut la recommander à personne de la pratiquer par cette expérience ; et bien qu'il ait emporté la crise, il a plutôt contribué à m'affaiblir; car j'ai eu des convulsions fréquentes dans mes nerfs et mes membres pendant un certain temps.

J'ai appris d'elle aussi ceci en particulier, qu'étant à l'étranger le pluvieux La saison a été la chose la plus pernicieuse qui puisse être pour ma santé, surtout dans ces pluies qui se sont terminées par des tempêtes et des ouragans de Vent; car comme le dans lequel est venu dans la saison sèche a toujours été le plus

accompagné de telles tempêtes, j'ai donc trouvé que la pluie était beaucoup plus dangereuse que la pluie qui tombait en septembre et octobre.

J'étais maintenant dans cette île malheureuse depuis plus de 10 mois, toute possibilité de délivrance de cette condition semblait m'être entièrement retirée ; et je croyais fermement qu'aucune forme humaine n'avait jamais mis le pied sur cet endroit. Ayant maintenant sécurisé mon habitation, comme je le pensais, pleinement dans mon esprit, j'avais un grand désir de faire une découverte plus parfaite de l'île, et pour voir quelles autres productions je pourrais trouver, dont je ne savais encore rien.

C'est le 15 juillet que j'ai commencé à prendre une étude plus particulière de l'île elle-même : j'ai d'abord remonté le ruisseau, où, comme je l'ai laissé entendre, j'ai amené mes radeaux sur le rivage ; J'ai trouvé après avoir parcouru environ deux milles, que la marée ne montait pas plus haut, et que ce n'était rien de plus qu'un petit ruisseau d'eau courante, et très frais et bon; mais ceci étant la saison sèche, il n'y avait presque pas d'eau dans certaines parties de celle-ci, du moins pas assez pour couler dans n'importe quel ruisseau, de manière à ce qu'elle puisse être perçue.

Sur la rive de ce ruisseau, j'ai trouvé de nombreuses savanes ou prés agréables; plaine, lisse et couverte d'herbe ; et sur les parties montantes d'eux à côté des terrains plus élevés, où l'eau, comme on pourrait le supposer, n'a jamais débordé, j'ai trouvé beaucoup de tabac, vert, et devenant une tige grande et très forte ; il y avait diverses autres plantes dont je n'avais aucune notion ou compréhension, et qui pourraient peut-être avoir des vertus propres, que je pourrais découvrir.

J'ai cherché la racine de manioc, dont les Indiens dans tout ce climat font leur pain, mais j'ai pu trouver que j'ai vu de grandes plantes d'Alloes, mais je ne les ai pas comprises. J'ai vu plusieurs cannes à sucre, mais sauvages, et pour la culture, imparfaites. Je me suis contenté de ces découvertes pour ce temps, et je suis revenu en pensant à quel cours je pourrais prendre pour connaître la vertu et la bonté de l'un des fruits ou des plantes que je devrais découvrir ; mais ne pouvait l'amener à aucune conclusion; car en bref, j'avais fait si peu d'observations pendant que j'étais au Brésil, que je savais peu de choses sur les plantes du champ, du moins très peu qui pourraient me servir à quelque but que ce soit maintenant dans ma détresse.

Le jour suivant, le 16, je remontai le même chemin, et après avoir fait quelque chose de plus loin que je n'étais allé la veille, je trouvai le ruisseau, et les savanes commencèrent à cesser, et le pays devint plus boisé qu'auparavant ; dans cette partie, j'ai trouvé différents fruits, et en particulier j'ai trouvé des Mellons sur le sol en grande abondance, et des raisins sur les arbres ; les vignes s'étaient en effet répandues sur les arbres, et les grappes de raisins étaient tout à l'heure dans leur prime, très mûres et riches : c'était une découverte surprenante, et j'en étais extrêmement contente ; mais j'ai été averti par mon expérience d'en manger avec parcimonie, me souvenant que lorsque j'étais à terre en Barbarie, la consommation de raisins tua plusieurs de nos hommes anglais qui y étaient esclaves, en les jetant dans les flux et les feavers : Mais j'ai trouvé un excellent usage pour ces raisins, et c'était de les sécher ou de les sécher au soleil, et de les garder comme des raisins secs ou des raisins secs sont conservés, ce que je pensais être, comme ils l'étaient en effet, aussi sains qu'agréables. à manger, quand il n'y aurait pas de raisins à avoir.

J'y ai passé toute cette soirée et je ne suis pas retourné dans mon habitation, qui, soit dit en passant, était la première nuit, si je puis dire, où j'avais couché de chez moi. Dans la nuit, j'ai pris mon premier appareil, et je me suis levé dans un arbre, où j'ai bien dormi, et le lendemain matin, j'ai procédé à ma découverte, voyageant près de quatre milles, comme je pourrais en juger par la longueur de la vallée, en gardant toujours plein nord, avec une crête de collines au sud et au nord de moi.

À la fin de ce mois de mars, je suis arrivé à une ouverture, où le pays semblait descendre vers l'ouest, et une petite source d'eau douce qui sortait du côté de la colline par moi, coulait dans l'autre sens, c'est-à-dire plein Est; et le pays apparaissait si frais, si vert, si florissant, tout étant dans une verdure constante, ou floraison printanière, qu'il ressemblait à un jardin planté.

Je suis descendu un peu sur le côté de cette délicieuse vallée, l'arpentant avec une sorte de plaisir secret, (bien que mélangé à mes autres pensées affligeantes) pour penser que tout cela était à moi, que j'étais roi et seigneur de tout ce pays. indéfectiblement, et avait un droit de possession ; et si je pouvais le transmettre, je pourrais l'avoir en héritage, aussi complètement que n'importe quel Lord of a Mannor en Angleterre. J'ai vu ici une abondance de cacaoyers, d'orangers et de citronniers,

et citronniers ; mais tous sauvages, et très peu portant des fruits, du moins pas alors : Cependant, les limes vertes que j'ai cueillies, étaient non seulement agréables à manger, mais très saines ; et j'ai ensuite mélangé leur jus avec de l'eau, ce qui l'a rendu très sain, très frais et rafraîchissant.

J'ai trouvé maintenant que j'avais assez d'affaires pour rassembler et ramener à la maison ; et j'ai résolu de constituer un magasin, aussi bien de raisins que de limes et de citrons, pour me fournir pour la saison des pluies, dont je savais qu'elle approchait.

Pour cela, j'ai cueilli un grand tas de raisins à un endroit, et un petit tas à un autre endroit, et une grande parcelle de limes et de citrons à un autre endroit ; et en emportant quelques-uns de chacun avec moi, je suis rentré chez moi et j'ai décidé de revenir et d'apporter un sac ou un sac, ou ce que je pourrais faire pour ramener le reste à la maison.

En conséquence, après avoir passé trois jours dans ce voyage, je suis rentré à la maison ; ainsi je dois maintenant appeler ma Tente et ma Caverne : Mais, avant que j'y sois arrivé, les Raisins étaient gâtés ; la richesse des fruits et le poids du jus les ayant brisés et meurtris, ils étaient bons à peu ou à rien ; quant aux Limes, ils étaient bons, mais je ne pouvais en apporter que quelques-uns.

Le jour suivant, étant le 19, j'y retournai, après m'avoir fait deux petits sacs pour ramener à la maison ma récolte. eux, je les ai tous trouvés éparpillés, piétinés et traînés, certains ici, certains là, et l'abondance mangée et dévorée. mais ce qu'ils étaient, je ne le savais pas.

Cependant, comme je l'ai trouvé là-bas, il n'y avait pas moyen de les mettre sur des tas et de les emporter dans un sac, mais d'une manière ils seraient détruits, et de l'autre manière ils seraient écrasés par leur propre poids. j'ai suivi un autre cours; car j'ai cueilli une grande quantité de raisins, et je les ai suspendus aux branches des arbres, afin qu'ils puissent sécher et sécher au soleil; et quant aux citrons verts et aux citrons, j'en rapportai autant que je pouvais bien en supporter.

Quand je suis rentré de ce voyage, j'ai contemplé avec grand plaisir la fécondité de cette vallée et l'agrément de la

Scituation, la sécurité contre les tempêtes de ce côté de l'eau et du bois, et conclu que j'avais choisi un endroit pour fixer ma demeure, qui était de loin la pire partie du pays. Dans l'ensemble, j'ai commencé à envisager de déplacer mon habitation; et chercher un as tout aussi sûr, comme là où j'étais maintenant scituata, si possible, dans cette partie agréable et fructueuse de l'île.

Cette Pensée a couru longtemps dans ma Tête, et je l'aimais beaucoup pendant un certain temps, l'Agréable de l'Endroit me tentant ; mais quand je suis venu à une vue plus proche de celui-ci, et de considérer que j'étais maintenant au bord de la mer, où il était au moins possible que quelque chose puisse arriver à mon avantage, et par le même mauvais sort qui m'a amené ici, pourrait amenez quelques autres Misérables malheureux au même Lieu ; et bien qu'il était peu probable qu'une telle chose se produise jamais, pourtant m'enfermer parmi les collines et les bois, au centre de l'île, c'était anticiper mon esclavage, et rendre une telle affaire non seulement improbable, mais Impossible; et que par conséquent je ne dois en aucun cas retirer.

Cependant, j'étais tellement amoureux de cet endroit, que j'y ai passé une grande partie de mon temps, pendant toute la partie restante du mois de juillet; et bien qu'à la réflexion, j'aie résolu comme ci-dessus de ne pas enlever, mais je me suis construit une petite sorte de tonnelle, et l'ai entouré à distance d'une clôture solide, étant une double haie, aussi haute que je pouvais atteindre , bien stak'd, et fill'd entre avec Brushwood ; et ici je restai très en sécurité, parfois deux ou trois Nuits ensemble, passant toujours dessus avec une Échelle, comme avant ; de sorte que je m'imaginais maintenant que j'avais ma maison de campagne et ma maison de la côte de la mer: et ce travail m'a conduit jusqu'au début du mois d'août.

Je venais de terminer ma clôture et je commençais à jouir de mon travail, mais les pluies sont arrivées et m'ont fait rester près de ma première habitation; car bien que je m'étais fait une tente comme l'autre, avec un morceau de voile, et que je l'avais très bien étalée; pourtant je n'avais pas l'Abri d'une Colline pour me protéger des Tempêtes, ni une Caverne derrière moi pour me retirer, quand les Pluies étaient extraordinaires.

Vers le début d'août, comme je l'ai dit, j'avais fini mon Bower et j'ai commencé à m'amuser. Le trois août, j'ai trouvé que les raisins que j'avais suspendus étaient parfaitement secs, et en effet, étaient d'excellents bons raisins secs du soleil; alors j'ai commencé à les descendre des Arbres, et c'était très

heureux que je l'aie fait; car les pluies qui suivirent les auraient gâtées, et j'avais perdu la meilleure partie de ma nourriture d'hiver ; car j'en avais plus de deux cents grosses grappes. A peine les avais-je tous descendus et ramenés la plupart d'entre eux à la maison dans ma grotte, mais il a commencé à pleuvoir, et à partir de là, qui était le 14 août, il a plu plus ou moins, chaque jour, jusqu'au Mi-octobre ; et parfois si violemment, que je ne pouvais pas sortir de ma grotte pendant plusieurs jours.

En cette saison, j'ai été très surpris de l'augmentation de ma famille ; J'avais été préoccupé par la perte d'un de mes chats, qui s'est enfui de moi, ou comme je pensais qu'il était mort, et je n'ai plus entendu parler d'elle, jusqu'à ce qu'à mon grand étonnement, elle soit revenue à la maison à propos de la fin d'août, avec trois chatons ; c'était d'autant plus étrange pour moi que j'avais tué un chat sauvage, comme je l'appelais, avec mon fusil ; pourtant j'ai pensé que c'était une sorte tout à fait différente de nos chats européens ; pourtant, les jeunes chats étaient du même genre de race domestique que l'ancien; et mes deux chats étant des femelles, j'ai pensé que c'était très étrange : mais de ces trois chats, j'ai ensuite été tellement harcelé avec des chats, que j'ai été forcé de les tuer comme de la vermine ou des bêtes sauvages, et de conduire autant que possible de ma Maison.

Du quatorze au vingt-six août, Pluie incessante, si bien que je ne pouvais pas bouger, et faisais maintenant très attention à ne pas être trop mouillé. Dans ce confinement, j'ai commencé à être à court de nourriture, mais en m'aventurant deux fois, j'ai un jour tué une chèvre, et le dernier jour, qui était le vingt-sixième, j'ai trouvé une très grosse tortue, qui était un régal pour moi, et ma Nourriture était réglée ainsi ; Je mange un bouquet de raisins secs pour mon petit-déjeuner, un morceau de chair de chèvre ou de tortue pour mon dîner grillé; car, pour mon grand malheur, je n'avais pas de vase pour faire bouillir ou mijoter quoi que ce soit ; et deux ou trois œufs de tortue pour mon souper.

Pendant ce confinement dans ma couverture, par la pluie, j'ai travaillé quotidiennement deux ou trois heures à agrandir ma grotte, et par degrés je l'ai travaillé vers un côté, jusqu'à ce que j'arrive à l'extérieur de la colline, et j'ai fait une Porte ou un Chemin de sortie, qui dépassait ma Clôture ou mon Mur, et ainsi j'entrais et sortais par ce Chemin; mais je n'étais pas parfaitement facile à mentir si ouvertement ; car, comme je m'étais administré auparavant, j'étais dans un enclos parfait, tandis que maintenant je pensais être exposé et ouvert à toute chose qui pourrait venir sur moi ; et pourtant je ne pouvais pas

percevais qu'il y avait quelque chose de vivant à craindre, la plus grande créature que j'avais encore vue sur l'île étant une chèvre.

Le 30 septembre, j'étais arrivé au malheureux anniversaire de mon débarquement. J'ai jeté les encoches sur mon poteau et j'ai découvert que j'avais été sur le rivage trois cent soixante-cinq jours. J'ai observé ce jour comme un jeûne solennel, le mettant à part pour l'exercice religieux, me prosternant sur le sol avec l'humiliation la plus grave, confessant mes péchés à Dieu, reconnaissant ses justes jugements sur moi et le priant d'avoir pitié de moi. , par Jésus-Christ; et n'ayant pas goûté le moindre rafraîchissement pendant douze heures, même jusqu'au coucher du soleil, je mangeai alors un Bisket Cake et une grappe de raisins, et allai me coucher, terminant la journée comme je l'avais commencée.

Pendant tout ce temps, je n'ai observé aucun jour de sabbat ; car comme au début je n'avais aucun sens de la religion dans mon esprit, j'avais après un certain temps omis de distinguer les semaines, en faisant une encoche plus longue que d'ordinaire pour le jour du sabbat, et ainsi je ne savais pas vraiment ce qu'étaient les jours. ; mais maintenant, ayant jeté les jours, comme ci-dessus, j'ai découvert que j'y étais depuis un an; je l'ai donc divisé en semaines, et j'ai mis à part chaque septième jour pour un sabbat; même si j'ai trouvé à la fin de mon compte, j'avais perdu un jour ou deux dans mon compte.

Une ligne après, mon encre a commencé à me manquer, et je me suis donc contenté de l'utiliser avec plus de parcimonie et de n'écrire que les événements les plus remarquables de ma vie, sans continuer un mémorandum quotidien d'autres choses.

La saison des pluies et la saison sèche commençaient maintenant à m'apparaître régulières, et j'appris à les diviser de manière à les prévoir en conséquence. Mais j'ai acheté toute mon expérience avant de l'avoir ; et ce que je vais raconter, a été l'une des expériences les plus décourageantes que j'ai faites du tout : j'ai mentionné que j'avais sauvé les quelques épis d'orge et de riz, que j'avais si étonnamment trouvés, comme J'ai pensé, d'eux-mêmes, et crois qu'il y avait environ trente tiges de riz, et environ vingt d'orge ; et maintenant je pensais que c'était le bon moment pour le semer après les pluies, le soleil étant dans sa position sud s'éloignant de moi.

En conséquence, j'ai déterré un morceau de terre aussi bien que j'ai pu avec ma pelle en bois, et en le divisant en deux parties, j'ai semé mon grain; mais pendant que je semais, il m'est venu par hasard à l'esprit que je ne voudrais pas tout semer d'abord, parce que je ne savais pas quand était le bon moment pour le faire ; j'ai donc semé environ les deux tiers de la semence, laissant environ une poignée de chaque.

Ce fut une grande consolation pour moi par la suite, que je l'aie fait, car pas un seul grain de ce que j'ai semé cette fois n'est venu à quoi que ce soit; pendant les mois secs suivants, la terre n'ayant pas eu de pluie après que la graine ait été semée, elle n'avait pas d'humidité pour aider sa croissance, et n'a jamais levé du tout, jusqu'à ce que la saison des pluies soit revenue, puis elle a poussé comme si elle avait été mais nouvellement semé.

Constatant que ma première graine n'a pas poussé, ce que j'imaginais facilement à cause de la sécheresse, je me suis battu pour un morceau de terrain plus humide pour faire un autre essai, et j'ai déterré un morceau de terrain près de ma nouvelle tonnelle, et j'ai semé le reste de ma semence en février, un peu avant l'équinoxe vernal ; et cela ayant les mois pluvieux de mars et d'avril pour l'arroser, a poussé très agréablement et a donné une très bonne récolte; mais n'ayant plus qu'une partie de la semence, et n'osant pas semer tout ce que j'avais, je n'en avais finalement qu'une petite quantité, ma récolte entière ne dépassant pas la moitié d'un pic de chaque espèce.

Mais par cette expérience je devins maître de mes affaires, et je sus exactement quand la bonne saison devait semer ; et que je pouvais m'attendre à deux périodes de semences et à deux récoltes chaque année.

Pendant que ce blé poussait, j'ai fait une petite découverte qui m'a été utile par la suite : Dès que les pluies ont cessé et que le temps a commencé à s'installer, c'est-à-dire vers le mois de novembre, j'ai fait une visite dans le pays pour mon Bower, où bien que je n'aie pas été quelques mois, pourtant j'ai trouvé toutes les choses telles que je les ai laissées. Le cercle ou double haie que j'avais fait n'était pas seulement ferme et entier ; mais les pieux que j'avais coupés de quelques arbres qui poussaient dans les environs, étaient tous tirés et poussés avec de longues branches, autant qu'un saule pousse habituellement la première année après avoir coupé sa tête. Je ne saurais dire de quel arbre l'appeler, d'où ces pieux ont été coupés. J'étais surpris, et pourtant très content, de voir pousser les jeunes arbres ; et je les ai taillés, et les ai amenés à grandir autant que je le pouvais; et il est à peine croyable à quel point ils sont devenus beaux en trois ans ; de sorte que bien que la haie fasse un cercle d'environ vingt-cinq

Des verges de diamètre, pourtant les arbres, car c'est ainsi que je pourrais maintenant les appeler, le couvraient bientôt ; et c'était une ombre complète, suffisante pour loger sous toute la saison sèche.

Cela m'a fait décider de couper d'autres pieux et de me faire une haie comme celle-ci dans un demi-cercle autour de mon mur; je veux dire celle de ma première Demeure, ce que j'ai fait ; et plaçant les arbres ou pieux dans une double rangée, à environ huit mètres de distance de ma première clôture, ils ont poussé actuellement, et ont d'abord été une belle couverture pour mon habitation, et ensuite ont servi également pour une défense, comme je l'observerai. dans son ordonnance.



Chapter XI

Robinson fait un tour pour explorer son île - employé dans la vannerie

je , Que les saisons de l'année pourraient généralement être divisées, non en été et en hiver, comme en Europe ; mais dans le Les saisons des pluies et les saisons sèches, qui étaient généralement ainsi,

Mi-février, mars, mi-avril,
pluvieux, le soleil étant alors sur ou près de l'équinoxe.
Mi-avril, mai, juin, juillet, mi-août, sec,
le soleil étant alors au nord de la ligne.
Mi-Août, Septembre, Mi-October,
Pluvieux, le Soleil étant alors revenu.
Mi-octobre, novembre, décembre, janvier, mi-février,
sec, le soleil étant alors au sud de la ligne.

La saison des pluies durait parfois plus ou moins longtemps, selon que les vents soufflaient ; mais c'était l'observation générale que j'ai faite : Après avoir trouvé par expérience, la mauvaise conséquence d'être à l'étranger sous la pluie.

J'ai pris soin de me munir d'avance de provisions, afin de ne pas être obligé de sortir ; et je me suis assis à l'intérieur des portes autant que possible pendant les mois humides.

Cette fois, j'ai trouvé beaucoup d'emploi (et très approprié aussi au temps) car j'ai trouvé une grande occasion de beaucoup de choses dont je n'avais aucun moyen de me fournir, mais par un dur travail et une application constante ; en particulier, j'ai essayé de nombreuses façons de me faire un panier, mais toutes les brindilles que j'ai pu obtenir pour le but se sont avérées si cassantes qu'elles ne feraient rien. Il s'est avéré d'un excellent avantage pour moi maintenant, que lorsque j'étais un garçon, j'avais l'habitude de prendre un grand plaisir à me tenir chez un vannier, dans la ville où mon père vivait, pour les voir faire leurs articles en osier ; et étant comme les garçons le sont habituellement, très officieux pour aider, et un grand observateur de la manière dont ils travaillaient ces choses, et prêtant parfois un coup de main, j'avais par ce moyen une pleine connaissance des méthodes de celui-ci, que je ne voulais rien mais les Matériaux ; quand il m'est venu à l'esprit que les brindilles de cet arbre d'où j'ai coupé mes pieux qui ont poussé, pourraient peut-être être aussi dures que les saules, les saules et les osiers en Angleterre, et j'ai résolu d'essayer.

En conséquence, le lendemain, je suis allé à ma maison de campagne, comme je l'appelais, et coupant quelques-unes des plus petites brindilles, je les ai trouvées à mon but autant que je pouvais le désirer; sur quoi je suis venu la fois suivante préparé avec une hachette pour en couper une quantité, que j'ai bientôt trouvée, car il y en avait une grande abondance; ceux-ci, je les ai mis à sécher dans mon cercle ou ma haie, et quand ils étaient aptes à être utilisés, je les ai portés dans ma grotte, et ici pendant la prochaine saison, je me suis employé à les fabriquer, aussi bien que je pouvais, un grand nombre de paniers, à la fois pour transporter de la terre, ou pour transporter ou déposer n'importe quelle chose comme j'en avais l'occasion; et bien que je ne les aie pas finis très bien, je les ai rendus suffisamment utilisables pour mon dessein; et ainsi plus tard j'ai pris soin de ne jamais être sans eux; et à mesure que ma vaisselle en osier se décomposait, j'en fabriquai davantage, en particulier, je fabriquai de solides paniers profonds pour y placer mon maïs au lieu de sacs, lorsque j'en viendrais à en avoir une quantité quelconque.

Ayant maîtrisé cette difficulté et employé un monde de temps à ce sujet, je me suis agité pour voir si possible comment pourvoir à deux besoins: je n'avais pas de vaisseaux pour contenir une chose liquide, à l'exception de deux gouttes qui étaient presque pleines de rhum, et quelques bouteilles en verre, certaines de la taille commune, et d'autres qui étaient des bouteilles carrées, pour la tenue des eaux, des spiritueux, etc. Je n'avais pas même un pot pour faire bouillir n'importe quoi, à l'exception d'une grande bouilloire, que j'ai sauvée du navire, et qui était trop grande pour l'usage que je le désirais, à savoir. Pour faire du bouillon et faire mijoter un peu de viande par lui-même. La deuxième chose que j'aurais voulu avoir, c'était une pipe à tabac; mais il m'était impossible d'en faire un, cependant, j'ai enfin trouvé un Contrivance pour ça aussi.

Je me suis employé à planter mes deuxième rangées de pieux ou de pieux et dans cet osier à travailler tout l'été ou la saison sèche, lorsqu'une autre entreprise m'a pris plus de temps qu'on ne pouvait imaginer que je pouvais épargner.

J'ai mentionné auparavant que j'avais un grand esprit pour voir toute l'île, et que j'avais remonté le ruisseau, et ainsi de suite jusqu'à l'endroit où j'ai construit ma tonnelle, et où j'avais une ouverture tout à fait sur la mer. l'autre côté de la Île; J'ai maintenant résolu de voyager tout à fait Cross jusqu'au rivage de la mer de ce côté; prenant donc mon fusil, une hache et mon chien, et une plus grande quantité de Powder and Shot que d'habitude, avec deux Bisket Cakes et un grand tas de Raisins secs dans mon sac pour mon magasin, j'ai commencé mon voyage; quand j'avais passé la vallée où se tenait ma tonnelle comme ci-dessus, je suis arrivé à vue de la mer, pour

l'ouest, et comme le jour était très clair, j'ai assez aperçu la terre, soit une île, soit un continent, je ne saurais le dire ; mais il était très haut, s'étendant de l'ouest jusqu'au WSW à une très grande distance; à mon avis, il ne pouvait pas être à moins de quinze ou vingt lieues.

Je ne pourrais pas dire quelle partie du monde cela pourrait être, sinon que je sais que cela doit être une partie de l'Amérique, et comme j'en ai conclu par toutes mes observations, doit être près des dominions espagnols, et peut-être était-il tout habité par des sauvages, où si j'avais atterri, j'aurais été dans un état pire que je ne l'étais maintenant ; et par conséquent j'ai acquiescé aux dispositions de la Providence, que je commençais maintenant à posséder et à croire qu'elles ordonnaient chaque chose pour le mieux; Je dis, j'ai apaisé mon esprit avec cela, et je suis parti m'affliger de souhaits infructueux d'être là.

En outre, après quelque pause sur cette affaire, j'ai considéré que si cette terre était la côte espagnole, je verrais certainement, une fois ou l'autre, quelque navire passer ou repasser d'une manière ou d'une autre ; mais sinon, alors c'était la Côte Sauvage entre le Pays Espagnol et le Brésil, qui sont en effet les pires des Sauvages ; car ce sont des cannibales ou des mangeurs d'hommes, et ils ne manquent pas de tuer et de dévorer tous les corps humains qui tombent entre leurs mains.

Avec ces considérations, j'avançai très tranquillement, je trouvai ce côté de l'île où j'étais maintenant, beaucoup plus agréable que le mien, les champs ouverts ou de savane doux, ornés de fleurs et d'herbe, et pleins de très beaux bois. J'ai vu Abondance de perroquets, et j'aurais bien voulu en attraper un, si possible l'avoir gardé pour l'apprivoiser, et lui avoir appris à me parler. Après quelques peines, j'ai attrapé un jeune perroquet, car je l'ai renversé avec un bâton, et l'ayant récupéré, je l'ai ramené à la maison; mais il m'a fallu quelques années avant de pouvoir le faire parler ; cependant, je lui ai enfin appris à m'appeler par mon nom très familièrement : mais l'accident qui s'ensuivra, même si ce n'est qu'une bagatelle, sera très divertissant à sa place. .

J'ai été extrêmement diverti par ce voyage: j'ai trouvé dans les terres basses des lièvres, comme je les pensais, et des renards, mais ils différaient grandement de toutes les autres espèces que j'avais rencontrées; je ne pouvais pas non plus me contenter de les manger, même si j'en avais tué plusieurs : mais je n'avais pas besoin d'être ventreux ; car je n'avais pas besoin de nourriture, et de celle qui était très bonne aussi ; en particulier ces trois sortes, à savoir les chèvres, les pigeons et la tortue ou la tortue ; qui,

ajouté à mes raisins, Leaden-hall Market n'aurait pas pu fournir une meilleure table que moi, en proportion de la compagnie; et bien que mon café ait été assez déplorable, j'avais pourtant une grande raison d'être reconnaissant, que je n'ai été poussé à aucune extrémité pour la nourriture; mais plutôt Plenty, même aux Dainties.

Je n'ai jamais voyagé dans ce voyage au-delà de deux milles en une journée, ou à peu près ; mais j'ai fait tant de détours et de retours pour voir quelles découvertes je pouvais faire, que je suis arrivé assez fatigué à l'endroit où j'ai résolu de m'asseoir toute la nuit; et ensuite, soit je me reposai dans un arbre, soit je m'entourai d'une rangée de pieux dressés dans le sol, soit d'un arbre à l'autre, soit de manière à ce qu'aucune créature sauvage ne puisse venir à moi sans me réveiller.

Dès que je suis arrivé au bord de la mer, j'ai été surpris de voir que j'avais pris mon terrain sur le pire côté de l'île ; car ici, en effet, le rivage était couvert d'innombrables tortues, tandis que de l'autre côté je n'en avais trouvé que trois en un an et demi. Il y avait aussi un nombre infini de volailles, de plusieurs espèces, certaines que j'avais vues, et d'autres que je n'avais pas vues auparavant, et beaucoup d'entre elles étaient de très bonne viande ; mais ceux dont je ne connaissais pas les noms, à l'exception de ceux qu'on appelait Pingouins.

J'aurais pu en tirer autant que je voulais, mais j'ai été très économe de ma poudre et de ma balle; et j'avais donc plus d'esprit pour tuer une chèvre, si je le pouvais, dont je pourrais mieux me nourrir ; et bien qu'il y ait beaucoup de chèvres ici plus que de mon côté de l'île, c'est pourtant avec beaucoup plus de difficulté que je pouvais m'en approcher, le pays étant plat et uni, et elles m'ont vu beaucoup plus tôt que lorsque j'étais sur la colline.

J'avoue que ce côté du pays était beaucoup plus agréable que le mien, mais pourtant je n'avais pas la moindre envie de m'éloigner ; car, comme j'étais fixé dans mon habitation, il m'est devenu naturel, et il m'a semblé tout le temps que j'étais ici, d'être comme en voyage et de chez moi. Cependant, j'ai voyagé le long de la Rivage de la mer, vers l'est, je suppose environ douze milles ; et la mise en place d'un grand pôle sur le rivage pour une marque, j'ai conclu que je retournerais à la maison; et que le prochain voyage que j'entreprendrais se ferait de l'autre côté de l'île, à l'est de ma demeure, et ainsi de suite jusqu'à ce que je revienne à mon poste, dont à sa place.

J'ai pris un autre chemin pour revenir que celui que j'ai suivi, pensant que je pourrais facilement garder toute l'île à ma vue, que je ne pouvais pas manquer de trouver ma première demeure en visitant le pays; mais je me suis trouvé trompé; car étant venu à environ deux ou trois milles, je me suis trouvé descendu dans une très grande vallée ; mais tellement entouré de collines, et ces collines couvertes de bois, que je ne pouvais pas voir quelle était ma voie par une direction autre que celle du soleil, ni même alors, à moins que je ne connaisse très bien la position du soleil à ce moment-là du jour.

Il est arrivé à mon autre malheur, que le temps s'est avéré brumeux pendant trois ou quatre jours, alors que j'étais dans cette vallée ; et ne pouvant voir le soleil, j'errais très mal à l'aise, et finalement j'étais obligé de découvrir le bord de la mer, de chercher mon poste et de revenir par le même chemin que j'avais suivi ; et ensuite, par des journées faciles, je suis retourné chez moi, le temps étant extrêmement chaud, et mon fusil, mes munitions, ma hachette et d'autres choses très lourdes.



Chapter XII

retourne dans sa grotte - Ses travaux agricoles

Je et son succès Chien : J'avais un grand esprit pour le ramener à la maison si je le pouvais ; car je m'étais souvent demandé s'il ne serait pas possible d'avoir un chevreau ou deux, et d'élever ainsi une race de chèvres apprivoisées, qui pourraient me fournir quand ma poudre et ma grenaille seraient épuisées.

J'ai fait un collier à cette petite créature, et avec une ficelle que j'ai faite d'un fil de corde, que je portais toujours sur moi, je l'ai conduit, bien qu'avec quelque difficulté, jusqu'à ce que j'arrive à ma tonnelle, et là je l'ai enfermé, et je l'ai laissé ; car j'étais très impatient d'être à la maison, d'où j'avais été absent plus d'un mois.

Je ne peux exprimer quelle satisfaction ce fut pour moi d'entrer dans mon ancien clapier et de m'allonger dans mon lit-hamac. Ce petit voyage errant, sans lieu de résidence fixe, m'avait été si désagréable que ma propre maison, comme je l'appelais moi-même, c'était pour moi une colonie parfaite, comparée à celle-là ; et cela rendait tout ce qui m'entourait si confortable, que j'étais résolu à ne plus jamais m'en éloigner, alors que ce devrait être mon lot de rester sur l'île.

Je me reposai ici une semaine, pour me reposer et me régaler après mon long voyage ; pendant laquelle, la majeure partie du temps a été prise dans la lourde affaire de faire une cage pour mon sondage, qui commençait maintenant à être un simple domestique et à me connaître très bien. Alors j'ai commencé à penser au pauvre gosse, que j'avais parqué dans mon petit cercle, et j'ai décidé d'aller le chercher à la maison, ou de lui donner de la nourriture ; en conséquence je suis allé, et l'ai trouvé où je l'ai laissé ; car en effet il ne pouvait pas sortir, mais presque affamé par manque de nourriture : je suis allé couper des arcs d'arbres et des branches d'arbustes tels que je pouvais trouver, et je l'ai jeté par-dessus, et après l'avoir nourri, j'ai ty'd comme je l'ai fait auparavant, pour l'emmener ; mais il était si docile à avoir faim, que je n'avais pas besoin de l'avoir lié ; car il me suivait comme un chien ; et à mesure que je la nourrissais continuellement, la Créature devenait si aimante, si do

fond, qu'il est devenu à partir de ce temps l'un de mes Domesticks aussi, et ne me quitterait plus après.

La saison des pluies de l'équinoxe d'automne était maintenant arrivée, et j'ai observé le 30 septembre de la même manière solennelle qu'auparavant, étant l'anniversaire de mon débarquement sur l'île, y étant maintenant depuis deux ans, et plus aucune perspective d'être délivré, que le premier jour où j'y suis venu. J'ai passé toute la journée en remerciements humbles et reconnaissants des nombreuses miséricordes merveilleuses dont ma condition solitaire a été accompagnée, et sans lesquelles elle aurait pu être infiniment plus misérable. J'ai donné d'humbles et chaleureux remerciements que Dieu avait eu le plaisir de me découvrir, même qu'il était possible que je sois plus heureux dans cette condition solitaire, que je n'aurais dû l'être dans une liberté de société et dans tous les plaisirs de la vie. le monde. Qu'il pouvait me combler pleinement les déficiences de mon état solitaire et le manque de société humaine par sa présence et les communications de sa grâce à mon âme, me soutenant, me réconfortant et m'encourageant à dépendre de sa providence ici, et l'espoir de sa présence éternelle dans l'au-delà.

C'est alors que je commençai sensiblement à sentir à quel point cette Vie que je menais maintenant était, avec toutes ses Circonstances misérables, que la Vie méchante, maudite, abominable que je menais toute la partie passée de mes Jours ; et maintenant j'ai changé à la fois mes peines et mes joies; mes désirs mêmes ont changé, mes affections ont changé leurs rafales, et mes délices étaient parfaitement nouveaux, par rapport à ce qu'ils étaient lors de ma première venue, ou en effet pour les deux années passées.

Avant, pendant que je me promenais, soit pour ma chasse, soit pour voir le Pays, l'angoisse de mon âme à ma condition, éclaterait sur moi tout à coup, et mon cœur même mourrait en moi, à penser à la les Bois, les Montagnes, les Déserts où j'étais ; et comment j'étais un prisonnier enfermé avec les barres et les verrous éternels de l'océan, dans un lieu inhabité Désert, sans rédemption : Au milieu des plus grands calmes de mon esprit, cela éclaterait sur moi comme une tempête, et me ferait tordre les mains et pleurer comme un enfant : Parfois, cela me prendrait au milieu de mon travail. , et je m'asseyais immédiatement et soupirais, et regardais le sol pendant une heure ou deux ensemble ; et c'était encore pire

moi; car si je pouvais fondre en larmes, ou m'évacuer par des mots, cela partirait, et le chagrin s'étant épuisé s'atténuerait.

Mais maintenant j'ai commencé à m'exercer avec de nouvelles Pensées ; Je lis quotidiennement la Parole de Dieu et j'en applique toutes les consolations à mon état actuel. Un matin, étant très triste, j'ai ouvert la Bible sur ces paroles, je ne te quitterai jamais, ni ne t'abandonnerai; il s'est immédiatement produit que ces mots m'étaient adressés, sinon pourquoi devraient-ils être dirigés de telle manière, juste au moment où je pleurais sur ma condition, comme un abandonné de Dieu et de l'homme ? Eh bien, dis-je, si Dieu ne m'abandonne pas, de quelle mauvaise conséquence cela peut-il être, ou qu'importe, si le monde m'abandonne tous, voyant d'un autre côté, si j'avais tout le monde et perdais la faveur et la bénédiction de Dieu, il n'y aurait pas de comparaison dans la perte.

À partir de ce moment, j'ai commencé à conclure dans mon esprit qu'il m'était possible d'être plus heureux dans cette condition solitaire abandonnée, qu'il n'était probable que je l'aurais jamais été dans tout autre état particulier du monde ; et avec cette Pensée, j'allais rendre grâce à Dieu de m'avoir amené à cet endroit.

Je ne sais pas ce que c'était, mais quelque chose a choqué mon esprit à cette pensée, et je n'osais pas dire les mots : comment peux-tu être un tel hypocrite, (ai-je dit, même de manière audible) pour prétendre être reconnaissant pour une condition, qui quelle que soit la manière dont tu t'efforces d'être satisfaite, tu préférerais prier de tout cœur pour en être délivrée; alors je m'arrêtai là : mais même si je ne pouvais pas le dire, je remerciais Dieu d'être là ; pourtant j'ai sincèrement remercié Dieu de m'avoir ouvert les yeux, par toutes les providences affligeantes, pour voir l'ancienne condition de ma vie, et pour pleurer ma méchanceté et me repentir. Je n'ai jamais ouvert la Bible ni ne l'ai fermée, mais mon âme même en moi, bénie Dieu d'avoir dirigé mon ami en Angleterre, sans aucun ordre de ma part, pour l'emballer parmi mes biens ; et pour m'avoir aidé ensuite à le sauver de l'épave du navire.

Ainsi, et dans cette disposition d'esprit, j'ai commencé ma troisième année: et bien que je n'aie pas donné au lecteur le problème d'un récit si particulier de mon Fonctionne cette année comme le premier ; pourtant, en général, on peut observer que j'étais très rarement oisif; mais ayant régulièrement partagé mon Temps, selon le

plusieurs emplois quotidiens qui étaient devant moi, tels que, premièrement, mon devoir envers Dieu et la lecture des Écritures, que je mettais constamment à part un certain temps trois fois par jour. Deuxièmement, le départ à l'étranger avec mon Gun for Food, qui me prenait généralement trois heures par matin, quand il ne pleuvait pas. Troisièmement, la commande, la salaison, la conservation et la cuisson de ce que j'avais tué ou attrapé pour mon approvisionnement ; ceux-ci occupaient une grande partie de la journée ; aussi faut-il considérer qu'au milieu du Jour où le Soleil était au Zénith, la Violence de la Chaleur était trop grande pour être attisée ; de sorte qu'environ quatre heures du soir étaient tout le temps pendant lequel je pouvais être supposé travailler ; avec cette exception, que parfois je changeais mes heures de chasse et de travail, et que j'allais travailler le matin, et à l'étranger avec mon fusil l'après-midi.

À ce court temps accordé au travail, je désire que l'on puisse ajouter l'extrême pénibilité de mon travail ; les nombreuses heures qui, faute d'outils, d'aide et de compétence, chaque chose que j'ai faite, a pris de mon temps : par exemple, j'étais plein deux et quarante jours, ce qui me faisait une planche pour une longue étagère, ce qui Je voulais dans ma Cave; tandis que deux scieurs avec leurs outils et un puits de sciage en auraient coupé six du même arbre en une demi-journée.

Mon cas était celui-ci, ce devait être un grand arbre, qui devait être coupé, parce que mon conseil devait être large. Cet arbre, j'ai été trois jours à l'abattre, et deux autres à couper les arcs et à le réduire en rondin ou morceau de bois. Avec un hachage et un découpage inexprimables, j'en ai réduit les deux côtés en copeaux, jusqu'à ce qu'il commence à être assez léger pour bouger; puis je l'ai tourné et j'en ai fait un côté lisse et plat, comme une planche d'un bout à l'autre; puis, tournant ce côté vers le bas, coupez l'autre côté, jusqu'à ce que j'aie amené la planche à environ trois pouces d'épaisseur et lisse des deux côtés. N'importe qui peut juger du travail de mes mains dans un tel ouvrage; mais le travail et la patience m'ont porté à travers cela et bien d'autres choses : je n'observe ceci en particulier, que pour montrer, la raison pour laquelle tant de mon temps est parti avec si peu de travail, à savoir que ce qui pourrait être un peu pour être fait avec de l'aide et des outils, c'était un travail immense, et il fallait un temps prodigieux pour le faire seul et à la main.

Mais malgré cela, avec patience et travail, j'ai traversé beaucoup de choses; et en effet tout ce que mes circonstances m'ont rendu nécessaire de faire, comme il apparaîtra par ce qui suit.

J'étais maintenant, dans les mois de novembre et décembre, attendant ma récolte d'orge et de riz. Le sol que j'avais fumé ou creusé pour eux n'était pas grand ; car, comme je l'ai observé, ma semence de chacun n'était pas au-dessus de la quantité d'un demi-pic; car j'avais perdu une récolte entière en semant pendant la saison sèche; mais maintenant ma récolte promettait très bien, quand tout à coup je me suis rendu compte que j'étais en danger de tout perdre à nouveau par des ennemis de plusieurs sortes, qu'il était à peine possible de m'en empêcher; comme d'abord, les chèvres et les créatures sauvages que j'appelais des lièvres qui goûtaient la douceur de la lame, s'y couchaient nuit et jour, dès qu'elle se levait, et la mangeaient si près qu'elle n'avait pas le temps de tirer dans Stalk.

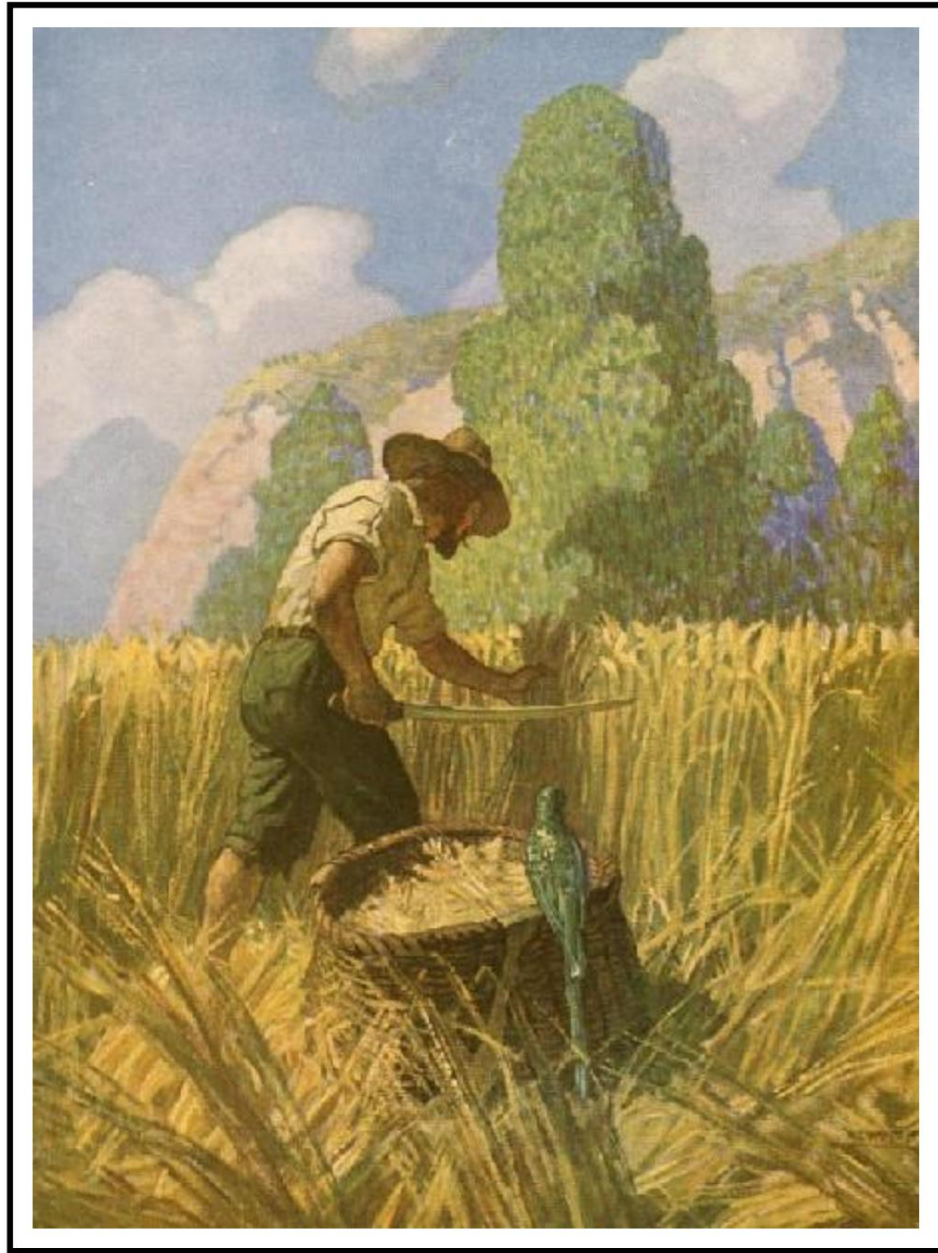
Je n'ai vu aucun remède à cela, mais en faisant une enceinte avec une haie, ce que j'ai fait avec beaucoup de travail; et d'autant plus qu'il fallait de la vitesse. Cependant, comme ma terre arable n'était que petite, adaptée à ma récolte, je l'ai eue totalement bien clôturée, en environ trois semaines; et tirant sur certaines des créatures pendant la journée, j'ai placé mon chien pour le garder pendant la nuit, l'attachant à un pieu à la porte, où il se tenait debout et aboyait toute la nuit; ainsi, en peu de temps, les ennemis ont abandonné le lieu, et le maïs est devenu très fort, et bien, et a commencé à mûrir rapidement.

Mais comme les bêtes m'ont ruiné auparavant, alors que mon maïs était dans la lame; ainsi les Oiseaux étaient aussi susceptibles de me ruiner maintenant, quand c'était dans l'Oreille ; car passant par la place pour voir comment elle prospérait, j'ai vu ma petite récolte entourée de poules de je ne sais combien de sortes, qui se tenaient comme si elles guettaient jusqu'à ce que je sois parti: j'ai immédiatement laissé voler parmi elles (car j'ai toujours j'avais mon fusil avec moi) je n'avais pas plus tôt tiré, mais il se leva un petit nuage de volailles, que je n'avais pas du tout vu, du milieu du maïs lui-même.

Cela me toucha sensiblement, car je prévoyais qu'en quelques jours ils dévoreraient tous mes espoirs, que je serais affamé et que je ne serais jamais capable de récolter du tout, et que faire, je ne saurais le dire. : Cependant, j'ai résolu de ne pas perdre mon maïs, si possible, même si je devrais le surveiller nuit et jour. En premier lieu, j'y suis allé pour voir quel dommage était déjà fait, et j'ai constaté qu'ils en avaient gâté une bonne partie, mais que comme il était encore trop vert pour

eux, la perte n'était pas si grande, mais que le reste était comme être une bonne récolte s'il pouvait être sauvé.

Je suis resté près de lui pour charger mon fusil, puis en m'éloignant, je pouvais facilement voir les voleurs assis sur tous les arbres autour de moi, comme s'ils attendaient seulement que je sois parti, et l'événement l'a prouvé. car comme je m'éloignais comme si j'étais parti, je ne fus pas plus tôt hors de leur vue, mais ils retombèrent un à un dans le Corn. J'étais tellement provoqué que je ne pouvais pas avoir la patience de rester jusqu'à ce qu'il y en ait plus, sachant que chaque grain qu'ils mangent maintenant, était, pour ainsi dire, un peck-pain pour moi dans la conséquence ; mais venant à la haie, j'ai tiré de nouveau, et j'en ai tué trois. C'était ce que je souhaitais; ainsi je les ai pris, et les ai servis pendant que nous servons les voleurs notoires en Angleterre, (c. il est impossible d'imaginer presque, que ceci devrait avoir un tel effet, comme il a eu ; car non seulement les volailles ne viendraient pas au maïs, mais en bref elles ont abandonné toute cette partie de l'île, et je ne pourrais jamais voir un oiseau près de la place tant que mes épouvantails y resteraient.



Cela m'a beaucoup plu, vous pouvez en être sûr, et à propos de la dernière fin de Décembre, qui était notre deuxième récolte de l'année, j'ai récolté ma récolte.

... Je l'ai récolté à ma façon, car je n'ai coupé que les oreilles, et je l'ai emporté dans un grand panier que j'avais fait... J'ai été tristement mis à la recherche d'une faux ou d'un sicle pour le couper, et tout ce que je pouvais faire était d'en faire un aussi bien que possible avec l'une des épées larges ou des coutelas que j'avais gardées parmi les armes du navire. Cependant, comme ma première récolte n'était que petite, je n'eus pas beaucoup de difficulté à la couper ; bref, je l'ai récolté à ma façon, car j'ai cou

rien que les oreilles, et je l'ai emporté dans un grand panier que j'avais fait, et ainsi je l'ai frotté avec mes mains; et à la fin de toutes mes récoltes, j'ai trouvé que de ma moitié de graine, j'avais près de deux boisseaux de riz, et au-dessus de deux boisseaux et la moitié d'orge, c'est-à-dire, par ma conjecture, car je n'avais pas Mesurez à ce moment-là.

Cependant, ce fut pour moi un grand encouragement, et je prévoyais qu'avec le temps, il plairait à Dieu de me fournir du pain. mon maïs, ou bien comment le nettoyer et le séparer ; ni s'il est transformé en farine, comment en faire du pain, et si comment le faire, je ne savais pas comment le cuire; ces choses étant ajoutées à mon désir d'avoir une bonne quantité pour le magasin, et d'assurer un approvisionnement constant, j'ai résolu de ne goûter aucune de cette récolte mais de la conserver toute pour la semence contre la prochaine saison, et en attendant d'employer toutes mes études et mes heures de travail à accomplir ce grand travail de me procurer du blé et du pain.

On pourrait dire avec vérité que maintenant je travaillais pour mon pain ; c'est un peu merveilleux, et ce à quoi je crois que peu de gens ont beaucoup pensé, (à savoir) l'étrange multitude de petites choses nécessaires pour fournir, produire, sécher, habiller, fabriquer et finir cet article de pain.

Moi qui étais réduit à un simple état de nature, j'ai trouvé cela à mon découragement quotidien, et j'en ai été rendu de plus en plus sensible à chaque heure, même après avoir reçu la première poignée de semence de maïs, qui, comme je l'ai dit, est venu à l'improviste, et même à une surprise.

Premièrement, je n'avais pas de charrue pour retourner la terre, pas de bêche ou de pelle pour la creuser. Eh bien, je l'ai conquis en fabriquant une bêche en bois, comme je l'ai observé auparavant ; mais cela n'a fait mon travail que d'une manière en bois, et bien que cela m'ait coûté beaucoup de jours pour le faire, mais faute de fer, non seulement il s'est usé plus tôt, mais il a rendu mon travail le plus difficile et l'a fait être exécuté d bien pire.

Cependant, j'ai supporté cela, et je me suis contenté de le régler avec Patience, et de supporter la méchanceté de la Performance. Quand le maïs a été semé, je n'avais pas de herse, mais j'ai été obligé de passer par-dessus moi-même et de traîner un grand

lourde branche d'un arbre dessus, pour le gratter, comme on peut l'appeler, plutôt que de le râtelier ou de le herser.

Quand il grandissait et grandissait, j'ai déjà observé combien de choses je voulais, le clôturer, le sécuriser, le tondre ou le récolter, le soigner et le ramener à la maison, le battre, le séparer de la paille et le sauver. Ensuite, j'ai voulu un moulin pour le moudre, des tamis pour le préparer, de la levure et du sel pour en faire du pain, et un four pour le cuire, et pourtant je me suis passé de toutes ces choses, comme on le verra ; et pourtant le maïs était pour moi aussi un confort et un avantage inestimables.

Tout cela, comme je l'ai dit, me rendait tout laborieux et ennuyeux, mais pour lequel il n'y avait aucune aide; mon temps n'était pas non plus une grande perte pour moi, parce que, comme je l'avais divisé, une certaine partie de celui-ci était chaque jour affectée à ces travaux; et comme je résolu de n'utiliser aucun du maïs pour le pain jusqu'à ce que j'en ai eu une plus grande quantité par moi, j'ai eu les six mois suivants pour m'appliquer entièrement par le travail et l'invention pour me fournir des ustensiles appropriés pour l'exécution de tous les Opérations nécessaires pour rendre le Maïs (quand je l'avais) propre à mon usage.



Chapter XIII

Sa fabrication de poterie et d'artifices pour la cuisson du pain

B, Je devais préparer plus de terre, car j'avais maintenant assez de semence pour semer au-dessus d'un acre de terrain. Avant de faire cela, j'avais au moins une semaine de travail pour me faire une bêche, qui, quand elle fut faite, n'était vraiment qu'une piètre qualité, et très lourde, et nécessitait le double de travail pour travailler avec elle; cependant je suis passé par là, et j'ai semé ma graine dans deux grands morceaux de terrain plats, aussi près de ma maison que je pouvais les trouver à mon esprit, et les ai clôturés avec une bonne haie, dont les pieux étaient tous coupés de ce bois que j'avais planté auparavant, et je savais qu'il pousserait, de sorte que dans un an, je savais que je devrais avoir une haie vive ou vivante, qui ne demanderait que peu de réparation. Ce travail n'était pas assez petit pour me prendre moins de trois mois, car une grande partie de ce temps était de la saison des pluies, quand je ne pouvais pas aller à l'étranger.

À l'intérieur des portes, c'est-à-dire lorsqu'il pleuvait et que je ne pouvais pas sortir, j'ai trouvé un emploi aux occasions suivantes ; observant toujours que pendant tout le temps que j'étais au travail, je me suis distrait en parlant à mon perroquet et en lui apprenant à parler, et je lui ai rapidement appris à connaître son propre nom et enfin à le prononcer assez fort POL , qui était le premier mot que j'ai jamais entendu prononcé dans l'île par une autre bouche que la mienne. Ce n'était donc pas mon travail, mais un assistant à mon travail, car maintenant, comme je l'ai dit, j'avais un grand emploi sur mes mains, comme suit, (à savoir) j'avais longtemps étudié par certains moyens ou autres, pour faire moi-même des vases en terre, que je désirais vraiment ardemment, mais je ne savais pas où les trouver : cependant, compte tenu de la chaleur du climat, je ne doutais pas que si je pouvais trouver une telle argile, je pourrais en gâcher quelques-uns. tel pot, qui pourrait, étant séché au soleil, être assez dur et assez fort pour supporter d'être manipulé et pour contenir toute chose qui était sèche et qui devait être conservée ainsi ; et comme cela était nécessaire dans la préparation du maïs, de la farine, etc., ce qui était la chose sur laquelle j'étais, j'ai résolu d'en faire aussi gros que possible, et aptes seulement à se tenir debout comme Jarrs pour contenir ce qui devait y être mis. .

Le Lecteur me plaindrait, ou plutôt se moquerait de moi, de dire combien de manières maladroites j'ai prises pour élever cette Pâte, quelle bizarrerie difforme et laide

choses que j'ai faites, combien d'entre elles sont tombées et combien sont tombées, l'Argile n'étant pas assez rigide pour supporter son propre Poids ; combien ont été craqués par la chaleur trop violente du soleil, étant partis trop hâtivement ; et combien sont tombés en morceaux avec seulement l'enlèvement, aussi bien avant qu'après qu'ils aient été séchés ; et en un mot, comment après avoir travaillé dur pour trouver l'argile, pour la creuser, la tremper, la ramener à la maison et la travailler ; Je ne pourrais pas faire plus de deux grosses choses laides de terre, je ne peux pas les appeler Jars, en environ deux mois de travail.

Cependant, comme le soleil cuisait ces Deux, très secs et durs, je les soulevai très doucement et les reposai dans deux grands paniers en osier que j'avais faits exprès pour eux, afin qu'ils ne se brisent pas, et comme entre le pot et le panier il y avait un peu de place à revendre, je l'ai bourré de paille de riz et d'orge, et ces deux pots devant rester toujours secs, je pensais qu'ils contiendraient mon maïs sec, et peut-être le repas , lorsque le maïs a été meurtri.

Bien que j'aie tant avorté dans ma conception de grands pots, j'ai pourtant fait plusieurs choses plus petites avec un meilleur succès, telles que de petits pots ronds, des plats plats, des pichets et des pépins, et toutes les choses vers lesquelles ma main s'est tournée, et la chaleur de le soleil les a cuits étrangement fort.

Mais tout cela ne répondrait pas à ma Fin, qui était d'obtenir un Pot de terre pour contenir ce qui était Liquide, et supporter le Feu, ce qu'aucun de ceux-ci ne pouvait faire. C'est arrivé après un certain temps, en faisant un assez grand feu pour cuire ma viande, quand je suis allé l'éteindre après en avoir fini, j'ai trouvé un morceau cassé d'un de mes vases en terre cuite dans le feu, brûlé aussi dur qu'une pierre et rouge comme une tuile. J'ai été agréablement surpris de le voir, et je me suis dit que certainement on pourrait les faire brûler entiers s'ils brûlaient brisés.

Cela m'a amené à étudier comment ordonner mon Feu, afin de lui faire brûler des Pots. Je n'avais aucune idée d'un four, comme les potiers brûlent, ou de les glacer avec du plomb, bien que j'aie du plomb pour le faire; mais j'ai placé trois gros pépins et deux ou trois pots en tas l'un sur l'autre, et j'ai placé mon bois de chauffage tout autour avec un grand tas de braises en dessous, j'ai alimenté le feu avec du combustible frais autour de l'extérieur et sur le dessus, jusqu'à ce que j'ai vu les pots à l'intérieur rouge chaud tout à fait et j'ai observé qu'ils l'ont fait

pas craquer du tout; quand je les ai vus rouge clair, je les ai laissés reposer dans cette chaleur environ 5 ou 6 heures, jusqu'à ce que j'en trouve un, même s'il ne s'est pas fissuré, n'a pas fondu ou coulé, car le sable qui était mélangé à l'argile fondue par la violence de la chaleur, et je me serais heurté au verre si j'avais continué, alors j'ai relâché mon feu progressivement jusqu'à ce que les pots commencent à s'estomper de la couleur rouge, et je les ai observés toute la nuit, afin que je ne laisse pas le feu baisser trop vite, le matin j'ai eu trois très bons, je ne dirai pas beaux Pipkins; et deux autres pots en terre, aussi durs qu'il serait souhaitable ; et l'un d'eux parfaitement glaz'd avec le Running of the Sand.

Après cette expérience, je n'ai pas besoin de dire que je n'ai voulu aucune sorte d'articles en terre pour mon usage ; mais je dois dire que, quant à leurs formes, elles étaient très indifférentes, comme on peut le supposer, quand je n'avais aucun moyen de les fabriquer ; mais comme les enfants font des tartes à la terre, ou comme une femme ferait des tartes, cela n'a jamais appris à élever le passé.

Aucune Joie à une Chose d'une Nature si méchante n'a jamais été égale à la mienne, quand j'ai découvert que j'avais fait un Pot de Terre qui supporterait le Feu; et j'eus à peine la patience de rester jusqu'à ce qu'ils soient froids, avant que j'en remette un sur le feu, avec de l'eau dedans, pour me faire bouillir de la viande, ce qu'il fit admirablement bien ; et avec un morceau de chevreau, j'ai fait du très bon bouillon, même si je voulais de la farine d'avoine, et plusieurs autres ingrédients, nécessaires pour le rendre aussi bon que je l'aurais fait.

Ma prochaine préoccupation était de me procurer un mortier en pierre, pour tamponner ou battre du maïs ; car quant au Moulin, il n'y avait aucune pensée à arriver à cette Perfection de l'Art, avec une Paire de Mains. Pour subvenir à ce besoin, j'étais à une grande perte; car de tous les métiers du monde, j'étais aussi parfaitement inqualifié pour un tailleur de pierre que pour n'importe quel métier ; je n'avais pas non plus d'outils pour m'y prendre. J'ai passé plusieurs jours à trouver une grosse pierre assez grosse pour être creusée et adaptée à un mortier, et je n'en ai pas trouvé du tout; sauf ce qui était dans le Rocher solide, et que je n'avais aucun moyen de creuser ou de découper ; les rochers de l'île de la dureté n'étaient pas non plus suffisants, mais étaient tous d'une pierre sablonneuse en ruine, qui ne supporterait pas le poids d'un lourd pilon, ou ne briserait pas le maïs sans le remplir de sable; ainsi, après avoir perdu beaucoup de temps à chercher une pierre, je l'ai abandonnée et j'ai résolu de rechercher un grand bloc de bois dur, que j'ai trouvé en effet beaucoup

Plus facile; et en en prenant un aussi gros que j'avais la force de le remuer, je l'ai arrondi et je l'ai formé à l'extérieur avec ma hache et ma hache, puis avec l'aide du feu et d'un travail infini, j'y ai fait un endroit creux, comme les Indiens du Brésil fabriquent leurs pirogues. Après cela, j'ai fait un grand pilon ou batteur lourd, du bois appelé le bois de fer, et ce que j'ai préparé et mis par contre, j'ai eu ma prochaine récolte de maïs, quand je me suis proposé, moudre, ou plutôt piler ma Farine pour faire mon Pain.

Ma prochaine difficulté était de faire un tamis, ou fouiller, ' pour préparer mon repas, et le séparer du son et de la cosse, sans lesquels je ne voyais pas possible que je puisse avoir du pain. C'était une chose des plus difficiles, au point d'y penser; pour être sûr que je n'avais rien comme la chose nécessaire pour le faire; Je veux dire une fine toile fine, ou des trucs, pour fouiller le repas. Et ici, j'étais à un arrêt complet pendant de nombreux mois; je ne savais pas non plus vraiment quoi faire; Je n'avais plus de linge, mais ce qui n'était que des chiffons; J'avais des poils de chèvre, mais je ne savais pas non plus comment les tisser ou les filer; et si j'avais su comment, il n'y avait pas d'outils pour le travailler; tout le remède que j'ai trouvé à cela, c'est qu'enfin je me suis souvenu que j'avais parmi les vêtements de marins qui ont été sauvés du navire, des cravates de Callicoe ou de mousseline; et avec quelques morceaux de ceux-ci, j'ai fait trois petits tamis, mais assez appropriés pour le travail; et ainsi j'ai fait le décalage pendant quelques années; comment j'ai fait ensuite, je montrerai à sa place.

La partie de cuisson était la prochaine chose à considérer, et comment je devrais faire du pain quand je venais d'avoir du maïs; car d'abord je n'avais pas de levure; quant à cette partie, comme il n'y avait pas de pourvoir au besoin, je ne m'en souciais pas beaucoup: mais pour un four, j'étais vraiment dans une grande douleur; enfin j'ai découvert une expérience pour cela aussi, qui était celle-ci; J'ai fait des vases en terre très larges, mais pas profonds; c'est-à-dire environ deux pieds de diamètre et pas plus de neuf pouces de profondeur; ceux-ci, je les brûlai au Feu, comme j'avais fait l'autre, et je les mis de côté; et quand j'ai voulu faire cuire au four, j'ai fait un grand feu sur mon foyer, que j'avais pavé de quelques tuiles carrées de ma propre fabrication, et brûlant aussi; mais je ne devrais pas les appeler carrés.

Lorsque le bois de chauffage a été brûlé à peu près en braises ou charbons ardents, Je les ai tirés vers l'avant sur ce foyer, de manière à le recouvrir entièrement, et là je les ai laissé reposer jusqu'à ce que le foyer soit très chaud, puis j'ai balayé tout le

Braises, j'ai posé mon pain, ou mes pains, et en avalant le pot de terre sur eux, j'ai attiré les braises tout autour de l'extérieur du pot, pour les garder à l'intérieur et ajouter à la chaleur ; et ainsi, ainsi que dans le meilleur four du monde, j'ai cuit mes pains d'orge, et je suis devenu en peu de temps un simple pâtissier par-dessus le marché ; car je me suis fait plusieurs gâteaux de riz et puddings; en effet, je n'ai fait aucune tarte, et je n'avais rien à y mettre, à supposer que j'en aie, excepté la chair soit de poules, soit de chèvres.

Il n'est pas nécessaire de s'étonner si toutes ces choses m'ont occupé la plus grande partie de la troisième année de ma demeure ici ; car il faut observer que, dans les intervalles de ces choses, j'ai eu ma nouvelle récolte et mon élevage à gérer; car j'ai récolté mon maïs en sa saison, et l'ai ramené à la maison du mieux que j'ai pu, et l'ai déposé dans l'épi, dans mes grands paniers, jusqu'à ce que j'aie eu le temps de le frotter; car je n'avais pas de sol sur lequel le battre, ni d'instrument avec lequel le battre.

Et maintenant, en effet, mon stock de maïs augmentant, je voulais vraiment construire mes granges plus grandes. Je voulais un endroit pour le déposer; car l'augmentation du blé me rapportait maintenant tellement, que j'avais de l'orge environ vingt boisseaux, et du riz autant, ou plus ; à tel point que maintenant je résolu de commencer à l'utiliser librement; car mon pain était parti depuis longtemps ; Aussi je résolu de voir quelle quantité me suffirait pour une année entière, et de ne semer qu'une fois par an.

Dans l'ensemble, j'ai trouvé que les quarante boisseaux d'orge et de riz étaient beaucoup plus que je ne pouvais en consommer en une année ; j'ai donc résolu de semer chaque année la même quantité que j'ai semée la dernière, dans l'espoir qu'une telle quantité me fournirait pleinement du pain, etc.



Chapter XIV

médite son évasion de l'île—construit un canoë—échec de son plan et
résignation à ses conditions—il se fait une nouvelle robe

UN des choses que ces choses faisaient, vous pouvez être sûr que mes pensées courent plusieurs fois sur la perspective de terre que je avait vu de l'autre côté de l'île, et je n'étais pas sans désirs secrets que j'étais sur le rivage là-bas, imaginant de voir la terre principale, et dans un pays habité, je pourrais trouver un moyen ou un autre pour me transporter plus loin, et peut-être enfin trouver quelques moyens d'évasion.

Mais pendant tout ce temps, je n'ai fait aucune allocation pour les dangers d'une telle condition, et comment je pourrais tomber entre les mains de sauvages, et peut-être tels que je pourrais avoir des raisons de penser bien pires que les lions et les tigres d'Afrique. Que si j'entrais une fois en leur pouvoir, je courrais un risque de plus de mille contre un d'être tué, et peut-être d'être mangé ; car j'avais entendu dire que les habitants de la côte des Caraïbes étaient des canibals ou des mangeurs d'hommes; et je savais par la latitude que je ne pouvais pas être loin de ce rivage. Cela supposait qu'ils n'étaient pas des Canibals, mais qu'ils pourraient me tuer, car de nombreux Européens qui étaient tombés entre leurs Mains avaient été servis, même lorsqu'ils avaient été dix ou vingt ensemble ; bien plus moi qui n'étais qu'un seul et qui ne pouvait faire que peu ou pas de défense. Appréhensions au début; mais ma tête a couru puissamment à la pensée d'atteindre le rivage.

Maintenant, je souhaite mon garçon Xury, et le long bateau, avec l'épaule de mouton, avec lequel j'ai navigué sur plus de mille milles sur la côte d'Afrique ; mais ce fut en vain. Ensuite, j'ai pensé que j'irais voir notre canot, qui, comme je l'ai dit, a été soufflé sur le rivage, une grande voie dans la tempête, lorsque nous avons été naufragés pour la première fois. Elle gisait presque là où elle était au début, mais pas tout à fait ; et a été tourné par la force des vagues et des vents presque du bas vers le haut, contre une haute crête de sable rugueux Beachy ; mais pas d'eau autour d'elle comme avant.

Si j'avais eu des mains pour la remettre en état et la lancer dans l'eau, le bateau aurait fait assez bien, et je serais peut-être allé

de retour au Brésil avec elle assez facilement ; mais j'aurais pu prévoir que je ne pouvais pas plus la tourner et la placer debout sur son fond, que je ne pouvais déplacer l'île. j'ai décidé d'essayer ce que je pouvais faire, me suggérant que si je pouvais seulement la refuser, je pourrais facilement réparer les dommages qu'elle avait subis, et ce serait un très bon bateau, et je pourrais aller à Mer en elle très facilement.

Je n'ai épargné aucune douleur en effet, dans ce travail infructueux, et j'ai passé, je pense, trois ou quatre semaines à ce sujet ; trouvant enfin impossible de le soulever avec ma petite force, je me suis mis à creuser le sable, à le miner, et ainsi à le faire tomber, en plaçant des morceaux de bois pour le pousser et le guider en plein dans la chute.

Mais quand j'eus fait cela, je ne pus plus le remuer, ni passer dessous, encore moins le faire avancer, vers l'Eau ; j'ai donc été forcé de le donner; et pourtant, bien que j'aie abandonné les espoirs du bateau, mon désir de m'aventurer vers le Main a augmenté, plutôt que diminué, car les moyens pour cela semblaient impossibles.

Cela m'a longuement amené à penser, s'il n'était pas possible de me faire un canot, ou Periagua, comme les indigènes de ces climats font, même sans outils, ou, si je puis dire, sans mains, à savoir. du tronc d'un grand arbre. Cela, non seulement je le pensais possible, mais facile, et je me plaisais extrêmement à l'idée de le faire, et d'avoir beaucoup plus de commodité pour cela que n'importe lequel des nègres ou des Indiens ; mais pas du tout compte tenu des inconvénients particuliers que je subissais, plus que les Indiens, à savoir. Manque de mains pour le déplacer, quand il a été fait, dans l'eau, une difficulté beaucoup plus difficile à surmonter pour moi, que toutes les conséquences de Manque d'Outils pourrait leur être ; car qu'est-ce que c'était pour moi, que lorsque j'avais choisi un vaste arbre dans les bois, je pourrais avec beaucoup de difficulté l'abattre, si après je pouvais avec mes outils tailler et doubler l'extérieur dans la forme appropriée de un Bateau, et brûler ou découper le côté Intérieur pour le rendre creux, afin d'en faire un Bateau : Si après tout cela, je dois le laisser juste là où je l'ai trouvé, et n'ai pas pu le lancer dans l'Eau .

On aurait pensé que je n'aurais pas pu avoir la moindre réflexion sur mon esprit de ma situation, pendant que je fabriquais ce bateau; mais je

j'aurais dû penser immédiatement comment je devrais le mettre dans la mer ; mais mes pensées étaient si concentrées sur mon voyage au-dessus de la mer, que je n'ai jamais considéré comment je devrais l'enlever de la terre; et il était vraiment plus facile pour moi, dans sa propre nature, de le guider sur quarante-cinq milles de mer, qu'environ quarante-cinq brasses de terre, où il se trouvait, de le mettre à flotter dans l'eau.

Je suis allé travailler sur ce bateau, le plus semblable à un imbécile, qui ait jamais fait d'homme, qui avait l'un de ses sens éveillé. Je me suis fait plaisir avec le dessein, sans déterminer si j'étais jamais capable de l'entreprendre ; non mais que la difficulté de lancer mon bateau me venait souvent à la tête ; mais j'ai mis un terme à mes propres recherches à ce sujet, par cette réponse insensée que je me suis donnée, faisons-le d'abord, je garantirai que je trouverai un moyen ou un autre pour le faire avancer, quand c'est fait.

C'était une méthode des plus absurdes ; mais l'empressement de ma fantaisie l'emporta, et je me mis au travail. J'ai abattu un cèdre : je doute fort que Salomon en ait jamais eu un pour la construction du temple de Jérusalem. C'était cinq pieds dix pouces de diamètre à la partie inférieure à côté de la souche, et quatre pieds onze pouces de diamètre à la fin de vingt-deux pieds, après quoi il a diminué pendant un certain temps, puis s'est séparé en branches : ce n'était pas sans infini Travail que j'ai abattu cet arbre : j'ai été vingt jours à le tailler et à le tailler au fond. J'avais quatorze ans de plus à obtenir les branches et les membres, et la vaste tête qui s'étendait coupée, que j'ai taillée et taillée avec une hache et une hache, et un travail inexprimable : après cela, cela m'a coûté un mois pour façonner et associez-le à une proportion et à quelque chose comme le fond d'un bateau, afin qu'il puisse nager droit comme il se doit. Il m'a coûté près de trois mois de plus pour nettoyer l'intérieur et le résoudre de manière à en faire un bateau exact: ce que j'ai fait en effet sans feu, par meer Malett et Chissel, et à force de dur labeur, jusqu'à ce que je l'aie amenée à être une très belle Periagua, et assez grande pour avoir porté vingt-six hommes, et par conséquent assez grande pour m'avoir porté moi et toute ma cargaison.

Quand j'eus parcouru ce Travail, j'en fus extrêmement ravi. Le Bateau était vraiment beaucoup plus grand que je n'ai jamais vu un Canoë, ou Periagua, qui était fait d'un Arbre, dans ma Vie. Cela a coûté plus d'un coup de fatigue, vous pouvez en être sûr; et il ne restait plus qu'à le mettre à l'eau ; et

si je l'avais mis à l'eau, je ne doute pas que j'aurais commencé le voyage le plus fou et le plus improbable qui ait jamais été entrepris.

Mais tous mes appareils pour le mettre dans l'eau m'ont échoué ; bien qu'ils me coûtent aussi un travail infini. Il se trouvait à environ cent mètres de l'eau, et pas plus : mais le premier inconvénient était que c'était en haut de la colline vers le ruisseau ; eh bien, pour enlever ce découragement, j'ai résolu de creuser dans la surface de la terre, et ainsi de faire une déclivité : j'ai commencé cela, et cela m'a coûté une quantité prodigieuse de douleurs ; mais qui râle les douleurs, qui ont leur délivrance en vue : Mais alors cela a été résolu, et cette difficulté a été gérée, c'était encore beaucoup à un ; car je ne pouvais pas plus remuer le canot que je ne pouvais l'autre bateau.

Puis j'ai mesuré la distance du sol et j'ai décidé de creuser un quai ou un canal pour amener l'eau jusqu'au canot, voyant que je ne pouvais pas amener le canot jusqu'à l'eau. Eh bien, j'ai commencé ce travail, et quand j'ai commencé à y entrer, et à calculer à quelle profondeur il devait être creusé, à quel point il devait être large, à quel point l'étoffe devait être jetée, j'ai trouvé que, par le nombre de mains que j'avais, n'étant que le mien, il devait il y a eu dix ou douze ans avant que je l'aie fait ; car le rivage était élevé, de sorte qu'à l'extrémité supérieure, il devait avoir au moins vingt pieds de profondeur ; si longuement, bien qu'avec une grande réticence, j'ai également abandonné cette tentative.

Cela m'a profondément affligé, et maintenant j'ai vu, bien que trop tard, la folie de commencer un travail avant d'en compter le coût ; et avant de juger correctement de notre propre force pour aller jusqu'au bout.

Au milieu de ce travail, j'ai terminé ma quatrième année dans ce lieu, et j'ai célébré mon anniversaire avec la même dévotion et avec autant de confort que jamais auparavant ; car par une étude constante et une application sérieuse de la Parole de Dieu, et par l'assistance de sa grâce, j'ai acquis une connaissance différente de celle que j'avais auparavant. J'ai entretenu différentes notions des choses. Je considérais maintenant le monde comme une chose éloignée, avec laquelle je n'avais rien à voir, aucune attente, et en fait aucun désir à son sujet : en un mot, je n'avais vraiment rien à voir avec lui, ni n'aurais jamais aimé ; j'ai donc pensé qu'il avait l'air tel que nous le verrons peut-être plus tard, à savoir. comme lieu je

y avait vécu, mais en était sorti; et bien puis-je dire, comme le père Abraham à Dives, qu'entre toi et moi est fixé un grand golfe.

En premier lieu, j'ai été retiré de toute la méchanceté du monde ici. Je n'avais ni la convoitise de la chair, ni la convoitise de l'œil, ni l'orgueil de la vie. Je n'avais rien à convoiter ; car j'avais tout ce dont j'étais maintenant capable de jouir : j'étais le Seigneur de toute la Mannor ; ou s'il me plaisait, je pourrais m'appeler roi ou empereur sur tout le pays dont j'avais la possession.

Il n'y avait pas de rivaux. Je n'avais aucun Concurrent, aucun pour contester la Souveraineté ou le Commandement avec moi. J'aurais peut-être levé des cargaisons de maïs ; mais je n'en avais pas l'utilité ; alors j'ai laissé pousser aussi peu que j'en ai pensé assez pour mon occasion. J'avais assez de tortues ou de tortues ; mais de temps en temps un, c'était tout ce que je pouvais mettre à profit. J'avais assez de bois pour construire une flotte de navires. J'avais assez de raisins pour faire du vin, ou pour en faire des raisins secs, pour charger cette flotte, quand elle avait été construite. Mais tout ce que je pouvais utiliser, c'était, Tout ce qui avait de la valeur. J'avais de quoi manger et subvenir à mes besoins, et qu'était tout le reste pour moi ? Si je tue plus de chair que je ne peux en manger, le chien doit la manger, ou la vermine. Si je semais plus de maïs que je ne pouvais en manger, il devait être gâté. Les Arbres que j'ai abattus étaient couchés pour pourrir sur le Sol. Je ne pouvais pas plus m'en servir que pour Fewel ; et que je n'avais d'autre occasion que d'habiller ma nourriture.

En un mot, la nature et l'expérience des choses m'ont dicté après une juste réflexion, que toutes les bonnes choses de ce monde ne nous sont pas plus bonnes qu'elles ne le sont pour notre usage; et que tout ce que nous pouvons effectivement amasser pour donner aux autres, nous en jouissons autant que nous pouvons en utiliser, et pas plus. L'Avare le plus cupide du monde aurait été guéri du vice de la convoitise, s'il avait été dans mon affaire ; car je possédais infiniment plus que je ne savais quoi en faire. Je n'avais pas de place pour le désir, sauf qu'il s'agissait de choses que je n'avais pas, et ce n'étaient que des bagatelles, bien qu'en effet d'une grande utilité pour moi. J'avais, comme je l'ai laissé entendre, un colis d'argent, aussi bien d'or que d'argent, environ trente-six livres sterling : Hélas ! Là se trouvaient les trucs inutiles et désolés; Je n'avais aucune manière d'affaires pour cela; et j'ai souvent pensé avec moi-même que j'en aurais donné une poignée pour un gros de pipes à tabac, ou pour un moulin à main pour moudre mon maïs; non, j'aurais tout donné pour Sixpenny-worth de navet et de graines de carotte d'Angleterre, ou pour une poignée de pois et de haricots, et une bouteille d'encre : Comme il

c'est que je n'en ai pas eu le moindre avantage, ou n'en ai pas profité ; mais là, il gisait dans un tiroir et moisissait avec l'humidité de la grotte, pendant la saison des pluies ; et si j'avais eu le Tiroir plein de Diamants, c'eût été la même Caisse ; et ils n'avaient eu aucune valeur pour moi, parce qu'ils n'étaient d'aucune utilité.

J'avais maintenant amené mon état de vie à être beaucoup plus facile en lui-même qu'il ne l'était au début, et beaucoup plus facile à mon esprit, ainsi qu'à mon corps. Je m'assis fréquemment à ma viande avec gratitude et admirai la main de la providence de Dieu, qui avait ainsi dressé ma table dans le désert. J'ai appris à regarder davantage le côté lumineux de ma condition et moins le côté obscur ; et de considérer ce que j'appréciais, plutôt que ce que je désirais ; et cela m'a donné quelquefois de tels réconforts secrets, que je ne peux pas les exprimer ; et dont je prends note ici, pour en mettre à l'esprit ces gens mécontents, qui ne peuvent jouir confortablement de ce que Dieu leur a donné ; parce qu'ils voient et convoitent quelque chose qu'il ne leur a pas donné.

Une autre réflexion m'a été d'une grande utilité, et le serait sans aucun doute pour quiconque tomberait dans une telle détresse que la mienne ; et c'était, pour comparer mon état actuel avec ce que je m'attendais d'abord à ce qu'il soit ; non, avec ce que cela aurait certainement été, si la bonne Providence de Dieu n'avait pas merveilleusement ordonné que le navire soit jeté plus près du rivage, où non seulement je pourrais venir à elle, mais je pourrais apporter ce que j'ai retiré de la Rive, pour mon Soulagement et mon Confort ; sans quoi, j'avais voulu des Outils pour travailler, des Armes pour la Défense, ou de la Poudre à Canon et des Balles pour obtenir ma Nourriture.

J'ai passé des heures entières, je puis dire des journées entières, à me représenter sous les couleurs les plus vives, comment j'aurais dû agir, si je n'avais rien retiré du navire. Comment je ne pouvais même pas avoir de nourriture, à l'exception des poissons et des tortues ; et que, comme il m'a fallu longtemps avant d'en trouver aucun, j'ai dû périr le premier. Que j'aurais vécu, si je n'avais pas péri, comme un simple sauvage. Que si j'avais tué une chèvre ou une volaille, par n'importe quel stratagème, je n'avais aucun moyen de les égorger ou de les ouvrir, ou de séparer la chair de la peau et des entrailles, ou de les couper ; mais je dois le ronger de mes dents et le tirer de mes griffes comme une bête.

Ces réflexions m'ont rendu très sensible à la bonté de la Providence envers moi, et très reconnaissant de ma condition actuelle, avec toutes ses difficultés et ses malheurs : et cette partie aussi, je ne peux que recommander à la réflexion de ceux qui sont aptes dans leur misère à dites : Y a-t-il une affliction comme la mienne ! Qu'ils considèrent combien les cas de certaines personnes sont pires, et leur cas aurait pu être, si la Providence l'avait jugé bon.

J'ai eu une autre réflexion qui m'a aidé aussi à réconforter mon esprit avec des espoirs; et c'était en comparant ma condition actuelle avec ce que j'avais mérité, et que j'avais donc des raisons d'attendre de la main de la Providence. J'avais vécu une vie épouvantable, parfaitement dépourvu de la connaissance et de la crainte de Dieu. J'avais été bien instruit par Père et Mère; ils n'avaient pas non plus manqué de moi, dans leurs premiers efforts, pour infuser une crainte religieuse de Dieu dans mon esprit, un sens de mon devoir et de ce que la nature et la fin de mon être exigeaient de moi. Mais hélas! tomber tôt dans la vie de marin, qui de toutes les vies est la plus dépourvue de la crainte de Dieu, bien que ses terreurs soient toujours devant eux ; Je dis, tombant de bonne heure dans la vie maritime et dans la compagnie maritime, tout ce petit sens de la religion que j'avais entretenu, a été ridiculisé par mes camarades de mess, par un mépris endurci des dangers; et les Vues de la Mort, qui m'étaient devenues habituelles ; par ma longue absence de toutes sortes d'occasions de converser avec quoi que ce soit d'autre que ce qui me ressemblait, ou d'entendre quoi que ce soit de bon ou de bon.

J'étais si vide de tout ce qui était bon, ou du moindre sens de ce que j'étais ou devais être, que dans les plus grandes délivrances que j'ai appréciées, telles que mon évasion de Salée; ma prise en charge par le capitaine portugais du navire ; mon être si bien planté au Brésil; ma réception de la cargaison d'Angleterre, etc.; Je n'ai jamais eu une seule fois la Parole Dieu merci, autant dans mon esprit ou dans ma bouche; ni dans la plus grande détresse, je n'avais même pas pensé à le prier, ou même à lui dire : Seigneur, aie pitié de moi ; non ni de mentionner le Nom de Dieu, à moins que ce ne soit pour le jurer et le blasphémer.

J'ai eu de terribles réflexions sur mon esprit pendant de nombreux mois, comme je l'ai déjà observé, sur le compte de mon passé de vie méchant et endurci; et quand je regardais autour de moi et considérais ce que certaines Providences avaient

m'a assisté depuis mon arrivée dans ce Lieu, et comment Dieu m'a généreusement traité ; non seulement m'avait moins puni que mon iniquité ne l'avait mérité, mais m'avait si abondamment pourvu ; cela m'a donné de grands espoirs que mon repentir a été accepté, et que Dieu avait encore miséricorde en réserve pour moi.

Avec ces réflexions, j'ai travaillé mon esprit, non seulement à la résignation à la volonté de Dieu dans la disposition actuelle de mes circonstances ; mais même à une gratitude sincère pour ma condition, et que moi qui étais encore un homme vivant, je ne devais pas me plaindre, vu que je n'avais pas le châtement dû à mes péchés ; que j'ai joui de tant de miséricordes que je n'avais aucune raison d'attendre en ce lieu ; que je ne devrais plus jamais me plaindre de ma condition, mais me réjouir et remercier chaque jour pour ce pain quotidien, que rien d'autre qu'une foule de merveilles n'aurait pu apporter. Que je devrais considérer que j'avais été nourri même par Miracle, même aussi grand que celui de nourrir Elie par des corbeaux; non, par une longue série de miracles, et que j'aurais difficilement pu nommer un endroit dans la partie inhabitable du monde où j'aurais pu être jeté plus à mon avantage : un endroit où, comme je n'avais pas de société, qui était mon affliction d'un côté, je n'ai donc trouvé aucune bête vorace, aucun loup ou tyger furieux pour menacer ma vie, aucune créature venimeuse ou venimeuse, que je pourrais nourrir de ma blessure, aucun sauvage pour me tuer et me dévorer.

En un mot, comme ma Vie était une Vie de Douleur, d'un côté, ainsi c'était une Vie de Miséricorde, de l'autre ; et je ne voulais rien pour en faire une vie de confort, mais être capable de me faire ressentir la bonté de Dieu et de prendre soin de moi dans cette condition, soit ma consolation quotidienne ; et après avoir fait une juste amélioration de ces choses, je suis parti et je n'étais plus triste.

J'étais maintenant ici depuis si longtemps, que beaucoup de choses que j'avais apportées à terre pour mon aide, étaient soit complètement perdues, soit très gaspillées et presque épuisées.

Mon encre, comme je l'ai observé, avait disparu depuis un certain temps, mais très peu, ce que j'ai fait sortir avec de l'eau un peu et un peu, jusqu'à ce qu'elle soit si pâle qu'elle laissait à peine une apparence de noir sur le papier : comme tant qu'elle a duré, je m'en suis servie pour noter les Jours du Mois où n'importe
Il m'est arrivé quelque chose, et d'abord en jetant Times past : je me souviens que

il y eut une étrange Concurrence de Jours, dans les diverses Providences qui m'arrivèrent ; et que, si j'avais été superstitieusement enclin à considérer les jours comme fatals ou fortunés, j'aurais pu avoir des raisons de les considérer avec beaucoup de curiosité.

J'avais d'abord observé que le jour même où je me suis séparé de mon père et de mes amis, et que je me suis enfui à Hull, afin d'aller en mer; le même jour après, j'ai été pris par l'homme de guerre de Sallee et fait esclave.

Le même jour de l'année où je me suis échappé de l'épave de ce navire à Yarmouth Rodes, ce même jour-année après, je me suis échappé de Sallee dans le bateau.

Le même jour de l'année où je suis né (c'est-à-dire) le 30 septembre, ce même jour, j'ai eu ma vie si miraculeusement sauvée 26 ans après, quand j'ai été jeté sur le rivage de cette île, de sorte que ma méchante vie, et ma vie solitaire a commencé tous les deux un jour.

La prochaine chose à laquelle mon encre a été gaspillée, était celle de mon pain, je veux dire le bisket que j'ai sorti du navire; je l'avais épousé jusqu'au dernier degré, ne m'autorisant qu'un seul gâteau de pain par jour pendant plus d'un an, et pourtant j'étais tout à fait sans pain pendant près d'un an avant d'avoir mon propre maïs, et une grande raison pour laquelle j'ai dû soyez reconnaissant que j'en ai eu du tout, l'obtenir étant, comme on l'a déjà observé, presque miraculeux.

Mes vêtements ont commencé à se décomposer trop puissamment : Quant au lin, je n'en avais pas eu pendant un bon moment, à l'exception de quelques chemises à carreaux que j'ai trouvées dans les coffres des autres marins, et que j'ai soigneusement conservées, car plusieurs fois je ne pouvais pas supporter autres vêtements mais une chemise ; et cela m'a été d'une très grande aide d'avoir parmi tous les vêtements d'homme du navire près de trois douzaines de chemises. Il y avait aussi plusieurs épais manteaux de garde des marins, qui ont bien été laissés, mais ils étaient trop chauds pour être portés; et bien qu'il soit vrai que le temps était si chaud qu'il n'y avait pas besoin de vêtements, je ne pouvais pourtant pas aller tout nu ; non, même si j'y avais été enclin, ce que je n'étais pas, ni ne pouvais en supporter les pensées, bien que j'étais tout seul.

La raison pour laquelle je ne pouvais pas aller tout à fait nu, c'était que je ne pouvais pas supporter la chaleur du soleil si bien quand tout à fait nu, comme avec des vêtements sur moi; non, le

très Chaleur a fréquemment boursoufflé ma peau; alors qu'avec une chemise, l'air lui-même faisait un certain mouvement, et siffler sous cette chemise était deux fois plus frais que sans elle; je ne pourrais plus jamais me résoudre à sortir dans la chaleur du soleil, sans casquette ni chapeau ; la chaleur du soleil battant avec une telle violence qu'il le fait à cet endroit, me donnerait le mal de tête actuellement, en se précipitant si directement sur ma tête, sans casquette ni chapeau, de sorte que je ne pourrais pas le supporter, alors que, si J'ai mis mon chapeau, il s'en irait bientôt.

Sur ces vues, j'ai commencé à envisager de mettre les quelques haillons que j'avais, que j'appelais des vêtements, dans un ordre; J'avais usé tous les manteaux Wast que j'avais, et mon entreprise était maintenant d'essayer si je ne pouvais pas faire des vestes avec les grands manteaux de montre que j'avais par moi, et avec les autres matériaux que j'avais, alors je me suis mis à Travaillez un Taylering, ou plutôt bien un Botching, car j'en ai fait un travail pitoyable. Cependant, je me suis déplacé pour faire deux ou trois nouveaux Wastcoats, dont j'espérais qu'ils me serviraient longtemps; en ce qui concerne les culottes ou les caleçons, je n'ai fait qu'un très mauvais changement en effet, jusqu'à après.

J'ai mentionné que j'ai sauvé les peaux de toutes les créatures que j'ai tuées, je veux dire celles à quatre pattes, et que je les ai suspendues étirées avec des bâtons au soleil, ce qui signifie que certaines d'entre elles étaient si sèches. et dur qu'ils étaient bons pour peu mais d'autres, semble-t-il, étaient très utiles. La première chose que j'en ai faite a été un grand bonnet pour ma tête, avec les cheveux sur le côté pour éviter la pluie; et cela, je l'ai si bien fait, qu'après cela, je me suis fait un costume de vêtements entièrement de ces peaux, c'est-à-dire un gilet et des culottes ouvertes aux genoux, et les deux lâches, car ils manquaient plutôt de me garder cool que pour me garder au chaud. Je ne dois pas omettre de reconnaître qu'ils ont été misérablement faits ; car si j'étais un mauvais charpentier, j'étais un pire Tayler. Cependant, ils étaient tels que j'ai fait un très bon quart de travail avec; et quand j'étais à l'étranger, s'il arrivait qu'il pleuve, les cheveux de mon gilet et de mon bonnet étant à l'extérieur, j'étais bien au sec.

Après cela, j'ai passé beaucoup de temps et de peine à me fabriquer un parapluie ; J'en avais bien besoin d'un, et j'avais un grand esprit pour en faire un ; Je les avais vus fabriqués au Brésil, où ils sont très utiles dans les grandes chaleurs qui s'y trouvent. Et j'ai senti les chaleurs chaque point aussi grandes ici, et plus grandes aussi, étant plus près de l'équinoxe ; d'ailleurs, comme j'étais obligé

être beaucoup à l'étranger, c'était une chose des plus utiles, tant pour les Pluies que pour les Chaleurs. J'ai pris un monde de douleurs à cela, et j'ai mis beaucoup de temps avant de pouvoir faire quoi que ce soit de susceptible de tenir; non, après avoir pensé que j'avais atteint le Chemin, j'en ai gâché 2 ou 3 avant d'en faire un à mon esprit; mais enfin j'en ai fait un qui répondait indifféremment bien: La principale difficulté que j'ai trouvée était de le faire tomber. Je pourrais le faire se répandre, mais s'il ne descendait pas trop et ne s'aspirait pas, ce n'était pas portable pour moi de toute façon, mais juste au-dessus de ma tête, ce qui ne ferait pas l'affaire. Cependant, à la fin, comme je l'ai dit, j'en ai fait un pour répondre, et je l'ai recouvert de peaux, les cheveux vers le haut, de sorte qu'il a rejeté les pluies comme un penthouse, et a gardé le soleil si efficacement, que je pouvais sortir dans le plus chaud du temps avec un plus grand avantage que je ne pouvais auparavant dans le plus frais, et quand je n'en avais pas besoin, je pouvais le fermer et le porter sous mon bras.

Ainsi je vivais puissamment confortablement, mon esprit étant entièrement composé en me résignant à la volonté de Dieu et en me jetant entièrement sur la disposition de sa Providence. Cela rendait ma vie plus que sociable, car lorsque je commençais à regretter le manque de conversation, je me demandais si converser ainsi mutuellement avec mes propres pensées, et, comme j'espère pouvoir le dire, avec même Dieu lui-même par des éjaculations, était pas mieux que la plus grande jouissance de la société humaine dans le monde.



Chapter XV

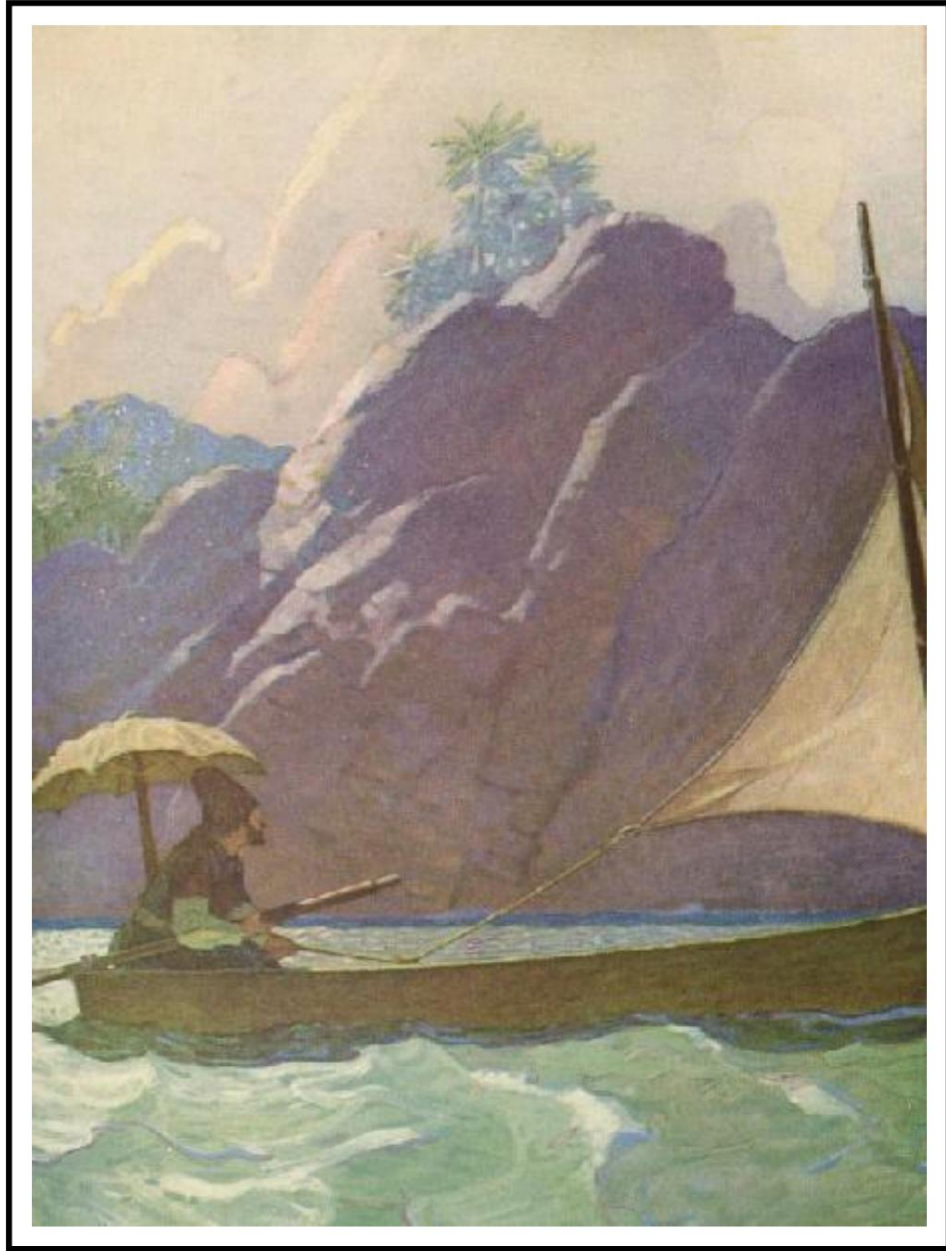
fabrique un plus petit canoë dans lequel il tente de faire le tour de l'île - Sa situation périlleuse en mer - Il rentre chez

je lui après cela, pendant cinq ans, il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire, mais j'ai vécu dans le même cours, dans la même posture et place, comme avant ; les principales choses auxquelles j'étais employé, en plus de mon travail annuel de plantation de mon orge et de riz, et de séchage de mes raisins secs, dont j'entretenais toujours juste assez pour avoir à l'avance un stock suffisant de provisions d'un an. Je dis qu'en plus de ce travail annuel et de mon travail quotidien de sortir avec mon fusil, j'ai eu un travail pour me fabriquer un canot, qu'enfin j'ai terminé. De sorte qu'en y creusant un canal de six pieds de large et de quatre pieds de profondeur, je l'ai amené dans le ruisseau, à près d'un demi-mille. Quant au premier, qui était si immensément grand, que je l'ai fait sans considérer d'avance, comme je dois le faire, comment je pourrais le lancer ; donc ne pouvant jamais l'amener à l'eau, ou lui apporter l'eau, j'étais obligé de le laisser reposer là où il était, comme un mémorandum pour m'apprendre à être plus sage la prochaine fois : en effet, la prochaine fois, quoique ' Je ne pouvais pas trouver un arbre qui lui convienne, et dans un endroit où je ne pouvais pas y amener l'eau, à une distance moindre que, comme je l'ai dit, à près d'un demi-mille ; pourtant, comme j'ai vu que c'était enfin praticable, je ne l'ai jamais abandonné: et bien que j'y ai été près de deux ans, je n'ai jamais rechigné à mon travail, dans l'espoir d'avoir enfin un bateau pour partir en mer.

Cependant, bien que ma petite Periagua soit finie; pourtant la taille de celui-ci n'était pas du tout responsable du dessein que j'avais en vue, quand j'ai fait le premier ; Je veux dire, de s'aventurer jusqu'à la Terra Firma, où elle avait plus de quarante milles de large ; en conséquence, la petitesse de mon bateau a aidé à mettre fin à ce dessein, et maintenant je n'y ai plus pensé : mais comme j'avais un bateau, mon prochain dessein était de faire un tour autour de l'île ; car comme j'avais été de l'autre côté, en un seul endroit, traversant, comme je l'ai déjà décrit, le pays; ainsi les découvertes que j'ai faites dans ce petit voyage, m'ont rendu très désireux de voir d'autres parties de la côte ; et maintenant que j'avais un bateau, je ne pensais qu'à faire le tour de l'île.

Dans ce but, afin de pouvoir faire chaque chose avec discrétion et considération, j'ai installé un petit mât sur mon bateau et lui ai fait une voile, à partir de quelques-uns des morceaux de la voile du navire qui se trouvaient en magasin ; et dont j'avais un grand stock par moi.

Après avoir installé mon mât et ma voile, et essayé le bateau, j'ai trouvé qu'il naviguait très bien. Ensuite, j'ai fait de petits casiers ou boîtes, à chaque extrémité de mon bateau, pour y mettre les provisions, les nécessités et les munitions, etc. être gardé au sec, soit de la Pluie, soit du Sprye de la Mer; et un petit long endroit creux que j'ai coupé à l'intérieur du bateau, où je pourrais poser le pistolet, en faisant un rabat à pendre dessus pour le garder au sec.



J'ai également fixé mon parapluie dans une étape à la poupe, comme un mât, pour se tenir au-dessus de ma tête et garder la chaleur du soleil hors de moi comme un auning ; Et ainsi Je faisais de temps à autre un petit voyage sur la mer, mais je ne m'éloignais jamais loin, ni loin du petit ruisseau; mais enfin désireux de voir le Circonférence de mon petit royaume, je me suis résolu à mon notre, et en conséquence j'ai ravitaillé mon navire pour le voyage, en y mettant deux douzaines de mes pains (gâteaux que je devrais plutôt tous) de pain d'orge, un terreau Pot plein de riz parch'd, un aliment que je mange beaucoup, une petite bouteille de rhum, une demi-chèvre, et de la poudre et du shot pour en tuer plus, et deux gros Watch-

manteaux, de ceux que, comme je l'ai mentionné plus tôt, j'avais sauvés des coffres des marins ; je les ai pris, l'un pour m'allonger dessus, et l'autre pour me couvrir dans la nuit.

C'était le six novembre, dans la sixième année de mon règne, ou de ma captivité, qu'il vous plaira, que j'entrepris ce voyage, et je le trouvai beaucoup plus long que je ne l'avais prévu ; car bien que l'île elle-même ne fût pas très grande, pourtant quand je me suis rendu sur le côté est de celle-ci, j'ai trouvé un grand rebord de rochers au-dessus de deux lieues dans la mer, certains au-dessus de l'eau, d'autres en dessous ; et au-delà, un Banc de Sable, à sec une demi-lieue de plus ; de sorte que j'ai été obligé de faire un grand chemin vers la mer pour doubler la pointe.

Quand je les ai découverts pour la première fois, j'allais abandonner mon entreprise et revenir, ne sachant pas jusqu'où cela pourrait m'obliger à sortir en mer ; et surtout, doutant comment je devrais revenir ; alors je suis venu à une ancre ; car je m'étais fait une sorte d'ancre avec un morceau de grappin cassé, que j'ai sorti du navire.

Après avoir sécurisé mon bateau, j'ai pris mon fusil et je suis allé sur le rivage, grimpant sur une colline qui semblait dominer ce point, où j'en ai vu toute l'étendue, et j'ai décidé de m'aventurer.

En regardant la mer de cette colline où je me tenais, j'ai perçu un courant fort, et en effet très furieux, qui courait vers l'est et s'approchait même de la pointe ; et j'en ai fait d'autant plus attention que j'ai vu qu'il pouvait y avoir quelque danger ; que lorsque j'y entrerais, je pourrais être emporté sur la mer par la force de celle-ci, et ne plus pouvoir refaire l'île ; et en effet, si je n'étais pas monté le premier sur cette colline, je crois qu'il en aurait été ainsi ; car il y avait le même courant de l'autre côté de l'île, seulement, qu'il partait à une distance plus éloignée ; et j'ai vu qu'il y avait un fort tourbillon sous le rivage ; je n'avais donc rien d'autre à faire que de sortir du premier Courant, et je serais bientôt dans un tourbillon.

Je restai ici, cependant, deux jours ; parce que le Vent soufflant assez frais à l'ESE et qui étant juste contraire audit Courant, a fait une grande Brèche de la Mer sur la Pointe ; de sorte qu'il n'était pas sûr pour moi de rester trop près du rivage pour la brèche, ni de m'éloigner trop à cause du ruisseau.

Le troisième jour du matin, le vent s'étant calmé pendant la nuit, la mer était calme et je me suis aventuré ; mais je suis à nouveau une pièce d'avertissement pour tous les pilotes téméraires et ignorants ; car à peine étais-je arrivé au point, alors même que je n'étais pas à la longueur de mon bateau du rivage, mais je me suis trouvé dans une grande profondeur d'eau, et un courant comme l'écluse d'un moulin : il a porté mon bateau un long avec elle avec une telle violence, que tout ce que je pouvais faire, ne pouvait pas la garder autant que sur le bord de celui-ci; mais j'ai trouvé qu'il me pressait de plus en plus loin du tourbillon, qui était sur ma main gauche. Aucun vent ne s'agitait pour m'aider, et tout ce que je pouvais faire avec mes pagayeurs ne signifiait rien, et maintenant je commençais à me donner pour perdu ; car comme le courant était des deux côtés de l'île, je savais qu'à quelques lieues de distance ils devaient se réjouir à nouveau, et alors j'étais irrémédiablement parti ; et je ne voyais aucune possibilité de l'éviter ; de sorte que je n'avais devant moi d'autre perspective que celle de périr ; pas au bord de la mer, car c'était assez calme, mais de mourir de faim. J'avais en effet trouvé une tortue sur le rivage, presque aussi grosse que je pouvais soulever, et je l'avais jetée dans le bateau; et j'avais une grande Jarre d'Eau fraîche, c'est-à-dire un de mes Pots de Terre; mais qu'est-ce que c'était que d'être poussé dans le vaste Océan, où il est certain qu'il n'y avait pas de Rivage, pas de Terre principale, ou d'Ile, pendant mille lieues au moins.

Et maintenant je voyais combien il était facile pour la Providence de Dieu de rendre la condition la plus misérable que l'Humanité puisse avoir. Maintenant, je regardais en arrière sur mon île désolée et solitaire, l'endroit le plus agréable du monde, et tout le bonheur que mon cœur pouvait souhaiter devait être de nouveau là. J'y ai tendu les Mains avec des Souhaits passionnés. Ô heureux Desart dis-je, je ne te verrai plus. Ô misérable créature, dis-je, est-ce que j'y vais ? et maintenant que donnerais-je pour être à nouveau là-bas sur Shore. Ainsi, nous ne voyons jamais le véritable état de notre condition, jusqu'à ce qu'il nous soit illustré par ses contraires ; ni ne savons apprécier ce dont nous jouissons, mais par le manque de celui-ci. Il est à peine possible d'imaginer la consternation dans laquelle j'étais maintenant, chassé de mon île bien-aimée (car c'est ce qu'il me semblait maintenant être) dans le vaste océan, près de deux lieues, et dans le plus grand désespoir de jamais le récupérer. encore. Cependant, j'ai travaillé dur, jusqu'à ce que ma force soit presque épuisée, et j'ai gardé mon bateau autant vers le nord, c'est-à-dire vers le côté du courant sur lequel reposait le tourbillon,

que je pourrais peut-être ; vers midi, alors que le soleil passait au méridien, je crus sentir une petite brise de vent sur mon visage, jaillissant du SSE, ce qui me fit un peu mal au cœur, et surtout lorsque, environ une demi-heure plus tard, il a soufflé un joli petit coup de vent doux. À ce moment-là, j'étais arrivé à une distance effrayante de l'île, et si le moindre nuage ou temps brumeux était intervenu, j'aurais été défait d'un autre chemin aussi; car je n'avais pas de boussole à bord, et je n'aurais jamais su comment me diriger vers l'île, si je ne l'avais qu'une fois perdue de vue ; mais le temps demeurant clair, je m'appliquai à remonter mon mât, à étendre ma voile, en m'éloignant le plus possible vers le nord, pour sortir du courant.

Juste au moment où j'avais mis mon mât et ma voile, et que le bateau commençait à s'étirer, j'ai vu même par la clarté de l'eau, une certaine altération du courant était proche; car là où le courant était si fort, l'eau était fétide ; mais percevant l'eau claire, j'ai trouvé que le courant diminuait, et bientôt j'ai trouvé à l'est, à environ un demi-mille, une brèche de la mer sur quelques rochers; ces rochers que j'ai trouvés ont provoqué une nouvelle séparation du courant, et comme la force principale de celui-ci s'est enfuie plus au sud, laissant les rochers au nord-est ; ainsi l'autre retourna par le Repulse of the Rocks, et fit un fort tourbillon, qui retourna vers le nord-ouest, avec un courant très vif.

Ceux qui savent ce que c'est que de se voir apporter un sursis sur l'échelle, ou d'être sauvés des voleurs juste pour les assassiner, ou, qui ont été dans des extrémités similaires, peuvent deviner quelle était ma présente surprise de joie, et avec quelle joie j'ai mis mon bateau dans le courant de ce tourbillon, et le vent aussi fraîchissant, avec quelle joie j'y ai étendu ma voile, courant joyeusement devant le vent, et avec une forte marée ou tourbillon sous le pied.

Ce tourbillon me ramena environ une lieue sur mon chemin directement vers l'île, mais environ deux lieues plus au nord que le courant qui m'avait d'abord emporté ; de sorte que lorsque j'approchais de l'île, je me trouvais ouvert sur la rive nord de celle-ci, c'est-à-dire l'autre bout de l'île opposé à celui d'où je sortais.

Quand j'avais fait quelque chose de plus qu'une ligue de chemin à l'aide de ce courant ou tourbillon, j'ai trouvé qu'il était dépensé et ne me servait plus. Cependant, j'ai trouvé qu'étant entre les deux grands courants, (c'est-à-dire) que sur

le côté sud qui m'avait précipité, et celui du côté nord qui était à environ une lieue de l'autre côté. Je dis entre ces deux, dans le sillage de l'île, j'ai trouvé l'eau au moins immobile et ne coulant pas de chemin, et ayant toujours une brise de vent juste pour moi, j'ai continué à diriger directement vers l'île, bien que ne faisant pas un tel manière fraîche comme je l'ai fait avant.

Vers quatre heures du soir, étant alors à environ une lieue de l'île, j'ai trouvé la pointe des rochers qui a occasionné ce désastre, s'étendant comme il est décrit précédemment vers le sud, et rejetant le courant plus vers le sud. , avait bien sûr fait un autre tourbillon vers le nord, et celui-ci, je l'ai trouvé très fort, mais ne fixant pas directement la direction de mon parcours qui était plein ouest, mais presque plein nord.

Cependant, ayant un coup de vent frais, je me suis étiré à travers ce tourbillon incliné vers le nord-ouest, et en une heure environ, je suis arrivé à environ un mille du rivage, où il y avait de l'eau douce, j'ai bientôt atteint la terre.

Quand j'étais sur le rivage, je suis tombé à genoux et j'ai rendu grâce à Dieu pour ma délivrance, prenant la résolution de mettre de côté toutes les pensées de ma délivrance par mon bateau, et me rafraîchissant avec les choses que j'avais, j'ai amené mon bateau près du rivage. dans une petite crique que j'avais espionnée sous des arbres, et m'avait couché pour dormir, étant tout à fait épuisé par le travail et la fatigue du voyage.

J'étais maintenant dans une grande perte de quelle manière de rentrer à la maison avec mon bateau, j'avais couru tellement de risques et connaissais trop le cas pour penser à le tenter par le chemin où je suis sorti, et ce qui pourrait être de l'autre côté (Je veux dire le West Side) Je ne savais pas, et je n'avais pas non plus l'esprit de lancer d'autres entreprises ; ainsi j'ai seulement résolu le matin de faire mon chemin vers l'ouest le long du rivage et de voir s'il n'y avait pas de ruisseau où je pourrais déposer ma frégate en sécurité, afin de l'avoir à nouveau si je la voulais ; dans environ trois milles ou à peu près en côtoyant le rivage, je suis arrivé à une très bonne crique ou baie à environ un mille, qui s'est rétrécie jusqu'à ce qu'elle arrive à un très petit ruisseau ou ruisseau, où j'ai trouvé un port très pratique pour mon bateau et où elle allongée comme si elle avait été dans un petit Dock fait exprès pour elle. Ici, j'ai mis à bord, et après avoir arrimé mon bateau en toute sécurité, je suis allé sur le rivage pour regarder autour de moi et voir où j'étais.

Je découvris bientôt que je n'avais qu'un peu de passé près de l'endroit où j'avais été auparavant, quand je voyageais à pied jusqu'à ce rivage ; ne prenant donc rien de mon bateau, mais mon fusil et mon parapluie, car il faisait extrêmement chaud, j'ai commencé ma marche: le chemin était assez confortable après un tel voyage que j'avais fait, et j'ai atteint mon ancien Bower en le Soir, où j'ai trouvé tout debout comme je l'avais laissé ; car je l'ai toujours gardé en bon ordre, étant, comme je l'ai déjà dit, ma maison de campagne.

J'ai franchi la clôture et je me suis couché à l'ombre pour reposer mes membres; car j'étais très fatigué et je me suis endormi : mais jugez-vous, si vous le pouvez, qui avez lu mon histoire, quelle surprise je dois être, quand j'ai été réveillé de mon sommeil par une voix m'appelant par mon nom plusieurs fois, Robin, Robin, Robin Crusoe, pauvre Robin Crusoe, où es-tu Robin Crusoe ? Où es-tu? Où étais-tu?

J'étais si profondément endormi au début, étant fatigué de ramer ou de pagayer, comme on l'appelle, la première partie de la journée, et de marcher la dernière partie, que je ne me suis pas réveillé complètement, mais somnolant entre le sommeil et m'éveillant, je crus rêver qu'un Corps me parlait : Mais tandis que la Voix continuait à répéter Robin Crusoe, Robin Crusoe, enfin je commençai à me réveiller plus parfaitement, et fus d'abord terriblement effrayé, et commençai à la plus grande consternation : Mais mes yeux n'étaient pas plus tôt ouverts, mais j'ai vu mon sondage assis au sommet de la haie ; et j'ai immédiatement su que c'était lui qui me parlait; car c'est justement dans un langage aussi plaintif que j'avais l'habitude de lui parler et de lui enseigner ; et il l'avait appris si parfaitement qu'il s'asseyait sur mon doigt, posait son billet près de mon visage et criait : Pauvre Robin Crusoe, où es-tu ? Où étais-tu? Comment es-tu venu ici ? Et les choses que je lui avais enseignées.

Cependant, même si je savais que c'était le perroquet, et qu'en effet ce ne pouvait être aucun autre corps, il m'a fallu un bon moment avant de pouvoir me composer : Premièrement, J'ai été étonné de voir comment la créature est arrivée là, et ensuite, comment il devrait simplement rester sur le lieu, et nulle part ailleurs. et tendant ma main, et l'appelant par son nom Poll, la créature sociable est venue vers moi, et s'est assise sur mon pouce, comme il avait l'habitude de le faire, et a continué à me parler, Pauvre

Robin Crusoe, et comment suis-je venu ici ? et où étais-je ? comme s'il avait été ravi de me revoir ; et ainsi je l'ai porté à la maison avec moi.

J'en avais maintenant assez de me promener en mer depuis un certain temps, et j'avais assez à faire pendant de nombreux jours pour rester assis et réfléchir au danger dans lequel j'avais été : j'aurais été très heureux d'avoir de nouveau mon bateau de mon côté. de l'île ; mais je ne savais pas comment il était possible de le faire passer du côté est de l'île, que j'avais contourné; Je savais assez bien qu'il n'y avait pas moyen de s'aventurer dans cette Voie ; mon cœur même se contracterait, et mon sang se glacerait sans y penser : Et quant à l'autre côté de l'île, je ne savais pas comment il pouvait être là-bas ; mais en supposant que le courant courait avec la même force contre le rivage à l'est qu'il passait par lui de l'autre, je pourrais courir le même risque d'être entraîné sur le fleuve et emporté par l'île, comme je l'avais fait. été auparavant, d'en avoir été emporté; ainsi, avec ces pensées, je me suis contenté d'être sans bateau, bien qu'il ait été le produit de tant de mois de travail pour le fabriquer, et de tant d'autres pour l'amener à la mer.

Dans ce gouvernement de mon tempérament, je suis resté près d'un an, j'ai vécu une vie retirée très calme, comme vous pouvez bien le supposer ; et mes pensées étant très calmes quant à ma condition, et pleinement réconfortées en me résignant aux dispositions de la Providence, je pensais que je vivrais vraiment très heureux en toutes choses, sauf celle de la société.

Je me suis amélioré à cette époque dans tous les exercices mécaniques auxquels mes nécessités m'ont obligé à m'appliquer, et je crois que je pourrais, à l'occasion, faire un très bon charpentier, surtout compte tenu du peu d'outils que j'avais.

En plus de cela, je suis arrivé à une perfection inattendue dans mes poteries en terre, et j'ai assez bien réussi à les faire avec une roue, ce que j'ai trouvé infiniment plus facile et meilleur; parce que j'ai fait des choses rondes et modelables, qui auparavant étaient vraiment des choses sales à regarder. Mais je pense que je n'ai jamais été plus vaniteux de ma propre performance, ou plus joyeux pour tout ce que j'ai découvert, que pour ma capacité à faire une pipe à tabac. Et bien que ce soit une chose très laide et maladroite, quand elle a été faite, et seulement brûlée en rouge comme d'autres articles en terre, mais comme elle était dure et ferme, et attirerait la fumée, j'en étais extrêmement réconfortée, car j'avais été toujours fumé,

et il y avait des pipes dans le navire, mais je les ai d'abord oubliées, ne sachant pas qu'il y avait du tabac dans l'île ; et ensuite, quand j'ai de nouveau fouillé le navire, je n'ai pu trouver aucune pipe du tout.

Dans mon osier, j'ai aussi beaucoup amélioré et fait une abondance de paniers nécessaires, ainsi que mon invention me l'a montré, bien que pas très beau, mais ils étaient tels qu'ils étaient très pratiques et pratiques pour ranger ou aller chercher des choses. choses à la maison. Par exemple, si je tuais une chèvre à l'étranger, je pourrais l'accrocher à un arbre, la pucer, l'habiller et la couper en morceaux, et la ramener à la maison dans un panier, etc. une tortue, je pouvais la découper, retirer les œufs et un morceau ou deux de chair, ce qui me suffisait, et les ramener à la maison dans un panier, et laisser le reste derrière moi.

Aussi de grands paniers profonds étaient mes récepteurs pour mon maïs, que je frottais toujours dès qu'il était sec et séché, et que je le gardais dans de grands paniers.

Je commençais maintenant à percevoir que ma poudre diminuait considérablement, et c'était un besoin auquel il m'était impossible de subvenir, et je commençai sérieusement à considérer ce que je devais faire quand je n'aurais plus de poudre; c'est-à-dire comment je dois faire pour tuer n'importe quelle chèvre. J'avais, comme on l'observe au cours de la troisième année de mon séjour ici, gardé un jeune enfant et l'avais élevé et apprivoisé, et j'espérais obtenir un bouc, mais je ne pouvais en aucun cas l'amener à passe, jusqu'à ce que mon enfant ait grandi une vieille chèvre; et je ne pourrais jamais trouver dans mon cœur de la tuer, jusqu'à ce qu'elle meure enfin d'un âge plus jeune.



Chapter XVI

Il élève un troupeau de chèvres - Son journal - Ses habitudes domestiques et son style de vie -
Accroître la prospérité

B dans la onzième année de ma résidence, et, comme je l'ai dit, mes munitions diminuant, je me mis à étudier l'art de piéger et de piéger les chèvres, pour voir si je ne pourrais pas en attraper quelques-unes vivantes, et en particulier je voulais une chèvre super avec des petits.

Dans ce but, j'ai fait des collets pour les gêner, et je crois qu'ils y ont été pris plus d'une fois, mais mon attirail n'était pas bon, car je n'avais pas de fil, et je les ai toujours trouvés cassés, et mon appât dévoré.

Enfin, j'ai résolu d'essayer une chute de fosse, alors j'ai creusé plusieurs grandes fosses dans la terre, dans des endroits où j'avais observé les chèvres utilisées pour se nourrir, et sur ces fosses j'ai placé des haies de ma propre cuisson. aussi, avec un grand Poids sur eux; et plusieurs fois j'ai mis des épis d'orge et du riz sec, sans mettre le piège, et j'ai pu facilement percevoir que les chèvres étaient entrées et avaient mangé le maïs, car je pouvais voir la marque de leurs pieds. Enfin, j'ai posé trois pièges en une nuit, et le lendemain matin, je les ai tous trouvés debout, et pourtant l'appât a été mangé et disparu : c'était très décourageant.

Cependant, j'ai modifié mon piège, et, pour ne pas vous déranger avec des détails, en allant un matin voir mon piège, j'ai trouvé dans l'un d'eux un grand vieux bouc, et dans l'un des autres, trois chevreaux, un Mâle et deux femelles.

Quant au vieil homme, je ne savais que faire de lui, il était si féroce que je n'osais pas entrer dans la fosse vers lui ; c'est-à-dire aller le ramener vivant, ce que je voulais. J'aurais pu le tuer, mais ce n'était pas mon affaire, et cela ne répondrait pas non plus à ma fin. Alors je l'ai laissé sortir, et il s'est enfui comme s'il avait été effrayé de ses esprits: Mais j'avais oublié alors ce que j'ai appris plus tard, que la faim domptera un Lyon. Si je l'avais laissé rester là trois ou quatre jours sans nourriture, et que je lui avais apporté de l'eau à boire, puis un peu de maïs, il aurait été aussi apprivoisé que l'un des enfants, car ils sont puissants et sagaces. Des créatures où elles sont bien utilisées.

Cependant, pour le moment, je l'ai laissé partir, ne sachant pas mieux à ce moment-là; puis je suis allé vers les trois enfants, et les prenant un par un, je les ai attachés ensemble avec des cordes et, avec quelques difficultés, je les ai tous ramenés à la maison.

C'était un bon moment avant qu'ils ne se nourrissent, mais en leur jetant du maïs sucré, cela les a tentés et ils ont commencé à être apprivoisés ; et maintenant j'ai découvert que si je m'attendais à me fournir de la chair de chèvre alors que je n'avais plus ni poudre ni balle, élever des animaux apprivoisés était mon seul moyen, alors que je pourrais peut-être les avoir dans ma maison comme un troupeau de moutons.

Mais ensuite, il m'est venu à l'esprit que je devais garder les apprivoisés dans la nature, sinon ils se déchaîneraient toujours quand ils grandiraient, et le seul moyen pour cela était d'avoir un terrain clos, bien clôturé. d soit avec Hedge ou Pale, pour les garder si efficacement, que ceux à l'intérieur ne pourraient pas éclater, orthose sans effraction.

C'était une grande entreprise pour une paire de mains, mais comme j'ai vu qu'il y avait une nécessité absolue de le faire, mon premier travail a été de trouver un bon morceau de terrain, à savoir. où il y avait probablement de l'herbe à manger, de l'eau à boire et une couverture pour les protéger du soleil.

Ceux qui comprennent de telles enceintes penseront que j'avais très peu d'artifice, quand je me suis lancé sur un endroit très approprié pour tout cela, étant un simple morceau de prairie, ou de savane, (comme l'appellent nos gens dans les Colonies occidentales). ,) qui avait deux ou trois petits forêts d'eau douce, et à une extrémité était très boisé. Je dis qu'ils souriront à ma prévision, quand je leur dirai que j'ai commencé ma clôture de ce morceau de terrain de telle manière, que ma haie ou palé doit avoir été à au moins deux milles environ.

La folie n'était pas non plus aussi grande que la boussole, car si c'était à environ dix milles, j'aurais eu assez de temps pour le faire. Mais je ne pensais pas que mes chèvres seraient aussi sauvages dans autant de boussole que si ils avaient eu toute l'île, et j'aurais tellement de place pour les chasser, que je ne les attraperais jamais.

Ma haie a été commencée et poursuivie, je crois, à environ cinquante mètres, lorsque cette pensée m'est venue, alors je me suis arrêté court, et pour le premier commencement, j'ai résolu d'enfermer un morceau d'environ 150 mètres dans longueur, et

100 mètres de largeur, ce qui, comme il en maintiendrait autant que je devrais en avoir dans un délai raisonnable, de sorte que mon troupeau augmentait, je pouvais ajouter plus de terrain à mon enclos.

C'était agir avec une certaine Prudence, et je suis allé travailler avec Courage. J'étais environ trois mois à couvrir le premier morceau, et jusqu'à ce que je l'aie fait, j'ai attaché les trois enfants dans la meilleure partie, et nous les avons nourris aussi près que possible de moi pour les rendre familiers ; et très souvent j'allais leur porter des épis d'orge ou une poignée de riz, et je les nourrissais de ma main ; de sorte qu'une fois mon enclos terminé, et que je les ai lâchés, ils me suivaient de haut en bas, bêlant après moi pour une poignée de maïs.

Cela a répondu à ma fin, et en environ un an et demi, j'ai eu un troupeau d'environ douze chèvres, chevreaux et tout ; et en deux ans de plus j'en ai eu trois et quarante, outre plusieurs que j'ai pris et tués pour ma nourriture. Et après cela, j'ai enfermé cinq Morceaux de Terrain pour les nourrir, avec de petits Enclos pour les y enfoncer, pour les amener comme je voulais, et des Portes d'un Morceau de Terrain dans un autre.

Mais ce n'était pas tout, car maintenant j'avais non seulement de la chair de chèvre pour me nourrir quand j'en avais envie, mais aussi du lait, une chose à laquelle je ne pensais même pas à mes débuts, et qui, lorsqu'elle est entrée en vigueur. mes Pensées, était vraiment une agréable Surprise. Pour l'instant, j'ai installé ma laiterie et j'avais parfois un gallon ou deux de lait par jour. Et comme la nature, qui donne des provisions de nourriture à chaque créature, dicte même naturellement comment en faire usage ; ainsi, moi qui n'avais jamais trait une vache, encore moins une chèvre, ou vu du beurre ou du fromage, très facilement et facilement, bien qu'après un grand nombre d'essais et de fausses couches, j'ai enfin fait du beurre et du fromage, et je n'ai jamais voulu ça après.

Avec quelle miséricorde notre grand Créateur peut-il traiter ses créatures, même dans les conditions où elles semblent submergées par la destruction. Comment peut-il adoucir les Providences les plus amères, et nous donner Cause de le louer pour Donjons et Prisons. Quelle table était ici dressée pour moi dans un désert, où je ne vis d'abord que périr de faim.

Cela aurait fait sourire Stoick de nous avoir vus, moi et ma petite famille, nous asseoir pour dîner; il y avait ma Majesté le Prince et Seigneur de toute l'île ; J'avais la vie de tous mes sujets sous mon commandement absolu. je

pouvait pendre, tirer, donner la liberté et la reprendre, et aucun rebelle parmi tous mes sujets.

Alors pour voir combien je dînais comme un roi tout seul, accompagné de mes serviteurs, Poll, comme s'il eût été mon préféré, était la seule personne autorisée à me parler. Mon chien qui était maintenant devenu très vieux et fou, et n'avait trouvé aucune espèce sur laquelle multiplier son espèce, était toujours assis à ma droite, et deux chats, l'un d'un côté de la table et l'autre de l'autre, attendant de temps en temps un peu de ma main, comme une marque de faveur spéciale.

Mais ce n'étaient pas les deux chats que j'ai d'abord amenés sur le rivage, car ils étaient tous les deux morts et avaient été enterrés près de mon habitation par ma propre main; mais l'un d'eux s'étant multiplié par je ne sais quel genre de créature, c'étaient deux que j'avais conservés apprivoisés, tandis que les autres se déchaînaient dans les bois et devenaient effectivement gênants pour moi à la fin; car ils venaient souvent dans ma maison et me pillaient aussi, jusqu'à ce que je sois obligé de les fusiller et que j'en tue un grand nombre; longuement ils m'ont laissé avec cette assistance, et dans cette manière abondante j'ai vécu ; on ne pouvait pas non plus dire que je désirais autre chose que la société, et que quelque temps après cela, j'étais comme si j'en avais trop.

J'étais quelque chose d' impatient, comme je l'ai observé, d'avoir l'usage de mon bateau ; bien que très réticent à courir plus de dangers; et donc parfois je m'asseyais pour trouver des moyens de la faire voyager dans l'île, et à d'autres moments je m'asseyais assez content sans elle. Mais j'avais un étrange malaise dans mon esprit pour descendre à la pointe de l'île, où, comme je l'ai dit, dans ma dernière promenade, je suis monté sur la colline pour voir comment se trouvait le rivage et comment le courant se couchait, cela Je pouvais voir ce que j'avais à faire : cette inclination augmentait chaque jour sur moi, et je résolu enfin de m'y rendre par terre, en suivant le bord du rivage. Je l'ai fait. Mais si quelqu'un en Angleterre avait rencontré un homme tel que moi, cela devait l'avoir effrayé ou provoqué beaucoup de rires ; et comme je me tenais souvent immobile pour me regarder, je ne pouvais que sourire à l'idée de mon voyage à travers le Yorkshire avec un tel équipage et dans une telle robe : veuillez prendre un croquis de ma figure comme suit,

J'avais un grand bonnet haut et informe, fait de peau de chèvre, avec un rabat qui pendait derrière, aussi bien pour me protéger du soleil que pour empêcher la pluie de couler dans mon cou; rien n'est plus nuisible dans ces climats que la pluie sur la chair sous les vêtements.

J'avais une veste courte en peau de chèvre, les jupes tombant à peu près au milieu de mes cuisses ; et une paire de culottes à genoux ouverts de la même, les culottes étaient faites de la peau d'un vieux bouc, dont les cheveux pendaient d'une telle longueur de chaque côté, que comme les pantalons, ils atteignaient le milieu de mes jambes; Bas et chaussures, je n'en avais pas, mais m'avait fait une paire de quelque chose, je sais à peine comment les appeler, comme des buskins à rabattre sur mes jambes, et de la dentelle de chaque côté comme des éclaboussures ; mais d'une forme des plus barbares, comme l'étaient en effet tout le reste de mes vêtements.

J'avais sur une large ceinture de peau de chèvre séchée, que j'ai réunie avec deux lanières de la même, au lieu de boucles, et dans une sorte de grenouille de chaque côté de celle-ci. Au lieu d'une épée et d'un poignard, pendaient une petite scie et une hachette, l'une d'un côté, l'autre de l'autre. J'avais une autre ceinture pas si large, et attachée de la même manière, qui pendait sur mon épaule ; et au bout de celui-ci, sous mon bras gauche, pendaient deux bourses, toutes deux également en peau de chèvre ; dans l'un d'eux pendait ma poudre, dans l'autre mon fusil. Dans mon dos, je portais mon panier, sur mon épaule mon fusil, et sur ma tête un grand et maladroit parapluie en peau de chèvre, mais qui, après tout, était la Chose la plus nécessaire que j'avais sur moi, à côté de mon Pistolet : Quant à mon Visage, la Couleur de celui-ci n'était vraiment pas aussi Moletta qu'on pourrait s'y attendre d'un Homme qui n'en faisait pas du tout attention, et vivant dans les neuf ou dix Degrés de l'équinoxe. J'avais autrefois souffert de ma barbe jusqu'à ce qu'elle mette environ un quart de mètre de long; mais comme j'avais suffisamment de ciseaux et de rasoirs, je l'avais coupé assez court, sauf ce qui poussait sur ma lèvre supérieure, que j'avais taillé en une grande paire de moustaches mahométanes, comme j'en avais vu portées par certains Turcs, qui j'ai vu à Salée; car les Maures n'en portaient pas, contrairement aux Turcs ; de ces Muschatoes ou Whiskers, je ne dirai pas qu'ils étaient assez longs pour y accrocher mon chapeau; mais ils étaient d'une longueur et d'une forme assez monstrueuses, et telles qu'en Angleterre auraient passé pour effroyables.

Mais tout cela est en passant; car quant à ma figure, j'en avais si peu à m'observer, qu'elle n'avait aucune conséquence ; donc je n'en dis pas plus à cette partie. Dans

ce genre de Figure, j'ai fait mon nouveau Voyage, et j'étais sorti cinq ou six Jours. J'ai d'abord voyagé le long du rivage de la mer, directement à l'endroit où j'ai d'abord amené mon bateau à une ancre, pour monter sur les rochers ; et n'ayant plus de bateau à prendre en charge, j'ai traversé la terre d'un chemin plus proche à la même hauteur que j'étais auparavant, en regardant avec impatience la pointe des rochers qui s'étendait et que j'étais obligé de doubler avec mon bateau, comme il est dit ci-dessus : j'ai été surpris de voir la mer toute lisse et calme, sans ondulation, sans mouvement, sans courant, pas plus là qu'en d'autres endroits.

J'étais dans une étrange perte pour comprendre cela, et j'étais résolu à passer quelque temps à l'observer, pour voir si rien des Sets of the Tide ne l'avait occasionné; mais j'étais actuellement convaincu comment c'était, à savoir. Que la marée descendante se couchant de l'ouest, et se joignant au courant des eaux d'un grand fleuve sur le rivage, doit être l'occasion de ce courant ; et que selon que le vent soufflait plus fort de l'ouest ou du nord, ce courant se rapprochait ou s'éloignait du rivage ; car attendant à peu près jusqu'au soir, je remontai jusqu'au Rocher, et alors la marée descendante étant faite, je revis clairement le courant comme avant, seulement, qu'il s'éloigna plus loin, étant à près d'une demi-lieue du rivage; tandis que dans mon cas, il s'est approché du rivage et m'a emporté, moi et mon canot, ce qu'il n'aurait pas fait à un autre moment.

Cette observation m'a convaincu que je n'avais rien d'autre à faire que d'observer le reflux et le flux de la marée, et je pourrais très facilement ramener mon bateau sur l'île. Mais quand j'ai commencé à penser à le mettre en pratique, J'avais une telle terreur sur mes esprits au souvenir du danger dans lequel j'avais été, que je ne pouvais plus y penser avec aucune patience; mais au contraire, je pris une autre résolution plus sûre, quoique plus laborieuse ; et c'était, Que je construirais, ou plutôt me ferais un autre Periagua ou Canoë; et ainsi avoir un pour un côté de l'île, et un pour l'autre.

Vous devez comprendre que j'avais maintenant, comme je puis l'appeler, deux plantations dans l'île ; une ma petite fortification ou tente, avec le mur tout autour sous le rocher, avec la grotte derrière moi, qu'à ce moment-là j'avais agrandie en plusieurs appartements, ou grottes, les uns dans les autres. L'un d'eux, qui était le plus sec et le plus grand, et qui avait une porte au-delà de mon

mur ou fortification ; c'est-à-dire qu'au-delà de l'endroit où mon mur joignait le rocher, tout était rempli des grands pots de terre, dont j'ai rendu compte, et de quatorze ou quinze grands paniers, qui en contiendraient cinq ou six. Des boisseaux chacun, où j'ai déposé mes réserves de provisions, en particulier mon maïs, certains dans l'épi coupés à court de la paille, et l'autre frotté avec ma main.

A pour mon mur fait, comme avant, avec de longs piquets ou pieux, ces pieux poussaient tous comme des arbres, et étaient à ce moment-là devenus si gros et tellement répandus qu'il n'y avait pas la moindre apparence à la vue de quiconque Habitation derrière eux.

Près de ma demeure, mais un peu plus loin dans le pays et sur un sol inférieur, se trouvaient mes deux parcelles de terre de maïs, que j'ai gardées dûment cultivées et semées, et qui m'ont dûment donné leur récolte en sa saison ; et chaque fois que j'avais besoin de plus de maïs, j'avais plus de terres attenantes aussi bonnes que cela.

En plus de cela, j'avais mon siège de campagne, et j'avais maintenant une plantation tollerable là aussi; d'abord, j'avais mon petit Bower, comme je l'appelais, que je gardais en réparation ; c'est-à-dire que j'ai gardé la haie qui l'entourait, constamment ajustée à sa hauteur habituelle, l'échelle se tenant toujours à l'intérieur; J'ai gardé les arbres qui n'étaient d'abord que mes pieux, mais qui étaient maintenant devenus très fermes et grands; Je les ai toujours gardés coupés de manière à ce qu'ils puissent s'étendre et devenir épais et sauvages, et rendre l'ombre plus agréable, ce qu'ils ont fait efficacement à mon esprit. Au milieu de cela, j'avais toujours ma tente debout, étant un morceau de voile étalé sur des pôles mis en place dans ce but, et qui n'a jamais voulu de réparation ou de renouvellement ; et sous cela, je m'étais fait un pigeonneau ou un canapé, avec les peaux des créatures que j'avais tuées, et avec d'autres choses douces, et une couverture posée dessus, comme celles qui appartenaient à notre lit marin, que je avait sauvé, et un grand Watch-Coat pour me couvrir; et ici, chaque fois que j'avais l'occasion de m'absenter de mon siège principal, je prenais mon habitation de campagne.

Adjoignant à cela j'avais mes enclos pour mon bétail, c'est-à-dire mon Chèvres : Et comme j'avais pris une quantité inconcevable de peines pour clôturer et clôturer ce terrain, j'étais si mal à l'aise de le voir rester entier, de peur que les chèvres ne percent que je n'ai jamais cessé jusqu'à ce qu'avec un travail infini j'aie collé

l'extérieur de la haie si plein de petits pieux, et si près l'un de l'autre, que c'était plutôt un pêle qu'une haie, et il y avait peu de place pour mettre une main entre eux, qui plus tard, lorsque ces pieux ont grandi, comme ils l'ont tous fait lors de la saison des pluies suivante, ont rendu l'enceinte solide comme un mur, en fait plus forte que n'importe quel mur.

Cela témoignera pour moi que je n'étais pas oisif et que je n'ai épargné aucune peine pour réaliser tout ce qui paraissait nécessaire à mon confortable soutien; car je considère que le maintien d'une race de créatures apprivoisées ainsi à ma main, serait pour moi un magazine vivant de chair, de lait, de beurre et de fromage, tant que je vivrais dans le lieu, si cela devait être quarante ans; et que les garder à ma portée dépendait entièrement de mon perfectionnement de mes enclos à un tel degré que je pourrais être de les garder ensemble; que par cette méthode, en effet, j'ai si efficacement sécurisé, que lorsque ces petits pieux ont commencé à pousser, je les avais plantés si très épais, que j'ai été forcé d'en replanter quelques-uns.

Dans cet endroit aussi j'ai fait pousser mes raisins, dont je dépendais principalement pour mon magasin d'hiver de raisins secs; et que je n'ai jamais manqué de conserver très soigneusement, comme la meilleure et la plus agréable friandise de toute ma diète; et en effet ils n'étaient pas seulement agréables, mais physiques, sains, nourrissants et rafraîchissants au dernier degré.

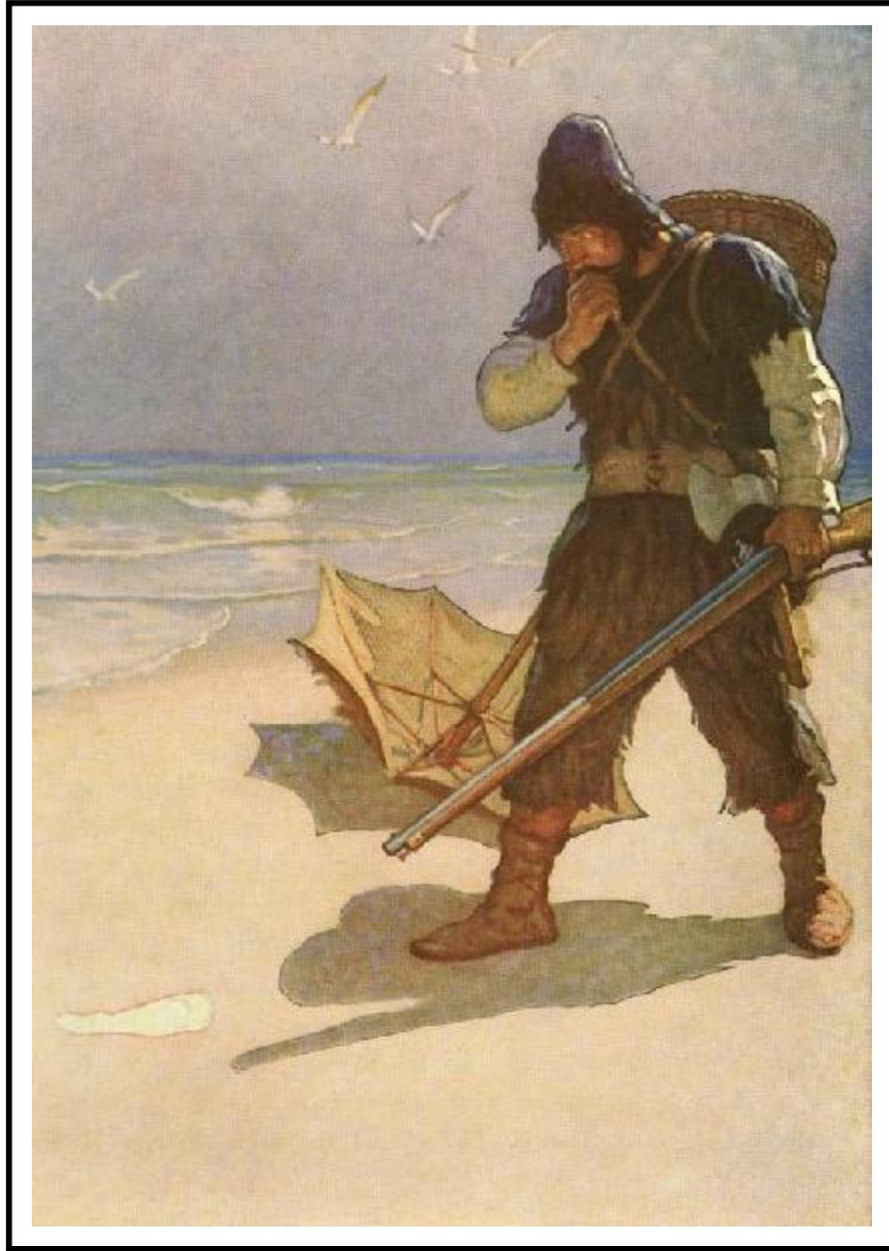
Comme c'était aussi à peu près à mi-chemin entre mon autre habitation et l'endroit où j'avais amarré mon bateau, je restais généralement et je me couchais ici sur mon chemin; car j'avais l'habitude de visiter fréquemment mon bateau, et je gardais toutes les choses qui l'entouraient ou lui appartenaient en très bon ordre; parfois je sortais en elle pour me divertir, mais je n'irais plus dans des voyages dangereux, ni rarement au-dessus d'un jet de pierre ou deux du rivage, j'avais tellement peur d'être à nouveau pressé de ma connaissance par les courants, ou vents, ou tout autre accident. Mais maintenant j'arrive à une nouvelle scène de ma vie.



Chapter XVII

Alarme inattendue—Cause d'appréhension—Il fortifie sa demeure

Je Foudroyé, ou comme si j'avais vu une Apparition...
Il s'est produit un jour à propos de Midi allant vers mon bateau, j'ai été extrêmement surpris par l'empreinte du pied nu d'un homme sur le rivage, qui était très visible dans le sable : je me tenais comme un coup de tonnerre, ou comme si j'avais vu une Apparition; J'ai écouté, j'ai regardé autour de moi, je n'entendais rien, je ne voyais rien, je montais sur un sol qui s'élevait pour regarder plus loin, je remontais le rivage et descendais le rivage, mais c'était tout un, je n'ayant pu voir d'autre impression que celle-là, j'y retournai pour voir s'il y en avait d'autres, et pour observer si ce n'était pas ma Fantaisie ; mais il n'y avait pas de place pour cela, car il y avait exactement l'empreinte même d'un pied, des orteils, du talon et de chaque partie d'un pied ; comment il est venu ici, je ne le savais pas, et je ne pouvais pas du tout l'imaginer. Mais après d'innombrables pensées flottantes, comme un homme parfaitement confus et hors de moi-même, je suis rentré à ma fortification, ne sentant pas, comme on dit, le sol sur lequel j'ai marché, mais terrifié jusqu'au dernier degré, regardant derrière moi à chaque deux ou trois pas, confondant chaque buisson et chaque arbre, et imaginant que chaque souche à distance était un homme ; il n'est pas non plus possible de décrire combien de Formes diverses l'Imagination effrayée représentait des Choses pour moi, combien d'Idées folles ont été trouvées à chaque Moment dans ma Fantaisie, et quelles étranges Fantaisies inexplicables sont venues dans mes Pensées en chemin.



Quand je suis arrivé à mon château, car c'est ainsi que je pense l'avoir appelé depuis, je me suis enfui dedans comme quelqu'un qui est poursuivi ; si je suis passé par l'Échelle comme d'abord, ou si je suis entré par le Trou dans le Rocher, que j'appelle une Porte, je ne me souviens pas ; non, et je ne pouvais pas non plus me souvenir du lendemain matin, car jamais effrayé, le lièvre s'enfuit à couvert, ou le renard à la terre, avec plus de terreur d'esprit que moi à cette retraite.

Je n'ai dormi personne cette nuit-là ; plus j'étais loin de l'occasion de mon Peur, plus mes appréhensions étaient grandes, ce qui est quelque chose de contraire

à la nature de telles choses, et en particulier à la pratique habituelle de toutes les créatures dans la peur : mais j'étais si embarrassé par mes propres idées effrayantes de la chose, que je ne formais que de sombres imaginations pour moi-même, même si ' J'en étais maintenant bien loin. Parfois j'ai pensé que ce devait être le Diable ; et la Raison s'est réjouie avec moi sur cette Supposition : Car comment une autre Chose de Forme humaine devrait-elle entrer dans le Lieu ? Où était le Vaisseau qui les a amenés ? Quelles marques y avait-il d'autres traces de pas ? Et comment était-il possible qu'un Homme y vienne ? Mais alors, penser que Satan devrait prendre une forme humaine sur lui dans un tel endroit où il ne pourrait y avoir aucune occasion pour cela, mais pour laisser l'empreinte de son pied derrière lui, et cela même pour aucun but aussi, car il ne pouvait pas soyez sûr que je devrais le voir; c'était un amusement dans l'autre sens ; J'ai considéré que le diable aurait pu découvrir une abondance d'autres moyens de me terrifier que celui de la seule empreinte d'un pied. Que comme je vivais tout à fait de l'autre côté de l'île, il n'aurait jamais été aussi simple de laisser une marque dans un endroit où il y avait dix mille contre un, que je doive jamais la voir ou non, et dans le sable aussi , que le premier déferlement de la mer sur un grand vent aurait entièrement défiguré : tout cela semblait incompatible avec la chose elle-même, et avec toutes les notions que nous avons habituellement de la subtilité du diable.

L'abondance de telles choses comme celles-ci m'a aidé à me sortir de toutes les appréhensions de son être le diable: Et j'ai alors conclu alors que ce devait être une créature plus dangereuse, (à savoir.) Que ce devait être certains des sauvages du Terre principale contre moi, qui avais erré jusqu'à la mer dans leurs canoës ; et soit poussés par les courants, soit par des vents contraires avaient fait l'île ; et ils avaient été sur le rivage, mais étaient repartis en mer, étant peut-être aussi réticents à rester dans cette île désolée que je l'aurais été à les avoir.

Tandis que ces réflexions roulaient dans mon esprit, j'étais très reconnaissant dans mes pensées, que j'étais si heureux de ne pas être là à ce moment-là, ou qu'ils n'aient pas vu mon bateau, par lequel ils auraient conclu que certains habitants avaient été dans le lieu, et peut-être m'ont-ils cherché plus loin. et que s'il en était ainsi, je les ferais certainement revenir en plus grand nombre,

et dévore-moi; que s'il arrivait qu'ils ne me trouvent pas, ils trouveraient pourtant mon enclos, détruiraient tout mon blé, emporteraient tout mon troupeau de chèvres apprivoisées, et je périrais enfin pour ma misère.

Ainsi ma peur a banni toute mon espérance religieuse ; toute cette ancienne confiance en Dieu qui était fondée sur l'expérience si merveilleuse que j'avais eue de sa bonté, s'est maintenant évanouie, comme si celui qui m'avait nourri jusqu'alors par miracle, ne pouvait pas conserver par sa puissance la provision qu'il avait faite pour moi par sa bonté: je me reprochais ma facilité, qui ne semerait pas plus de maïs une année qu'il ne me servirait juste jusqu'à la prochaine saison, comme si aucun accident ne pouvait intervenir pour m'empêcher de profiter de la récolte qui était sur le sol; et j'ai trouvé cela si juste comme une réprimande, que j'ai résolu pour l'avenir d'avoir deux ou trois ans de blé d'avance, afin que, quoi qu'il arrive, je ne périsse pas faute de pain.

Comme la vie de l'homme est un étrange travail de damier de la Providence ! et par quels ressorts secrets et différents les affections sont-elles pressées comme des circonstances différentes présentes Aujourd'hui nous aimons ce que demain nous haïssons ; aujourd'hui nous cherchons ce que demain nous fuyons ; aujourd'hui nous désirons ce que demain nous craignons ; voire même trembler devant les appréhensions de ; cela s'est illustré en moi à cette époque de la manière la plus vivante qu'on puisse imaginer ; car moi dont la seule affliction était, que je semblais banni de la société humaine, que j'étais seul, circonscrit par l'océan sans bornes, coupé de l'humanité et condamné à ce que j'appelais la vie silencieuse ; que j'étais comme quelqu'un que le ciel ne jugeait pas digne d'être compté parmi les vivants, ou de paraître parmi le reste de ses créatures ; qu'avoir vu une de mes propres espèces m'aurait semblé me faire passer de la mort à la vie, et la plus grande bénédiction que le ciel lui-même, à côté de la suprême bénédiction du salut, puisse accorder ; Je dis que je devrais maintenant trembler à l'appréhension même de voir un homme, et que j'étais prêt à m'enfoncer dans le sol à la seule ombre ou apparition silencieuse d'un homme ayant mis le pied dans l'île.

Tel est l'état inégal de la vie humaine : et cela m'a donné un grand nombre de spéculations curieuses par la suite, quand j'ai eu un peu récupéré mon premier Surprendre ; Je considérais que c'était la Station de la Vie que la Providence infiniment sage et bonne de Dieu avait déterminée pour moi, que comme je ne pouvais pas

prévoir quelles pourraient être les fins de la sagesse divine dans tout cela, ainsi je ne devais pas contester sa souveraineté, qui, comme j'étais sa créature, avait un droit incontestable par la création de me gouverner et de disposer de moi absolument comme il l'entendait; et qui, comme j'étais une créature qui l'avait offensé, avait également un droit judiciaire de me condamner à la peine qu'il jugeait appropriée ; et que c'était ma part de me soumettre à supporter son indignation, parce que j'avais péché contre lui.

Je réfléchis alors que Dieu, qui n'était pas seulement Juste mais Tout-Puissant, comme il avait cru bon de me punir et de m'affliger ainsi, ainsi il était capable de me délivrer ; que s'il ne jugeait pas bon de le faire, c'était mon devoir incontesté de me résigner absolument et entièrement à sa volonté ; et d'autre part, c'était mon Devoir aussi d'espérer en lui, de le prier, et d'assister tranquillement aux Dictats et Directions de sa Providence quotidienne.

Ces Pensées m'ont pris de nombreuses Heures, Jours; non, je puis dire, des semaines et des mois ; et un effet particulier de mes cogitations à cette occasion, je ne peux pas omettre, à savoir. Un matin de bonne heure, allongé dans mon lit et rempli de pensées sur le danger que m'offrait l'apparition de sauvages, j'ai trouvé que cela me troublait beaucoup, sur quoi ces mots de l'Écriture sont entrés dans mes pensées, m'invoquent en le jour du trouble, et je délivrerai, et tu me glorifieras.

Sur ce, se levant joyeusement de mon lit, mon cœur n'a pas seulement été réconforté, mais j'ai été guidé et encouragé à prier sincèrement Dieu pour la délivrance : quand j'ai fini de prier, j'ai pris ma Bible et l'ai ouverte pour la lire. , les premiers Mots qui m'ont été présentés, étaient, Attends le Seigneur, et sois de bonne humeur, et il renforcera ton Cœur ; Attendez-vous, dis-je, au Seigneur : il est impossible d'exprimer le réconfort que cela m'a donné. En réponse, j'ai heureusement déposé le livre, et je n'étais pas plus triste, du moins, pas à cette occasion.

Au milieu de ces Cogitations, Appréhensions et Réflexions, il m'est venu un jour dans la Pensée que tout cela pourrait n'être qu'une simple Chimère à moi ; et que ce pied pourrait être l'empreinte de mon propre pied, quand je suis venu sur le rivage de mon bateau : Cela m'a un peu égayé aussi, et j'ai commencé à me persuader que tout n'était qu'une illusion ; que ce n'était rien d'autre que mon propre pied, et pourquoi ne pourrais-je pas venir par là du bateau, aussi bien que j'allais par là au bateau ; encore une fois, je considère aussi que je ne pourrais en aucun cas

Cela signifie dire avec certitude où j'avais marché et où je n'avais pas marché ; et que si enfin ce n'était que l'empreinte de mon propre pied, j'aurais joué le rôle de ces imbéciles, qui s'efforcent de faire des histoires de spectres et d'apparitions ; et puis en ont peur plus que tout autre corps.

Maintenant, j'ai commencé à prendre Courage et à jeter un coup d'œil à l'étranger à nouveau; car je n'étais pas sorti de mon château depuis trois jours et trois nuits ; de sorte que j'ai commencé à mourir de faim pour Provision; car j'avais peu ou rien à l'intérieur des portes, mais quelques gâteaux d'orge et de l'eau. Alors j'ai su que mes chèvres voulaient aussi être traitées, ce qui était généralement ma diversion du soir ; et les pauvres créatures étaient dans une grande douleur et des inconvénients faute de cela; et en effet, cela en gâta presque quelques-uns, et assécha presque leur lait.

M'encourageant donc avec la conviction que ce n'était rien d'autre que l'empreinte de l'un de mes propres pieds, et que l'on puisse vraiment dire que je commençais par ma propre ombre, j'ai recommencé à partir à l'étranger et je suis allé à ma maison de campagne, pour traire mon troupeau; mais pour voir avec quelle peur j'avançais, combien de fois je regardais derrière moi, comment j'étais prêt de temps en temps à déposer mon panier et à courir pour sauver ma vie, cela aurait fait penser à n'importe qui que j'étais hanté avec une mauvaise Conscience, orthat j'avais été dernièrement le plus terriblement effrayé, et donc en effet j'avais.

Cependant, comme je descendis ainsi deux ou trois Jours, et n'ayant rien vu, je commençai à être un peu plus audacieux ; et de penser qu'il n'y avait vraiment rien dedans, mais ma propre imagination : Mais je ne pourrais pas me persuader pleinement de cela, jusqu'à ce que je redescende sur le rivage, et vois cette empreinte d'un pied, et la mesure par le mien, et voir s'il y avait quelque ressemblance ou aptitude, afin que je puisse être assuré que c'était mon propre pied. Bateau, il est impossible que je sois sur Shore où que ce soit. Deuxièmement, quand je suis venu mesurer la marque avec mon propre pied, j'ai trouvé mon pied pas si grand de beaucoup; ces deux choses ont rempli ma tête de nouvelles imaginations et m'ont redonné les vapeurs au plus haut degré; de sorte que j'ai tremblé de froid, comme celui d'un Ague: Et je suis rentré à la maison, rempli de la croyance qu'un homme ou des hommes avaient été sur le rivage là-bas; ou en bref, que l'île était habitée, et que je pourrais être surpris avant d'en être conscient ; et quel cours prendre pour ma sécurité, je ne le savais pas.

O quelle résolution ridicule les hommes prennent, lorsqu'ils sont possédés par la peur ! Elle les prive de l'usage des moyens que la raison offre pour leur soulagement. La première chose que je me proposai fut d'abattre mes enclos et de jeter tout mon bétail sauvage dans les bois, afin que l'ennemi ne les trouvât pas ; et ensuite fréquenter l'île en perspective de la même chose, ou d'un butin similaire : puis à la simple chose de déterrer mes deux champs de maïs, afin qu'ils ne puissent pas y trouver un tel grain, et qu'ils soient toujours incités à fréquenter l'île ; puis de démolir ma tonnelle et ma tente, afin qu'ils ne voient aucun vestige d'habitation, et soient incités à regarder plus loin, afin de découvrir les personnes qui l'habitent.

C'étaient le sujet de la première réflexion nocturne, après mon retour à la maison, alors que les appréhensions qui avaient tellement envahi mon esprit étaient fraîches sur moi, et ma tête était pleine de vapeurs, comme ci-dessus : Ainsi la peur du danger est de dix ans. mille fois plus terrifiant que le danger lui-même, lorsqu'il est apparent aux yeux ; et nous trouvons le Fardeau de l'Anxiété de beaucoup plus grand que le Mal qui nous inquiète ; et ce qui était pire que tout cela, je n'avais pas ce soulagement dans ce trouble de la résignation que j'avais l'habitude de pratiquer, que j'espérais avoir. Je ressemblais, pensai-je, à Saul, qui ne se plaignait pas seulement que les Philistins étaient sur lui ; mais que Dieu l'avait abandonné ; car je n'ai pas pris maintenant les voies appropriées pour composer mon esprit, en criant à Dieu dans ma détresse, et en me reposant sur sa Providence, comme je l'avais fait auparavant, pour ma défense et ma délivrance ; ce que si je l'avais fait, j'aurais au moins été soutenu plus gaiement sous cette nouvelle surprise, et peut-être mené à bien avec plus de résolution.

Cette Confusion de mes Pensées m'a tenu éveillé toute la Nuit ; mais le matin je m'endormis, et ayant par l'amusement de mon esprit, été, pour ainsi dire, fatigué, et mes esprits épuisés ; J'ai très bien dormi, et je me suis réveillé beaucoup mieux calme que je ne l'avais jamais été auparavant. et maintenant j'ai commencé à penser calmement ; et après le plus grand débat avec moi-même, j'ai conclu que cette île, qui était si agréable, fructueuse et pas plus éloignée de la terre principale que je ne l'avais vu, n'était pas aussi entièrement abandonnée que je pourrais l'imaginer. bien qu'il n'y ait pas d'habitants déclarés qui vivaient sur place ; pourtant qu'il pourrait parfois venir des bateaux du rivage, qui soit avec dessein, soit peut-être jamais, mais quand ils étaient poussés par des vents contraires, pourraient venir à cet endroit.

Que j'avais vécu ici quinze ans maintenant, et que je n'avais encore rencontré la moindre ombre ou figure d'aucun peuple ; et que si à un moment quelconque ils devaient être chassés ici, il était probable qu'ils repartaient dès qu'ils le pouvaient, vu qu'ils n'avaient jamais jugé bon de s'y fixer à aucune occasion, jusqu'à présent.

Que le plus que je puisse suggérer de tout danger, était, d'un tel débarquement accidentel de gens éparpillés du Main, qui, comme c'était probable s'ils étaient conduits ici, étaient ici contre leur gré ; ils n'ont donc pas fait de séjour ici, mais sont repartis avec toute la rapidité possible, restant rarement une nuit sur le rivage, au moins ils n'auraient pas l'aide des marées et la lumière du jour de retour ; et que par conséquent je n'avais rien d'autre à faire qu'à envisager une retraite sûre, au cas où je verrais des sauvages débarquer sur la tache.

Maintenant, je commençais à me repentir amèrement d'avoir creusé ma caverne si grande qu'elle avait fait passer à nouveau une porte, laquelle porte, comme je l'ai dit, sortait au-delà de l'endroit où ma fortification se dirigeait vers le rocher ; après avoir mûrement réfléchi à cela, je résolus de me dessiner une seconde fortification, de la même manière qu'un demi-cercle, à une distance de mon mur, juste à l'endroit où j'avais planté une double rangée d'arbres, environ douze ans auparavant, dont J'ai fait mention : Ces arbres ayant été plantés si épais auparavant, ils ne voulaient que quelques pieux pour être enfoncés entre eux, qu'ils devraient être plus épais et plus forts, et mon mur serait bientôt terminé.

De sorte que j'avais maintenant un double mur, et mon mur extérieur était épaissi avec des morceaux de bois, de vieux câbles et tout ce à quoi je pouvais penser, pour le rendre solide ; ayant dedans sept petits trous, à peu près aussi gros que je pourrais mettre mon bras à : dans le côté intérieur de cela, j'ai épaissi mon mur à plus de dix pieds d'épaisseur, en faisant continuellement sortir la terre de ma grotte, et en la posant à le pied du mur, et marcher dessus ; et à travers les sept trous, j'ai réussi à planter les mousquets, dont j'ai pris connaissance, que j'en ai eu sept sur le rivage du navire ; ceux-ci, dis-je, je les ai plantés comme mon canon, et les ai montés dans des cadres qui les tenaient comme un chariot, afin que je puisse tirer tous les sept canons en deux minutes. Ce mur, j'ai été fatigué pendant plusieurs mois, et pourtant Je n'ai jamais pensé à ma sécurité jusqu'à ce que ce soit fait.

Quand cela a été fait, j'ai collé tout le sol sans mon mur, sur un grand chemin dans tous les sens, aussi plein de pieux ou de bâtons d'osier comme de bois, que je trouvais si aptes à pousser, qu'ils pouvaient bien se tenir debout ; à tel point que je crois que je pourrais m'installer près de vingt mille d'entre eux, laissant un assez grand espace entre eux et mon mur, que je pourrais avoir de la place pour voir un ennemi, et ils pourraient n'avoir aucun abri contre les jeunes arbres, s'ils essayaient s'approcher de mon mur extérieur.

Ainsi, en deux ans, j'ai eu un bosquet épais et en cinq ou six ans, j'ai eu un bois devant ma demeure, devenant si monstrueux d'épaisseur et de force, qu'il était en effet parfaitement infranchissable ; et aucun homme de quelque espèce que ce soit n'imaginerait jamais qu'il y avait quoi que ce soit au-delà, encore moins une habitation. Quant au chemin que je me proposais d'entrer et de sortir, car je n'ai laissé aucune avenue; c'était en plaçant deux Échelles, une à une Partie du Rocher qui était basse et puis s'est brisée, et a laissé de la place pour placer une autre Échelle dessus ; ainsi, lorsque les deux Échelles ont été démontées, aucun Homme vivant ne pouvait descendre jusqu'à moi sans se faire mal; et s'ils étaient descendus, ils étaient encore à l'extérieur de mon mur extérieur.

Ainsi je pris toutes les Mesures humaines que la Prudence pouvait suggérer pour ma propre Conservation ; et on verra longuement qu'ils n'étaient pas tout à fait sans raison juste; bien que je n'ai rien prévu à ce moment-là, plus que mes propres peurs ne me l'ont suggéré.

Pendant ce temps, je n'étais pas tout à fait insouciant de mes autres affaires ; car j'avais un grand souci sur moi, pour mon petit troupeau de chèvres; ils n'étaient pas seulement un approvisionnement présent pour moi à chaque occasion, et commençaient à me suffire, sans la dépense de poudre et de plomb; mais aussi sans la fatigue de chasser après les sauvages, et j'étais réticent à en perdre l'avantage et à les avoir tous à nourrir à nouveau.

À cette fin, après une longue réflexion, je ne pouvais penser qu'à deux Façons de les conserver; l'un était de trouver un autre endroit pratique pour creuser un Cave Under-ground, et de les y conduire chaque nuit; et l'autre était d'enfermer deux ou trois petits morceaux de terre, éloignés l'un de l'autre et autant cachés que possible, où je pourrais garder environ une demi-douzaine de jeunes chèvres dans chaque endroit : de sorte que si un désastre se produisait au troupeau en général, je pourrais peut-être les élever à nouveau avec peu de difficulté et

Temps : Et cela, bien que cela nécessiterait beaucoup de temps et de travail, je pensais que c'était la conception la plus rationnelle.

En conséquence, je passai quelque temps à découvrir les parties les plus reculées de l'île ; et j'en ai choisi un qui était aussi privé que mon cœur pouvait le souhaiter; c'était un petit morceau de terrain humide au milieu des bois creux et épais, où, comme on l'observe, j'ai failli me perdre une fois auparavant, en essayant de revenir par là depuis la partie orientale de l'île : ici je trouvé un terrain clair près de trois acres, tellement entouré de bois, que c'était presque une enceinte par nature, du moins il ne fallait pas autant de travail pour le faire, comme les autres terrains que j'avais travaillés si dur à.



Chapter XVIII

Précautions contre la surprise—Robinson découvre que son île a été visitée
par des

je cannibales Travailler avec ce morceau de terrain, et en moins d'un mois, j'avais tellement clôturé que mon troupeau ou mon troupeau, appelez-le comme vous s'il vous plaît, qui n'étaient pas aussi sauvages maintenant qu'ils auraient pu l'être au début, y étaient assez bien protégés. Ainsi, sans plus tarder, j'ai enlevé dix jeunes chèvres et deux boucs à ce morceau; et quand ils étaient là, j'ai continué à perfectionner la clôture jusqu'à ce que je l'aie rendue aussi sûre que l'autre, ce que, cependant, j'ai fait plus à loisir, et cela m'a pris beaucoup plus de temps.

Tout ce travail dont j'étais aux dépens, uniquement à cause de mes appréhensions sur le compte de l'empreinte du pied d'un homme que j'avais vu; car jusqu'à présent je n'avais jamais vu aucune créature humaine s'approcher de l'île, et j'avais maintenant vécu deux ans sous ces inquiétudes, qui en effet rendaient ma vie beaucoup moins confortable qu'elle ne l'était auparavant ; comme peuvent bien l'imaginer ceux qui savent ce que c'est que de vivre dans le piège constant de la peur de l'homme ; et cela, je dois aussi l'observer avec chagrin, que la confusion de mon esprit avait aussi de trop grandes impressions sur la partie religieuse de mes pensées, car la crainte et la terreur de tomber entre les mains de sauvages et de canibals pesaient tellement sur mes esprits, que Je me trouvais rarement dans un état d'esprit convenable pour l'application à mon Créateur, du moins pas avec le calme calme et la résignation de l'âme que j'avais l'habitude de faire ; Je priais plutôt Dieu comme étant sous une grande affliction et une grande pression d'esprit, entouré de danger, et dans l'attente chaque nuit d'être assassiné et dévoré avant le matin ; et je dois témoigner de mon expérience, qu'un tempérament de paix, de gratitude, d'amour et d'affection, est bien plus le cadre approprié pour la prière que celui de la terreur et de la confusion ; et que sous la crainte d'un méfait imminent, un homme n'est pas plus apte à l'accomplissement réconfortant du devoir de prier Dieu, qu'il ne l'est à la repentance sur un lit de malade : car ces désordres affectent l'esprit comme les autres affectent le corps ; et la Décomposition de l'Esprit doit nécessairement être une Infirmité aussi grande que celle du Corps, et bien plus grande, Prier Dieu étant proprement un Acte de l'Esprit, non du Corps.

Mais pour continuer; Après avoir ainsi sécurisé une partie de mon petit stock vivant, j'ai parcouru toute l'île, à la recherche d'un autre lieu privé, pour faire un tel autre dépôt; en errant plus vers la pointe ouest de l'île que je ne l'avais jamais fait encore, et regardant vers la mer, j'ai cru voir un bateau sur la mer, à une grande distance; J'avais trouvé un verre prospectif, ou deux, dans l'un des coffres des marins, que j'ai sauvé de notre navire ; mais je n'en avais pas sur moi, et c'était si lointain, que je ne savais qu'en faire ; bien que je l'aie regardé jusqu'à ce que mes Yeux ne soient plus capables de se retenir de regarder plus longtemps; si c'était un Bateau, ou pas, je ne sais pas ; mais en descendant de la Colline, je ne pouvais plus rien voir, alors je l'ai abandonnée; seulement j'ai résolu de ne plus sortir sans un verre prospectif dans ma poche

Quand je fus descendu de la colline, jusqu'au bout de l'île, où je n'étais jamais allé auparavant, je fus bientôt convaincu que voir l'empreinte du pied d'un homme n'était pas une chose aussi étrange dans l'île que j'imaginai ; et mais que c'était une providence spéciale que j'ai été jeté sur le côté de l'île, où les sauvages ne sont jamais venus : j'aurais facilement su que rien n'était plus fréquent que pour les canots du Main, quand ils arrivaient à être un peu trop loin en mer, pour tirer vers ce côté de l'île pour Harbour ; de même, comme ils se rencontraient souvent et combattaient dans leurs canots, les vainqueurs ayant fait des prisonniers, les amenaient sur ce rivage, où, selon leurs terribles coutumes, étant tous canibals, ils les tuaient et les mangeaient ; dont ci-après.

Quand je descendis de la Colline, jusqu'à la Côte, comme je l'ai dit plus haut, étant la pointe SO de l'île, j'étais parfaitement confus et émerveillé ; il ne m'est pas non plus possible d'exprimer l'Horreur de mon Esprit, en voyant le Rivage se répandre avec des Crânes, des Mains, des Pieds et d'autres Os de Corps humains ; et en particulier j'ai observé un endroit où il y avait eu un feu fait, et un cercle creusé dans la terre, comme un cockpit, où l'on suppose que les misérables sauvages s'étaient assis pour leurs festins inhumains sur les corps de leur compagnon -Créatures. J'ai été si étonné de la vue de ces choses, que je n'ai eu pendant longtemps aucune idée d'un quelconque danger pour moi-même; Toutes mes appréhensions étaient enfouies dans les pensées d'un tel degré de brutalité inhumaine et infernale, et l'horreur de la dégénérescence de la nature humaine ; dont j'avais souvent entendu parler, mais je n'en avais jamais vu d'aussi près auparavant; bref, j'ai détourné mon visage de l'hor

Spectacle; mon estomac est devenu malade, et j'étais juste au point de m'évanouir, quand la nature a déchargé le désordre de mon estomac ; et ayant vomi avec une violence peu commune, j'étais un peu soulagé; mais ne supporterait pas de rester un moment à la place ; alors je me suis remonté la colline, avec la vitesse que j'ai pu, et j'ai marché vers ma propre habitation.

Quand je sortis un peu de cette partie de l'île, je restai un moment comme émerveillé ; puis, me remettant, j'ai regardé avec la plus grande affection de mon âme, et avec une inondation de larmes dans mes yeux, j'ai rendu grâce à Dieu qui avait jeté mon sort dans une partie du monde, où j'étais distingué de tels Créatures terribles comme celles-ci ; et que bien que j'aie estimé ma condition actuelle très misérable, elle m'avait pourtant donné tant de comforts en elle, que j'avais encore plus à remercier qu'à me plaindre; et cela surtout, qui même dans cette misérable condition avait été réconforté par la connaissance de lui-même et l'espérance de sa bénédiction, qui était une félicité plus que suffisamment équivalente à toute la misère que j'avais soufferte ou que je pouvais souffrir.

Dans ce cadre de reconnaissance, je suis rentré chez moi dans mon château, et j'ai commencé à être beaucoup plus facile maintenant, quant à la sécurité de ma situation, que jamais je ne l'étais auparavant ; car j'ai observé que ces misérables ne sont jamais venus dans cette île à la recherche de ce qu'ils pourraient obtenir; peut-être ne cherchant, ne voulant ou n'attendant rien ici ; et ayant souvent, sans aucun doute, été dans la partie boisée couverte de celui-ci, sans trouver quoi que ce soit pour leur but. Je savais que j'étais ici depuis près de dix-huit ans et que je n'avais jamais vu le moindre pas de créature humaine là-bas auparavant ; et je pourrais être ici dix-huit de plus, aussi entièrement caché que je l'étais maintenant, si je ne me découvrais pas, ce que je n'avais aucune occasion de faire, ma seule affaire étant de me cacher entièrement. d où j'étais, à moins que j'aie trouvé une meilleure sorte de créatures que de canibals pour me faire connaître.

Pourtant, j'avais une telle horreur des misérables sauvages, dont j'ai parlé, et de la misérable coutume inhumaine de se dévorer et de se dévorer les uns les autres, que je continuais pensif et triste, et que je restais près de moi. propre cercle pendant près de deux ans après ceci : Quand je dis mon propre cercle, je veux dire par là, mes trois plantations, à savoir. mon château, ma maison de campagne, que j'appelais ma tonnelle et mon enclos dans les bois ;

je n'ai pas non plus pris soin de cela pour un autre usage que comme enclos pour mes chèvres; car l'aversion que la nature me donnait pour ces misérables infernaux, était telle, que j'avais peur de les voir, comme de voir le diable lui-même ; et je ne suis même pas allé m'occuper de mon bateau pendant tout ce temps; mais commençait plutôt à songer à m'en faire un autre ; car je ne pourrais plus jamais penser à faire d'autres tentatives pour amener l'autre bateau autour de l'île jusqu'à moi, au moins je devrais rencontrer certaines de ces créatures en mer, dans lesquelles, s'il m'était arrivé d'être tombé dans leurs Mains, je savais ce qu'aurait été mon Lot.

Cependant, le temps et la satisfaction que j'avais de ne pas être en danger d'être découvert par ces gens ont commencé à dissiper mon inquiétude à leur sujet. et j'ai commencé à vivre exactement de la même manière composée qu'avant; seulement avec cette différence, que j'ai utilisé plus de prudence et gardé mes yeux plus autour de moi qu'auparavant, de peur que je ne sois vu par l'un d'eux; et en particulier, j'étais plus prudent de tirer avec mon fusil, à moins qu'aucun d'entre eux se trouvant sur l'île n'en entende parler; et c'était donc une très bonne providence pour moi, que je m'étais fourni une race de chèvres apprivoisées, que je n'avais plus besoin de chasser dans les bois, ni de leur tirer dessus ; et si j'en ai attrapé un après cela, c'était par des pièges et des collets, comme je l'avais fait auparavant; de sorte que pendant deux ans après cela, je crois que je n'ai jamais tiré une seule fois avec mon fusil, bien que je ne sois jamais sorti sans lui; et qui plus est, comme j'avais sauvé trois pistolets du navire, je les emportais toujours avec moi, ou au moins deux d'entre eux, les collant dans ma ceinture en peau de chèvre ; aussi j'ai fabriqué l'un des grands coups de fouet que j'avais du navire, et je me suis fait une ceinture pour le mettre aussi; de sorte que j'étais maintenant un compagnon des plus formidables à regarder, quand je suis allé à l'étranger, si vous ajoutez à l'ancienne description de moi-même, le particulier de deux pistolets et une grande épée large, suspendue à mon côté dans une ceinture

Les choses se passent ainsi, comme je l'ai dit, depuis quelque temps ; Je semblais, à l'exception de ces mises en garde, être réduit à mon ancien mode de vie calme et posé, toutes ces choses tendaient à me montrer de plus en plus à quel point ma condition était loin d'être misérable, comparée à certaines autres; voire, à beaucoup d'autres particularités de la vie, dont il aurait pu plaire à Dieu d'avoir fait mon lot. Cela m'a amené à réfléchir, à quel point il y aurait peu de remords parmi l'humanité, à n'importe quelle condition de vie, si les gens préféraient

comparez leur état avec ceux qui sont pires, afin d'être reconnaissants, que de toujours les comparer avec ceux qui sont meilleurs, pour aider leurs murmures et leurs plaintes.

Comme dans ma condition actuelle, il n'y avait pas vraiment beaucoup de choses que je voulais ; ainsi, en effet, je pensais que les frayeurs dans lesquelles j'avais été au sujet de ces misérables sauvages, et le souci dans lequel j'avais été pour ma propre conservation, avaient enlevé le bord de mon invention pour mes propres commodités ; et j'avais laissé tomber un bon dessein, sur lequel j'avais autrefois trop penché mes pensées; et c'était, pour essayer si je ne pouvais pas transformer une partie de mon orge en malt, puis essayer de me brasser de la bière : c'était vraiment une pensée fantaisiste, et je me reprochais souvent pour sa simplicité ; car j'ai vu bientôt qu'il y aurait un manque de plusieurs choses nécessaires à la fabrication de ma bière, qu'il me serait impossible de fournir; comme d'abord, des fûts pour le conserver, ce qui était une chose, que, comme je l'ai déjà observé, je ne pourrais jamais le comprendre ; non, bien que je n'ai pas passé beaucoup de jours, mais des semaines, non, des mois à essayer, mais en vain. Au prochain endroit, je n'avais pas de houblon pour le faire garder, pas de levure pour le faire fonctionner, pas de cuivre ou de bouilloire pour le faire bouillir; et pourtant toutes ces choses, malgré, je crois en vérité, si ces choses n'étaient pas intervenues, je veux dire les frayeurs et les terreurs dans lesquelles j'étais au sujet des sauvages, je l'avais entreprise, et peut-être l'avais-je réalisée aussi ; car j'abandonnais rarement une chose sans l'accomplir, quand je l'avais une fois assez dans la tête pour la commencer.

Mais mon Invention suit maintenant une tout autre voie ; pour Night and Day, je ne pouvais penser qu'à la façon dont je pourrais détruire certains de ces monstres dans leur cruel divertissement sanglant, et si possible, sauver la victime qu'ils devraient amener ici pour la détruire. Il faudrait un volume plus grand que ce que tout ce travail est censé être, pour exposer tous les artifices que j'ai éclos, ou plutôt couvés dans ma pensée, pour détruire ces créatures, ou du moins les effrayer, de manière à empêchez-les plus de venir ici; mais tout était avorté, rien ne pouvait avoir d'effet, à moins que je ne sois là pour le faire moi-même ; et que pouvait faire un seul homme parmi eux, alors qu'il y en avait peut-être vingt ou trente ensemble, avec leurs fléchettes, ou leurs arcs et leurs flèches, avec lesquels ils pouvaient tirer aussi fidèlement à une marque que je le pouvais avec mon fusil ?

Parfois, je me suis arrangé pour creuser un trou sous l'endroit où ils faisaient leur feu, et j'y ai mis cinq ou six livres de poudre à canon, qui, lorsqu'ils allumaient leur feu, prendraient par conséquent le feu et feraient sauter tout ce qui était près de lui. ; mais comme en premier lieu, je serais très réticent à gaspiller autant de poudre sur eux, mon magasin étant maintenant dans la quantité d'un baril; donc je ne pouvais pas non plus être sûr qu'il se déclencherait à un certain moment, quand il pourrait les surprendre, et au mieux, qu'il ne ferait guère plus que simplement souffler le feu autour de leurs oreilles et les effrayer, mais pas assez pour les faire abandonner le lieu; je l'ai donc mis de côté, puis j'ai proposé de me placer en embuscade, dans un endroit commode, avec mes trois canons, tous chargés à double; et au milieu de leur Cérémonie sanglante, je les ai lancés, alors que je serais sûr d'en tuer ou en blesser peut-être deux ou trois à chaque tir ; et puis tombant sur eux avec mes trois pistolets et mon épée, je n'ai fait aucun doute, mais que s'il y en avait vingt, je devrais tous les tuer: cette fantaisie a plu à mes pensées pendant quelques semaines, et j'en étais si plein , que j'en rêvais souvent ; et parfois que j'allais juste les lâcher dans mon Sommeil.

Je suis allé si loin avec cela dans mon imagination, que je me suis employé plusieurs jours à trouver des endroits appropriés pour me mettre en embuscade, comme je l'ai dit, pour les surveiller ; et j'allais souvent à la place elle-même, qui m'était maintenant devenue plus familière; et surtout pendant que mon esprit était ainsi rempli de pensées de vengeance, et d'un coup sanglant de vingt ou trente d'entre eux à l'épée, comme je peux l'appeler, l'horreur que j'avais à l'endroit et aux signaux des barbares Les misérables se dévorant les uns les autres, ont apaisé ma méchanceté.

Eh bien, j'ai enfin trouvé un endroit sur le flanc de la colline, où j'étais convaincu que je pouvais attendre en toute sécurité jusqu'à ce que je voie l'un de leurs bateaux venir, et puis, avant même qu'ils ne soient prêts à venir sur le rivage, transporter mon moi invisible dans les bosquets d'arbres, dans l'un desquels il y avait un creux assez grand pour me cacher entièrement; et où je pourrais m'asseoir et observer toutes leurs actions sanglantes et viser pleinement leurs têtes, alors qu'ils étaient si proches l'un de l'autre, qu'il serait presque impossible que je rate mon tir, ou que je puisse échouer à blesser trois ou quatre d'entre eux au premier Shoot.

Dans ce lieu, j'ai alors résolu de fixer mon dessein, et en conséquence j'ai préparé deux mousquets et ma pièce de chasse ordinaire. Les deux mousquets que j'ai chargés d'une paire de limaces chacun et de quatre ou cinq balles plus petites, de la taille d'une balle de pistolet ; et le Fowling Piece que j'ai chargé avec près d'une poignée de Swan-shot, de la plus grande taille; J'ai également chargé mes pistolets d'environ quatre balles chacun, et dans cette posture, bien pourvu de munitions pour une deuxième et une troisième charge, je me suis préparé pour mon expédition.

Après avoir ainsi posé le plan de mon dessein et l'avoir mis en pratique dans mon imagination, j'ai continuellement fait mon tour chaque matin jusqu'au sommet de la colline, qui était de mon château, comme je l'appelais, environ trois Miles, ou plus, pour voir si je pourrais observer des bateaux sur la mer, s'approchant de l'île, ou se tenant vers elle ; mais j'ai commencé à me lasser de ce dur devoir, après avoir constamment gardé ma montre pendant deux ou trois mois; mais revenait toujours sans aucune découverte, il n'y avait pas eu pendant tout ce temps la moindre apparition, pas seulement sur ou près du rivage; mais pas sur tout l'Océan, pour autant que mes Yeux ou mes Lunettes puissent atteindre tous les Chemins.

Tant que je poursuivais ma visite quotidienne de la Colline, à surveiller ; si longtemps aussi j'ai maintenu la vigueur de mon dessein, et mes esprits semblaient être tout le temps dans une forme appropriée, pour une exécution aussi scandaleuse que le meurtre de vingt ou trente sauvages nus, pour une offense que je n'avais pas à tous engagés dans une discussion de mes pensées, pas plus loin que mes passions n'étaient d'abord suscitées par l'horreur que j'ai conçue à la coutume naturelle de ce peuple du pays, qui avait été souffert par la Providence dans son sage disposition du monde, de n'avoir d'autre guide que celui de leurs propres passions abominables et viciées ; et constamment ont été laissés, et peut-être l'avaient été pendant quelques âges, pour agir : des choses horribles, et recevoir des coutumes si terribles, que rien d'autre que la nature entièrement abandonnée du ciel, et agi par une dégénérescence infernale, aurait pu les faire tomber : mais maintenant, comme je l'ai dit, je commençais à être fatigué de l'excursion infructueuse, que j'avais faite si longtemps, et si loin, chaque matin en vain, de sorte que mon opinion sur l'action elle-même a commencé à changer, et j'ai commencé avec plus de fraîcheur, et des pensées plus calmes pour considérer à quoi j'allais m'engager. Quelle autorité, ou quel appel avais-je, pour prétendre être juge et bourreau sur ces hommes en tant que criminels, que le ciel avait jugés aptes pendant tant d'âges à souffrir impunis, aller de l'avant, et

Bourreaux de ses Jugements les uns après les autres. Jusqu'à quel point ces gens ont-ils été des offenseurs contre moi, et quel droit avais-je de m'engager dans la querelle de ce sang, qu'ils ont versé l'un sur l'autre avec promiscuité. J'en ai débattu très souvent avec moi-même ainsi; Comment puis-je savoir ce que Dieu lui-même juge dans ce Cas particulier ? est certain que ces personnes ne commettent pas cela comme un crime ; ce n'est pas contre leurs propres Consciences les réprimandant, ou leur Lumière les réprimandant. Ils ne savent pas qu'il s'agit d'un Offense, et ensuite le commettent au mépris de la Justice Divine, nous le faisons dans presque tous les Péchés que nous commettons. Ils pensent que ce n'est pas un crime de tuer un captif pris à la guerre, que nous ne tuons un bœuf ; n'ont pas mangé de la chair humaine, que nous ne mangeons de mouton.

Quand j'avais considéré cela un peu, il s'ensuivait nécessairement que j'avais certainement tort en cela, que ces gens n'étaient pas des meurtriers dans le sens que je les avais auparavant condamnés, dans mes pensées; pas plus que ces chrétiens n'étaient des meurtriers, qui mettaient souvent à mort les prisonniers faits au combat ; ou plus fréquemment, à de nombreuses occasions, mettre des troupes entières d'hommes à l'épée, sans faire quartier, bien qu'ils jettent leurs armes et se soumettent.

Dans le lieu suivant, il m'est venu à l'esprit que, bien que l'usage qu'ils se donnaient ainsi l'un à l'autre, était ainsi brutal et inhumain ; pourtant ce n'était vraiment rien pour moi : Ces Gens m'avaient fait du Mal. Que s'ils me tentaient, ou si je voyais nécessaire que ma préservation immédiate tombe sur eux, quelque chose pourrait être dit pour cela; mais que comme j'étais encore hors de leur pouvoir, et qu'ils n'avaient vraiment aucune connaissance de moi, et par conséquent m'ont signé; et par conséquent il ne pouvait être juste de leur tomber dessus. Que cela justifierait la conduite des Espagnols dans toutes leurs barbaries pratiquées en Amérique, et où ils ont détruit des millions de ces gens, qui cependant étaient des idolâtres et des barbares, et avaient plusieurs rites sanglants et barbares dans leurs coutumes, tels que sacrifier des corps humains à leurs idoles, étaient pourtant, comme pour les Espagnols, des peuples bien innocents ; et que les extirper du pays, est parlé avec la plus grande horreur et la plus grande détestation, même par les Espagnols eux-mêmes, en ce moment ; et par toutes les autres nations chrétiennes d'Europe, comme une pure boucherie, un morceau sanglant et contre nature de cruauté, injustifiable soit pour Dieu, soit pour l'homme ; et tels, comme pour lesquels le nom même d'un Espagnol est considéré comme effrayant et terrible pour tous les gens de l'humanité ou de la compassion chrétienne : comme si le royaume d'Espagne était

particulièrement éminent pour le produit d'une race d'hommes, qui étaient sans principes de tendresse, ou les entrailles communes de pitié pour les misérables, qui sont considérées comme une marque de tempérament généreux dans l'esprit.

Ces considérations m'ont vraiment mis à une pause, et à une sorte d'arrêt complet; et je commençais peu à peu à m'écarter de mon dessein, et pour conclure, j'avais pris de mauvaises mesures dans mes résolutions d'attaquer les sauvages ; que ce n'était pas mon affaire de me mêler d'eux, à moins qu'ils ne m'aient d'abord attaqué, et cela, c'était mon affaire si possible de l'empêcher ; mais que si j'étais découvert et attaqué, alors je connaissais mon devoir.

D'un autre côté, je disputais avec moi-même que c'était vraiment le moyen non de me délivrer, mais de me ruiner et de me détruire entièrement ; car à moins que j'étais sûr de tuer tous ceux qui non seulement devraient être sur le rivage à ce moment-là, mais qui devraient jamais revenir sur le rivage par la suite, si un seul d'entre eux s'échappait, pour dire à leurs gens de la campagne ce qui s'était passé, ils reviendraient par milliers pour venger la mort de leurs compagnons, et je ne ferais que m'attirer une certaine destruction, pour laquelle je n'avais actuellement aucune occasion.

Dans l'ensemble, j'ai conclu que, ni en principe ni en politique, je ne devais d'une manière ou d'une autre m'occuper de cette affaire. Que mon entreprise était par tous les moyens possibles de me cacher d'eux, et de ne pas leur laisser le moindre signal pour deviner qu'il y avait des créatures vivantes sur l'île ; Je veux dire de forme humaine.

La religion s'est réjouie de ce Prudentiel, et j'étais maintenant convaincu de bien des manières, que j'étais parfaitement hors de mon devoir, quand j'étendais tous mes plans sanglants pour la destruction de créatures innocentes, je veux dire innocent quant à moi : Quant aux Crimes qu'ils se sont rendus coupables les uns envers les autres, je n'avais rien à faire avec eux ; ils étaient Nationaux, et je dois les laisser à la Justice de Dieu, qui est le Gouverneur des Nations, et qui sait, par des Punitions Nationales, faire une juste Rétribution pour les Infractions Nationales ; et d'apporter des jugements publics sur ceux qui offensent de manière publique, par les moyens qui lui plaisent le mieux.

Cela m'apparaissait si clair maintenant, que rien n'était une plus grande satisfaction pour moi, que de ne pas avoir été toléré de faire une chose que je

j'ai maintenant vu tant de raisons de croire que cela n'aurait pas été moins un péché que celui de Murther volontaire, si je l'avais commis; et j'ai donné les plus humbles remerciements sur mes genoux à Dieu, qui m'avait ainsi délivré de la culpabilité du sang; le suppliant de m'accorder la protection de sa providence, afin que je ne tombe pas entre les mains des barbares ; ou que je ne puisse pas leur imposer les Mains, à moins que je n'aie un Appel plus clair du Ciel pour le faire, pour la Défense de ma propre Vie.



Chapter XIX

Robinson découvre une grotte qui lui sert de retraite contre les sauvages

je ^D J'ai continué pendant près d'un an après cela; et j'étais si loin de désirer une occasion de tomber sur ces misérables, que pendant tout ce temps, je ne suis jamais monté une seule fois sur la colline pour voir s'il y en avait en vue, ou pour savoir si l'un d'eux avait été sur le rivage. là ou non, afin que je ne sois pas tenté de renouveler aucun de mes stratagèmes contre eux, ou que je ne sois provoqué par aucun avantage qui pourrait se présenter, à tomber sur eux ; seulement ce que j'ai fait, j'ai enlevé mon bateau, que j'avais de l'autre côté de l'île, et je l'ai transporté jusqu'à l'extrémité est de toute l'île, où je l'ai conduit dans une petite crique que j'ai trouvée sous quelques rochers élevés, et où je savais, par la raison des courants, que les sauvages n'osaient pas, du moins ne voulaient pas venir avec leurs bateaux, pour quelque raison que ce soit.

Avec mon bateau, j'ai emporté tout ce que j'avais laissé là-bas lui appartenant, bien qu'il ne soit pas nécessaire pour aller là-bas, à savoir. Un mât et une voile que j'avais faits pour elle, et une chose semblable à une ancre, mais en effet qui ne pouvait être appelée ni ancre ni grappin ; cependant, c'était le mieux que je pouvais faire de son genre : j'ai tout enlevé, afin qu'il n'y ait pas la moindre ombre d'aucune découverte, ou aucune apparition d'aucun bateau, ou d'aucune habitation humaine sur l'île.

En plus de cela, je me suis gardé, comme je l'ai dit, plus retiré que jamais, et je suis rarement sorti de ma cellule, sauf pour mon emploi constant, à savoir. Pour traire mes chèvres, et gérer mon petit troupeau, dans le bois ; qui, comme c'était tout à fait sur l'autre partie de l'île, était tout à fait hors de danger; il est certain que ces peuples sauvages qui hantent parfois cette île, n'ont jamais pensé à trouver quoi que ce soit ici ; et par conséquent ne s'est jamais éloigné de la Côte ; et je n'en doute pas, mais ils auraient pu être plusieurs fois sur le rivage, après que mes appréhensions m'eussent rendu prudent aussi bien qu'avant ; et en effet, je regarde en arrière avec une certaine horreur les pensées de ce qu'aurait été ma condition, si je les avais coupés, et avais été découvert avant cela, quand j'étais nu et sans armes, sauf avec un pistolet , et qui ne chargent souvent qu'avec de petits

Fusillé, j'ai marché partout, regardant et regardant autour de l'île, pour voir ce que je pouvais obtenir; dans quelle surprise aurais-je été, si quand j'ai découvert l'empreinte du pied d'un homme, j'avais au lieu de cela, vu quinze ou vingt sauvages, et les ai trouvés me poursuivant, et par la rapidité de leur course, aucune possibilité de mon évasion.

Les pensées de cela ont parfois enfoncé mon âme même en moi, et ont tellement affligé mon esprit, que je ne pouvais pas bientôt le récupérer, pour penser à ce que j'aurais dû faire, et comment non seulement je n'aurais pas dû être capable de leur résister, mais même je n'aurais pas dû avoir assez de Présence d'Esprit pour faire ce que j'aurais pu faire ; bien moins, ce que maintenant après tant de réflexion et de préparation je pourrais être capable de faire : En effet, après avoir sérieusement réfléchi à ces choses, je serais très mélancolique, et quelquefois cela durerait longtemps ; mais je l'ai finalement résolu en reconnaissance à cette Providence, qui m'avait délivré de tant de dangers invisibles, et m'avait gardé de ces méfaits dont je n'aurais pu être l'agent pour me délivrer de moi-même; parce que je n'avais pas la moindre notion qu'une telle chose dépende, ou la moindre supposition que cela soit possible.

Cela a renouvelé une contemplation, qui était souvent venue à mes pensées dans les temps anciens, lorsque j'ai commencé à voir les dispositions miséricordieuses du ciel, dans les dangers que nous courons dans cette vie. Comme nous sommes merveilleusement délivrés, alors que nous n'en savons rien. Comment, lorsque nous sommes dans (un Quandary, comme nous l'appelons) un Doute ou une Hésitation, si nous devons suivre cette Voie ou cette Voie, un Indice secret nous dirigera dans cette Voie, alors que nous avons l'intention d'aller dans cette Voie ; non, quand le sens, notre propre inclination, et peut-être les affaires ont appelé à aller dans l'autre sens, encore une étrange impression sur l'esprit, de nous ne savons pas ce qui jaillit, et par nous ne savons pas quelle puissance, nous dominera. suivre ce chemin; et il apparaîtra plus tard que si nous avons suivi ce chemin que nous aurions dû suivre, et que même notre imagination aurait dû suivre, nous aurions été ruinés et perdus. une certaine règle avec moi, que chaque fois que je trouvais ces indices secrets, ou pressions de mon esprit, à faire ou à ne pas faire une chose qui se présentait ; ou d'aller par-ci ou par-là, je n'ai jamais manqué d'obéir au dictat secret; bien que je n'en connaisse aucune autre raison, sinon qu'une telle pression ou un tel indice pesait sur mon esprit : je pourrais donner de nombreux exemples du succès de cette conduite au cou

surtout dans la dernière partie de mon séjour dans cette malheureuse île ; outre de nombreuses occasions dont il est très probable que j'aurais pu tenir compte, si j'avais vu avec les mêmes yeux alors, que j'ai vu avec maintenant : Mais il n'est jamais trop tard pour être sage ; et je ne peux que conseiller à tous ceux qui considèrent les hommes, dont la vie est accompagnée d'incidents aussi extraordinaires que le mien, ou même s'ils ne sont pas si extraordinaires, de ne pas négliger ces avis secrets de la Providence, qu'ils viennent de quelle intelligence invisible ils voudront, que je pas discuter, et peut-être ne peut pas rendre compte ; mais certainement ils sont une preuve de l'inverse des esprits et de la communication secrète entre ceux qui sont incarnés et ceux qui ne le sont pas ; et une preuve telle qu'on ne pourra jamais y résister : dont j'aurai l'occasion de donner quelques exemples très remarquables, dans le reste de ma résidence solitaire dans

Je crois que le lecteur de ceci ne trouvera pas étrange, si j'avoue que ces anxiétés, ces dangers constants dans lesquels je vivais, et l'inquiétude qui était maintenant sur moi, ont mis fin à toute invention et à tous les stratagèmes que je avait prévu pour mes futurs Logements et Commodités. J'avais maintenant plus sur mes mains le soin de ma sécurité que celui de ma nourriture. Je ne veux pas enfoncer un clou ou couper un bâton de bois maintenant, de peur que le bruit que je ferais ne soit entendu ; encore moins tirerais-je avec un fusil, pour la même raison ; et surtout, j'étais intolérablement mal à l'aise de faire du feu, de peur que la fumée qui est visible à une grande distance dans le jour ne me trahisse ; et pour cette raison, j'ai supprimé cette partie de mes affaires qui nécessitait du feu ; comme brûler des pots et des tuyaux, etc. dans mon nouvel appartement dans les bois, où après avoir été quelque temps, j'ai trouvé à mon indescriptible consolation, une simple grotte naturelle dans la terre, qui s'étendait d'une manière vaste, et où, j'ose dire, aucun sauvage, s'il avait été à l'embouchure de celui-ci, ne serait assez hardi pour s'aventurer, ni en effet aucun autre homme ; mais quelqu'un qui, comme moi, ne voulait rien tant qu'une retraite sûre.

L'embouchure de ce creux était au fond d'un grand rocher, où par simple accident (je dirais, si je ne voyais pas une raison abondante d'attribuer maintenant toutes ces choses à la Providence), je coupais d'épaisses branches d'arbres. , pour faire du charbon de bois ; et avant de continuer, je dois observer la raison de ma fabrication de ce charbon de bois ; qui était ainsi : J'avais peur de faire une Fumée sur mon Habitation, comme je l'ai déjà dit ; et pourtant je ne pouvais pas y vivre sans faire cuire mon Pain, cuire ma Viande, etc.

du bois ici, comme je l'avais vu faire en Angleterre, sous le gazon, jusqu'à ce qu'il devienne Chark, ou charbon sec ; puis, éteignant le feu, j'ai conservé le charbon pour le ramener à la maison ; et exécuter les autres services pour lesquels le feu manquait à la maison sans danger de fumée.

Mais ceci est à propos : pendant que je coupais du bois ici, j'ai remarqué que derrière une branche très épaisse de broussailles basses, ou sous-bois, il y avait une sorte d'endroit creux ; J'étais curieux de l'examiner, et entrant avec difficulté dans la bouche de celui-ci, j'ai trouvé qu'il était assez grand; c'est-à-dire suffisant pour que je m'y tienne debout, et peut-être un autre avec moi ; mais je dois vous avouer que j'ai fait plus de hâte que je ne l'ai fait, en regardant plus loin dans la place, et qui était parfaitement sombre, j'ai vu deux grands yeux brillants d'une créature, que ce soit un diable ou un homme que je ne connaissais pas, qui scintillaient d comme deux étoiles, la faible lumière de la bouche de la grotte qui brille directement et fait le reflet.

Cependant, après une pause, je me suis rétabli et j'ai commencé à m'appeler mille fous et à me dire que celui qui avait peur de voir le diable n'était pas apte à vivre vingt ans dans une île tout seul. ; et que j'osais croire qu'il n'y avait rien dans cette Caverne qui fût plus effrayant que moi-même ; sur cela, rassemblant mon courage, j'ai pris un grand Firebrand, et je me suis précipité à nouveau, avec le bâton flamboyant dans ma main; Je n'avais pas fait trois Pas, mais j'étais presque aussi effrayé qu'avant ; car j'ai entendu un soupir très fort, comme celui d'un homme souffrant, et il a été suivi d'un bruit interrompu, comme s'il s'agissait de mots à moitié exprimés, puis de nouveau d'un profond soupir : j'ai reculé, et en effet j'ai été frappé d'une telle surprise, qu'elle m'a mis une sueur froide; et si j'avais eu un chapeau sur la tête, je n'en répondrai pas, de peur que mes cheveux ne l'eussent enlevé. Mais reprenant mes esprits aussi bien que je le pouvais, et m'encourageant un peu en considérant que la Puissance et la Présence de Dieu étaient partout et qu'elles étaient capables de me protéger ; sur cela, je m'avançai de nouveau, et à la lumière du brandon, le tenant un peu au-dessus de ma tête, je vis gisant sur le sol un vieux bouc très monstrueux et affreux, faisant juste sa volonté, comme nous disons, et haletant pour la vie, et mourant en effet de simple vieillesse.

Je l'ai remué un peu pour voir si je pouvais le faire sortir, et il a essayé de se lever, mais n'a pas pu se relever ; et j'ai pensé avec moi-même, il pourrait même

allongez-vous là; car s'il m'avait effrayé ainsi, il effrayerait certainement n'importe lequel des Sauvages, si l'un d'eux était assez hardi pour entrer là-dedans, alors qu'il avait quelque Vie en lui.

J'étais maintenant récupéré de ma surprise, et j'ai commencé à regarder autour de moi, quand j'ai trouvé que la grotte n'était que très petite, c'est-à-dire qu'elle pouvait avoir environ douze pieds de plus, mais en aucune manière de forme, ni ronde ni carré, aucune main n'ayant jamais été employée à le faire, mais celles de la nature plus pure : j'ai également observé qu'il y avait un endroit à l'autre côté de celui-ci, qui allait plus loin, mais était si bas qu'il m'obligeait à ramper sur mes mains et mes genoux pour y entrer, et où j'allais, je ne le savais pas ; n'ayant donc pas de bougie, je l'ai abandonnée pendant un certain temps; mais j'ai décidé de revenir le lendemain, muni de bougies et d'une amadou que j'avais faite de la serrure d'un des mousquets, avec un feu sauvage dans la casserole.

En conséquence, le lendemain, je suis venu muni de six grandes bougies de ma propre fabrication; car j'ai fait maintenant de très bonnes bougies de suif de chèvre; et entrant dans ce bas endroit, j'ai été obligé de ramper sur tous les quatre, comme je l'ai dit, près de dix mètres; ce qui, soit dit en passant, m'a semblé être une entreprise assez audacieuse, étant donné que je ne savais pas jusqu'où elle pouvait aller, ni ce qu'il y avait au-delà. Quand j'ai traversé le détroit, j'ai trouvé que le toit s'élevait plus haut, je crois à près de vingt pieds; mais jamais une vue aussi glorieuse n'a été vue dans l'île, j'ose dire, pour regarder autour des côtés et du toit de cette voûte, ou grotte ; les Murs me reflétaient 100 mille Lumières de mes deux Bougies ; je ne savais pas ce qu'il y avait dans la roche, que ce soit des diamants, ou toute autre pierre précieuse, ou de l'or, ce que je supposais plutôt.

L'endroit où j'étais était une cavité ou une grotte des plus délicieuses, de son genre, comme on pouvait s'y attendre, bien que parfaitement sombre; le sol était sec et de niveau, et avait une sorte de petit gravier lâche dessus, de sorte qu'il n'y avait aucune créature nauséabonde ou venimeuse à voir, ni humide, ni mouillé, sur les côtés ou le toit : la seule difficulté à c'était l'Entrée, qui cependant comme c'était un Lieu de Sécurité, et une telle Retraite que je voulais, je pensais que c'était une Commodité; de sorte que j'étais vraiment joyeux de la découverte, et résolu sans aucun délai, d'apporter certaines des choses dont j'étais le plus inquiet, à cet endroit; en particulier, j'ai résolu d'apporter ici mon magasin de poudre et toutes mes armes de rechange, à savoir. Deux Fowling-Pieces, pour

j'en avais trois en tout; et trois mousquets, car j'en avais huit en tout; je n'en gardai donc à mon château que cinq, qui se tenaient prêts, montés comme des pièces de canon, sur ma clôture la plus éloignée; et étaient également prêts à se lancer dans n'importe quelle expédition.

A cette occasion d'enlever mes munitions, j'ai pris l'occasion d'ouvrir le baril de poudre que j'ai sorti de la mer et qui avait été mouillé; et j'ai trouvé que l'eau avait pénétré environ trois ou quatre pouces dans la poudre, de chaque côté, qui, en s'agglutinant et en durcissant, avait conservé l'intérieur comme un noyau dans une coquille; de sorte que j'avais près de soixante livres de très bonne poudre au centre du tonneau, et ce fut une découverte agréable pour moi à ce moment-là ; ainsi j'ai tout emporté là-bas, ne gardant jamais plus de deux ou trois livres de poudre avec moi dans mon château, de peur d'une surprise de quelque nature que ce soit: j'y ai aussi emporté tout le plomb que j'avais pour ceinture de balles.

Je m'imaginai maintenant comme l'un des anciens géants, dont on dit qu'ils vivent dans des grottes et des trous, dans les rochers, où personne ne pourrait venir à eux ; car je me suis persuadé pendant que j'étais ici, si cinq cents sauvages devaient me chasser, ils ne pourraient jamais me découvrir; ou s'ils le faisaient, ils n'oseraient pas m'attaquer ici.

La vieille chèvre que j'ai trouvée en train d'expirer, est morte dans l'embouchure de la grotte, le jour suivant après que j'ai fait cette découverte ; et j'ai trouvé beaucoup plus facile de creuser un grand trou là-bas, de le jeter dedans et de le recouvrir de terre, que de le traîner dehors; ainsi je l'ai enterré là, pour empêcher l'offense à mon nez.

J'étais maintenant dans ma vingt-troisième année de résidence dans cette île, et j'étais si naturalisé au lieu et à la manière de vivre, que je n'aurais pu que jouir de la certitude qu'aucun sauvage ne viendrait au lieu pour me déranger, j'aurais pu me contenter d'avoir capitulé pour avoir passé le reste de mon temps là-bas, même jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que je me sois couché et mort, comme la vieille chèvre dans la grotte. J'étais aussi arrivé à quelques petits divertissements et distractions, qui faisaient que le temps passait beaucoup plus agréablement avec moi qu'auparavant ; en tant que premier, j'avais appris à mon sondage, comme je l'ai noté auparavant, à parler; et il le faisait si familièrement, et parlait si clairement et clairement, que cela me fut très agréable ; et il vécut avec moi pas moins de vingt-six ans. Combien de temps il pourrait vivre ensuite, je ne sais pas ;

bien que je sache qu'ils ont une notion au Brésil, qu'ils vivent cent ans; peut-être que le pauvre Poll est encore en vie là-bas, appelant le pauvre Robin Crusoe jusqu'à ce jour. Je ne souhaite à aucun homme anglais la mauvaise chance de venir là et de l'entendre; mais s'il le faisait, il croirait certainement que c'était le Diable. Mon chien a été un compagnon très agréable et aimant pour moi, pendant pas moins de seize ans de mon temps, puis il est mort, de la vieillesse ; quant à mes chats, ils se sont multipliés comme je l'ai observé à ce degré, que j'ai été obligé d'en abattre plusieurs d'abord, pour les empêcher de me dévorer, et tout ce que j'avais; mais enfin, quand les deux Anciens que j'avais amenés avec moi furent partis, et après un certain temps, les chassant continuellement loin de moi, et ne les laissant pas avoir de Provision avec moi, ils coururent tous sauvagement dans les Bois, sauf deux ou trois Favoris, qui je suis resté apprivoisé; et dont les jeunes quand ils en avaient, je me noie toujours; et ceux-ci faisaient partie de ma famille : En plus de ceux-ci, j'ai toujours gardé deux ou trois enfants de la maison autour de moi, à qui j'ai appris à nourrir de ma main ; et j'avais deux autres perroquets qui parlaient assez bien et s'appelaient tous Robin Crusoe; mais aucun comme mon premier; ni en effet j'ai pris les douleurs avec l'un d'eux que j'avais fait avec lui. J'avais aussi plusieurs oiseaux de mer apprivoisés, dont je ne connais pas les noms, que j'ai attrapés sur le rivage et dont j'ai coupé les ailes; et le petit pieu que j'avais planté devant le mur de mon château étant maintenant devenu un bon bosquet épais, ces poules vivaient toutes parmi ces arbres bas et s'y élevaient, ce qui m'était très agréable; de sorte que, comme je l'ai dit plus haut, je commençais à être très satisfait de la vie que je menais, si seulement elle avait pu être préservée de la terreur des sauvages.

Mais c'était autrement dirigé; et ce n'est peut-être pas mal pour toutes les personnes qui rencontreront mon histoire, d'en faire cette juste observation, vis. Combien de fois dans le cours de nos vies, le mal que nous cherchons le plus à éviter en lui-même, et qui, lorsque nous y tombons, est le plus redoutable pour nous, est souvent le moyen ou la porte même de notre délivrance, par laquelle seuls nous pouvons être relevés de l'Affliction dans laquelle nous sommes tombés. Je pourrais donner de nombreux exemples de cela dans le cours de ma vie inexplicable ; mais en rien ce n'était plus particulièrement remarquable que dans les circonstances de mes dernières années de résidence solitaire dans cette île.



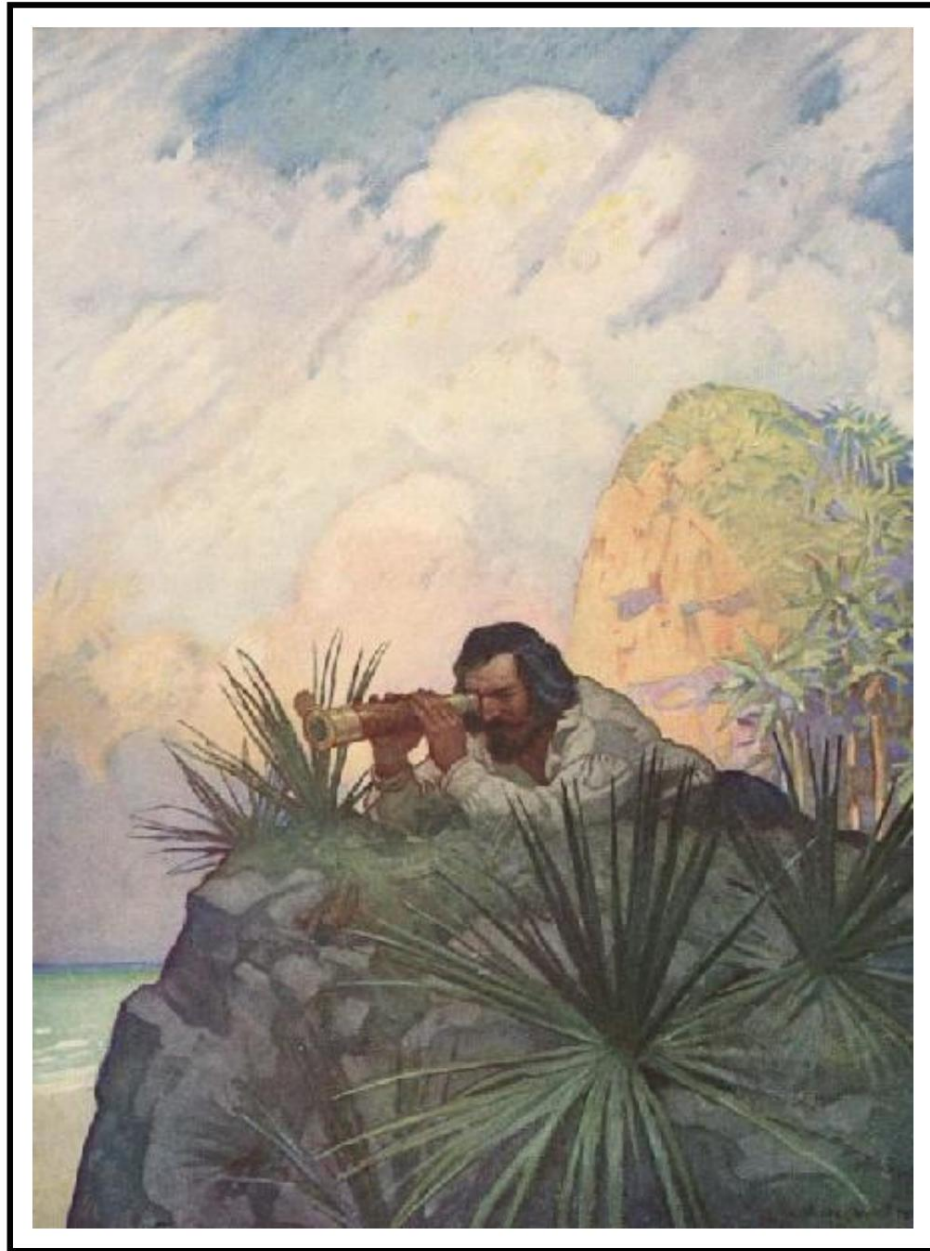
Chapter ~~XX~~^{XXI}

autre visite des sauvages—Robinson les voit danser— Il aperçoit l'épave
d'un

je navire Mois de décembre, comme je l'ai dit plus haut, dans ma vingt-troisième année; et ceci étant le solstice du sud, car l'hiver, je ne peux pas l'appeler, était le moment particulier de ma récolte, et exigeait que je sois à peu près à l'étranger dans les champs ; en sortant assez tôt le matin, avant même qu'il ne fasse jour, j'ai été surpris de voir une lumière de quelque feu sur le rivage, à une distance de moi, d'environ deux milles vers l'extrémité de l'île , où j'avais observé que certains sauvages avaient été comme avant; mais pas de l'autre côté; mais à mon grand malheur, c'était de mon côté de l'île.

J'ai été en effet terriblement surpris de la vue, et j'ai fait un pas de côté dans mon bosquet, n'osant pas sortir, au moins je pourrais être surpris; et pourtant je n'avais plus de paix à l'intérieur, à cause des appréhensions que j'avais, que si ces sauvages, en parcourant l'île, trouvaient mon maïs debout, ou coupé, ou l'un de mes travaux et améliorations, ils concluraient immédiatement qu'il y avait Les gens de la place, et alors ne céderaient jamais jusqu'à ce qu'ils m'aient découvert: Dans cette extrémité, je suis retourné directement à mon château, j'ai remonté l'échelle après moi et j'ai rendu toutes les choses sans apparence aussi sauvages et naturelles que moi pourrait.

Alors je me suis préparé à l'intérieur, me mettant dans une Posture de Défense; J'ai chargé tous mes canons, comme je les appelle ; c'est-à-dire mes mousquets, qui étaient montés sur ma nouvelle fortification, et tous mes pistolets, et résolu à me défendre jusqu'au dernier soupir, n'oubliant pas sérieusement de me recommander à la protection divine, et de prier instamment à Dieu de me délivrer des Mains des Barbares ; et dans cette posture, j'ai continué environ deux heures ; mais j'ai commencé à être très impatient d'obtenir des renseignements à l'étranger, car je n'avais pas d'espions à envoyer.



Après être resté assis un peu plus longtemps et avoir réfléchi à ce que je devais faire dans ce Cas, je n'étais plus capable de supporter de rester assis dans l'Ignorance ; donc configurer mon Échelle sur le côté de la colline, où il y avait un endroit plat, comme je l'ai observé auparavant, puis tirant l'échelle après moi, je l'ai replacée et je suis monté au sommet de la colline ; et sortant mon Verre Perspective, que j'avais pris sur Purpose, je me couchai à plat ventre, sur le

Sol, et a commencé à chercher l'Endroit; Je trouvai bientôt qu'il n'y avait pas moins de neuf Sauvages nus, assis autour d'un petit Feu, qu'ils avaient fait, non pour les réchauffer ; car ils n'en avaient pas besoin, le Temps étant

extrêmement chaud; mais comme je le supposais, pour habiller une partie de leur diète barbare, de la chair humaine qu'ils avaient apportée avec eux, si vivant ou mort, je ne pouvais pas le savoir.

Ils avaient avec eux deux canots, qu'ils avaient amarrés sur le rivage ; et comme c'était alors la marée descendante, ils m'ont semblé attendre le retour du déluge pour repartir ; il n'est pas facile d'imaginer dans quelle confusion cette vue m'a mis, surtout en les voyant venir de mon côté de l'île, et si près de moi aussi; mais quand j'ai observé que leur venue devait toujours être avec le courant du reflux, j'ai commencé par la suite à être plus calme dans mon esprit, étant convaincu que je pourrais partir à l'étranger avec sécurité tout le temps de la marée du déluge, si ils n'étaient pas sur le rivage auparavant : Et après avoir fait cette observation, je suis allé à l'étranger pour mon travail de récolte avec le plus de sang-froid.

Comme je m'y attendais, cela s'est avéré ; car dès que la marée s'est dirigée vers l'ouest, je les ai tous vus prendre un bateau et ramer (ou pagayer comme nous l'appelons) tous loin : j'aurais dû observer que pendant une heure et plus avant qu'ils ne partent, ils je suis allé danser, et je pouvais facilement discerner leurs Postures, et Gestes, par mes Lunettes : Je ne pouvais pas percevoir par ma plus belle Observation, mais qu'ils étaient complètement nus, et n'avaient pas la moindre couverture sur eux ; mais s'il s'agissait d'hommes ou de femmes, je ne pouvais pas les distinguer.

Dès que je les ai vus expédiés et partis, j'ai pris deux fusils sur mes épaules, et deux pistolets à ma ceinture, et ma grande épée à mon côté, sans fourreau, et avec toute la vitesse que j'ai pu faire. , je m'en allai sur la Colline, où j'avais découvert la première Apparition de toutes ; et dès que j'y suis arrivé, ce qui n'était pas moins de deux heures (car je ne pouvais pas aller vite, étant si chargé d'armes que j'étais), j'ai remarqué qu'il y avait eu trois canots de plus de sauvages sur cet endroit; et regardant plus loin, je vis qu'ils étaient tous ensemble en mer, faisant route vers le Main.

C'était une vue épouvantable pour moi, surtout quand je descendais sur le rivage, je pouvais voir les marques d'horreur, que le travail lugubre qu'ils avaient fait avait laissé derrière lui, à savoir. Le sang, les os et une partie de la chair des corps humains, mangés et dévorés par ces misérables, avec joie et sport : j'étais si rempli d'indignation à la vue, que je

commencé maintenant à préméditer la destruction du prochain que j'ai vu là-bas, qu'ils soient qui, ou combien.

Il m'a semblé évident que les visites qu'ils font ainsi dans cette île ne sont pas très fréquentes ; car il fallut plus de quinze mois avant que d'autres d'entre eux ne reviennent là-bas à terre; c'est-à-dire que je ne les ai pas vus, ni aucun Pas, ni Signal d'eux, pendant tout ce Temps ; car quant aux saisons des pluies, alors elles sont sûres de ne pas venir à l'étranger, du moins pas jusqu'ici ; pourtant tout cela pendant que je vivais mal à l'aise, en raison des appréhensions constantes dans lesquelles j'étais de leur venue sur moi par surprise; d'où j'observe que l'Attente du Mal est plus amère que la Souffrance, surtout s'il n'y a pas de place pour secouer cette Attente, ou ces Appréhensions.

Pendant tout ce Temps, j'étais dans l'Humour meurtrier; et j'ai pris la plupart de mes heures, qui auraient dû être mieux employées, à trouver comment les contourner et tomber sur eux, la prochaine fois que je les verrais; surtout s'ils devaient être divisés, comme ils l'étaient la dernière fois, en deux partis ; et je ne considérais pas du tout que si je tuais un groupe, supposons dix ou une douzaine, j'étais encore le jour, la semaine ou le mois suivant, pour en tuer un autre, et ainsi un autre, même à l'infini, jusqu'à ce que je devrait être longuement pas moins un Plus meurtriers qu'ils ne l'étaient en étant des mangeurs d'hommes ; et peut-être bien plus donc.

Je passais maintenant mes journées dans une grande perplexité et une grande anxiété d'esprit, m'attendant à ce qu'un jour ou l'autre je tombe entre les mains de ces créatures impitoyables ; et si je me suis jamais aventuré à l'étranger, ce n'est pas sans avoir regardé autour de moi avec le plus grand soin et la plus grande prudence imaginables ; et maintenant j'ai trouvé à mon grand confort, combien il était heureux que j'ai pourvu à un troupeau apprivoisé ou à un troupeau de chèvres; car je n'osais en aucun cas tirer avec mon fusil, surtout près de ce côté de l'île où ils venaient habituellement, de peur d'alarmer les sauvages ; et s'ils m'avaient fui maintenant, j'étais sûr de les faire revenir, avec peut-être deux ou trois cents canots avec eux, dans quelques jours, et alors je savais à quoi m'attendre.

Cependant, j'ai usé un an et trois mois de plus, avant que je n'aie jamais revu les Sauvages, et puis je les ai retrouvés, comme je le ferai bientôt observer. C'est vrai, ils ont pu y être une ou deux fois ; mais ou ils ne s'arrêtèrent pas, ou du moins je ne les entendis pas ; mais au mois de

Mai, aussi près que je pouvais calculer, et dans ma vingt-quatrième année, j'ai eu une rencontre très étrange avec eux, dont à sa place.

La perturbation de mon esprit, pendant cet intervalle de quinze ou seize mois, fut très grande ; Je dormais sans repos, je faisais toujours des rêves épouvantables et je sortais souvent de mon sommeil la nuit : le jour, de grands troubles accablaient mon esprit, et la nuit je rêvais souvent de tuer les sauvages et des Raisons pour lesquelles je pourrais justifier de le faire ; mais pour agiter tout cela pendant un certain temps; c'était à la mi-mai, le seizième jour, je pense, aussi bien que mon pauvre calendrier en bois le compterait ; car je marque encore tout sur le poste; Je dis que c'était le seize mai, qu'il a soufflé une très grande tempête de vent, toute la journée, avec beaucoup d'éclairs et de tonnerre, et une très mauvaise nuit après cela; Je ne sais quelle en était l'occasion particulière ; mais comme je lisais la Bible, et pris de pensées très sérieuses sur mon état actuel, j'ai été surpris par le bruit d'un canon alors que je pensais avoir tiré en mer.

C'était à coup sûr une surprise d'une nature tout à fait différente de toutes celles que j'avais rencontrées auparavant; car les notions que cela mettait dans mes pensées étaient d'un tout autre genre. J'ai commencé dans la plus grande hâte imaginable, et en un clin d'œil, j'ai frappé mon échelle jusqu'au milieu du Rocher, et je l'ai tirée après moi, et je l'ai montée une deuxième fois, j'ai atteint le sommet de la colline, le moment même , qu'un éclair de feu m'a demandé d'écouter un deuxième pistolet, ce qui, en conséquence, dans environ une demi-minute, j'ai entendu ; et par le bruit, j'ai su que c'était de cette partie de la mer où j'ai été entraîné dans le courant dans mon bateau.

J'ai immédiatement considéré que ce devait être un navire en détresse, et qu'ils avaient un camarade, ou un autre navire en compagnie, et ont tiré ces canons pour les signaux de détresse, et pour obtenir de l'aide : j'avais cette présence d'esprit. à cette minute, pour penser que même si je ne pouvais pas les aider, il se peut qu'ils puissent m'aider ; j'ai donc rassemblé tout le bois sec que je pouvais obtenir, et faisant un beau et beau tas, j'ai mis le feu sur la colline; le bois était sec et flambait librement ; et bien que le vent ait soufflé très fort, il s'est pourtant assez éteint; que j'étais certain, s'il y avait un tel

Chose comme un Navire, il fallait qu'ils la voient, et sans aucun doute ils l'ont fait ; car dès que mon feu s'est allumé, j'ai entendu un autre canon, et après cela plusieurs

d'autres, tous du même quartier ; J'ai déployé mon feu toute la nuit, jusqu'à ce que le jour se lève ; et quand il faisait grand jour et que l'air s'était éclairci, j'ai vu quelque chose à une grande distance en mer, tout à l'est de l'île, soit une voile, soit une coque, je ne pouvais pas distinguer, non pas avec mes lunettes, l'ADN était si grand, et le Weatherstill quelque chose de poilu aussi ; au moins c'était tellement en mer.

Je l'ai regardé fréquemment tout ce jour-là, et j'ai bientôt remarqué qu'il ne bougeait pas ; j'ai donc conclu que c'était un navire à l'ancre, et désireux, vous pouvez en être sûr, d'être satisfait, j'ai pris mon fusil à la main et j'ai couru vers le côté sud de l'île, jusqu'aux rochers. où j'avais autrefois été emporté par le courant, et en montant là-haut, le temps étant alors parfaitement clair, je pouvais clairement voir à ma grande douleur, l'épave d'un navire coulé dans la nuit, sur ceux qui étaient cachés Des rochers que j'ai trouvés quand j'étais dans mon bateau ; et quels rochers, alors qu'ils contrôlaient la violence du courant et formaient une sorte de contre-courant, ou tourbillon, étaient l'occasion de me remettre de la condition désespérée la plus désespérée dans laquelle je n'avais jamais été, de toute ma vie .

Ainsi ce qui est la sécurité d'un homme, est la destruction d'un autre homme ; car il semble que ces hommes, quels qu'ils fussent, étant hors de leur connaissance, et les rochers étant entièrement sous l'eau, avaient été chassés sur eux dans la nuit, le vent soufflant fort à E. et ENE : s'ils avaient vu l'île, comme Je dois nécessairement supposer qu'ils ne l'ont pas fait, ils doivent, comme je le pensais, s'être efforcés de se sauver sur le rivage à l'aide de leur bateau ; mais leurs tirs d'armes à feu, surtout quand ils ont vu, comme je l'imaginais, mon feu, m'ont rempli de nombreuses pensées : Premièrement, j'ai imaginé qu'en voyant ma lumière, ils auraient pu se mettre dans leur bateau , et se sont efforcés de faire le rivage ; mais que la mer étant très haute, ils auraient pu être rejetés ; d'autres fois, j'ai imaginé qu'ils auraient pu perdre leur bateau auparavant, comme cela pourrait être le cas de plusieurs façons ; comme en particulier par la rupture de la mer sur leur navire, qui oblige plusieurs fois les hommes à briser ou à mettre en pièces leur bateau ; et parfois de le jeter par-dessus bord de leurs propres mains. D'autres fois, j'imaginais qu'ils avaient un autre navire, ou des navires en compagnie, qui, sur les signaux de détresse qu'ils avaient faits, les avaient pris et transportés. D'autres fois, j'ai cru qu'ils étaient tous partis en mer dans leur bateau, et, étant pressés par le courant dans lequel j'avais été autrefois, ils ont été emportés dans le grand océan, où il y a

n'était rien d'autre que Misère et Périissance ; et que peut-être pourraient-ils songer maintenant à mourir de faim et à être en état de se manger les uns les autres.

Comme tout cela n'était au mieux que des conjectures; ainsi, dans l'état où j'étais, je ne pouvais rien faire de plus que regarder la misère des pauvres hommes, et les plaindre, qui avaient encore ce bon effet sur mon côté, qu'il me donnait de plus en plus de raison de remercier Dieu qui m'avait si heureusement et confortablement pourvu dans ma condition désolée; et que de deux compagnies de navires qui étaient maintenant rejetées sur cette partie du monde, pas une seule vie ne devrait être épargnée mais la mienne : j'apprends ici encore à observer qu'il est très rare que la Providence de Dieu nous jette dans n'importe quelle condition de vie si basse, ou dans n'importe quelle misère si grande, mais nous pouvons voir quelque chose ou autre pour être reconnaissant ; et peut voir d'autres dans des circonstances pires que la nôtre.

Tel était certainement le cas de ces hommes, dont je ne pouvais même pas voir la place pour supposer qu'aucun d'entre eux ait été sauvé; rien ne pouvait le rendre rationnel, au point de souhaiter ou d'attendre qu'ils n'y périssent pas tous ; à l'exception de la seule possibilité qu'ils soient pris en charge par un autre navire en compagnie, et ce n'était en effet qu'une simple possibilité; car je n'ai pas vu le moindre signal ou apparition d'une telle chose.

Je ne peux expliquer par aucune énergie possible des mots, quel étrange désir ou envie de désirs j'ai ressenti dans mon âme à cette vue ; éclatant parfois ainsi; O qu'il n'y en avait eu qu'un ou deux; non, ou une seule âme sauvée de ce navire, pour m'avoir échappé, que je n'aurais pu avoir qu'un seul compagnon, une seule créature avec qui m'avoir parlé et avec qui avoir conversé ! De tout le temps de ma vie solitaire, je n'ai jamais ressenti un si vif, un si fort désir de la société de mes semblables, ni un si profond regret de ne pas en avoir.



Chapter XXI

Il visite l'épave et en tire de nombreux magasins - pense à nouveau à quitter l'île - fait un rêve remarquable

J des ressorts moteurs secrets dans les affections, qui, lorsqu'ils sont déclenchés par un objet en vue, ou que ce soit un objet, bien que non en vue, mais rendu présent à l'esprit par le pouvoir de l'imagination, ce mouvement exécute l'âme. par son Impétuosité à des embrassements si violents et avides de l'Objet, que son Absence est insupportable.

Tels étaient ces désirs sincères, Qu'un seul homme avait été sauvé ! O que cela n'avait été qu'Un ! Je crois que j'ai répété les Mots, O que cela n'avait été qu'Un ! Un millier de fois; et les Désirs en étaient si émus que, lorsque je disais les Mots, mes Mains se serraient l'une contre l'autre, et mes Doigts pressaient la Paume de mes Mains, que si j'avais eu quelque chose de doux dans ma Main, ce serait l'avoir écrasé involontairement; et mes dents dans ma tête se frappaient ensemble et s'opposaient si fort que pendant un certain temps je ne pouvais plus les séparer.

Que les naturalistes expliquent ces choses, ainsi que leur raison et leur manière ; tout ce que je peux leur dire, c'est de décrire le Fait, qui m'a même surpris quand je l'ai trouvé ; bien que je ne sache pas de quoi il devait procéder ; ce fut sans doute l'effet de désirs ardents et d'idées fortes formées dans mon esprit, réalisant la consolation qu'eût été pour moi la conversation d'un de mes compagnons chrétiens.

Mais il ne devait pas être; soit leur Destin, soit le mien, ou les deux, l'interdisent ; car jusqu'à la dernière année de mon séjour sur cette île, je n'ai jamais su si quelqu'un avait été sauvé de ce navire ou non ; et n'eut que l'affliction quelques jours après, de voir le corps d'un garçon noyé arriver sur le rivage, à l'extrémité de l'île qui était à côté du naufrage : il n'avait pas de vêtements, mais un gilet de marin, une paire de genoux ouverts ' d Linnen Drawers, et une chemise en lin soufflée; mais rien pour me diriger autant que pour deviner de quelle nation il était : il n'avait rien dans sa poche, mais deux pièces de huit et une pipe à tabac ; la dernière me valait dix fois plus que la première.

C'était maintenant calme, et j'ai eu un grand esprit pour s'aventurer dans mon bateau, à cette épave ; ne doutant pas que je puisse trouver quelque chose à bord, qui pourrait m'être utile ; mais cela ne me pressait pas autant que la possibilité qu'il y ait encore une créature vivante à bord, dont je pourrais non seulement sauver la vie, mais pourrais, en sauvant cette vie, réconforter la mienne jusqu'au dernier degré ; et cette Pensée s'accrochait tellement à mon Cœur, que je ne pouvais pas être tranquille, Nuit ou Jour, mais je devais m'aventurer dans mon Bateau à bord de cette Épave ; et confiant le reste à la Providence de Dieu, je pensais que l'impression était si forte sur mon esprit, qu'on ne pouvait y résister, qu'elle devait venir d'une direction invisible, et que je manquerais à moi-même si je n'y allais pas.

Sous la puissance de cette impression, je me hâtai de retourner à mon château, préparai tout pour mon voyage, pris une quantité de pain, un grand pot d'eau fraîche, une boussole pour me diriger, une bouteille de rhum ; car il m'en restait encore beaucoup ; un panier plein de raisins secs : Et ainsi me chargeant de tout ce qui était nécessaire, je suis descendu à mon bateau, j'en ai retiré l'eau et je l'ai mis à flot, j'ai chargé toute ma cargaison en elle, puis je suis rentré chez moi pour plus ; ma deuxième Cargaison était un grand Sac plein de Riz, le Parapluie à installer sur ma Tête pour l'Ombre ; un autre grand pot plein d'eau fraîche, et environ deux douzaines de mes petits pains, ou gâteaux d'orge, plus qu'avant, avec une bouteille de lait de chèvre et un fromage ; tout ce que, avec beaucoup de travail et de sueur, j'ai apporté à mon bateau ; et priant Dieu de diriger mon voyage, je sortis, et ramant ou pagayant le canoë le long du rivage, j'arrivai enfin au point le plus extrême de l'île de ce côté, (à savoir.)

NE Et maintenant je devais me lancer dans l'Océan, et soit m'aventurer, soit ne pas m'aventurer. J'ai regardé les courants rapides qui couraient constamment des deux côtés de l'île, à distance, et qui m'étaient très terribles, du souvenir du danger dans lequel j'avais été auparavant, et mon cœur a commencé à me manquer ; car je prévoyais que si j'étais poussé dans l'un ou l'autre de ces courants, je serais emporté sur un vaste chemin vers la mer, et peut-être hors de ma portée ou de la vue de l'île à nouveau ; et qu'alors, comme mon bateau n'était que petit, si un petit coup de vent se levait, je serais inévitablement perdu.

Ces Pensées ont tellement oppressé mon esprit, que j'ai commencé à abandonner mon Enterprize, et ayant halé mon bateau dans un petit ruisseau sur le rivage, je suis sorti et je me suis assis sur un petit morceau de terrain en hausse, très pensif

et anxieux, entre Peur et Désir de mon Voyage ; quand, pendant que je réfléchissais, je pouvais percevoir que la marée était tournée et que le déluge arrivait, sur lequel ma marche était impraticable pendant tant d'heures; sur ce moment, il m'est venu à l'esprit que je devrais monter au plus haut morceau de terrain que je pourrais trouver, et observer, si je le pouvais, comment se déroulaient les marées ou les courants, lorsque le déluge est arrivé, que Je pourrais juger si si j'étais chassé d'un côté, je ne pourrais pas m'attendre à être ramené d'un autre côté, avec la même Rapidité des Courants : Cette Pensée n'était pas plus tôt dans ma Tête, mais j'ai jeté mon Œil sur une petite Colline, qui surplombait suffisamment la mer dans les deux sens, et d'où j'avais une vue claire des courants, ou ensembles de la marée, et dans quelle direction je devais me guider dans mon retour ; ici j'ai trouvé que, comme le courant du reflux partait près de la pointe sud de l'île; de sorte que le courant du déluge s'est installé près de la rive du côté nord, et que je n'avais rien d'autre à faire que de rester au nord de l'île dans mon retour, et je ferais assez bien.

Encouragé par cette observation, je résolus le lendemain matin de partir avec le premier de la marée ; et me reposant pour la nuit dans le canoë, sous le grand manteau de garde, je l'ai mentionné, je me suis lancé : j'ai d'abord fait un peu vers la mer plein nord, jusqu'à ce que je commence à ressentir le bénéfice du courant, qui placé vers l'est, et qui m'emportait à grande vitesse, et pourtant ne me pressait pas autant que le courant du côté sud l'avait fait auparavant, et de manière à m'enlever tout le gouvernement du bateau ; mais ayant un fort Steerage avec ma pagaie, je suis allé à grande vitesse, directement pour l'épave, et en moins de deux heures j'y suis arrivé.

C'était un spectacle lugubre à regarder : le navire, qui par sa construction était espagnol, coincé rapidement, coincé entre deux rochers ; toute la poupe et le quart d'elle ont été battus en pièces, avec la mer; et comme son gaillard d'avant, coincé dans les rochers, avait couru avec une grande violence, son grand mât et son mât de misaine furent amenés par le conseil d'administration ; c'est-à-dire rompu court ; mais son Boltsprit a été trouvé, et la tête et l'arc ont semblé fermes ; quand je me suis approché d'elle, un chien est apparu sur elle, qui, me voyant venir, a jappé et pleuré; et dès que je l'ai appelé, j'ai sauté dans la mer pour venir à moi, et je l'ai emmené dans la barque ; mais je l'ai trouvé presque mort de faim et de soif: je lui ai donné un gâteau de mon pain, et il l'a mangé comme un loup vorace, qui avait été affamé une quinzaine de jours dans la neige: j'ai a

la pauvre Créature de l'Eau fraîche, avec laquelle, si je l'avais laissé faire, il se serait gorgé.

Après cela, je suis monté à bord; mais la première vue que j'ai rencontrée, c'était deux hommes noyés, dans la cuisine, ou le gaillard d'avant du navire, avec leurs bras attachés l'un à l'autre : j'ai conclu, comme il est en effet probable, que lorsque le navire a frappé, il était dans une Tempête, la Mer éclata si haut, et si continuellement sur elle, que les Hommes ne furent pas capables de la supporter, et furent étranglés par l'afflux constant de l'Eau, autant que s'ils avaient été sous l'Eau. A part le Chien, il ne restait plus rien dans le Navire qui avait la Vie ; ni aucun bien que j'ai pu voir, mais ce qui a été gâté par l'eau. Il y avait des tonneaux de liqueur, soit du vin, soit de l'eau-de-vie, je ne le savais pas, qui se trouvaient plus bas dans la cale ; et qui, l'Eau étant refluee, je pouvais voir; mais ils étaient trop gros pour s'en mêler : j'ai vu plusieurs coffres, que je croyais appartenir à certains des marins ; et j'en fis monter deux dans la barque, sans examiner ce qu'il y avait dedans.

Si la poupe du navire avait été réparée et la partie avant brisée, je suis persuadé que j'aurais pu faire un bon voyage; car d'après ce que j'ai trouvé dans ces deux coffres, j'avais lieu de supposer que le navire avait beaucoup de richesses à bord; et si je peux deviner par le cours qu'elle a suivi, elle doit avoir été liée du Buenos Ayres, ou du Rio de la Plata, dans la partie sud de l'Amérique, au-delà des Brasils, à la Havane, dans le golfe du Mexique , et donc peut-être à l'Espagne : Elle avait sans doute un grand Trésor en elle ; mais d'aucune utilité à ce moment-là pour tout corps; et ce qu'il est advenu du reste de son peuple, je ne le savais pas alors.

J'ai trouvé à côté de ces coffres, un petit tonneau plein de liqueur, d'environ vingt gallons, que j'ai monté dans mon bateau, avec beaucoup de difficulté ; il y avait plusieurs mousquets dans une cabine et une grande corne à poudre contenant environ 4 livres de poudre; quant aux Mousquets, je n'en avais pas besoin ; alors je les ai laissés, mais j'ai pris la corne à poudre : j'ai pris une pelle à feu et des pinces, que je voulais extrêmement ; ainsi que deux petites bouilloires en laiton, une marmite en cuivre pour faire du chocolat et un gril ; avec cette Cargaison et le Chien, je suis reparti, la Marée commençant à revenir à la maison ; et le même soir, environ une heure dans la nuit, j'atteignis de nouveau l'île, las et fatigué jusqu'au dernier degré.

J'ai reposé cette nuit dans le bateau, et le matin j'ai décidé d'héberger ce que j'avais obtenu dans ma nouvelle grotte, de ne pas le ramener chez moi dans mon château. Après m'être rafraîchi, j'ai mis toute ma cargaison à terre et j'ai commencé à examiner les détails : Le tonneau de liqueur que j'ai trouvé était une sorte de rhum, mais pas tel que nous en avons au Brésil ; et en un mot, pas du tout bon ; mais quand je suis venu ouvrir les coffres, j'ai trouvé plusieurs choses, d'une grande utilité pour moi : par exemple, j'ai trouvé dans l'un, une belle caisse de bouteilles, d'un genre extraordinaire, et remplie d'eaux cordiales, fines et très bien ; les Bouteilles contenaient environ trois Pintes chacune, et étaient remplies d'Argent : J'ai trouvé deux Pots de très bonnes Succades, ou Sweetmeats, si attachés aussi sur le dessus, que l'Eau Salée ne les avait pas blessés ; et deux autres de la même chose, que l'eau avait gâtés : j'ai trouvé de très bonnes chemises, qui m'ont été les bienvenues ; et environ une douzaine et demie de mouchoirs blancs en lin et de cravates de couleur ; les premiers étaient également les bienvenus, étant extrêmement rafraîchissants pour essuyer mon visage par une chaude journée ; outre cela, quand je suis arrivé à la caisse du coffre, j'y ai trouvé trois grands sacs de pièces de huit, qui contenaient environ onze cents pièces en tout ; et dans l'un d'eux, enveloppé dans un papier, six doublons d'or, et quelques petits lingots ou coins d'or ; Je suppose qu'ils pourraient tous peser près d'une livre.

L'autre coffre que j'ai trouvé contenait des vêtements, mais de peu de valeur ; mais par les circonstances, il doit avoir appartenu au compagnon de l'artilleur ; bien qu'il n'y ait pas de Poudre dedans ; mais environ deux livres de fine poudre glacée, dans trois petits flacons, conservées, je suppose, pour charger leurs pièces de chasse à l'occasion. pour quant à l'argent, je n'ai eu aucune manière d'occasion pour lui : 'Twas à moi en tant que saleté sous mes pieds ; et j'aurais tout donné pour trois ou quatre paires de chaussures et de bas anglais, qui étaient des choses que je voulais grandement, mais que je n'avais pas eues sur mes pieds depuis de nombreuses années : j'avais en effet obtenu deux paires de chaussures maintenant, que j'ai prises des pieds des deux hommes noyés que j'ai vus dans l'épave ; et j'en ai trouvé deux paires de plus dans l'un des coffres, qui m'ont été les bienvenus ; mais ils n'étaient pas comme nos

Chaussures anglaises, soit pour la facilité, soit pour le service ; étant plutôt ce que nous appelons des pompes, que des chaussures : j'ai trouvé dans ce coffre de marin, environ cinquante pièces de huit en

Ryals, mais pas d'or ; Je suppose que cela appartenait à un homme plus pauvre que l'autre, qui semblait appartenir à un officier.

Eh bien, cependant, j'ai emporté cet argent chez moi dans ma grotte, et je l'ai déposé, comme je l'avais fait auparavant, que j'avais apporté de notre propre navire ; mais c'était une grande pitié, comme je l'ai dit, que la partie supérieure de ce navire ne soit pas venue à ma part ; car je suis convaincu que j'aurais pu charger mon canot plusieurs fois avec de l'argent, qui, si je m'étais jamais échappé en Angleterre, serait resté ici assez en sécurité, jusqu'à ce que je sois revenu le chercher.

Ayant maintenant apporté toutes mes choses sur le rivage et les ai sécurisées, je suis retourné à mon bateau, et je l'ai ramé ou pagayé le long du rivage, jusqu'à son ancien port, où je l'ai déposé et j'ai tiré le meilleur parti de mon chemin vers mon ancienne habitation, où j'ai trouvé tout sûr et tranquille; alors j'ai commencé à me reposer, à vivre selon mon ancienne mode et à m'occuper de mes affaires familiales; et pendant un certain temps, j'ai vécu assez tranquillement ; seulement que j'étais plus vigilant que je ne devais l'être, que je regardais plus souvent et que je n'allais pas tant à l'étranger; et si, à un moment donné, j'ai bougé avec quelque liberté, c'était toujours dans la partie est de l'île, où j'étais assez bien convaincu que les sauvages ne venaient jamais, et où je pouvais aller sans tant de précautions et une telle charge. d'armes et de munitions, comme j'en avais toujours sur moi, si j'allais dans l'autre sens.

J'ai vécu dans cet état près de deux ans de plus ; mais ma tête malchanceuse, qui devait toujours me faire savoir qu'elle était née pour rendre mon corps misérable, a été pendant ces deux années remplies de projets et de desseins, comment, si c'était possible, je pourrais m'éloigner de cette île ; car parfois j'étais pour faire un autre voyage à l'épave, bien que ma raison me disait qu'il n'y avait plus rien là-bas, qui vaille le hasard de mon voyage : parfois pour une promenade dans un sens, parfois dans un autre ; et je crois en vérité que si j'avais eu le bateau dans lequel je suis allé de Salée, je me serais aventuré en mer, lié n'importe où, je ne savais où.

J'ai été dans toutes mes circonstances un souvenir pour ceux qui sont touchés par la peste générale de l'humanité, d'où, si je le sais, la moitié de leurs misères découlent; Je veux dire, celui de ne pas être satisfait du rang où Dieu et la nature les ont placés ; pour ne pas revenir sur ma Condition primitive, et sur les excellents Conseils de mon Père, le

L'opposition à laquelle, était, comme je peux l'appeler, mon PÉCHÉ ORIGINAL ; mon

Des erreurs ultérieures du même genre avaient été les moyens de mon entrée dans cette misérable condition ; car si cette providence, qui m'avait si heureusement assis au Brésil, en tant que planteur, m'avait béni avec des désirs confinés, et j'aurais pu être content d'avoir continué graduellement, j'aurais pu l'être à ce moment-ci; Je veux dire, à l'époque où j'étais dans cette île, l'un des planteurs les plus considérables du Brésil, non, je suis persuadé que, par les améliorations que j'avais apportées, dans ce peu de temps que j'y vivais, et l'augmentation J'aurais probablement gagné, si j'étais resté, j'aurais peut-être valu cent mille Moydors ; et quelle affaire avais-je de laisser une fortune établie, une plantation bien approvisionnée, s'améliorant et s'agrandissant, pour tourner Supra-Cargo vers la Guinée, pour aller chercher des nègres; quand la patience et le temps auraient tellement augmenté notre stock à la maison, que nous aurions pu les acheter à notre propre porte, à ceux dont c'était l'affaire de les chercher ; et bien que cela nous ait coûté quelque chose de plus, pourtant la différence de ce prix ne valait nullement la peine d'être économisée, à un si grand risque.

Mais comme c'est ordinairement le sort des jeunes chefs, ainsi la réflexion sur la folie de celui-ci, est aussi ordinairement l'exercice de plus d'années, ou de la chère expérience acquise du temps ; et il en était ainsi pour moi maintenant; et pourtant l'erreur avait pris racine dans mon tempérament, que je ne pouvais pas me satisfaire dans ma station, mais je me penchais continuellement sur les moyens et la possibilité de mon évasion de cet endroit ; et pour que je puisse, avec le plus grand plaisir du lecteur, apporter la partie restante de mon histoire, il n'est peut-être pas inapproprié de rendre compte de mes premières conceptions au sujet de ce plan insensé, pour mon évasion ; et comment, et sur quel fondement j'ai agi.

Je dois maintenant être supposé retiré dans mon château, après mon dernier voyage à l'épave, ma frégate désarmée et sécurisée sous l'eau, comme d'habitude, et ma condition restaurée à ce qu'elle était auparavant : J'avais en effet plus de richesses qu'auparavant, mais je n'étais pas du tout plus riche; car je n'en avais pas plus besoin que les Indiens du Pérou avant l'arrivée des Espagnols.

C'était une des nuits de la saison des pluies de mars, la vingt-quatrième année de mon premier pied dans cette île de solitude ; J'étais allongé dans mon lit ou mon hamac, éveillé, en très bonne santé, sans douleur, sans Distemper, aucun malaise de corps ; non, ni aucun malaise d'esprit, plus

que l'ordinaire ; mais ne pouvais en aucun cas fermer mes Yeux; c'est-à-dire pour dormir; non, pas un clin d'œil toute la nuit, autrement

que comme suit : il est aussi impossible, aussi inutile, d'établir l'innombrable Foule de Pensées qui ont tourbillonné à travers ce grand voyage du Cerveau, la Mémoire, dans cette Nuit. Temps : je parcours toute l'histoire de ma vie en miniature, ou par abrégé, comme je puis l'appeler, jusqu'à ma venue sur cette île ; et aussi de la partie de ma vie, depuis que je suis venu sur cette île. Dans mes réflexions sur l'état de mon cas, depuis que je suis arrivé à terre sur cette île, je comparais l'attitude heureuse de mes affaires, dans les premières années de mon habitation ici, à la vie d'anxiété, de peur et de souci. , que j'avais vécu depuis que j'avais vu l'empreinte d'un pied dans le sable ; non pas que je ne croyais pas que les Sauvages avaient fréquenté l'île même tout le temps, et auraient pu être plusieurs centaines d'entre eux à Times on Shore là-bas; mais je ne l'avais jamais connu, et n'en étais incapable d'aucune appréhension ; ma satisfaction était parfaite, quoique mon danger fût le même ; et j'étais aussi heureux de ne pas connaître mon danger, comme si je n'y avais jamais vraiment été exposé. fourni dans son gouvernement de l'humanité, des limites si étroites à sa vue et à sa connaissance des choses, et bien qu'il marche au milieu de tant de milliers de dangers, dont la vue, si elle lui était découverte, détournerait son esprit et coulerait ses Esprits ; il est gardé serein et calme, en ayant les événements des choses cachés à ses yeux, et en ne sachant rien des dangers qui l'entourent.

Après que ces pensées m'eurent amusé pendant quelque temps, j'en vins à réfléchir sérieusement au danger réel dans lequel j'avais été, pendant tant d'années, dans cette même île ; et comment je m'étais promené dans la plus grande sécurité et avec toute la tranquillité possible ; même quand peut-être rien d'autre qu'un front de colline, un grand arbre ou l'approche désinvolte de la nuit n'avait été entre moi et la pire sorte de destruction, à savoir. Celui de tomber entre les mains de cannibales et de sauvages, qui auraient saisi sur moi avec la même vue, comme je l'ai fait d'une chèvre ou d'une tortue ; et n'ai pas plus pensé que c'était un crime de me tuer et de me dévorer, que je l'ai fait d'un pigeon ou d'un curliou: je me calomnierais injustement, si je disais que je n'étais pas sincèrement reconnaissant à mon grand conservateur, dont la protection singulière J'ai reconnu

Humilité, que toutes ces Délivrances inconnues étaient dues ; et sans quoi, je serais inévitablement tombé entre leurs Mains impitoyables.

Lorsque ces Pensées furent terminées, ma Tête fut pendant quelque temps occupée à considérer la Nature de ces misérables Créatures ; Je veux dire, les Sauvages ; et comment il arriva dans le Monde que le sage Gouverneur de toutes Choses abandonna n'importe laquelle de ses Créatures à une telle Inhumanité ; non, à quelque chose de tellement inférieur, même la brutalité elle-même, qu'elle dévore sa propre espèce ; mais comme cela s'est terminé par des spéculations (infructueuses à l'époque), il m'est venu à l'esprit de demander dans quelle partie du monde ces misérables vivaient; à quelle distance était la côte d'où ils venaient; pourquoi ils se sont aventurés si loin de chez eux ; quel genre de bateaux ils avaient ; et pourquoi je ne pourrais pas m'organiser, ainsi que mes affaires, afin que je sois aussi capable d'aller là-bas qu'ils devaient venir à moi.

Je ne me suis jamais autant inquiété de réfléchir à ce que je devais faire de moi-même, quand j'y suis arrivé ; que deviendrais-je si je tombais entre les mains des sauvages ? ou comment je leur échapperais, s'ils me tentaient ; non, ni tant qu'il m'était possible d'atteindre la Côte, et de ne pas être tenté par l'un ou l'autre d'entre eux, sans aucune possibilité de me délivrer ; et si je ne tombais pas entre leurs mains, que devrais-je faire pour la provision, ou vers quoi je devrais diriger mon cours ; aucune de ces Pensées, dis-je, n'est parvenue jusqu'à moi ; mais mon esprit était entièrement concentré sur la notion de mon passage dans mon bateau, vers la terre ferme: je repensais à ma condition actuelle, comme la plus misérable qui puisse être, que je n'étais pas capable de me jeter dans n'importe quoi d'autre que la mort, cela pourrait être qualifié de pire; que si j'atteignais la côte du Main, je pourrais peut-être rencontrer du secours, ou je pourrais côtoyer, comme je l'ai fait sur la côte de l'Afrique, jusqu'à ce que j'arrive dans un pays habité, et où je pourrais trouver du secours ; et après tout peut-être, je tomberais peut-être sur un vaisseau chrétien qui pourrait m'y prendre ; et si le pire arrivait au pire, je ne pouvais que mourir, ce qui mettrait fin à toutes ces Misères d'un coup. Veuillez noter que tout cela était le fruit d'un esprit troublé, d'un tempérament impatient, rendu pour ainsi dire désespéré par la longue continuation de mes ennuis et les déceptions que j'avais rencontrées dans le naufrage, j'avais été à bord; et où j'avais été si près d'obtenir ce que je désirais si sincèrement, c'est-à-dire.

Quelqu'un à qui parler et apprendre des connaissances de l'endroit

où j'étais, et des moyens probables de ma délivrance ; Je dis que j'étais entièrement agité par ces pensées : tout mon calme d'esprit dans ma résignation à la Providence, et dans l'attente de l'issue des dispositions du ciel, semblait être suspendu ; et je n'avais, pour ainsi dire, aucun pouvoir pour tourner mes pensées vers quoi que ce soit, mais vers le projet d'un voyage vers le Main, qui m'est venu avec une telle force et une telle impétuosité de désir, qu'il ne devait pas être résisté.

Quand cela avait agité mes pensées pendant deux heures ou plus, avec une telle violence, qu'il a mis mon sang même dans un ferment, et mon pouls a battu aussi haut que si j'avais été dans un Feaver, simplement avec l'extraordinaire ferveur de mon esprit à ce sujet; La nature, comme si j'eusse été fatiguée et épuisée par cette seule pensée, me jeta dans un profond sommeil ; on aurait pensé que j'en aurais rêvé : mais je ne l'ai pas fait, ni rien qui s'y rapporte ; mais j'ai rêvé qu'alors que je sortais le matin comme d'habitude de mon château, j'ai vu sur le rivage deux canots et onze sauvages venant à terre, et qu'ils amenaient avec eux un autre sauvage vers lequel ils allaient. tuer, afin de le manger; quand tout à coup, le Sauvage qu'ils allaient tuer, sauta et courut pour sa vie; et j'ai pensé dans mon sommeil, qu'il est venu en courant dans mon petit bosquet épais, devant ma fortification, pour se cacher; et que moi, le voyant seul, et ne m'apercevant pas que l'autre le cherchait par là, je me montrai à lui, et lui souriant, je l'encourageai ; qu'il s'agenouilla devant moi, semblant me prier de l'aider ; sur quoi j'ai montré mon échelle, je l'ai fait monter, et je l'ai porté dans ma caverne, et il est devenu mon serviteur; et que dès que j'eus cet homme, je me dis que maintenant je pouvais certainement m'aventurer sur la Terre principale ; car ce camarade me servira de pilote, et me dira quoi faire, et s'il faut aller chercher des provisions ; et s'il ne faut pas y aller de peur d'être dévoré, dans quels endroits s'aventurer et dans quoi s'échapper: je me suis réveillé avec cette pensée, et j'étais sous de telles impressions de joie inexprimables, à la perspective de mon évasion dans mon rêve, que les déceptions que j'éprouvais en revenant à moi-même, et en découvrant que ce n'était rien de plus qu'un rêve, étaient également extravagantes dans l'autre sens, et me jetèrent dans un très grand abattement d'esprit.

Sur ce, cependant, j'ai tiré cette conclusion, que ma seule façon de procéder à une tentative d'évasion était, si possible, de faire entrer un sauvage dans ma vie.

Possession; et si possible, ce devrait être l'un de leurs prisonniers, qu'ils avaient condamné à être mangé, et qu'ils devaient y amener pour le tuer ; mais ces pensées étaient toujours accompagnées de cette difficulté, qu'il était impossible d'y parvenir sans en attaquer toute une caravane et les tuer tous; et ce n'était pas seulement une tentative très désespérée, et pourrait échouer; mais d'un autre côté, j'en avais beaucoup scrupule la légalité pour moi; et mon Cœur tremblait à l'idée de verser tant de Sang, même si c'était pour ma Délivrance. Je n'ai pas besoin de répéter les arguments qui m'ont été présentés contre cela, ils sont les mêmes que ceux mentionnés précédemment ; mais bien que j'aie d'autres raisons à offrir maintenant (à savoir) que ces hommes étaient des ennemis de ma vie et me dévoreraient s'ils le pouvaient; que c'était de l'auto-préservation au plus haut degré, de me délivrer de cette mort d'une vie, et qu'il agissait pour ma propre défense, autant que s'ils m'avaient réellement agressé, etc. Je dis, bien que ces choses aient plaidé en faveur de cela, mais les pensées de verser du sang humain pour ma délivrance m'ont été très terribles, et telles que je ne pouvais en aucun cas me réconcilier, pendant un bon moment.

Cependant, à la fin, après de nombreuses disputes secrètes avec moi-même, et après de grandes perplexités à ce sujet, pour tous ces arguments d'une manière et d'une autre luttés dans ma tête pendant longtemps, l'ardent désir de délivrance qui prévalait a longuement maîtrisé tous les repos; et je résolu, si possible, de mettre un de ces sauvages entre mes mains, coûte que coûte. Ma prochaine chose était alors de trouver comment le faire, et c'était en effet très difficile à résoudre. quand ils sont venus sur le rivage, et laissez le reste à l'événement, prenant les mesures que l'opportunité devrait présenter, laissez être ce qui serait.

Avec ces résolutions dans mes pensées, je me suis mis sur le Scout, aussi souvent que possible, et en fait si souvent jusqu'à ce que j'en sois profondément fatigué, car cela faisait plus d'un an et demi que j'attendais, et en grande partie de cette époque est allé à l'extrémité ouest et au coin sud-ouest de l'île, presque tous les jours, pour voir des canoës, mais aucun ne s'est présenté. Cela était très décourageant et commençait à me troubler beaucoup, bien que je ne puisse pas dire que cela ait fait dans ce cas, comme cela avait été le cas quelque temps auparavant, (c'est-à-dire) érodé le bord de mon désir de la chose. Mais plus il semblait être retardé, plus j'étais impatient pour cela; en un mot, je n'étais pas d'abord si attentif à

de ces sauvages, et éviter d'être vu par eux, car j'étais maintenant désireux d'être sur eux.

D'ailleurs, je me croyais capable de gouverner un, voire deux ou trois sauvages, si j'en avais, de manière à les rendre entièrement esclaves de moi, à faire tout ce que je leur ordonnerais, et à les empêcher à tout moment de fais-moi du mal. Cela faisait longtemps que je me faisais plaisir avec cette affaire, mais rien ne se présentait encore ; toutes mes fantaisies et tous mes plans n'ont abouti à rien, car aucun sauvage ne s'est approché de moi pendant un long moment.

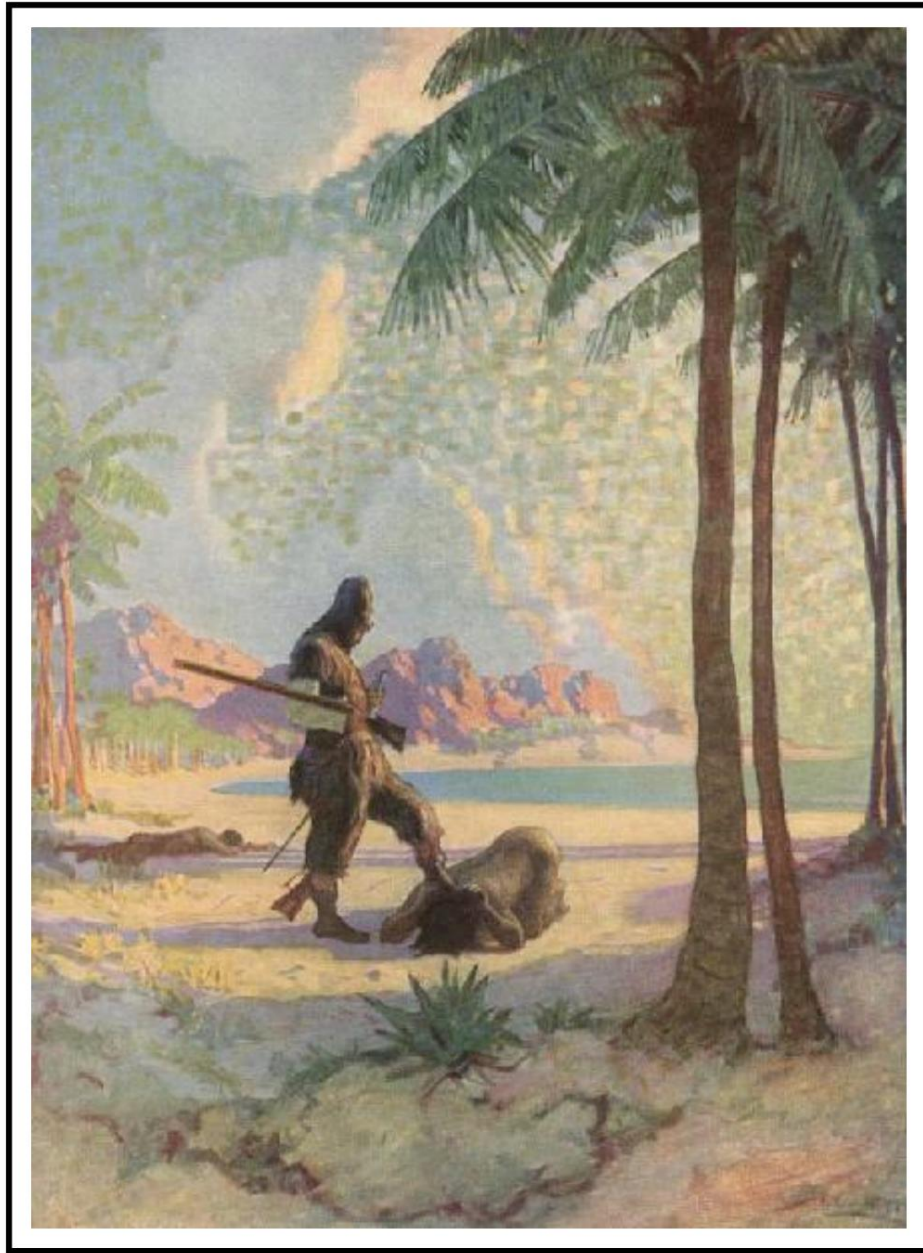


Chapter XXII

Robinson sauve un de leurs captifs des sauvages, qu'il nomme vendredi, et fait son serviteur

UN Y et demi après avoir diverti ces notions, et par de longues réflexions, les avais pour ainsi dire toutes résolues en rien, faute d'une occasion de les mettre à exécution, j'ai été surpris un matin tôt, de ne voir aucun moins de cinq canoës tous sur la côte ensemble de mon côté de l'île ; et les gens qui leur appartenaient ont tous débarqué et hors de ma vue. Le nombre d'entre eux a brisé toutes mes mesures, prévoyant tant de choses, et sachant qu'ils venaient toujours quatre ou six, ou parfois plus dans un bateau, je pouvais ne dis pas ce qu'il faut en penser, ni comment prendre mes mesures, pour attaquer seuls vingt ou trente hommes ; je restai donc immobile dans mon château, perplexe et mal à l'aise : cependant je me suis mis dans toutes les mêmes postures pour une attaque que j'avais précédemment prévues, et j'étais juste prêt pour l'action, si quelque chose s'était présenté ; ayant attendu un bon moment, écoutant pour entendre s'ils faisaient du bruit; enfin étant très impatient, j'ai placé mes fusils au pied de mon échelle, et j'ai grimpé jusqu'au sommet de la colline, par mes deux étapes, comme d'habitude ; debout de manière à ce que ma tête n'apparaisse pas au-dessus de la colline, de sorte qu'ils ne pouvaient me percevoir par aucun moyen; ici, j'ai observé, à l'aide de mon verre à perspective, qu'ils n'étaient pas moins de trente au nombre, qu'ils avaient allumé un feu, qu'ils Je ne savais pas comment ils l'avaient cuisiné, ni ce que c'était ; mais ils dansaient tous dans je ne sais combien de gestes et de figures barbares, à leur manière, autour du feu. Tandis que je les regardais ainsi, j'ai aperçu par ma perspective, deux misérables misérables traînés des bateaux, où il semble qu'ils aient été déposés, et ont maintenant été amenés pour le massacre. J'ai vu l'un d'eux tomber immédiatement, être renversé, je suppose avec un gourdin ou une épée de bois, car c'était leur façon de faire, et deux ou trois autres étaient au travail pour l'ouvrir immédiatement pour leur cuisine, tandis que l'autre victime était laissé debout tout seul, jusqu'à ce qu'ils soient prêts pour lui. En ce moment même, ce pauvre misérable se voyant un peu à la liberté, la nature lui a inspiré des espoirs de vie, et il s'est éloigné d'eux, et a couru avec une rapidité incroyable le long des sables directement vers moi, je veux dire vers cette partie du Côte, où se trouvait mon Habitation.

J'ai été terriblement effrayé, (cela je dois l'avouer) quand je l'ai aperçu courir mon chemin; et surtout, quand comme je croyais le voir poursuivi par tout le Corps, et maintenant je m'attendais à ce qu'une partie de mon Rêve s'accomplisse, et qu'il se réfugierait certainement dans mon Bosquet ; mais je ne pouvais en aucun cas compter sur mon rêve pour le reste, (c'est-à-dire) que les autres sauvages ne le poursuivraient pas là-bas et ne le trouveraient pas là-bas. Cependant, j'ai gardé ma station, et mes esprits ont commencé à se rétablir, quand j'ai découvert qu'il n'y avait pas plus de trois hommes qui le suivaient, et encore plus j'ai été encouragé, quand j'ai découvert qu'il les dépassait extrêmement dans la course. , et gagna du terrain sur eux, de sorte que s'il pouvait le tenir pendant une demi-heure, je vis facilement qu'il s'éloignerait assez d'eux tous.



Il y avait entre eux et mon château, le ruisseau que j'ai souvent mentionné dans la première partie de mon histoire, quand j'ai débarqué mes cargaisons hors du Bateau; et ce que j'ai vu clairement, il doit nécessairement nager, ou le pauvre Le misérable y serait emmené: Mais quand le sauvage s'échappant est venu là-bas, il n'en a rien fait, même si la marée était alors montante, mais plongeant dedans, a nagé en environ trente coups ou à peu près, a atterri et a couru avec une force et une force excessives. Rapidité; quand les trois personnes sont venues au Creek, j'ai découvert que deux d'entre eux savaient nager, mais que le troisième ne le pouvait pas, et que, debout de l'autre côté, il regardait l'autre, mais n'y allait pas.

plus loin; et peu de temps après, il revint doucement, ce qui, en l'occurrence, était très bien pour lui dans l'ensemble.

... et puis il s'agenouilla de nouveau, embrassa le sol et posa sa tête sur le sol, et me prenant par le pied, posa mon pied sur sa tête... J'observai que les deux qui nageaient étaient pourtant plus de deux fois plus longtemps à nager au-dessus du ruisseau, que l'était le camarade qui s'enfuyait. ou Adjoint ; et que j'ai été appelé clairement par la Providence pour sauver la vie de cette pauvre créature ; Je descends immédiatement les échelles avec toute l'expédition possible, récupère mes deux canons, car ils n'étaient tous les deux qu'au pied des échelles, comme je l'ai observé ci-dessus ; et remontant avec la même hâte au sommet de la colline, je traversai vers la mer ; et ayant une coupe très courte, et tout en bas de la colline, je me suis battu sur le chemin, entre les Poursuivants et les Poursuivants ; sanctifiant à haute voix celui qui s'enfuyait, qui, regardant en arrière, eut d'abord peut-être autant peur de moi que d'eux ; mais je lui ai fait signe de la main de revenir ; et en attendant, j'avançais lentement vers les deux qui suivaient ; puis, me précipitant immédiatement sur le premier, je l'ai renversé avec le stock de ma pièce que je répugnais à tirer, parce que je ne voulais pas que les autres entendent; bien qu'à cette distance, il n'aurait pas été facilement entendu, et étant hors de vue de la fumée aussi, ils n'auraient pas facilement su quoi en faire : après avoir renversé cet homme, l'autre qui poursuit d avec lui stopp'd, comme s'il avait eu peur ; et j'avançai d'un pas vers lui ; mais à mesure que je m'approchais, je remarquai bientôt qu'il avait un arc et une flèche, et qu'il était en train de l'adapter pour me tirer dessus ; j'ai donc été obligé de lui tirer dessus en premier, ce que j'ai fait, et je l'ai tué au premier coup de feu; le pauvre sauvage qui s'était enfui, mais qui s'était arrêté ; bien qu'il ait vu ses deux ennemis tomber et être tués, comme il le pensait; pourtant il était si effrayé par le feu et le bruit de ma pièce, qu'il s'immobilisa, et ni ne s'avança ni ne recula, bien qu'il semblait plutôt enclin à voler encore qu'à avancer ; J'ai creusé de nouveau vers lui, et j'ai fait des signes pour qu'il s'avance, qu'il a facilement compris, et j'ai parcouru un peu de chemin, puis je me suis arrêté de nouveau, puis un peu plus loin, et je me suis arrêté de nouveau, et je pouvais alors remarquer qu'il se tenait debout, tremblant, comme s'il avait été fait prisonnier, et qu'il venait d'être tué, comme l'étaient ses deux ennemis ; je

lui fit signe à nouveau de venir vers moi, et lui donna tous les signes d'encouragement auxquels je pouvais penser, et il s'approcha de plus en plus, s'agenouillant tous les dix ou douze pas en signe de reconnaissance pour avoir sauvé sa vie : je souris Je l'ai regardé, je l'ai regardé avec plaisir et lui ai fait signe de s'approcher encore plus ; enfin il s'approcha de moi, puis il s'agenouilla de nouveau, embrassa le sol, et posa sa tête sur le sol, et me prenant par le pied, posa mon pied sur sa tête ; cela, semble-t-il, était en signe de jurer d'être mon esclave pour toujours; Je l'ai élevé, et j'ai fait grand cas de lui, et je l'ai encouragé tout ce que j'ai pu. Mais il y avait encore du travail à faire, car j'aperçus que le Sauvage que j'avais renversé n'était pas tué, mais étourdi par le coup, et commençait à revenir à lui-même ; alors je lui montrai du doigt, et lui montrant le Sauvage, qu'il n'était pas mort ; là-dessus, il m'a dit quelques mots, et bien que je ne puisse pas les comprendre, je les ai trouvés agréables à entendre, car c'était le premier son d'une voix d'homme que j'avais entendu, le mien excepté, depuis plus de vingt-cinq ans. Années. Mais il n'y avait pas de temps pour de telles réflexions maintenant, le sauvage qui avait été renversé s'est rétabli jusqu'à s'asseoir sur le sol, et j'ai vu que mon sauvage commençait à avoir peur ; mais quand j'ai vu cela, j'ai présenté mon autre morceau à l'homme, comme si je voulais lui tirer dessus, sur ce mon sauvage, car c'est ainsi que je l'appelle maintenant, m'a fait une motion pour lui prêter mon épée, qui pendait nue dans un Ceinture à mes côtés; ainsi je l'ai fait: il ne l'a pas eu plus tôt, mais il court vers son ennemi, et d'un coup lui a coupé la tête aussi finement qu'aucun bourreau en Allemagne n'aurait pu le faire plus tôt ou mieux; ce que j'ai trouvé très étrange, car quelqu'un dont j'avais des raisons de croire qu'il n'avait jamais vu d'épée dans sa vie auparavant, à l'exception de ses propres épées en bois ; cependant, il semble, comme je l'ai appris par la suite, qu'ils rendent leurs épées en bois si tranchantes, si lourdes, et le bois est si dur, qu'ils couperont même avec elles des têtes, oui et des bras, et cela d'un seul coup aussi ; quand il eut fait cela, il vint vers moi en riant en signe de triomphe, et m'apporta de nouveau l'épée, et avec une abondance de gestes que je ne comprenais pas, la posa avec la tête du sauva

Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était de savoir comment j'avais tué l'autre Indien si loin, si bien qu'en le désignant, il me fit signe de le laisser aller vers lui, alors je lui dis d'aller aussi. que j'ai pu, quand il est venu à lui, il s'est tenu comme un étonné, le regardant, l'a tourné d'abord d'un côté, puis de l'autre.

l'autre, regarda la blessure que la balle avait faite, qui, semble-t-il, était juste dans sa poitrine, où elle avait fait un trou, et aucune grande quantité de sang n'avait suivi, mais il avait saigné à l'intérieur, car il était tout à fait mort; Il prit son arc et ses flèches, et revint, alors je me tournai pour partir, et lui fis signe de me suivre, lui faisant des signes, afin que d'autres puissent venir après eux.

Là-dessus, il me fit signe de les enterrer avec du sable, afin qu'ils ne soient pas vus par les autres s'ils suivaient ; et ainsi je lui fis à nouveau des Signes pour qu'il le fasse ; il est tombé au travail, et en un instant, il a creusé un trou dans le sable, avec ses mains, assez grand pour enfouir le premier, puis l'a traîné dedans, l'a couvert, et l'a fait. aussi par l'autre; Je crois qu'il les avait enterrés tous les deux en un quart d'heure ; puis, l'appelant, je ne le portai pas dans mon château, mais tout à fait dans ma grotte, dans la partie la plus éloignée de l'île. donc je n'ai pas laissé mon rêve se réaliser dans cette partie, à savoir.

Qu'il est venu dans mon bosquet pour s'abriter.

Ici, je lui ai donné du pain, et une grappe de raisins secs à manger, et une gorgée d'eau, pour laquelle j'ai trouvé qu'il était en effet en grande détresse, par sa course; et après l'avoir rafraîchi, je lui ai fait signe d'aller se coucher et dormir; montrant un endroit où j'avais déposé un grand paquet de paille de riz et une couverture dessus, que j'utilisais pour dormir sur moi-même quelques fois ; alors la pauvre créature se coucha et s'endormit.

C'était un beau garçon avenant, parfaitement bien fait ; avec des membres droits et forts, pas trop gros ; grand et bien shap'd, et que je compte, environ vingt-six ans. Il avait une très bonne contenance, pas un aspect féroce et hargneux ; mais semblait avoir quelque chose de très viril dans son visage, et pourtant il avait toute la douceur et la douceur d'un Européen dans son visage aussi, surtout quand il souriait. Ses cheveux étaient longs et noirs, pas bouclés comme la laine ; son front très haut et large, et une grande vivacité et une netteté étincelante dans ses yeux. La couleur de sa peau n'était pas tout à fait noire, mais très fauve ; et pourtant pas d'un vilain fauve jaune nauséabond, comme le sont les Brésiliens, les Virginiens et les autres indigènes d'Amérique ; mais d'une sorte brillante d'une couleur d'olive brune, qui avait en elle quelque chose de très agréable; quoique pas très facile à décrire. Son visage était rond et dodu ; son Nez petit, pas plat comme les Nègres, une très bonne Bouche, des Lèvres fines,

et sa lignée Dents bien plantées, et blanches comme l'ivoire. Après avoir dormi, plutôt que dormi, environ une demi-heure, il s'est réveillé de nouveau et sort de la grotte vers moi ; car j'étais en train de traire mes chèvres, que j'avais dans l'enclos tout à l'heure. Quand il m'a aperçu, il est venu en courant vers moi, se recouchant sur le sol, avec tous les signes possibles d'une humble disposition reconnaissante, faisant de nombreux gestes antiques le montrent : enfin il pose sa tête à plat sur le sol, près de mon pied, et pose mon autre pied sur sa tête, comme il l'avait fait auparavant ; et après cela, il m'a fait tous les signes d'assujettissement, de servitude et de soumission imaginables, pour me faire savoir comment il me servirait tant qu'il vivrait ; Je l'ai compris en beaucoup de choses, et je lui ai fait savoir que j'étais très content de lui ; en peu de temps je commençai à lui parler et à lui apprendre à me parler ; et d'abord, je lui ai fait savoir que son nom devait être vendredi, qui était le jour où je lui ai sauvé la vie ; Je l'ai appelé ainsi pour la mémoire du temps ; Je lui ai également appris à dire Maître, puis lui ai fait savoir que ce devait être mon Nom ; Je lui ai également appris à dire OUI et Non, et à en connaître le Sens ; Je lui ai donné du lait dans un pot de terre, et qu'il me voie le boire devant lui, et y tremper mon pain ; et je lui ai donné un gâteau de pain, pour faire pareil, auquel il s'est rapidement conformé, et j'ai fait des signes que c'était très bon pour lui.

Je restai là avec lui toute cette nuit-là ; mais dès que ce fut le jour, je lui fis signe de venir avec moi, et lui fis savoir que je lui donnerais des vêtements, ce dont il parut très content, car il était complètement nu. l'endroit où il avait enterré les deux hommes, il montra exactement l'endroit et me montra les marques qu'il avait faites pour les retrouver, me faisant signe que nous devions les déterrer à nouveau et manger eux; à cela, j'ai paru très en colère, j'en ai exprimé mon horreur, j'ai fait comme si j'allais vomir en y pensant, et je lui ai fait signe de la main de s'éloigner, ce qu'il a fait immédiatement, avec une grande soumission. mission. Je l'ai ensuite conduit au sommet de la colline, pour voir si ses ennemis étaient partis; et tirant mon verre, j'ai regardé, et j'ai vu clairement l'endroit où ils avaient été, mais aucune apparence d'eux, ni de leurs canots ; de sorte qu'il était évident qu'ils étaient partis et avaient laissé leurs deux camarades derrière eux, sans aucune recherche après eux.

Mais je n'étais pas content de cette Découverte ; mais ayant maintenant plus de courage, et par conséquent plus de curiosité, j'emmène mon homme vendredi avec moi, lui donnant l'épée à la main, avec l'arc et les flèches dans le dos, que j'ai trouvé qu'il pouvait utiliser très habilement, lui faisant porter un pistolet pour moi, et moi deux pour moi-même, et nous nous sommes éloignés vers l'endroit où ces créatures avaient été ; car j'avais maintenant l'esprit d'obtenir une intelligence plus complète d'eux: Quand je suis arrivé à l'endroit, mon sang même s'est refroidi dans mes veines, et mon cœur s'est enfoncé en moi, à l'horreur du spectacle: en effet c'était une vue épouvantable , du moins c'était ainsi pour moi; bien que vendredi n'en ait rien fait: l'endroit était couvert d'os humains, le sol mort de leur sang, de grands morceaux de chair laissés ici et là, à moitié mangés, mutilés et brûlés; et enfin, tous les Signes de la Fête triomphale qu'ils y avaient fait, après une Victoire sur leurs Ennemis ; J'ai vu trois crânes, cinq mains et les os de trois ou quatre jambes et pieds, et une abondance d'autres parties du corps ; et Vendredi, par ses Signes, me fit comprendre qu'ils amenaient quatre Prisonniers pour se régaler ; que trois d'entre eux ont été dévorés, et que lui, se désignant lui-même, était le quatrième : qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et leur prochain roi, dont il semble qu'il avait été l'un des sujets ; et qu'ils avaient fait un grand nombre de prisonniers, qui avaient tous été transportés en plusieurs endroits par ceux qui les avaient pris au combat, afin de se repaître d'eux, comme cela a été fait ici par ces misérables de ceux qu'ils ont amenés ici.

J'ai fait rassembler vendredi tous les crânes, les os, la chair et tout ce qui restait, et je les ai mis ensemble sur un tas, et j'ai fait un grand feu dessus, et je les ai tous réduits en cendres. J'ai découvert que vendredi avait encore un rêvant d'Estomac après une partie de la Chair, et était toujours un Cannibale dans sa Nature; mais j'ai découvert tellement d'horreur à la pensée même de cela, et à la moindre apparence, qu'il n'osait pas le découvrir; car je lui avais par quelque moyen fait savoir que je le tuerais s'il me l'offrait.

Quand nous eûmes fait cela, nous revînmes à notre Château, et là je tombai pour travailler pour mon Homme Vendredi ; et avant tout, je lui ai donné une paire de Linnen Des tiroirs, que j'avais du pauvre coffre des artilleurs dont j'ai parlé, et que j'ai trouvés dans l'épave ; et qui, avec une petite altération, lui allait très bien ; puis je lui ai fait un justaucorps en peau de chèvre, aussi bien que mon habileté me le permettait; et j'étais maintenant devenu un bon Taylor tollable; et j'ai donné

lui un bonnet que j'avais fait d'une peau de lièvre, très commode et assez à la mode ; et ainsi il était vêtu pour le moment, tolérablement bien ; et il était bien content de se voir presque aussi bien vêtu que son maître. porter les caleçons était très gênant pour lui, et les manches du gilet lui écorchaient les épaules et l'intérieur de ses bras ; mais les soulageant un peu là où il se plaignait qu'elles lui faisaient mal, et s'en servant, il finit par les accepter très bien.

Le jour suivant après que je sois rentré dans ma hutte avec lui, j'ai commencé à considérer où je devrais le loger, et que je pourrais faire du bien pour lui, et pourtant être parfaitement tranquille moi-même ; Je lui fis une petite Tente dans la Place vacante entre mes deux Fortifications, à l'intérieur de la dernière, et à l'extérieur de la première ; et comme il y avait une porte ou une entrée dans ma caverne, j'ai fait un encadrement de porte formel, et une porte de planches, et je l'ai placée dans le passage, un peu à l'intérieur de l'entrée ; et faisant s'ouvrir la Porte à l'intérieur, je l'ai barrée dans la Nuit, en rentrant aussi mes Échelles ; de sorte que vendredi ne pouvait pas venir sur moi à l'intérieur de mon mur le plus profond, sans faire tant de bruit en passant, qu'il devait nécessairement me réveiller ; car mon premier mur avait maintenant un toit complet au-dessus de longs poteaux, couvrant toute ma tente et s'appuyant sur le côté de la colline, qui était de nouveau posée en croix avec de plus petits bâtons au lieu de lattes, puis recouverte de chaume sur un grand Épaisseur, avec la Paille de Riz, qui était forte comme des Roseaux ; et au trou ou à l'endroit qui était laissé pour entrer ou sortir par l'échelle, j'avais placé une sorte de trappe qui, si elle avait été tentée à l'extérieur, ne se serait pas ouverte du tout, mais serait tombé, et aurait fait un grand bruit ; et quant aux armes, je les ai toutes prises à mes côtés chaque nuit.

Mais je n'avais besoin d'aucune de toutes ces précautions ; car jamais homme n'a eu de serviteur plus fidèle, plus aimant, plus sincère que vendredi ne l'était pour moi ; sans passions, maussade ou desseins, parfaitement obligés et engagés ; ses affections mêmes étaient liées à moi, comme celles d'un enfant à un père ; et j'ose dire qu'il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mine, à n'importe quelle occasion ; les nombreux témoignages qu'il m'a donnés à ce sujet l'ont mis hors de doute et m'ont bientôt convaincu que je n'avais besoin de prendre aucune précaution quant à ma sécurité pour son compte.

Cela me donna fréquemment l'occasion d'observer, et cela avec émerveillement, qu'il avait plu à Dieu, dans sa providence et dans le gouvernement des œuvres de ses mains, de prendre à une si grande partie du monde de ses créatures, les meilleurs usages auxquels leurs facultés et les pouvoirs de leurs âmes sont adaptés ; pourtant qu'il leur a accordé les mêmes pouvoirs, la même raison, les mêmes affections, les mêmes sentiments de gentillesse et d'obligation, les mêmes passions et ressentiments des torts, le même sens de la gratitude, la sincérité, la fidélité, et tous les Capacités de faire le bien et de recevoir le bien qu'il nous a données ; et que lorsqu'il lui plaît de leur offrir des occasions de les exercer, ils sont aussi prêts, voire plus prêts à les appliquer aux bons usages pour lesquels ils ont été accordés, que nous le sommes ; et cela me rendait parfois très mélancolique, en réfléchissant, à mesure que les diverses occasions se présentaient, à quel point nous faisons un usage médiocre de tout cela, même si nous avons ces pouvoirs éclairés par la grande lampe d'instruction, l'Esprit de Dieu, et par le Connaissance de sa Parole, ajoutée à notre Compréhension; et pourquoi il a plu à Dieu de cacher la même connaissance salvatrice à tant de millions d'âmes, qui, si je pouvais en juger par ce pauvre sauvage, en feraient un bien meilleur usage que nous.

De là, j'ai parfois été conduit trop loin pour envahir la souveraineté de la Providence, et pour ainsi dire mettre en accusation la justice d'une disposition des choses si arbitraire, qui devrait cacher cette lumière à certains et la révéler à d'autres, et pourtant s'attendre à une semblable Devoir des deux: Mais je l'ai fermé et j'ai vérifié mes pensées avec cette conclusion, (1er.) Que nous ne savions pas par quelle lumière et quelle loi ceux-ci devraient être condamnés; mais que comme Dieu était nécessairement, et par la nature de son être, infiniment saint et juste, il ne pouvait en être ainsi, mais que si ces créatures étaient toutes condamnées à s'absenter de lui-même, c'était pour avoir péché contre cette lumière. qui, comme le dit l'Écriture, était une loi pour eux-mêmes, et par des règles telles que leurs consciences reconnaîtraient être justes, bien que le fondement ne nous ait pas été découvert : Et (2d.) que toujours comme nous sommes tous les De l'argile dans la main du potier, aucun vaisseau ne pourrait lui dire : Pourquoi m'as-tu formé ainsi ?

Mais pour revenir à mon Nouveau Compagnon; J'étais très enchanté de lui, et je me suis fait un devoir de lui enseigner tout ce qui était propre à le rendre utile, maniable et secourable ; mais surtout pour le faire parler, et me comprendre quand je parlais, et il était le meilleur érudit qui ait jamais été,

et surtout il était si gai, si constamment diligent et si content, quand il ne pouvait que me comprendre ou me le faire comprendre, qu'il m'était très agréable de lui parler ; et maintenant ma vie commençait à être si facile, que je commençai à me dire que si j'aurais pu être à l'abri de plus de sauvages, je m'en fichais si je ne devais jamais quitter l'endroit pendant que je vivais.



Chapter XXIII

instruct et civilise son homme Vendredi et s'efforce de lui donner une idée du christianisme

UN^{je} Depuis deux ou trois jours que je suis revenu dans mon château, j'ai pensé que, pour éloigner vendredi de son horrible façon de se nourrir et de la Goût de l'Estomac d'un Cannibale, je devrais lui faire goûter une autre Chair ; alors je l'ai emmené avec moi un matin dans les bois : j'y suis allé en effet avec l'intention de tuer un enfant de mon propre troupeau, et de le ramener à la maison et de l'habiller. Mais pendant que j'allais, j'ai vu une chèvre couchée à l'ombre, et deux jeunes enfants assis à côté d'elle; Je m'emparerais de vendredi, tiens, dis-je, tiens-toi tranquille; et lui ai fait signe de ne pas bouger, immédiatement j'ai présenté mon morceau, tiré et tué l'un des enfants. La pauvre créature qui m'avait en effet vu de loin tuer le sauvage son ennemi, mais ne savait pas ou ne pouvait imaginer comment cela avait été fait, était sensiblement surprise, tremblait et tremblait, et avait l'air si étonné, que je pensais qu'il aurait coulé. Il n'a pas vu l'enfant sur lequel j'ai tiré, ni perçu que je l'avais tué, mais il a déchiré son gilet pour sentir s'il n'était pas blessé, et comme je l'ai découvert, il a actuellement pensé que j'étais résolu à le tuer ; car il vint et s'agenouilla devant moi, et embrassant mes genoux, dit un grand nombre de choses que je ne comprenais pas ; mais je pouvais facilement voir que le sens était de me prier de ne pas le tuer

J'ai bientôt trouvé un moyen de le convaincre que je ne lui ferais aucun mal, et le prenant par la main, je me suis moqué de lui et lui ai montré le Kid que j'avais tué, lui ai fait signe de courir le chercher, ce qu'il a fait; et pendant qu'il se demandait et cherchait comment la créature avait été tuée, j'ai chargé mon

Pistolet à nouveau, et peu à peu j'ai vu un grand oiseau comme un faucon assis sur un arbre à portée de tir ; donc pour laisser vendredi comprendre un peu ce que je ferais, je l'ai appelé à nouveau, pointé vers la volaille qui était en effet un perroquet, même si je pensais que c'était un faucon, dis-je en montrant le perroquet, et à mon fusil, et au sol sous le perroquet, pour lui faire voir que je le ferais tomber, je lui ai fait comprendre que je tirerais et tuerais cet oiseau; en conséquence, je lui fis un coup d'œil et lui fis un mauvais coup d'œil, et aussitôt qu'il vit le perroquet tomber, il se redressa comme un effrayé, malgré tout ce que je lui avais dit ; et je trouvai qu'il était d'autant plus étonné qu'il ne m'avait pas vu mettre quoi que ce soit dans le Pistolet; mais j'ai pensé qu'il devait y avoir un merveilleux fonds de mort et

Destruction dans cette Chose, capable de tuer l'Homme, la Bête, l'Oiseau ou toute Chose proche ou lointaine ; et l'étonnement que cela créa en lui était tel qu'il ne pouvait se dissiper longtemps ; et je crois que si je l'avais laissé faire, il m'aurait adoré, moi et mon fusil. Quant au fusil lui-même, il ne le toucherait même pas pendant plusieurs jours après ; mais lui parlait, et lui parlait, comme s'il lui avait répondu, quand il était seul ; ce qui, comme je l'appris plus tard à son sujet, était de désirer qu'il ne le tuât pas.

Eh bien, après que son étonnement ait été un peu terminé, je lui ai fait signe de courir et d'aller chercher l'oiseau que j'avais abattu, ce qu'il a fait, mais il est resté quelque temps ; car le perroquet n'étant pas tout à fait mort, il s'est envolé à bonne distance de l'endroit où il est tombé ; cependant il la trouva, la prit et me l'amena ; et comme j'avais déjà perçu son ignorance au sujet de l'arme à feu, j'ai pris cet avantage pour charger à nouveau l'arme à feu, et ne pas le laisser me voir le faire, afin que je puisse être prêt pour toute autre marque qui pourrait se présenter ; mais rien de plus offert à ce moment-là ; alors j'ai ramené le chevreau à la maison, et le soir même j'ai enlevé la peau et l'ai découpée du mieux que j'ai pu ; et ayant une marmite à cet effet, j'ai fait bouillir ou mijoté une partie de la chair, et j'ai fait un très bon bouillon ; et après avoir commencé à en manger, j'en ai donné à mon homme, qui en a semblé très content et l'a très bien aimé ; mais ce qui lui était le plus étrange, c'était de me voir manger du sel avec ; il m'a fait signe que le sel n'était pas bon à manger, et en mettant un peu dans sa propre bouche, il semblait le donner la nausée, et crachait et crachotait dessus, se lavant la bouche avec de l'eau fraîche après cela ; d'autre part, j'ai pris de la Viande dans la Bouche sans Sel, et j'ai fait semblant de cracher et de crachoter faute de Sel, aussi vite qu'il avait fait au Sel ; mais cela ne suffirait pas, il ne se soucierait jamais du Sel avec sa Viande, ou dans son Bouillon ; du moins pas longtemps, et pu

L'ayant ainsi nourri de viande bouillie et de bouillon, j'étais résolu à le régaler le lendemain en faisant rôtir un morceau de chevreau ; je l'ai fait en le suspendant devant le feu, dans une ficelle, comme j'avais vu beaucoup de gens le faire en Angleterre, en installant deux poteaux, un de chaque côté du feu et une croix au sommet, et en attachant la ficelle à la croix. -bâton, laissant la Viande tourner continuellement : Ce vendredi admiré beaucoup ; mais quand il est venu goûter la chair, il a pris tant de façons de me dire combien il l'aimait, que je ne pouvais que le comprendre ; et enfin il m'a dit qu'il ne mangerait plus jamais de Man's Flesh, ce que j'ai été très heureux d'entendre.

Le lendemain, je l'ai mis au travail pour battre du maïs et le tamiser de la manière que je devais faire, comme je l'avais observé auparavant et il a vite compris comment le faire aussi bien que moi, surtout après avoir eu j'ai vu ce que cela signifiait, et que c'était pour en faire du pain; car après cela, je lui ai permis de me voir faire mon pain et de le cuire aussi, et en peu de temps vendredi a pu faire tout le travail pour moi, aussi bien que je pouvais le faire moi-même.

J'ai commencé maintenant à considérer qu'ayant deux bouches à nourrir, au lieu d'une, je dois fournir plus de terrain pour ma récolte et planter une plus grande quantité de maïs que je ne le ferais auparavant; j'ai donc délimité un plus grand morceau de terrain et commencé la clôture de la même manière qu'auparavant, dans laquelle vendredi non seulement a travaillé très volontiers et très dur; mais je l'ai fait très gaiement, et je lui ai dit à quoi cela servait; que c'était à Maïs de faire plus de pain, parce qu'il était maintenant avec moi, et que j'en aurais peut-être assez pour lui, et pour moi aussi. Il a semblé très sensible à cette partie, et m'a fait savoir qu'il pensait que je avais beaucoup plus de travail sur moi pour son compte que j'en avais pour moi-même; et qu'il travaillerait plus dur pour moi, si je lui disais quoi faire.

Ce fut l'Année la plus agréable de toute la Vie que j'ai menée en ce Lieu ; Vendredi a commencé à parler assez bien et à comprendre les noms de presque toutes les choses que j'ai eu l'occasion d'appeler, et de chaque endroit où je devais l'envoyer, et m'a beaucoup parlé ; de sorte qu'en bref je recommençai maintenant à avoir un peu d'usage pour ma langue, ce dont j'avais en effet très peu d'occasion auparavant; c'est-à-dire sur la Parole ; outre le plaisir de lui parler, j'avais une satisfaction singulière dans le camarade lui-même; sa simple honnêteté non feinte m'est apparue de plus en plus chaque jour, et j'ai commencé à vraiment aimer la créature ; et de son côté, je crois qu'il m'aimait plus qu'il ne lui était possible d'aimer jamais quoi que ce soit auparavant.

J'ai eu une fois l'idée d'essayer s'il avait de nouveau une envie de vouloir son propre pays, et l'ayant appris si bien l'anglais qu'il pouvait me répondre à presque toutes les questions, je lui ai demandé si la nation à laquelle il appartenait à ne jamais conquérir dans la bataille, à laquelle il souriait ; et dit; oui, oui, on se bat toujours pour le mieux ; c'est-à-dire qu'il voulait dire toujours obtenir le meilleur dans le combat ; et ainsi nous commençâmes le Discours suivant : Tu combats toujours mieux dis-je, Comment t'es-tu fait prisonnier alors, vendredi ?

Vendredi, Ma Nation a beaucoup battu, pour autant.

Maître, comment battre; si votre nation les a battus, comment se fait-il que vous soyez pris ?

Vendredi, Ils sont plus nombreux que ma Nation dans le Lieu où j'étais ; ils prennent un, deux, trois et moi; ma nation les a battus là-bas, où je n'étais pas; là ma Nation en prend un, deux, grand Mille.

Maître, Mais pourquoi votre Côté ne vous a-t-il pas alors récupéré des Mains de vos Ennemis ?

Vendredi, Ils courent un, deux, trois, et moi, et font aller dans le Canoë; mon La nation n'a pas de canoë à cette époque.

Maître, eh bien, vendredi, et que fait votre nation des hommes qu'elle prend, les emporte-t-elle et les mange-t-elle, comme ceux-ci l'ont fait ?

Vendredi, Oui, ma Nation mange aussi le Mans, mange tout.

Maître, où les porte-t-on ?

Vendredi, allez à un autre endroit où ils pensent.

Maître, viennent-ils ici ?

Vendredi, Oui, oui, ils viennent ici; venez autre ailleurs Place.

Maître, avez-vous été ici avec eux ?

Vendredi, oui, j'ai été ici; [montre le côté nord-ouest de l'île, qui semble être leur côté.]

Par cela, j'ai compris que mon homme vendredi avait autrefois été parmi les sauvages, qui devaient venir sur le rivage, dans la partie la plus éloignée de l'île, lors des mêmes occasions de manger un homme pour lesquelles il était maintenant amené ; et quelque temps après, quand j'ai pris le courage de le porter de ce côté, étant le même que j'avais mentionné autrefois, il connaissait actuellement l'endroit et m'a dit qu'il y était une fois quand ils ont mangé vingt hommes, deux femmes et un enfant; il ne pouvait pas dire Twenty en anglais; mais il les a engourdis en posant tant de pierres sur une rangée et en me montrant du doigt pour leur dire.

J'ai raconté ce passage, parce qu'il introduit ce qui suit ; qu'après avoir eu ce discours avec lui, je lui ai demandé à quelle distance se trouvait notre île

au rivage, et si les canots n'étaient pas souvent perdus; il m'a dit qu'il n'y avait aucun danger, aucun canot jamais perdu; mais qu'après un peu de chemin vers la mer, il y avait un courant, et du vent, toujours dans un sens le matin, dans l'autre l'après-midi.

J'ai compris que ce n'était rien de plus que les Sets of the Tide, comme sortir ou entrer; mais j'ai compris par la suite que cela avait été occasionné par le grand courant d'air et le reflux de la puissante rivière Oroonooko; dans l'embouchure, ou le golfe dont la rivière, comme je l'ai découvert plus tard, se trouvait notre île ; et cette terre que j'apercevais à l'ouest et au nord-ouest était la grande île Trinidad, sur la pointe nord de l'embouchure de la rivière : je posais vendredi mille questions sur le pays, les habitants, la mer, la Côte, et quelle Nation était proche ; il m'a dit tout ce qu'il savait avec la plus grande franchise imaginable ; Je lui ai demandé les noms des diverses nations de son genre de peuple ; mais ne pouvait obtenir d'autre nom que Caribs ; d'où j'ai facilement compris que c'étaient les Caraïbes, que nos cartes placent sur la partie de l'Amérique, qui s'étend de l'embouchure de la rivière Oroonooko à la Guyane, et au-delà jusqu'à Sainte-Marthe : Il m'a dit que jusqu'à un grand chemin au-delà la Lune, c'est-à-dire au-delà du Couchant de la Lune, qui doit être à l'Ouest de leur Pays, habitaient des Hommes à barbe blanche, comme moi ; et a souligné mes grands Moustaches, dont j'ai déjà parlé; et qu'ils avaient tué beaucoup d'hommes, c'était sa parole ; par tout ce que j'ai compris, il entendait les Espagnols, dont les cruautés en Amérique s'étaient répandues dans tous les pays et dont toutes les nations se souvenaient, du père au fils.

Je lui ai demandé s'il pouvait me dire comment je pourrais venir de cette île et me retrouver parmi ces hommes blancs ; il m'a dit, oui, oui, j'irais peut-être dans deux canoës ; Je ne pouvais pas comprendre ce qu'il voulait dire, ou lui faire décrire ce qu'il voulait dire par deux canoës, jusqu'à ce qu'enfin avec une grande difficulté, j'ai découvert qu'il voulait dire que ce devait être dans un grand grand bateau, aussi grand que deux canoës.

Cette partie du discours de vendredi a commencé à me plaire très bien, et à partir de ce moment, j'ai entretenu quelques espoirs, qu'un moment ou un autre, je pourrais trouver une occasion de m'évader de cet endroit ; et que ce pauvre sauvage pourrait être un moyen de m'aider à le faire.

Pendant le long Temps que vendredi est maintenant avec moi, et qu'il a commencé à me parler, et à me comprendre, je ne voulais pas poser un

Fondation de la connaissance religieuse dans son esprit ; en particulier je lui ai demandé une fois qui l'a fait ? La pauvre créature ne me comprenait pas du tout, mais pensait que j'avais demandé qui était son père ; mais je l'ai pris par une autre poignée, et lui ai demandé qui avait fait la mer, le sol sur lequel nous marchions, les collines et les bois ; il m'a dit que c'était un vieux Benamuckee, qui vivait au-delà de tout : il ne pouvait rien décrire de cette grande personne, mais qu'il était très vieux ; beaucoup plus ancienne, disait-il, que la mer ou la terre ; que la lune ou les étoiles. Je lui ai alors demandé si cette vieille personne avait fait toutes choses, pourquoi toutes choses ne l'adoraient-elles pas ? il avait l'air très grave, et avec un parfait regard d'innocence, dit : Toutes choses lui disent Ô : je lui ai demandé si les gens qui meurent dans son pays sont partis quelque part ; il a dit, oui, ils sont tous allés à Benamuckee ; puis je lui ai demandé si ceux qu'ils mangeaient y étaient allés aussi, il a dit oui.

De ces choses, je commençai à l'instruire dans la connaissance du vrai Dieu : je lui dis que le grand Créateur de toutes choses vivait là-haut, pointant vers le ciel : qu'il gouverne le monde par la même puissance et la même providence par quoi il l'avait fait : qu'il était tout-puissant, qu'il pouvait tout faire pour nous, tout nous donner, tout nous prendre ; et ainsi par degrés j'ouvris ses yeux. Il a écouté avec une grande attention, et a reçu avec plaisir la notion de Jésus-Christ envoyé pour nous racheter, et de la manière de faire nos prières à Dieu, et de sa capacité à nous entendre, même au ciel ; il m'a dit un jour que si notre Dieu pouvait nous entendre au-delà du Soleil, il devait être un Dieu plus grand que leur Benamuckee, qui n'habitait qu'un peu loin, et pourtant ne pouvait pas entendre, jusqu'à ce qu'ils montent à les grandes montagnes où il habitait, pour lui parler ; Je lui ai demandé s'il y était jamais allé pour lui parler ; il a dit non, ils n'y sont jamais allés qui étaient de jeunes Hommes ; personne n'y est allé sauf les vieillards, qu'il appelait leur Oowocakee, c'est-à-dire, comme je le lui ai fait expliquer, leurs Religieux, ou Clergé, et qu'ils allaient dire O, (c'est ainsi qu'il appelait dire des Prières) et puis revint, et leur raconta ce que Benamuckee avait dit : Par cela, j'ai observé qu'il y a des Prêtrises, même parmi les Païens ignorants les plus aveuglés du Monde ; et la politique de faire une religion secrète, afin de conserver la vénération du peuple au clergé, ne se trouve pas seulement chez les Romains, mais peut-être chez toutes les religions du monde, même chez les sauvages les plus brutaux et les plus barbares.

Je me suis efforcé d'éclaircir cette fraude, à mon homme vendredi, et lui ai dit que la prétention de leurs vieillards gravissant les montagnes, pour dire O à leur Dieu Benamuckee, était un tricheur, et leur rapport de là quoi il a dit, était beaucoup plus ainsi ; que s'ils rencontraient une réponse, ou parlaient avec quelqu'un là-bas, ce devait être avec un mauvais esprit: Et alors j'entrai dans un long discours avec lui sur le diable, son original, sa rébellion contre Dieu, son inimitié envers L'homme, la raison de cela, s'établissant dans les parties sombres du monde pour être adoré à la place de Dieu, et en tant que Dieu ; et les nombreux stratagèmes dont il s'est servi pour tromper l'humanité jusqu'à sa ruine; comment il avait un accès secret à nos passions et à nos affections, pour adapter ses pièges à nos inclinations, au point de nous amener même à être nos propres tentateurs et à courir sur notre destruction par notre propre choix.

J'ai trouvé qu'il n'était pas si facile d'imprimer dans son esprit des notions justes sur le diable, comme cela l'était sur l'être d'un dieu. La nature lui a soutenu tous mes arguments à l'évidence, même la nécessité d'une grande cause première et d'un pouvoir dominant; un secret dirigeant la Providence, et de l'Equité, et de la Justice, de rendre Hommage à celui qui nous a fait, et ainsi de suite. Mais rien de tout cela n'apparaissait dans la Notion d'Esprit mauvais ; de son Originel, de son Être, de sa Nature, et surtout de son Inclination à faire le Mal, et à nous entraîner à le faire aussi ; et la pauvre créature m'a un jour perplexe d'une telle manière, par une question simplement naturelle et innocente, que je savais à peine quoi lui dire. Je lui avais beaucoup parlé de la puissance de Dieu, de son omnipotence, de sa nature redoutable pour le péché, du fait qu'il était un feu dévorant pour les ouvriers de l'iniquité ; comment, comme il nous avait tous créés, il pouvait nous détruire ainsi que le monde entier en un instant ; et il m'a écouté avec beaucoup de sérieux tout le temps.

Après cela, je lui avais dit comment le diable était l'ennemi de Dieu dans le cœur des hommes, et j'avais utilisé toute sa malice et son habileté pour vaincre les bons desseins de la Providence et pour ruiner le royaume du Christ dans le monde ; etc. Eh bien, dit vendredi, mais vous dites, Dieu est si fort, si grand, n'est-il pas beaucoup plus fort, beaucoup plus puissant que le Diable ? Oui, oui, dis-je, vendredi, Dieu est plus fort que le diable, Dieu est au-dessus du diable, et c'est pourquoi nous prions Dieu de le fouler sous nos pieds et de nous permettre de résister à ses tentations et d'éteindre ses fléchettes enflammées. Mais, dit-il encore, si Dieu beau

fort, aussi puissant que le Diable, pourquoi Dieu ne tue pas le Diable, alors ne le fais plus faire le mal ?

J'étais étrangement surpris de sa question, et après tout, bien que j'étais maintenant un vieil homme, je n'étais pourtant qu'un jeune médecin, et assez mal qualifié pour être casuiste ou résoudre des difficultés. Et au début, je ne pouvais pas dire quoi dire, alors j'ai fait semblant de ne pas l'entendre, et lui ai demandé ce qu'il avait dit? Mais il était trop sérieux pour qu'une réponse oublie sa question ; de sorte qu'il l'a répété dans les mêmes mots brisés, comme ci-dessus. À ce moment-là, j'étais un peu revenu sur moi-même, et j'ai dit : Dieu va enfin le punir sévèrement ; il est réservé pour le jugement, et doit être jeté dans l'abîme, pour habiter avec le feu éternel.

Cela n'a pas satisfait vendredi, mais il revient sur moi, répétant mes mots, RÉSERVEZ, ENFIN, je ne comprends pas; mais pourquoi ne pas tuer le diable maintenant, ne pas le tuer il y a bien longtemps ? Vous pouvez aussi bien me demander, dis-je, pourquoi Dieu ne vous tue pas, vous et moi, alors que nous faisons ici de mauvaises choses qui l'offensent ? Nous sommes préservés pour nous repentir et être pardonnés. Il réfléchit un moment à cela ; mell, Tout, dit-il, puissamment affectueusement, que bien; ainsi toi, moi, Diable, tout méchant, tout préserve, repens-toi, Dieu pardonne tout. Ici, je fus de nouveau écrasé par lui jusqu'au dernier degré, et ce fut un témoignage pour moi, comment les simples notions de la nature, bien qu'elles guideront les créatures raisonnables vers la connaissance d'un Dieu, et d'un culte ou d'un hommage dû à l'Etre suprême, de Dieu comme Conséquence de notre Nature ; pourtant rien d'autre que la révélation divine ne peut former la connaissance de Jésus-Christ et d'une rédemption achetée pour nous, d'un médiateur de la nouvelle alliance et d'un intercesseur au pied du trône de Dieu; Je dis que rien d'autre qu'une révélation du ciel ne peut les former dans l'âme, et que par conséquent l'Évangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ; Je veux dire, la Parole de Dieu, et l'Esprit de Dieu promis pour le Guide et le Sanctificateur de son Peuple, sont les Instruteurs absolument nécessaires des Âmes des Hommes, dans la Connaissance salvatrice de Dieu, et les Moyens de Salut.

J'ai donc détourné le discours actuel entre moi et mon homme, me levant à la hâte, comme à une occasion soudaine de sortir; puis l'envoyant chercher quelque chose de très loin, je priai Dieu sérieusement qu'il me rendît capable d'instruire en toute sécurité ce pauvre Sauvage, aidé de son

Esprit le Cœur de la pauvre Créature ignorante, pour recevoir la Lumière du connaissance de Dieu en **Christ** et concilient avec lui-même, et guiderait

que je lui parle ainsi d'après la Parole de Dieu, car sa conscience pourrait être convaincue, les yeux cachés ouverts et son âme sauvée. Lorsqu'il revint vers moi, j'entrepris avec lui un long discours sur le sujet de la rédemption de l'homme par le Sauveur du monde, et de la doctrine de l'Évangile prêché du ciel, à savoir. de repentance envers Dieu et de foi en notre bienheureux Seigneur Jésus. Je lui expliquai alors, du mieux que je pus, pourquoi notre bienheureux Rédempteur ne prit pas sur lui la nature des anges, mais la postérité d'Abraham, et comment pour cette raison les anges déchus n'eurent aucune part à la rédemption ; qu'il n'est venu qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, etc.

J'avais, Dieu sait, plus de sincérité que de connaissance, dans toutes les méthodes que j'ai prises pour l'instruction de cette pauvre créature, et je dois reconnaître ce que je crois que tous ceux qui agissent sur le même principe trouveront, qu'en lui exposant les choses, j'informe vraiment je me suis instruit de beaucoup de choses que je ne connaissais pas ou que je n'avais pas pleinement considérées auparavant ; mais ce qui m'est venu naturellement à l'esprit, lors de mes recherches, pour l'information de ce pauvre sauvage ; et j'ai eu plus d'affection dans mon enquête sur les choses à cette occasion, que jamais je n'en ai ressenti auparavant ; de sorte que, que ce pauvre misérable sauvage fût le meilleur pour moi, ou non, j'avais une grande raison d'être reconnaissant qu'il soit jamais venu vers moi : mon chagrin s'allégea sur moi, mon habitation devint confortable pour moi au-delà de toute mesure ; et quand je réfléchissais que dans cette vie solitaire à laquelle j'avais été confiné, je n'avais pas seulement été poussé moi-même à lever les yeux vers le ciel et à chercher la main qui m'y avait amené ; mais devait maintenant devenir un instrument sous la Providence pour sauver la vie, et pour ce que je savais, l'âme d'un pauvre sauvage, et l'amener à la vraie connaissance de la religion et de la doctrine chrétienne, afin qu'il puisse connaître le Christ Jésus , pour savoir qui est la Vie éternelle. Je dis, quand je réfléchissais à toutes ces choses, une joie secrète parcourait chaque partie de mon âme, et je me réjouissais souvent d'avoir jamais été amené à cet endroit, que j'avais si souvent pensé la plus terrible de toutes les afflictions qui aurait pu m'arriver.

Dans ce cadre reconnaissant, j'ai continué tout le reste de mon temps, et la conversation qui a employé les heures entre vendredi et moi, était telle, qu'elle a rendu les trois années que nous y avons vécues ensemble parfaitement et complètement heureuses, si toute chose telle que le bonheur complet peut être formée dans un

Etat sublunaire. Le Sauvage était maintenant un bon chrétien, bien meilleur que moi ; bien que j'aie des raisons d'espérer, et d'en bénir Dieu, que nous fûmes également pénitents et que nous consolâmes les pénitents rétablis ; nous avions ici la Parole de Dieu à lire, et pas plus loin de son Esprit à instruire que si nous avions été en Angleterre.

Je m'appliquais toujours à lire l'Écriture, pour lui faire connaître, du mieux que je pouvais, le sens de ce que je lisais ; et lui encore, par ses enquêtes sérieuses et ses interrogations, a fait de moi, comme je l'ai déjà dit, un bien meilleur érudit dans la connaissance des Écritures, que je n'aurais jamais dû l'être par ma propre lecture privée. Une autre chose que je ne peux m'empêcher d'observer ici aussi par expérience, dans cette partie retirée de ma vie, à savoir. Comme c'est une bénédiction infinie et inexprimable, que la connaissance de Dieu, et de la doctrine du salut par Jésus-Christ, soit si clairement établie dans la Parole de Dieu ; si facile à recevoir et à comprendre : que la simple lecture de l'Écriture m'a rendu capable de comprendre suffisamment mon devoir, pour me conduire directement à la grande œuvre de la repentance sincère pour mes péchés, et de saisir un Sauveur pour la vie et le salut, à une réforme déclarée dans la pratique, et à l'obéissance à tous les commandements de Dieu, et cela sans aucun enseignant ou instructeur ; Je veux dire, humain ; ainsi la même instruction simple a suffisamment servi à éclairer cette créature sauvage et à l'amener à être un chrétien tel que j'en ai connu peu d'égal à lui dans ma vie.

Quant à toutes les disputes, querelles, luttes et disputes qui se sont produites dans le monde au sujet de la religion, qu'il s'agisse de subtilités dans les doctrines ou de plans de gouvernement de l'Église, elles nous ont toutes été parfaitement inutiles ; quant à ce que je peux encore voir, ils ont été dans tout le reste du monde : Nous avons eu le sûr Guide du Ciel, à savoir. La Parole de Dieu ; et nous avons, béni soit Dieu, des Vues confortables de l'Esprit de Dieu nous enseignant et nous instruisant par sa Parole, nous conduisant dans toute la Vérité, et nous rendant à la fois disposés et obéissants à l'Instruction de sa Parole ; et je ne vois pas la moindre utilité que la plus grande connaissance des points contestés en religion qui ont fait de telles confusions dans le monde nous aurait été, si nous pouvions l'obtenir ; mais je dois continuer avec la partie historique des choses, et prendre chaque partie dans son ordre.



Chapter XXIV

et vendredi construisent un canoë pour les transporter dans le pays de
vendredi - leur plan empêché par l'arrivée d'un groupe

UN VENDREDI de sauvages Je me suis familiarisé plus intimement, et
qu'il pouvait comprendre presque tout ce que je lui disais, et parler
couramment, bien que dans un anglais approximatif tome; Je lui ai fait part de ma
propre histoire, ou du moins d'une partie de celle-ci concernant mon arrivée dans le
lieu, comment j'y avais vécu et combien de temps. Je l'ai laissé entrer dans le
Mystère, car tel était pour lui, la poudre à canon et la balle, et je lui ai appris à tirer:
je lui ai donné un couteau, dont il était merveilleusement ravi, et je lui ai fait une
ceinture, avec une grenouille s'y accrocher, comme en Angleterre nous portons des
cintres ; et dans la grenouille, au lieu d'un cintre, je lui ai donné une hachette, qui
était non seulement une arme aussi bonne dans certains cas, mais beaucoup plus utile dans d'autr

Je lui ai décrit le pays d'Europe, et particulièrement l'Angleterre, d'où je venais ; comment
nous avons vécu, comment nous avons adoré Dieu, comment nous nous sommes comportés
les uns envers les autres ; et comment nous faisons le commerce de navires dans toutes les
parties du monde : je lui ai donné un compte rendu du naufrage sur lequel j'avais été à bord,
et lui ai montré d'aussi près que je le pouvais, l'endroit où elle gisait ; mais elle a été battue en
morceaux avant, et elle est partie.

Je lui ai montré les ruines de notre bateau, que nous avons perdues lorsque nous nous
sommes échappés, et que je n'ai pas pu remuer de toute ma force alors ; mais était maintenant
tombé presque tous aux morceaux : En voyant ce bateau, vendredi s'est tenu rêvant un grand
moment, et n'a dit rien ; Je lui ai demandé sur quoi il étudiait, dit-il enfin, je vois un tel bateau
comme venir à Place chez ma nation.

Je ne l'ai pas compris un bon moment ; mais enfin, quand j'eus examiné plus avant, j'appris
par lui qu'un bateau, tel que celui-là, était venu sur le rivage du pays où il vivait; c'est-à-dire,
comme il l'a expliqué, a été conduit là par le stress du temps. mais était si ennuyeux, que je
n'ai jamais pensé aux hommes qui s'échappent d'un naufrage là-bas, encore moins d'où ils
pourraient venir; donc je ne me suis renseigné qu'après une description du bateau.

Vendredi m'a assez bien décrit le bateau ; mais m'a amené à mieux le comprendre, quand il a ajouté avec un peu de chaleur, nous sauvons les hommes blancs de la noyade : Alors je lui ai demandé s'il y avait des hommes blancs, comme il les appelait, dans le bateau ; oui, dit-il, le bateau tout blanc Mans : je lui ai demandé combien ; il a dit sur ses doigts dix-sept : Je lui ai alors demandé ce qu'ils étaient devenus ; il m'a dit, ils vivent, ils habitent ma Nation.

Cela a mis de nouvelles Pensées dans ma Tête; car j'ai imaginé que ceux-ci pourraient être les hommes appartenant au navire, qui a été jeté en vue de mon île, comme je l'appelle maintenant ; et qui, après que le navire eut été heurté sur le rocher, et qu'ils l'eurent inévitablement perdu, s'étaient sauvés dans leur bateau, et avaient débarqué sur ce rivage sauvage parmi les sauvages.

Là-dessus, je lui demandai plus sérieusement : qu'étaient-ils devenus ? Il m'a assuré qu'ils vivaient toujours là-bas; qu'ils étaient là depuis environ quatre ans ; que les Sauvages les laissèrent tranquilles et leur donnèrent des vivres pour vivre. Je lui ai demandé : Comment se fait-il qu'ils ne les aient pas tués et ne les aient pas mangés ? Il a dit Non, ils font frère avec eux; c'est-à-dire, comme je l'ai compris, une trêve: Et puis il a ajouté: Ils ne mangent pas Mans mais quand ils font la guerre; c'est-à-dire qu'ils ne mangent jamais d'hommes que ceux qui viennent combattre avec eux et sont pris au combat.

Ce fut après cela un temps considérable, qu'étant sur le sommet de la colline, du côté est de l'île, d'où, comme je l'ai dit, j'eus en un jour clair découvert le Main, ou continent de l'Amérique ; Vendredi, le temps étant très serein, regarde très sérieusement vers la terre ferme, et dans une sorte de surprise, tombe un saut et une danse, et m'appelle, car j'étais à une certaine distance de lui : je lui ai demandé, Quel était le problème? Ô joie ! Dit-il, ô heureux! Là vois mon Pays, là ma Nation !

J'ai observé un extraordinaire Sens du Plaisir apparaître sur son Visage, et ses Yeux étincelaient, et son Visage a découvert un étrange Empressement, comme s'il avait l'Esprit d'être de nouveau dans son propre Pays ; et cette observation de ma part m'a donné beaucoup de pensées, ce qui m'a d'abord rendu moins facile à propos de mon nouvel homme vendredi qu'auparavant; et je n'ai fait aucun doute, mais que si Vendredi pouvait retourner dans sa propre Nation, il n'oublierait pas seulement toute sa Religion, mais toute son Obligation envers moi; et serait assez en avant pour rendre compte de moi à ses compatriotes, et revenir peut-être

avec cent ou deux d'entre eux, et faites un festin sur moi, auquel il pourrait être aussi joyeux qu'il le serait avec ceux de ses ennemis, quand ils ont été pris à la guerre.

Mais j'ai fait beaucoup de tort à la pauvre créature honnête, ce dont j'ai été très désolé par la suite. Cependant, à mesure que ma jalousie augmentait et me retenait quelques semaines, j'étais un peu plus circonspect, et moins familier et gentil avec lui qu'avant; dans lequel j'étais certainement dans le tort aussi, l'honnête Créature reconnaissante n'y ayant pas pensé, mais ce qui consistait avec les meilleurs Principes, à la fois en tant que chrétien religieux, et en tant qu'Ami reconnaissant, comme il est apparu ensuite à ma pleine satisfaction.

Tant que ma jalousie à son égard a duré, vous pouvez être sûr que je le pompais chaque jour pour voir s'il découvrirait l'une des nouvelles pensées que je soupçonnais d'être en lui ; mais je trouvais que tout ce qu'il disait était si honnête et si innocent, que je ne trouvais rien pour nourrir mes soupçons ; et malgré tout mon malaise, il me rendit enfin entièrement sien, et il ne s'aperçut pas le moins du monde que j'étais mal à l'aise, et par conséquent je ne pouvais pas le soupçonner de tromperie.

Un jour, marchant sur la même colline, mais le temps étant brumeux en mer, de sorte que nous ne pouvions pas voir le continent, je l'ai appelé et lui ai dit : Vendredi, ne souhaites-tu pas être dans ton propre pays, le tien. Nation? Oui, dit-il, il est très heureux d'être dans sa propre nation. Que feriez-vous là-bas, dis-je, redeviendriez-vous sauvage, mangeriez-vous à nouveau de la chair d'homme et redeviendriez-vous un sauvage comme vous l'étiez auparavant? Il avait l'air plein d'inquiétude et, secouant la tête, dit: Non, non, vendredi, dis-leur de vivre bien, dis-leur de prier Dieu, dis-leur de manger du pain de maïs, de la viande de bétail, du lait, ne mangez plus l'homme: Pourquoi alors lui ai-je dit , Ils vont te tuer. Il regarda gravement cela, puis dit : Non, ils ne me tuent pas, ils aimeraient volontiers apprendre : Il voulait dire par là qu'ils seraient disposés à apprendre. Il a ajouté qu'ils avaient beaucoup appris sur les hommes barbus qui viennent dans le bateau. Alors je lui ai demandé s'il reviendrait vers eux ? Il a souri à cela et m'a dit qu'il ne savait pas nager si loin. Je lui ai dit que je lui fabriquerais un canoë. Il m'a dit qu'il irait si j'allais avec lui. J'y vais! dis-je, pourquoi me mangeront-ils si je viens là-bas ! Non, non, dit-il, je fais qu'ils ne te mangent pas ; Je veux qu'ils t'aiment beaucoup. puis il m'a dit du mieux qu'il a pu,

comme ils ont été bons envers dix-sept hommes blancs, ou hommes barbus, comme il les appelait, qui sont venus sur le rivage là-bas en détresse.

A partir de ce moment, j'avoue que j'avais un esprit pour m'aventurer, et voir si je pouvais éventuellement me réjouir avec ces hommes barbus, dont j'ai fait sans doute qu'ils étaient espagnols ou portugais; ne doutant pas que si je pouvais nous pourrions trouver une méthode pour nous échapper de là, étant sur le continent, et une bonne compagnie ensemble, mieux que je ne le pourrais d'une île à 40 milles au large de la côte, et seul sans aide. Ainsi, après quelques jours, j'ai repris vendredi pour travailler, par voie de discours, et lui ai dit que je lui donnerais un bateau pour retourner dans sa propre nation ; et en conséquence je l'ai porté à ma frégate qui se trouvait de l'autre côté de l'île, et l'ayant débarrassée de l'eau, car je l'ai toujours gardée plongée dans l'eau, je l'ai sortie, je la lui ai montrée, et nous les deux y sont allés.

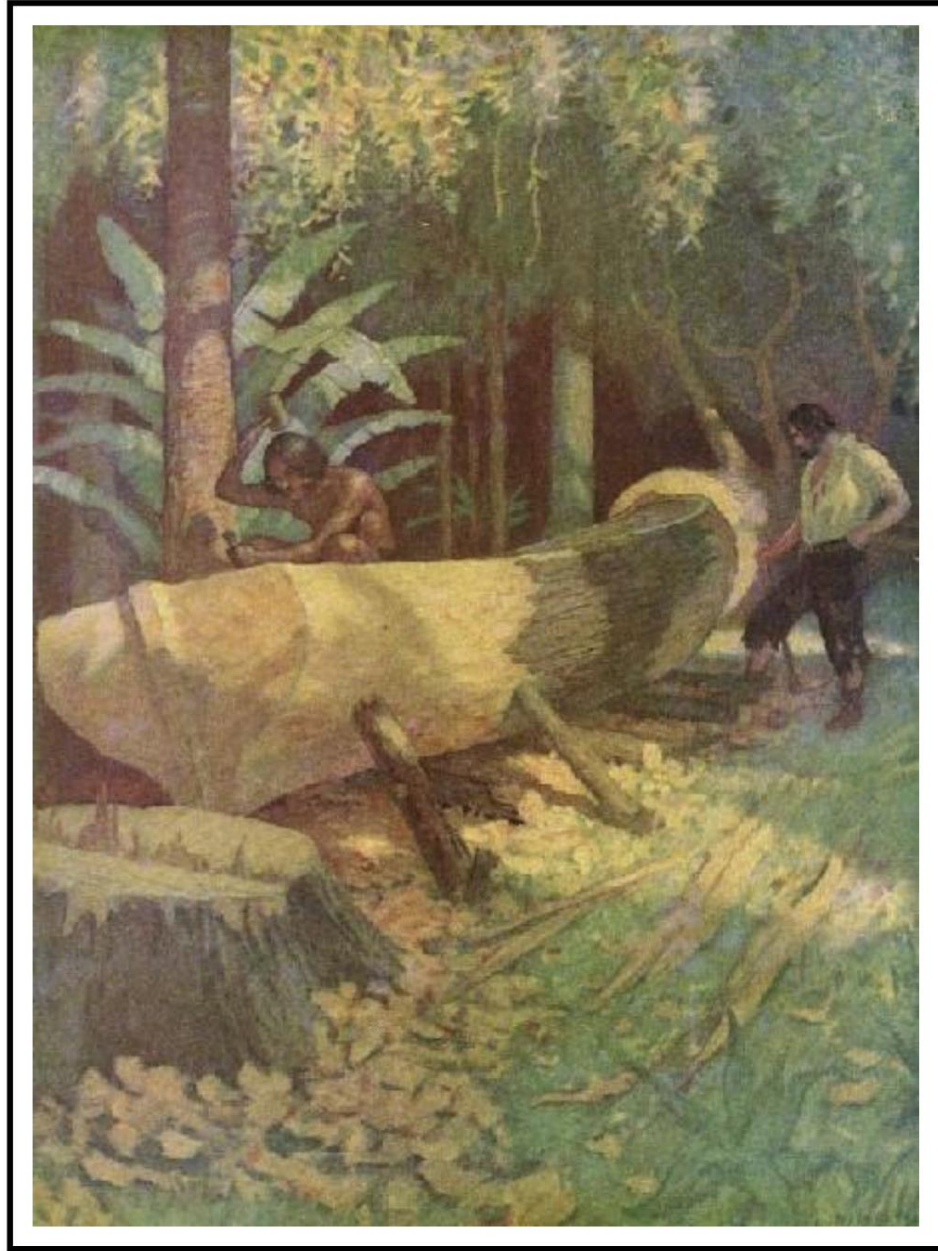
J'ai trouvé qu'il était un homme des plus adroits pour le gérer, qu'il le ferait repartir presque aussi vite et vite que je le pourrais ; alors quand il était là, je lui ai dit : Eh bien, vendredi, irons-nous dans votre Nation ? Il avait l'air très ennuyeux de me dire cela, ce qui semble être parce qu'il pensait que le bateau était trop petit pour aller si loin. Je lui ai dit alors que j'en avais un plus gros; ainsi le jour suivant je suis allé à l'endroit où se trouvait le premier bateau que j'avais fait, mais que je ne pouvais pas mettre à l'eau : il a dit que c'était assez grand ; mais ensuite, comme je n'en avais pas pris soin, et qu'il était resté là deux ou trois ans et vingt ans, le soleil l'avait fendu et séché, de sorte qu'il était en quelque sorte pourri. Friday m'a dit qu'un tel bateau ferait très bien, et transporterait beaucoup assez de Vittle, Drink, Bread, c'était sa façon de parler.

Dans l'ensemble, j'étais à ce moment-là tellement attaché à mon projet d'aller avec lui sur le continent, que je lui ai dit que nous allions en faire un aussi grand que cela, et qu'il devrait rentrer chez lui. Il ne répondit pas un mot, mais avait l'air très grave et triste : Je lui ai demandé ce qu'il avait ? Il m'a demandé à nouveau ainsi : pourquoi, vous êtes en colère contre vendredi, qu'est-ce que j'ai fait ? Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire ; Je lui ai dit que je n'étais pas du tout en colère contre lui. Pas en colère! Pas en colère! dit-il, répétant les Mots plusieurs fois, Pourquoi renvoyer Vendredi chez moi dans ma Nation ? Pourquoi, (dis-je) vendredi, n'avez-vous pas dit que vous souhaitiez être là ? Oui, oui, dit-il, je souhaite être là tous les deux, je ne souhaite pas vendredi là-bas, pas de Maître là-bas.

En un mot, il ne songerait pas à y aller sans moi ; Je vais là-bas! Vendredi,

(dis-je) qu'est-ce que je vais faire là-bas? Il s'est retourné très vite contre moi à ceci : vous faites beaucoup de bien, dit-il, vous enseignez aux hommes sauvages à être de bons hommes sobres apprivoisés ; vous leur dites de connaître Dieu, de prier et de vivre une nouvelle vie. Hélas! Vendredi, (dis-je) tu ne sais ce que tu dis, je ne suis moi-même qu'un homme ignorant Oui, oui, dit-il, tu m'apprends le bien, tu leur apprends le bien. Non, non, vendredi, (dis-je) tu iras sans moi, laisse-moi ici pour vivre par moi-même comme je le faisais avant. Il avait de nouveau l'air troublé par ce mot, et courant vers l'une des hachettes qu'il avait l'habitude de porter, il la prit à la hâte, vint et me la donna. Que dois-je en faire ? lui dis-je. Vous prenez, tuez vendredi; (dit-il.) Pourquoi dois-je te tuer ? dis-je encore. Il revient très vite, Pourquoi envoyez-vous vendredi loin? prenez, tuez vendredi, pas d'envoi vend Il m'a dit cela avec tant de sérieux que j'ai vu des larmes lui monter aux yeux. En un mot, j'ai si clairement découvert en lui la plus grande affection pour moi et une ferme résolution en lui que je lui ai dit alors, et souvent après, que je ne le renverrais jamais loin de moi, s'il acceptait de rester avec moi.

Dans l'ensemble, comme j'ai trouvé par tout son discours une affection constante pour moi, et que rien ne devrait le séparer de moi, ainsi j'ai trouvé que tout le fondement de son désir d'aller dans son propre pays était posé dans son ardente affection pour le Les gens, et ses espoirs que je leur fasse du bien ; une chose qui, comme je n'avais aucune idée de moi-même, je n'avais pas la moindre pensée ou intention, ou désir de l'entreprendre. Mais j'ai quand même trouvé une forte Inclination à tenter une évasion comme ci-dessus, fondée sur la Supposition tirée du Discours, (à savoir) qu'il y avait là dix-sept hommes barbus; et donc, sans plus tarder, je suis allé travailler avec vendredi pour trouver un grand arbre propre à abattre, et faire un grand périagua ou canoë pour entreprendre le voyage. Il y avait assez d'arbres dans l'île pour avoir construit une petite flotte, non pas de Periagua et de canoës, mais même de bons gros navires. Mais la principale chose que j'envisageais était d'en placer un si près de l'eau que nous pourrions le lancer quand il serait fait, pour éviter l'erreur que j'ai commise au début.



Enfin, vendredi, il a planté sur un arbre, car j'ai trouvé qu'il savait beaucoup mieux que moi quel genre de bois était le plus approprié pour cela, et je ne peux pas non plus dire à ce jour quel bois appeler l'arbre que nous avons coupé, sauf que c'était très semblable à l'arbre que nous appelons Fustic, ou entre celui-ci et le bois du Nicaragua, car il avait à peu près la même couleur et la même odeur. Le vendredi était pour brûler le creux ou la cavité de cet arbre pour en faire un bateau. Mais je lui ai montré comment plutôt le découper avec des outils, ce qu'après lui avoir montré comment s'en servir, il l'a fait très facilement, et en un mois de travail acharné, nous l'avons terminé et l'avons rendu très beau. , surtout quand avec nos haches, que je lui ai montré com

poignée, nous avons coupé et taillé l'extérieur dans la vraie forme d'un bateau ; après cela, cependant, il nous a fallu près d'une quinzaine de jours pour l'amener pour ainsi dire pouce par pouce sur de grands Rowers dans l'eau. Mais quand elle était là, elle aurait transporté vingt hommes avec une grande facilité.

Quand elle était dans l'eau, et bien qu'elle soit si grande, cela m'a étonné de voir avec quelle dextérité et avec quelle rapidité mon homme Friday la manœuvrait, la tournait et la pagayait; alors je lui ai demandé s'il le voulait, et si nous pouvions nous aventurer en elle; Oui, dit-il, il s'aventure très bien en elle, malgré le grand vent. Cependant, j'avais un autre dessein dont il ne savait rien, et c'était de faire un mât et une voile et de l'équiper d'une ancre et d'un câble : Quant à un mât, c'était assez facile à obtenir ; j'ai donc planté sur un jeune cèdre étroit, que j'ai trouvé près de l'endroit, et qu'il y avait en grande abondance dans l'île, et j'ai mis vendredi au travail pour l'abattre, et lui ai donné des instructions sur la façon de le façonner et commande le. Mais quant à la voile, c'était mon soin particulier ; Je savais que j'avais assez de vieilles Voiles, ou plutôt de Morceaux de vieilles Voiles ; mais comme je les avais maintenant depuis vingt-six ans à moi, et que je n'avais pas pris grand soin de les conserver, ne m'imaginant pas que j'aurais jamais ce genre d'usage pour eux, je ne doutais pas qu'ils étaient tous pourris, et en effet la plupart d'entre eux l'étaient; cependant, j'ai trouvé deux pièces qui semblaient assez bonnes, et avec celles-ci je suis allé au travail, et avec beaucoup de douleurs et de coutures fastidieuses et maladroites (vous pouvez être sûr) pour le manque d'aiguilles, j'ai enfin fait un trois Corner'd ugly Thing, comme ce que nous appelons en Angleterre, un Shoulder of Mutton Sail, pour aller avec un Boom en bas, et un petit Sprit court en haut, comme d'habitude nos navires Long Boats naviguent avec, et comme moi savait mieux gérer; parce que c'était un tel que j'avais au bateau, dans lequel j'ai fait mon évasion de la Barbarie, comme raconté dans la première partie de mon histoire.

J'étais près de deux mois à effectuer ce dernier travail, à savoir. gréer et monter mon mât et mes voiles ; car je les ai finis très compleat, faisant un petit séjour, et une voile, ou voile avant, pour aider, si nous devons nous tourner vers Windward; et ce qui était plus que tout, j'ai fixé un gouvernail à l'arrière de celle-ci, pour gouverner avec ; et bien que je n'étais qu'un charpentier maladroit, cependant, comme je connaissais l'utilité et même la nécessité d'une telle chose, je me suis appliqué avec tant de peine à le faire, qu'enfin je l'ai réalisé; mais

compte tenu des nombreux artifices ennuyeux que j'avais pour lui qui a navigué, je pense que cela m'a coûté presque autant de travail que de fabriquer le bateau.

Après que tout cela ait été fait aussi, j'ai eu mon homme vendredi pour enseigner ce qui appartenait à la navigation de mon bateau; car bien qu'il sût très bien manier un canot, il ne savait rien de ce qui appartenait à une voile et à un gouvernail ; et était le plus étonné, quand il m'a vu travailler le bateau aussi et encore dans la mer par le gouvernail, et comment la voile empannait, et se remplissait de cette façon, ou de cette façon, au fur et à mesure que nous naviguons ' d changé ; Je dis, quand il a vu cela, il s'est tenu comme tel, étonné et étonné : Cependant, avec un peu d'utilisation, je lui ai rendu toutes ces choses familières ; et il est devenu un marin expert, sauf que quant à la boussole, je n'ai pu lui faire comprendre que très peu de choses. D'autre part, comme il y avait très peu de temps nuageux, et rarement ou jamais de brouillards dans ces parties, il y avait moins d'occasions d'avoir une boussole, vu que les étoiles devaient toujours être vues la nuit et le rivage le jour, sauf dans les saisons des pluies, et alors aucun corps n'a été transporté à l'étranger, ni par terre ni par mer.

J'étais maintenant engagé dans la vingt-septième année de ma captivité en ce lieu ; bien que les trois dernières années que j'ai eues avec moi, cette créature, doivent plutôt être laissées de côté, mon habitation étant d'un tout autre genre que dans tout le reste du temps. J'ai célébré l'anniversaire de mon débarquement ici avec la même reconnaissance à Dieu pour ses miséricordes qu'au début ; et si j'avais une telle cause de reconnaissance au début, j'en avais beaucoup plus maintenant, ayant de tels témoignages supplémentaires des soins de la Providence sur moi, et les grands espoirs que j'avais d'être efficacement et rapidement délivrés; car j'ai eu une impression invincible sur mes pensées, que ma délivrance était proche, et que je ne serais pas une autre année en ce lieu. J'ai cueilli et coupé mes raisins, et j'ai fait tout ce qui était nécessaire comme avant.

La saison des pluies était dans le temps moyen sur moi, quand je restais plus à l'intérieur des portes qu'à d'autres moments ; j'avais donc arrimé notre nouveau navire aussi sûr que possible, l'amenant dans le ruisseau, où, comme je l'ai dit, dans le
Au début, j'ai débarqué mes radeaux du navire et je l'ai hissé jusqu'au
Shore, à la ligne des hautes eaux, j'ai fait creuser à mon homme vendredi un petit quai, juste assez grand pour la contenir, et juste assez profond pour lui donner assez d'eau pour

flotte dans; et puis, quand la Marée s'est retirée, nous avons fait un fort Barrage en traverser l'Extrémité, pour empêcher l'Eau d'entrer; et ainsi elle s'est étendue sèche, comme à la marée de la mer ; et pour empêcher la pluie, nous avons étendu un grand nombre de branches d'arbres, si épaisses, qu'elle était aussi bien couverte de chaume qu'une maison ; et ainsi nous attendîmes le mois de novembre et de décembre, au cours duquel je comptais faire mon aventure.

Lorsque la saison réglée commença à arriver, alors que la pensée de mon dessein revenait avec le beau temps, je me préparais quotidiennement pour le voyage ; et la première chose que j'ai faite, a été de déposer une certaine quantité de provisions, étant les provisions pour notre voyage ; et destiné dans une semaine ou une quinzaine, à ouvrir le quai et à lancer notre bateau. J'étais occupé un matin sur quelque chose de ce genre, quand j'ai appelé vendredi, et lui ai dit d'aller au bord de la mer, et de voir s'il pouvait trouver une tortue, ou une tortue, une chose que nous recevions généralement une fois par semaine. , pour l'amour des œufs, ainsi que de la chair : vendredi n'était pas passé depuis longtemps, lorsqu'il est revenu en courant et a survolé mon mur extérieur, ou clôture, comme celui qui n'a pas senti le sol ou les marches qu'il a posées. ses pieds dessus ; et avant que j'aie eu le temps de lui parler, il m'a crié, ô Maître ! Ô Maître ! Ô Chagrin ! Ô mal ! Quel est le problème, vendredi? dis-je; Ô là-bas, là-bas, dit-il, un, deux, trois Canoë ! un, deux, trois! A sa façon de parler, j'ai conclu qu'il y en avait six; mais après enquête, j'ai trouvé qu'il n'y en avait que trois : Eh bien, vendredi, dis-je, n'ayez pas peur ; ainsi je l'ai encouragé aussi bien que j'ai pu : Cependant, j'ai vu que le pauvre type était terriblement cicatrisé ; car rien ne courait dans sa tête, sauf qu'ils étaient venus le chercher, et le couperaient en morceaux, et le mangeraient; et le pauvre homme tremblait tellement, que je ne savais que faire de lui : je le consolai du mieux que je pus, et lui dis que j'étais en autant de danger que lui, et qu'ils me mangeraient aussi bien que lui ; mais, dis-je, vendredi, il faut se résoudre à les combattre ; Pouvez-vous vous battre, vendredi? Je tire, dit-il, mais il y a beaucoup de grands nombres. N'importe pour cela, dis-je encore, nos fusils les effrayeront que nous ne les tuons pas ; alors je lui ai demandé si, si je résolu de le défendre, il me défendrait, se tiendrait à mes côtés et ferait exactement ce que je lui ai dit ? Il a dit : Moi, meurs, quand tu ordonnes de mourir, Maître ; alors je suis allé chercher un bon Dram de Rhum, et je lui ai donné; car j'avais été si bon mari de mon rhum, qu'il en restait beaucoup: quand il l'avait bu, je lui ai fait prendre les deux Fowling-Pieces, que nous portons toujours, et les charger avec de gros Swan-Shot , aussi grosses que de petites balles de pistolet ; puis j'ai pris quatre mousquets, et

les a chargés de deux limaces et de cinq petites balles chacun ; et mes deux pistolets que j'ai chargés d'une paire de balles chacun ; J'ai accroché ma grande épée comme d'habitude, nu à mes côtés, et j'ai donné sa hachette à vendredi.

Quand je m'étais ainsi préparé, j'ai pris mon verre à perspective et je suis monté sur le côté de la colline pour voir ce que je pouvais découvrir; et j'ai trouvé rapidement, par mon verre, qu'il y avait un et vingt sauvages, trois prisonniers et trois canots; et que toute leur affaire semblait être le banquet triomphant sur ces trois corps humains, (une fête barbare en effet) mais rien de plus que ce que j'avais observé n'était habituel avec eux.

J'ai aussi observé qu'ils n'étaient pas débarqués là où ils l'avaient fait, lorsque Vendredi s'est échappé ; mais plus près de mon ruisseau, où le rivage était bas, et où un bois épais s'approchait presque jusqu'à la mer. Ceci, avec l'horreur de la course inhumaine que ces misérables ont commise, m'a rempli d'une telle indignation que je suis venu redescendus à vendredi, et lui dit que j'étais résolu à descendre vers eux et à les tuer tous ; et lui demanda s'il voulait me soutenir ? Il était maintenant remis de sa peur, et ses esprits étant un peu remontés, avec le dram que je lui avais donné, il pleurait de joie et me dit, comme auparavant, qu'il mourrait, quand je lui ordonne de mourir.

Dans cet accès de fureur, j'ai pris le premier et j'ai partagé les armes que j'avais chargées, comme auparavant, entre nous; J'ai donné à vendredi un pistolet à coller dans sa ceinture, et trois fusils sur son épaule ; et j'ai pris un pistolet, et les trois autres moi-même ; et dans cette Posture nous marchions dehors : J'ai pris une petite Bouteille de Rhum dans ma Poche, et ai donné à Vendredi un grand Sac, avec plus de Poudre et de Balle ; et quant aux ordres, je l'ai chargé de se tenir étroitement derrière moi, et de ne pas bouger, ni tirer, ni faire quoi que ce soit, jusqu'à ce que je le lui ordonne ; et en attendant, pour ne pas dire un mot : dans cette posture, je cherchai une boussole à ma droite, de près d'un mille, aussi bien pour franchir le ruisseau que pour entrer dans le bois ; afin que je puisse venir à portée d'eux, avant que je sois découvert, ce que j'avais vu par mon verre, c'était facile à faire.

Pendant que je faisais cette marche, mes anciennes pensées revenant, j'ai commencé à amoindrir ma résolution; Je ne veux pas dire que j'ai la moindre crainte de leur Nombre; car comme ils étaient des misérables nus et sans armes, il est certain que je leur étais supérieur ; non, bien que j'eusse été seul ; mais c'est arrivé à mon

Pensées, quel appel? Quelle Occasion ? encore moins, dans quelle nécessité étais-je d'aller tremper mes mains dans le sang, d'attaquer des gens qui ne m'avaient fait ni voulu aucun mal? Qui pour moi étaient innocents, et dont les coutumes barbares étaient leur propre désastre, étant en eux un signe en effet de ce que Dieu les a laissés, avec les autres nations de cette partie du monde, à une telle stupidité et à des cours si inhumains ; mais ne m'a pas appelé à prendre sur moi d'être juge de leurs actions, encore moins bourreau de sa justice ; que chaque fois qu'il le jugerait bon, il prendrait la cause entre ses propres mains et, par vengeance nationale, les punirait en tant que peuple pour les crimes nationaux ; mais qu'en attendant, ce n'était pas mes Affaires ; que c'était vrai, vendredi pouvait le justifier, parce qu'il était un ennemi déclaré, et en état de guerre avec ce peuple très particulier ; et il lui était permis de les attaquer ; mais je ne pouvais pas dire la même chose de moi : ces choses étaient si chaudement pressées sur mes pensées, tout au long de mon chemin, que j'ai résolu que je n'irais que me placer près d'elles, afin de pouvoir observer leur Fête barbare, et que j'agirais alors comme Dieu le dirigerait ; mais qu'à moins que quelque chose ne m'offre quelque chose qui soit plus un appel pour moi que je ne le sache encore, je ne me mêlerais pas d'eux.

Avec cette résolution, j'entrai dans le bois, et avec toute la méfiance et le silence possibles, vendredi suivant de près mes talons, je marchai jusqu'à ce que j'arrive à la lisière du bois, du côté qui était à côté d'eux ; seul ce Coin du Bois se trouvait entre eux et moi ; ici, j'ai appelé doucement vendredi, et lui montrant un grand arbre, qui était juste au coin du bois, je lui ai dit d'aller à l'arbre et de m'apporter un mot s'il pouvait y voir clairement ce qu'ils faisaient; il l'a fait, et est revenu immédiatement vers moi, et m'a dit qu'ils pourraient être clairement vus là-bas; qu'ils étaient tous autour de leur Feu, mangeant la Chair d'un de leurs Prisonniers ; et qu'un autre gisait lié sur le sable, un peu loin d'eux, qu'on disait qu'ils tueraient ensuite, et qui a tué toute l'âme même en moi; il m'a dit que ce n'était pas un de leur Nation; mais l'un des hommes barbus, dont il m'avait parlé, qui est venu dans leur pays dans le bateau: j'ai été rempli d'horreur à l'idée même de nommer l'homme à barbe blanche, et d'aller à l'arbre, j'ai vu clairement par mon verre, un homme blanc qui gisait sur la plage de la mer, les mains et les pieds liés, avec des drapeaux ou des choses comme des joncs ; et qu'il était Européen et qu'il portait des vêtements.

Il y avait un autre arbre, et un petit fourré au-delà, à environ cinquante mètres plus près d'eux que l'endroit où j'étais, où en faisant un peu le tour, j'ai vu que je pouvais arriver sans être découvert, et qu'alors je serais à l'intérieur. demi Plan d'eux; ainsi j'ai retenu ma passion, bien que j'étais en effet enragé au plus haut degré, et en reculant d'environ vingt pas, je suis allé derrière des buissons, qui ont tenu tout le chemin, jusqu'à ce que j'arrive à l'autre arbre ; et puis je suis arrivé à un petit terrain surélevé, qui m'a donné une vue complète d'eux, à la distance d'environ quatre-vingts mètres.



Chapter XXV

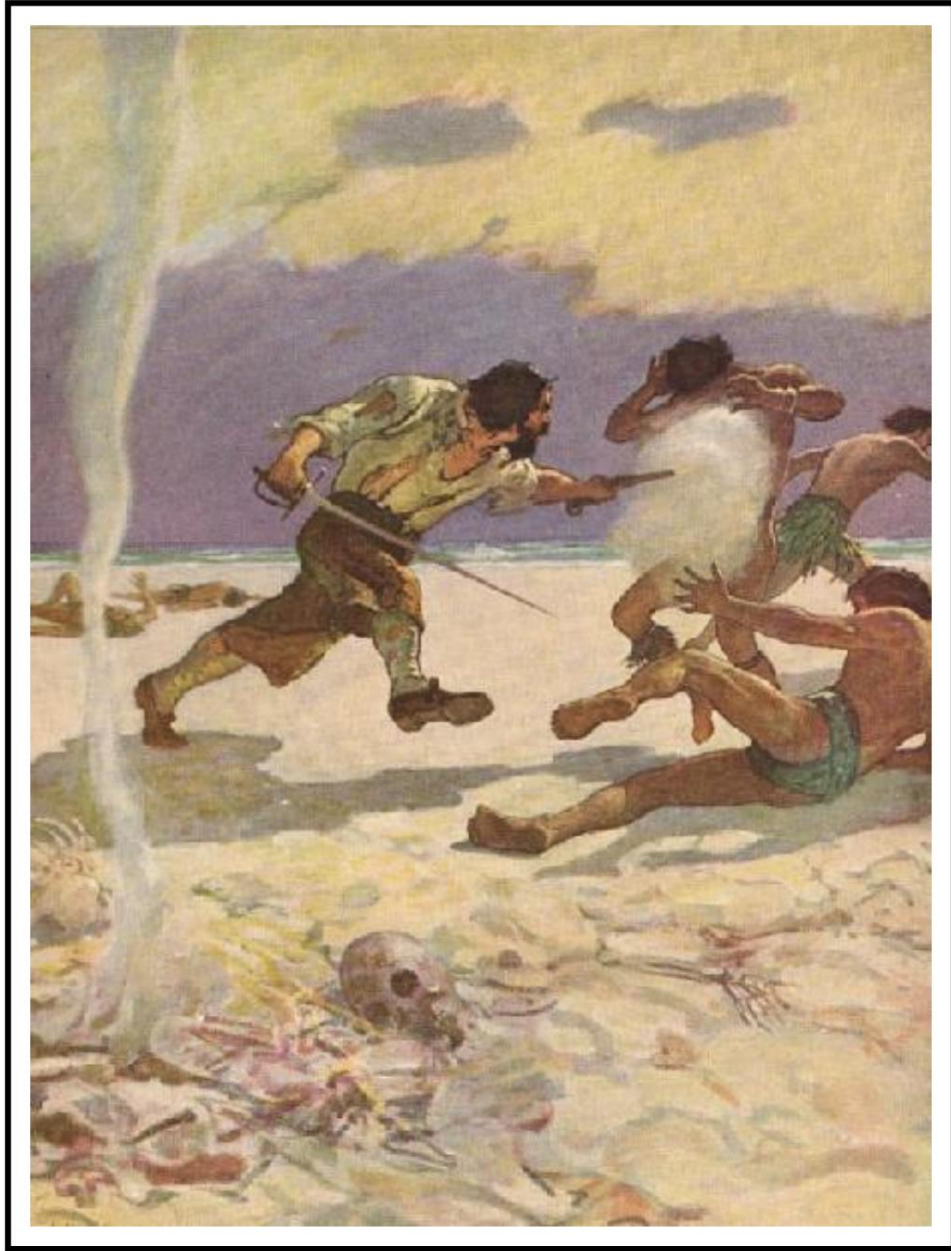
Robinson libère un Espagnol — Vendredi découvre son père — Logement
Fourni pour ces nouveaux invités, qui ont ensuite été envoyés pour libérer l'autre
Espagnols — Arrivée d'un vaisseau anglais

je un moment à perdre ; car dix-neuf des affreux misérables étaient assis sur le sol, tous serrés les uns contre les autres, et venaient d'envoyer les deux autres pour massacrer le pauvre chrétien, et l'amener peut-être membre par membre à leur feu, et ils se sont penchés pour délier les bandes, à ses pieds; Je me tourne vers vendredi, maintenant vendredi, dis-je, fais ce que je t'ordonne ; Fridaysaid qu'il le ferait; puis vendredi, dis-je, faites exactement ce que vous me voyez faire, « n'échouez en rien ; j'ai donc déposé un des mousquets et la pièce de chasse sur le sol, et vendredi a fait de même par le sien; et avec l'autre Mousquet, je visai les Sauvages en lui ordonnant de faire de même ; puis lui demandant, s'il était prêt ? Il a dit, oui, alors tirez sur eux, dis-je ; et le même moment que j'ai tiré aussi.

Vendredi a tellement mieux réussi que moi, que du côté qu'il a tiré, il en a tué deux et en a blessé trois autres; et de mon côté, j'en ai tué un et en ai blessé deux. Ils étaient, vous pouvez en être sûr, dans une épouvantable consternation ; et tous, qui n'étaient pas blessés, sautèrent sur leurs pieds, mais ne savaient pas immédiatement dans quelle direction courir, ni dans quelle direction regarder ; car ils ne savaient pas d'où venait leur destruction : Vendredi gardait ses yeux fermés sur moi, afin que, comme je le lui avais demandé, il puisse observer ce que je faisais ; ainsi dès que le premier tir a été fait, j'ai jeté le morceau, et ai pris le Fowling-Piece, et vendredi a fait le même ; il m'a vu coq, et présent, il a refait la même chose; Êtes-vous prêt, vendredi? dis-je; oui, dit-il ; volons donc, dis-je, au nom de Dieu, et avec cela je repars parmi les misérables émerveillés, et vendredi aussi; et comme nos pièces étaient maintenant chargées de ce que j'appelais Swan-Shot, ou petites balles de pistolet, nous n'en trouvâmes que deux gouttes; mais tant de blessés, qu'ils couraient partout en criant et en hurlant, comme des créatures folles, toutes sanglantes et misérablement blessées, la plupart d'entre elles ; dont trois autres sont tombés rapidement après, mais pas tout à fait morts.

Maintenant vendredi, dis-je, déposant les pièces déchargées, et prenant le mousquet, qui était encore chargé ; suivez-moi, dis-je, ce qu'il a fait, avec un grand

affaire de Courage; sur quoi je me suis précipité hors du bois, et je me suis montré, et vendredi près de mon pied; dès que j'ai vu qu'ils me voyaient, j'ai crié aussi fort que j'ai pu, et le mauvais vendredi aussi; et courant aussi vite que je le pouvais, ce qui, soit dit en passant, n'était pas très rapide, étant chargé d'armes comme je l'étais, je me dirigeai directement vers la pauvre victime, qui était, comme je l'ai dit, allongée sur la plage, ou rivage, entre le lieu où ils étaient assis et la mer ; les deux bouchers qui allaient juste travailler avec lui, l'avaient quitté, à la surprise de notre premier incendie, et s'étaient enfuis dans une terrible frayeur, au bord de la mer, et avaient sauté dans un canoë, et trois autres des reste fait de la même manière; Je me tournai vers vendredi, et lui ordonnai d'avancer et de leur tirer dessus ; il m'a compris immédiatement, et courant environ quarante mètres, pour être près d'eux, il a tiré sur eux, et j'ai pensé qu'il les avait tous tués; car je les vois tous tomber d'un tas dans la barque; bien que j'en aie revu deux rapidement: Cependant, il en tua deux et blessa le troisième; de sorte qu'il se coucha au fond de la barque, comme s'il eût été mort.



Pendant que mon homme vendredi leur tirait dessus, j'ai sorti mon couteau et coupé les drapeaux qui liaient la pauvre victime, et perdant ses mains et ses pieds, je l'ai soulevé et lui ai demandé dans la langue portugaise , Qu'est-ce qu'il était? Il répondit en latin, Christianus ; mais il était si faible et évanoui qu'il pouvait à peine se tenir debout ou parler ; Je sortis ma bouteille de ma poche et la lui donnai en lui faisant signe de boire, ce qu'il fit ; et je lui ai donné un morceau de pain, qu'il a mangé; alors je lui ai demandé quel compatriote il était ? Et il a dit, Espagnole; et étant un peu rétabli, faites-moi savoir par tous les signes qu'il pourrait éventuellement faire, combien il était dans ma dette pour sa délivrance

Seigneur, dis-je, avec autant d'espagnol que je pourrais rattraper, nous causerons ensuite ; mais nous devons combattre maintenant; s'il vous reste de la force, prenez ce pistolet et cette épée, et posez-vous sur vous ; il les prit avec beaucoup de reconnaissance, et à peine avait-il les bras dans ses mains, mais comme s'ils lui avaient donné une nouvelle vigueur, il vola sur ses meurtriers, comme une furie, et en avait coupé deux en morceaux, en un instant. ; car la vérité est que l'ensemble était une surprise pour eux; ainsi les pauvres Créatures furent tellement effrayées par le Bruit de nos Pièces, qu'elles tombèrent par simple Stupéfaction et Peur ; et n'avaient pas plus de pouvoir pour tenter leur propre évasion, que leur chair n'en avait pour résister à notre tir; et c'était le Cas de ces Cinq sur lesquels vendredi a tiré dans le Bateau; car, comme trois d'entre eux sont tombés avec la Blessure qu'ils ont reçue, ainsi les deux autres sont tombés avec la Frayeur.

J'ai gardé ma pièce dans ma main, sans tirer, étant disposé à garder ma charge prête; parce que j'avais donné à l'Espagnol mon pistolet et mon épée; j'ai donc appelé vendredi, et je l'ai fait courir jusqu'à l'arbre, d'où nous avons d'abord tiré, et chercher les armes qui se trouvaient là, qui avaient été déchargées, ce qu'il a fait avec une grande rapidité ; puis, lui donnant mon mousquet, je me suis assis pour charger à nouveau tout le reste, et ils sont venus à moi quand ils voulaient : Pendant que je chargeais ces pièces, il s'est produit un engagement féroce entre l'Espagnol et l'un des les sauvages, qui lui ont fait avec une de leurs grandes épées de bois, la même arme qui devait l'avoir tué auparavant, si je ne l'avais pas empêché : l'Espagnol, qui était aussi audacieux et aussi courageux qu'on pouvait l'imaginer. 'd, bien que faible, avait combattu cet Indien un bon moment, et lui avait coupé deux grandes blessures sur sa tête ; mais le sauvage étant un gros camarade vigoureux, se rapprochant de lui, l'avait jeté à terre (étant faible) et arrachait mon épée de sa main, lorsque l'Espagnol, bien qu'en quittant sagement l'épée, tira le pistolet de sa ceinture , a tiré le sauvage à travers le corps, et l'a tué sur place; avant que moi, qui courais pour l'aider, je puisse m'approcher de lui.

Vendredi étant maintenant laissé à sa Liberté, il poursuivit les Misérables volants sans Arme dans sa Main, mais sa Hachette ; et avec cela il envoya ces trois-là, qui, comme je l'ai dit auparavant, furent d'abord blessés et tombés, et tout le reste qu'il put trouver, et l'Espagnol venant me chercher un fusil, je lui en donnai un. Fowling-Pieces, avec lequel il poursuivit deux des Sauvages, et blessés tous les deux ; mais comme il ne pouvait pas courir, ils

s'enfuit de lui dans le bois, où vendredi les poursuivit, et tua l'un d'eux ; mais l'autre était trop agile pour lui, et bien qu'il ait été blessé, il s'était pourtant plongé dans la mer, et avait nagé de toutes ses forces vers ces deux qui étaient restés dans le canot, dont trois dans le canot, avec un blessé, dont nous ne savons pas s'il est mort ou non, étaient tout ce qui a échappé à nos mains de vingt et un. Le compte du repos est le suivant :

3 Kill'd à notre premier tir de l'arbre.

2 Kill'd au prochain tir.

2 Kill'd par Fridayin le bateau.

2 Kill'd par Idem, de ceux d'abord blessés.

1 Kill'd par Idem, dans le bois.

3 Kill'd par l'Espagnol .

4 Kill'd, être trouvé dropp'd ici et là de leurs blessures, ou kill'd par Fridayin sa chasse d'eux.

4 Escap'd dans le bateau, dont un blessé sinon mort.

21 En tout.

Ceux qui étaient dans le canoë ont travaillé dur pour sortir de Gun-Shot ; et bien que vendredi ait fait deux ou trois coups de feu sur eux, je n'ai pas trouvé qu'il en ait touché aucun: vendredi aurait voulu que je prenne un de leurs canots et que je les poursuive; et en effet j'étais très inquiet de leur évasion, au moins de rapporter la nouvelle à leur peuple, ils devraient revenir peut-être avec deux ou trois cents de leurs canots, et nous dévorer par une plus petite multitude ; j'ai donc consenti à les poursuivre par mer, et courant à l'un de leurs canots, j'ai sauté dedans, et le mauvais vendredi m'a suivi ; mais quand j'étais dans le canot, je fus surpris d'y trouver une autre pauvre créature vivante, pieds et poings liés, comme l'était l'Espagnol, pour le massacre, et presque mort de peur, ne sachant pas ce que c'était; car il n'avait pas pu regarder par-dessus le côté du bateau, il était attaché si fort, le cou et les talons, et avait été attaché si longtemps, qu'il n'avait vraiment que peu de vie

J'ai immédiatement coupé les drapeaux tordus, ou joncs, avec lesquels ils l'avaient lié, et l'auraient aidé à se relever; mais il ne pouvait ni se tenir debout ni parler, mais il gémit pitoyablement, croyant qu'il semble encore qu'il n'était délié que pour être tué.

Quand vendredi vint à lui, je lui ordonnai de lui parler et de lui parler de sa délivrance, et en tirant ma bouteille, je lui fis donner au pauvre misérable un dram, qui, avec la nouvelle de sa délivrance, le raviva. lui, et il s'assit dans la barque; mais quand vendredi est venu l'entendre parler et regarder son visage, cela aurait ému n'importe qui aux larmes, d'avoir vu comment vendredi l'a embrassé, l'a embrassé, l'a étreint, a pleuré, riait, creusait, sautait, dansait, chantait, puis pleurait encore, se tordait les mains, frappait son propre visage et sa propre tête, puis chantait et sautait encore, comme un Créature distraite : Il a fallu un bon moment avant que je puisse le faire me parler, ou me dire quelle était la Matière ; mais quand il revint un peu à lui, il me dit que c'était son Père.

Il ne m'est pas facile d'exprimer combien cela m'a ému de voir ce que l'extase et l'affection filiale avaient opéré dans ce pauvre sauvage, à la vue de son père et de sa délivrance de la mort ; ni en effet je ne peux décrire la moitié des extravagances de son affection après cela; car il entra dans la barque et en descendit un grand nombre de fois : quand il entra chez lui, il s'asseyait à côté de lui, ouvrait sa poitrine, et tenait la tête de son père près de sa poitrine, une demi-heure ensemble, pour nourrissez-le; puis il prit ses bras et ses chevilles, qui étaient engourdis et raides par le bandage, et les frotta et les frotta avec ses mains ; et je m'aperçus de ce qu'était l'affaire, je lui ai donné du rhum de ma bouteille, pour les frotter, ce qui leur a fait beaucoup de bien.

Cette action a mis fin à notre poursuite du canot, avec les autres sauvages, qui étaient maintenant presque hors de vue; et c'était heureux pour nous que nous ne l'ayons pas fait; car il a soufflé si fort dans les deux heures qui ont suivi, et avant qu'ils aient pu atteindre un quart de leur chemin, et a soufflé si fort toute la nuit, et cela du nord-ouest, qui était contre eux, que je ne pouvais pas supposer que leur bateau pourraient vivre, ou qu'ils aient jamais atteint leur propre côte.

Mais pour en revenir au vendredi, il était si occupé de son Père, que je n'ai pas pu trouver dans mon Cœur de l'enlever avant quelque temps : Mais après avoir pensé qu'il pouvait le quitter un peu, je l'ai appelé à moi, et il est venu en sautant et en riant, et pleas'd au plus haut Extream; alors je lui ai demandé s'il avait donné du pain à son père ? Il secoua la tête et dit : Aucun : Chien laid

tout manger soi-même; alors je lui ai donné un gâteau de pain d'une petite poche que je portais à dessein; Je lui ai aussi donné un Dram pour lui-même, mais il n'a pas voulu le goûter, mais l'a porté à son père : j'avais aussi dans ma poche deux ou trois grappes de mes raisins secs, alors je lui en ai donné une poignée pour son père. . Il n'avait pas plus tôt donné ces raisins secs à son père, mais je l'ai vu sortir du bateau et s'enfuir, comme s'il avait été ensorcelé, il courait à un tel rythme; car il était le compagnon le plus rapide de son pied que j'aie jamais vu; Je dis, il a couru à un tel rythme, qu'il était hors de vue, pour ainsi dire, en un instant; et bien que j'aie appelé et évidé après lui, c'était tout un, il est parti, et en un quart d'heure, je l'ai vu revenir, mais pas aussi vite qu'il était parti; et à mesure qu'il s'approchait, j'ai trouvé que son allure était plus lente, parce qu'il avait quelque chose dans sa main.

Quand il est venu vers moi, j'ai découvert qu'il avait été tout à fait à la maison pour un jogg ou un pot en terre pour apporter de l'eau fraîche à son père, et qu'il avait eu deux autres gâteaux ou miches de pain : le pain qu'il m'a donné, mais le De l'eau qu'il apporta à son Père : Cependant, comme j'avais aussi très soif, j'en pris un peu à soupe. Cette eau raviva son père plus que tout le rhum ou les spiritueux que je lui avais donnés ; car il était juste en train de s'évanouir de soif.

Quand son père eut bu, je l'appelai pour savoir s'il restait de l'eau ; il a dit oui; et je lui dis de le donner au pauvre Espagnol, qui en avait autant besoin que son père ; et j'envoyai aussi l'un des gâteaux que vendredi apporta à l'Espagnol, qui était en effet très faible, et se reposait sur une place verte à l'ombre d'un libre; et dont les membres étaient également très raides et très enflés du bandage grossier avec lequel il avait été attaché. Quand j'ai vu que vendredi venant à lui avec l'eau, il s'est assis et a bu, et a pris le pain, et a commencé à manger, je suis allé vers lui et lui ai donné une poignée de raisins secs ; il a levé les yeux vers mon Visage avec tous les Signes de Gratitude et de Remerciement, qui pourraient apparaître dans n'importe quel Visage ; mais il était si faible, bien qu'il se soit tellement exercé dans le combat, qu'il ne pouvait pas se tenir debout ; il a essayé de le faire deux ou trois fois, mais n'a vraiment pas pu, ses chevilles étaient si gonflées et si douloureuses pour lui ; je l'ai donc prié de s'asseoir tranquillement, et j'ai demandé à Vendredi de se frotter les chevilles et de les baigner de rhum, comme il l'avait fait pour celles de son père.

J'ai observé que la pauvre créature affectueuse toutes les deux minutes, ou peut-être moins, tout le temps qu'il était ici, tournait la tête pour voir si son père était au même endroit et dans la même posture qu'il le laissait assis ; et enfin il s'aperçut qu'il ne devait pas être vu ; à laquelle il a commencé, et sans dire un mot, a volé avec cette rapidité vers lui, qu'on pouvait à peine percevoir ses pieds pour toucher le sol, alors qu'il allait: Mais quand il est venu, il a seulement constaté qu'il s'était couché pour se détendre ses membres ; donc vendredi est revenu vers moi actuellement, et j'ai alors parlé à l'Espagnol pour laisser vendredi l'aider à se relever s'il le pouvait, et le conduire au bateau, puis il devrait le porter à notre habitation, où je prendrais soin de lui : Mais vendredi, un homme fort et vigoureux, prit l'Espagnol tout à fait sur son dos, et l'emporta jusqu'au bateau, et le déposa doucement sur le côté ou canon du canot, avec ses pieds à l'intérieur de celui-ci, puis je l'ai soulevé tout à fait à l'intérieur et l'ai placé près de son père, et bientôt ressorti, a lancé le bateau et l'a payé le long du rivage plus vite que je ne pouvais marcher, bien que le vent soufflait assez fort aussi; alors il les amena tous les deux sains et saufs dans notre Creek ; et les laissant dans le bateau, s'enfuit pour aller chercher l'autre canot. Comme il passait devant moi, je lui ai parlé, et lui ai demandé où il allait, il m'a dit : Va chercher plus de bateau ; ainsi il s'en alla comme le vent; à coup sûr, jamais homme ou cheval n'a couru comme lui, et il a eu l'autre canoë dans le ruisseau, presque dès que j'y suis arrivé par terre; alors il m'a porté, puis est allé aider nos nouveaux invités à sortir du bateau, ce qu'il a fait; mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre capables de marcher; de sorte que le pauvre vendredi ne savait que faire.

Pour remédier à cela, je suis allé travailler dans ma pensée, et appelant à Fridayto leur offre de s'asseoir sur la banque pendant qu'il venait à moi, j'ai bientôt fait une sorte de Hand-Barrow pour les poser, et vendredi et je portais les deux ensemble dessus entre nous : Mais quand nous les avons amenés à l'extérieur de notre mur ou fortification, nous étions dans une pire perte qu'avant ; car il était impossible de les faire passer ; et j'étais résolu à ne pas le casser: Alors je me suis remis au travail; et vendredi et moi, en environ 2 heures, avons fait une très belle tente, couverte de vieilles voiles, et au-dessus de celle-ci avec des branches d'arbres, étant dans l'espace sans notre clôture extérieure, et entre celle-ci et le bosquet de jeune bois que j'avais planté: Et ici, nous leur avons fait deux lits de telles choses que j'avais (à savoir) de bonne paille de riz, avec des couvertures posées dessus pour se coucher, et un autre pour les couvrir sur chaque

Mon île était maintenant peuplée, et je me croyais très riche en sujets ; et c'était une joyeuse réflexion que je faisais fréquemment, à quel point je ressemblais à un roi. Tout d'abord, le pays tout entier était ma propre simple propriété ; de sorte que j'avais un droit de domination indubitable. 2° Mon Peuple était parfaitement soumis : J'étais Seigneur absolu et Législateur ; ils me devaient tous leur vie et étaient prêts à donner leur vie, s'il y en avait eu l'occasion, pour moi. C'était remarquable aussi, nous n'avions que trois sujets, et ils appartenaient à trois religions différentes. Mon homme vendredi était un protestant, son père était un païen et un cannibale, et l'Espagnol était un papiste : Cependant, j'ai permis la liberté de conscience dans tous mes dominions : Mais c'est en passant.

Dès que j'eus sécurisé mes deux faibles prisonniers secourus, et que je leur ai donné un abri et un endroit pour les reposer, j'ai commencé à penser à faire quelque provision pour eux. Et la première chose que j'ai faite, j'ai ordonné vendredi pour prendre une chèvre d'un an, entre un chevreau et une chèvre, hors de mon troupeau particulier, pour être tuée, quand j'ai coupé le quartier arrière et le hache en petits morceaux, j'ai mis le vendredi au travail à bouillir et à mijoter, et leur fit un très bon Plat, je vous assure, de Chair et de Bouillon, ayant mis aussi de l'Orge et du Riz dans le Bouillon ; et comme je l'ai fait cuire sans portes, car je n'ai pas fait de feu dans mon mur intérieur, j'ai donc tout emporté dans la nouvelle tente; et ayant dressé là une table pour eux, je me suis assis et j'ai pris mon propre dîner avec eux, et, du mieux que j'ai pu, je les ai encouragés et encouragés; Vendredi étant mon Interprète, surtout pour son Père, et même pour l'Espagnol aussi ; car l'Espagnol parlait assez bien la langue des sauvages.

Après avoir dîné, ou plutôt soupé, j'ai ordonné vendredi de prendre l'un des canots, et d'aller chercher nos mousquets et autres armes à feu, que faute de temps nous avions laissés sur le lieu de bataille, et le lendemain Le jour où je lui ai ordonné d'aller enterrer les cadavres des sauvages, qui étaient exposés au soleil et seraient bientôt offensants ; et je lui ai également ordonné d'enterrer les horribles restes de leur fête barbare, que je savais être à peu près, et que je ne pouvais pas penser à faire moi-même; non, je ne pourrais pas supporter de les voir, si je suivais ce chemin : Tout ce qu'il a accompli ponctuellement, et a défiguré l'apparence même des sauvages étant là ; de sorte que lorsque j'y retournais, je pouvais à peine savoir où il était, autrement que par le coin du bois indiquant la place.

J'ai alors commencé à entrer dans une petite conversation avec mes deux nouveaux sujets; et d'abord je mis vendredi pour demander à son père ce qu'il pensait de l'évasion des sauvages dans ce canot, et si nous pouvions nous attendre à un retour d'eux avec une puissance trop grande pour que nous résistions. Sa première opinion était que le Les sauvages dans le bateau ne pourraient jamais survivre à la tempête qui a soufflé cette nuit-là, ils sont partis, mais doivent nécessairement être noyés ou conduits vers le sud vers ces autres rivages où ils étaient aussi sûrs d'être dévorés qu'ils devaient être noyés s'ils étaient rejetés. ; mais quant à ce qu'ils feraient s'ils arrivaient sains et saufs à Shore, il dit qu'il ne le savait pas ; mais c'était son opinion qu'ils étaient si terriblement effrayés par la manière dont ils étaient attaqués, le bruit et le feu, qu'il croyait qu'ils diraient à leur peuple qu'ils avaient tous été tués par le tonnerre et la foudre, pas par le Hand of Man, et que les deux qui sont apparus, (c'est-à-dire) Friday et moi, étaient deux Esprits Célestes ou Furies, descendus pour les détruire, et non des Hommes Armés : Il a dit qu'il le savait, parce qu'il les avait entendus. tous crient ainsi dans leur langue les uns aux autres, car il leur était impossible de concevoir qu'un homme pût lancer le feu, et parler le tonnerre, et tuer à distance sans lever la main, comme cela se faisait maintenant : Et ce vieux sauvage était dans le droit; car, comme je l'ai compris depuis par d'autres Mains, les Sauvages n'ont jamais tenté de passer ensuite à l'île ; ils étaient si terrifiés par les récits donnés par ces quatre hommes (car il semble qu'ils aient échappé à la mer) qu'ils croyaient que quiconque se rendrait sur cette île enchantée serait détruit par le feu des dieux.

Cependant, je ne le savais pas, et c'est pourquoi j'ai été sous des appréhensions continuelles pendant un bon moment, et gardé toujours sur ma garde, moi et toute mon armée ; car comme nous étions maintenant quatre d'entre nous, j'aurais osé sur une centaine d'entre eux équitablement en plein champ à tout moment.

En peu de temps, cependant, plus aucun canoë n'apparaissant, la peur de leur venue s'est dissipée, et j'ai commencé à prendre en considération mes anciennes pensées d'un voyage sur le Main, étant également assuré par le père de vendredi, que je pourrais dépendre sur la bonne utilisation de leur nation sur son compte, si j'irais.

Mais mes Pensées étaient un peu suspendues, quand j'ai eu un grave Discours avec l'Espagnol, et quand j'ai compris qu'il y avait

seize autres de ses compatriotes et portugais, qui ayant été chassés et se sont enfuis de ce côté, y ont vécu en paix avec les sauvages, mais y ont été très malmenés pour les besoins, et en effet pour la vie: je demande lui donna tous les détails de leur voyage, et découvrit qu'il s'agissait d'un navire espagnol lié du Rio de la Plata à La Havane, chargé d'y laisser leur chargement, qui était principalement des peaux et de l'argent, et de ramener ce que les marchandises européennes ils pourraient s'y rencontrer; qu'ils avaient cinq marins portugais à bord, qu'ils ont sortis d'une autre épave ; que cinq de leurs propres hommes ont été noyés lorsque le premier navire a été perdu, et que ceux-ci se sont échappés à travers des dangers et des risques infinis, et sont arrivés presque affamés sur la côte cannibale, où ils s'attendaient à avoir été dévorés à chaque instant .

Il m'a dit qu'ils avaient des armes avec eux, mais qu'ils étaient parfaitement inutiles, car ils n'avaient ni poudre ni boulet, le lavage de la mer n'ayant gâché que peu de poudre, qu'ils ont utilisée lors de leur premier débarquement pour se fournir de la nourriture.

Je lui ai demandé ce qu'il pensait qu'ils deviendraient là-bas, et s'ils n'avaient pas formé le dessein de s'échapper ? Il a dit, Ils ont eu de nombreuses consultations à ce sujet, mais que n'ayant ni navire, ni outils pour en construire un, ni provisions d'aucune sorte, leurs conseils se terminaient toujours dans les larmes et le désespoir.

Je lui ai demandé comment il pensait qu'ils recevraient une proposition de ma part, qui pourrait tendre vers une évasion ? Et si, s'ils étaient tous là, cela ne se ferait pas ? Je lui ai dit avec liberté que je craignais surtout leur trahison et leur mauvais usage de moi, si je mettais ma vie entre leurs mains ; car cette Gratitude n'était pas une Vertu inhérente à la Nature de l'Homme ; et les hommes n'ont pas toujours ajusté leurs relations aux obligations qu'ils avaient reçues, autant qu'ils l'ont fait aux avantages qu'ils espéraient. Je lui ai dit que ce serait très dur, que je serais l'instrument de leur délivrance, et qu'ils me feraient ensuite leur prisonnier en Nouvelle-Espagne, où un Anglais était certain de se faire sacrifier, quelle nécessité ou quel accident et que j'aime mieux être livré aux sauvages et dévoré vivant que de tomber entre les griffes impitoyables des prêtres et d'être emmené dans l'Inquisition. J'ai ajouté, que sinon j'étais

persuadés, s'ils étaient tous ici, nous pourrions, avec tant de mains, construire une écorce assez grande pour nous emmener tous, soit vers le sud du Brésil, soit vers les îles ou vers le nord de la côte espagnole : mais que si dans En revanche, ils devraient, quand j'aurais mis des armes entre leurs mains, m'attaquer par la force parmi leur propre peuple, je pourrais être mal utilisé pour ma gentillesse envers eux et rendre mon cas pire qu'il ne l'était auparavant.

Il répondit avec beaucoup de franchise et d'ingéniosité, que leur condition était si misérable, et qu'ils en étaient si sensibles, qu'il croyait qu'ils abhorraient l'idée d'utiliser méchamment tout homme qui contribuerait à leur délivrance ; et que, s'il me plaisait, il irait vers eux avec le vieil homme, et s'entreprendrait avec eux à ce sujet, et reviendrait encore, et m'apporterait leur réponse : qu'il ferait des conditions avec eux sur leur serment solennel, qu'ils devraient être absolument sous ma direction, en tant que commandant et capitaine ; et qu'ils devraient jurer sur les Saints Sacrements et l'Evangile, d'être fidèles à moi, et d'aller dans tel pays chrétien, que j'accepterais, et aucun autre ; et d'être dirigé entièrement et absolument par mes ordres, jusqu'à ce qu'ils soient débarqués en toute sécurité dans tel pays, comme je l'avais prévu ; et qu'il apporterait un contrat d'eux sous leurs mains pour ce but.

Alors il m'a dit qu'il me jurerait d'abord lui-même qu'il ne me quitterait jamais tant qu'il vivrait, jusqu'à ce que je lui donne des ordres ; et qu'il prendrait mon parti jusqu'à la dernière goutte de son sang, s'il se produisait le moindre manquement à la foi parmi ses compatriotes.

Il m'a dit qu'ils étaient tous des hommes honnêtes très civils, et qu'ils étaient dans la plus grande détresse imaginable, n'ayant ni armes ni vêtements, ni nourriture, mais à la merci et à la discrétion des sauvages ; hors de tout espoir de jamais retourner dans leur propre pays ; et qu'il était sûr que si j'entreprenais leur secours, ils vivraient et mourraient par moi.

Sur ces assurances, j'ai décidé de me risquer à les soulager, si possible, et d'envoyer le vieux sauvage et cet Espagnol pour qu'ils les soignent : mais lorsque nous eûmes tout préparé, l'Espagnol lui-même commença une Objection, qui avait tant de Prudence d'une part, et tant de Sincérité d'autre part, que je ne pouvais qu'être très bien.

satisfait de cela ; et par son avis, ajourna la délivrance de ses camarades, pendant au moins une demi-année. L'Affaire était donc :

Il était avec nous depuis environ un mois ; pendant lequel temps, je lui avais laissé voir de quelle manière j'avais pourvu, avec l'aide de la Providence, à mon entretien; et il vit évidemment quel Stock de Maïs et de Riz j'avais amassé ; ce qui, comme c'était plus que suffisant pour moi, n'était pas suffisant, du moins sans un bon élevage, pour ma famille ; maintenant il était augmenté au numéro quatre : mais ce serait encore moins suffisant si ses compatriotes, qui étaient, comme il l'a dit, quatorze' encore en vie, devaient venir.

Et encore moins devrait-il être suffisant pour ravitailler notre navire, si nous en construisons un, pour un voyage dans l'une des colonies chrétiennes d'Amérique. Il m'a donc dit qu'il pensait qu'il serait plus judicieux de le laisser, lui et les deux autres, creuser et cultiver un peu plus de terre, autant que je pouvais épargner de semences à semer ; et que nous devions attendre une autre récolte, afin d'avoir une provision de blé pour ses compatriotes quand ils viendraient; car le besoin pourrait être une tentation pour eux de ne pas être d'accord, ou de ne pas se croire délivrés, autrement que d'une difficulté à une autre. Vous savez, dit-il, les enfants d'Israël, bien qu'ils se soient d'abord réjouis d'avoir été délivrés d'Égypte, ils se sont pourtant rebellés même contre Dieu lui-même qui les a délivrés, lorsqu'ils ont voulu du pain dans le désert.

Sa prudence était si opportune et ses conseils si bons, que je ne pouvais qu'être très satisfait de sa proposition, ainsi que j'étais satisfait de sa fidélité. Nous nous sommes donc mis à creuser tous les quatre, ainsi que les outils en bois qui nous étaient fournis; et en environ un mois, à la fin duquel c'était le temps des semences, nous avons obtenu autant de terres cultivées et taillées que nous avons semé 22 boisseaux d'orge et 16 jarres de riz, qui était en bref toute la semence que nous devions épargner; nous ne nous sommes pas non plus laissé suffisamment d'orge pour notre propre nourriture pendant les six mois que nous devions attendre de notre récolte, c'est-à-dire à partir du moment où nous avons mis de côté notre graine pour la semer ; car il ne faut pas supposer qu'il s'agit de six mois dans le sol du pays.

Ayant maintenant assez de société, et notre nombre étant suffisant pour nous mettre hors de la peur des sauvages, s'ils étaient venus, à moins que leur nombre n'ait été très grand, nous sommes allés librement dans toute l'île, partout où nous avons trouvé

Occasion; et comme ici nous avons notre évasion ou délivrance sur nos pensées, il était impossible, du moins pour moi, d'en avoir les moyens hors de la mienne ; dans ce but, j'ai marqué plusieurs arbres que j'ai jugés propres à notre travail, et j'ai demandé à vendredi et à son père de les abattre ; puis j'ai demandé à l'Espagnol, à qui j'ai communiqué ma pensée sur cette affaire, de surveiller et de diriger leur travail. Je leur ai montré avec quelles douleurs infatigables j'avais taillé un grand arbre en planches simples, et je les ai fait faire de même, jusqu'à ce qu'ils aient fait environ une douzaine de grandes planches de bon chêne, près de 2 pieds de route, 35 pieds de long, et de 2 pouces à 4 pouces d'épaisseur : un travail prodigieux qu'il a fallu, tout le monde peut l'imaginer. En même temps, je m'arrangeai pour augmenter mon petit troupeau de chèvres apprivoisées autant que je le pus ; et dans ce but, j'ai fait sortir vendredi et l'Espagnol un jour, et moi-même avec vendredi le jour suivant; car nous avons pris nos tours : et par ce moyen, nous avons eu plus de 20 jeunes enfants pour se reproduire avec les autres ; car chaque fois que nous avons tiré sur le barrage, nous avons sauvé les enfants et les avons ajoutés à notre troupeau : mais surtout, la saison de séchage des raisins venant, j'ai causé une telle quantité prodigieuse d'être accrochée au soleil, que je croyez que si nous avons été à Alicante où les raisins secs du soleil sont séchés, nous aurions pu remplir 60 ou 80 barils ; et ceux-ci avec notre pain étaient une grande partie de notre nourriture, et très bien vivre aussi, je vous assure ; car c'est une Nourriture excessivement nourrissante.

C'était maintenant la moisson, et notre récolte en bon ordre ; ce n'était pas l'Augmentation la plus abondante que j'avais vue dans l'Île, mais cependant c'était suffisant pour répondre à notre Fin ; car de nos 22 boisseaux d'orge, nous avons apporté et battu plus de 220 boisseaux; et ainsi de suite dans la proportion du riz, qui était assez pour notre nourriture jusqu'à la prochaine récolte, bien que tous les 16 Espagnols aient été à terre avec moi ; ou si nous avions été prêts pour un voyage, il aurait très abondamment approvisionné notre navire, pour nous avoir transportés dans n'importe quelle partie du monde, c'est-à-dire de l'Amérique.

Lorsque nous avons ainsi logé et sécurisé notre magasin de maïs, nous nous sommes mis au travail pour faire plus de travail en osier, (c'est-à-dire) de grands paniers dans lesquels nous le gardions ; et l'Espagnol était très maniable et habile à cette partie, et me reprochait souvent de ne pas faire certaines choses, pour la défense, de ce genre de travail ; mais je n'en ai pas vu le besoin.

Et maintenant, ayant une provision complète de nourriture pour tous les invités que j'attendais, j'ai donné à l'Espagnol la permission d'aller au Main, pour voir ce qu'il pouvait faire avec ceux qu'il avait laissés derrière lui là-bas. Je lui ai donné une charge stricte par écrit, de ne pas amener avec lui un homme qui ne jurerait pas d'abord en sa présence et en la présence du vieux sauvage, qu'il ne blesserait, ne combattrait ou n'attaquerait en aucun cas la personne qu'il trouverait. dans l'île, qui a eu la bonté de les envoyer chercher pour leur délivrance ; mais qu'ils se tiendraient prêts et le défendraient contre toutes ces tentatives, et où qu'ils aillent, seraient entièrement sous et soumis à ses ordres ; et que ceci soit mis par écrit et signé de leurs mains : Comment nous devons faire cela, alors que je savais qu'ils n'avaient ni plume ni encre ; c'était en effet une question que nous n'avons jamais posée.

Sous ces instructions, l'Espagnol et le vieux sauvage le père du vendredi s'en allèrent dans l'un des canots, dans lesquels on pourrait dire qu'ils sont entrés, ou plutôt ont été amenés, lorsqu'ils sont venus comme prisonniers pour être dévorés par les Sauvages.

Je leur ai donné à chacun un mousquet avec un mousquet dessus, et environ huit charges de poudre et de boulet, les chargeant d'être de très bons maris des deux, et de n'utiliser l'un d'eux qu'en cas d'urgence.

Ce fut un travail joyeux, étant les premières mesures que j'ai utilisées en vue de ma délivrance depuis maintenant 27 ans et quelques jours. Je leur ai donné des provisions de pain et de raisins secs, suffisantes pour eux-mêmes pendant plusieurs jours, et suffisantes pour tous leurs compatriotes pendant environ huit jours. et leur souhaitant un bon voyage, je les vois partir, s'accordant avec eux sur un signal qu'ils devraient traîner à leur retour, par lequel je les reconnaîtrais à nouveau, quand ils reviendraient, à distance, avant qu'ils ne viennent à terre.

Ils sont partis avec un beau coup de vent le jour où la lune était pleine à mon avis, au mois d'octobre. et je n'avais même pas noté le nombre d'années avec assez d'exactitude, pour être sûr d'avoir raison, bien qu'il ait été prouvé que, lorsque j'ai ensuite examiné mon compte, j'ai découvert que j'avais tenu un vrai calcul des années.

Il n'y avait pas moins de huit jours que je les avais attendus, lorsqu'un accident étrange et imprévu est intervenu, dont on n'a peut-être pas entendu parler de semblable dans l'histoire : j'étais profondément endormi dans ma hutte un matin, lorsque mon homme vendredi accourut vers moi, et cria à haute voix, Maître, Maître, ils sont venus, ils sont venus.

Je me suis levé d'un bond, et indépendamment du danger, je suis sorti, dès que j'ai pu mettre mes vêtements, à travers mon petit bosquet, qui, soit dit en passant, était devenu à cette époque un bois très épais ; Je dis, quel que soit le danger, je suis allé sans mes armes, ce qui n'était pas ma coutume de faire : mais j'ai été surpris, en tournant les yeux vers la mer, j'ai vu un bateau à environ une lieue et demie de distance, debout pour le rivage, avec une voile d'épaule de mouton, comme ils l'appellent ; et le vent soufflant assez juste pour les faire entrer ; j'ai aussi observé tout à l'heure qu'ils ne venaient pas de ce côté sur lequel se trouvait le rivage, mais de l'extrémité la plus au sud de l'île. nous cherchions, et que nous ne sachions peut-être pas encore s'ils étaient amis ou ennemis.



Chapter XXVI

Robinson se découvre au capitaine anglais — l'aide à réduire son
Équipage mutin, qui se soumet à lui

je au sommet de High-Water lorsque ces gens sont arrivés sur le rivage, et pendant qu'ils se tenaient en partie à parlementer avec les prisonniers qu'ils amenaient, et en partie pendant qu'ils se promenaient pour voir dans quel genre d'endroit ils se trouvaient ; ils étaient restés négligemment jusqu'à ce que la marée se soit écoulée, et l'eau était descendue considérablement, laissant leur bateau échoué.

Ils avaient laissé deux hommes dans la barque, qui, comme je l'ai découvert plus tard, ayant bu un peu trop d'eau-de-vie, s'endorment ; cependant, l'un d'eux s'éveillant plus tôt que l'autre, et trouvant le bateau trop vite au sol pour qu'il puisse le remuer, creusé pour le reste qui traînait, sur lequel ils arrivèrent tous bientôt au bateau ; mais c'était au-delà de toutes leurs forces pour le lancer, le bateau étant très lourd, et le rivage de ce côté étant un sable mou et mou, presque comme un sable mouvant.

Dans cette condition, comme de vrais marins qui sont peut-être les moins portés par l'humanité à la pensée du savoir, ils l'ont abandonnée et se sont de nouveau promenés dans le pays ; et j'ai entendu l'un d'eux dire à haute voix à un autre, les appelant hors du bateau, pourquoi la laisser seule, Jack, ne pouvez-vous pas, elle flottera à la prochaine marée ; par lequel j'ai été pleinement confirmé dans l'enquête principale, de quels compatriotes ils étaient.

Pendant tout ce temps, je me suis tenu très près de moi, n'osant pas une seule fois sortir de mon château, plus loin que vers mon lieu d'observation, près du sommet de la colline ; et j'étais très heureux de penser à quel point il était fortifié : je savais qu'il ne restait pas moins de dix heures avant que le bateau puisse à nouveau flotter, et à ce moment-là, il ferait noir et je serais peut-être plus en liberté pour voir leurs motions et pour écouter leur discours, s'ils en avaient.

En attendant, je me préparai pour une bataille, comme auparavant ; bien qu'avec plus de prudence, sachant que j'avais affaire à un autre type d'ennemi que j'avais au début : j'ai également ordonné à vendredi, à qui j'avais fait un excellent tireur d'élite, de se charger d'armes : j'ai pris mon auto deux Fowling Pièces, et je lui ai donné trois mousquets ; ma figure était en effet très féroce ; je

j'avais mon formidable manteau en peau de chèvre, avec le grand bonnet que j'ai mentionné, une épée nue à mon côté, deux pistolets à ma ceinture et un fusil sur chaque épaule.

C'était mon dessein, comme je l'ai dit plus haut, de n'avoir fait aucune tentative jusqu'à ce qu'il fasse noir : mais vers deux heures du matin, étant la chaleur du jour, j'ai constaté qu'en bref, ils étaient tous partis se traîner dans les bois, et comme Je pensais qu'ils étaient couchés pour dormir. Les trois pauvres hommes affligés, trop soucieux de leur état pour trouver le sommeil, furent cependant déposés sous l'abri d'un grand arbre, à environ un quart de mille de moi, et comme je le pensais hors de vue de tout le reste. .

Sur ce, j'ai décidé de me découvrir et d'apprendre quelque chose de leur état : Immédiatement, j'ai marché dans la figure comme ci-dessus, mon homme vendredi à une bonne distance derrière moi, aussi formidable pour ses bras que moi, mais ne faisant pas aussi fixement une figure ressemblant à Spectre que moi.

Je me suis approché d'eux aussi inaperçu que j'ai pu, et puis avant l'un d'eux ils m'ont vu, je leur ai crié à haute voix en espagnol, Messieurs, qu'êtes-vous ?

Ils ont commencé au bruit, mais ont été dix fois plus confus quand ils m'ont vu, et la figure grossière que j'ai faite. Ils n'ont fait aucune réponse, mais j'ai cru les voir s'enfuir de moi, quand je leur ai parlé en anglais. Messieurs, dis-je, ne soyez pas surpris de moi ; peut-être avez-vous un ami près de chez vous alors que vous ne vous y attendiez pas. Il faut donc l'envoyer directement du Ciel, me dit l'un d'eux très gravement, et en même temps m'enlevant son Chapeau, car notre Condition est au-delà du Secours de l'Homme. Tout Secours vient du Ciel, Monsieur, dis-je. Mais pouvez-vous mettre un étranger sur le chemin pour vous aider, car vous me semblez être dans une grande détresse ? Je t'ai vu quand tu as atterri, et quand tu semblais faire des demandes aux brutes qui t'accompagnaient, j'ai vu l'un d'eux lever son épée pour te tuer.

Le pauvre homme avec des larmes coulant sur son visage, et tremblant, ayant l'air d'un homme étonné, revint, suis-je en train de parler à Dieu, ou à l'homme ! Est-ce un vrai Homme, ou un Ange ! Ne craignez rien à ce sujet, monsieur, dis-je, si Dieu avait envoyé un ange pour vous soulager, il serait venu mieux vêtu et armé d'une autre manière que celle dans laquelle vous me voyez ; je vous prie de mettre de côté vos craintes, je suis un homme, un Anglais, et disposé à vous aider, voyez-vous ; j'ai un serviteur

seul; nous avons des armes et des munitions ; dites-nous librement, Pouvons-nous vous servir ? - Quelle est votre affaire ?

Notre affaire, dit-il, monsieur, est trop longue pour vous être racontée, alors que nos meurtriers sont si proches ; mais en bref, monsieur, j'étais le commandant de ce navire, mes hommes se sont mutinés contre moi ; ils ont à peine été convaincus de ne pas m'assassiner, et ils m'ont enfin mis sur le rivage dans ce lieu désolé, avec ces deux hommes avec moi ; l'un mon compagnon, l'autre un passager, où nous nous attendions à périr, croyant l'endroit inhabité, et ne sachant pas encore quoi en penser.

Où sont ces Brutes, vos Ennemis, dis-je, savez-vous où ils sont allés ? Là, ils gisent, monsieur, dit-il en désignant un bosquet d'arbres ; mon Cœur tremble, de peur qu'ils nous aient vus et qu'ils t'aient entendu parler, s'ils l'ont fait, ils nous mourront tous certainement.

Ont-ils des armes à feu, dis-je. Il répondit qu'ils n'avaient que deux pièces, et une qu'ils ont laissée dans le bateau. Eh bien, dis-je, laissez-moi faire le reste ; Je vois qu'ils dorment tous, c'est une chose facile de tous les tuer ; mais les ferons-nous plutôt prisonniers ? Il m'a dit qu'il y avait deux méchants désespérés parmi eux, auxquels il était à peine prudent de montrer de la pitié; mais s'ils étaient en sécurité, il croyait que tous les autres retourneraient à leur devoir. Je lui ai demandé lesquels étaient-ils ? Il m'a dit qu'il ne pouvait pas à cette distance les décrire ; mais il obéirait à mes ordres dans tout ce que je dirigerais. Eh bien, dis-je, retirons-nous de leur vue ou de leur audition, au moins ils se réveillent, et nous prendrons une résolution plus loin ; ainsi ils sont retournés volontairement avec moi, jusqu'à ce que les bois nous aient protégés d'eux.

Écoutez, monsieur, dis-je, si je m'aventure sur votre délivrance, êtes-vous prêt à faire deux conditions avec moi ? il a anticipé mes propositions, en me disant que lui et le navire, s'il était récupéré, devraient être entièrement dirigés et commandés par moi en tout; et si le navire n'était pas récupéré, il vivrait et mourrait avec moi dans quelle partie du monde que je l'enverrais; et les deux autres hommes dirent la même chose.

Eh bien, dis-je, mes conditions ne sont que deux.

1. Que pendant que vous restez sur cette île avec moi, vous ne prétendrez à aucune autorité ici ; et si je mets des armes entre vos mains, vous les donnerez en toutes occasions à

moi, et ne me fais aucun préjudice ni aux miens, sur cette île, et en attendant sois gouverné par mes ordres.

2. Que si le navire est ou peut être récupéré, vous me transporterez gratuitement, moi et mon homme, vers le passage en Angleterre.

Il m'a donné toutes les assurances que l'invention et la foi de l'homme pourraient concevoir, qu'il se conformerait à ces exigences les plus raisonnables, et qu'en outre il me devrait sa vie et la reconnaîtrait en toutes occasions tant qu'il vivrait.

Eh bien, dis-je, voici pour vous trois mousquets, avec poudre et boulet ; dis-moi ensuite ce que tu penses qu'il convient de faire. Il montra tout le témoignage de sa gratitude dont il était capable ; mais offert d'être entièrement guidé par moi. Je lui ai dit que je pensais qu'il était difficile de s'aventurer quoi que ce soit ; mais la meilleure méthode à laquelle je pouvais penser était de tirer sur eux immédiatement, pendant qu'ils gisaient; et si quelqu'un n'était pas tué à la première volée et offrait de se soumettre, nous pouvions le sauver, et ainsi confier entièrement à la Providence de Dieu le soin de dir

Il a dit très modestement qu'il répugnait à les tuer, s'il pouvait s'en empêcher, mais que ces deux-là étaient des méchants incorrigibles, et avaient été les auteurs de toute la mutinerie dans le navire, et s'ils s'échappaient, nous serions encore défaits ; car ils monteraient à bord, amèneraient toute la compagnie du navire et nous détruiraient tous. Eh bien, dis-je, la nécessité légitime mon avis ; car c'est le seul moyen de sauver nos vies. Cependant, le voyant toujours prudent quant à l'effusion de sang, je lui ai dit qu'ils devraient y aller eux-mêmes et se débrouiller comme bon leur semblait.

Au milieu de ce discours, nous avons entendu certains d'entre eux se réveiller, et peu après, nous en avons vu deux debout, je lui ai demandé si l'un d'eux était des hommes dont il avait dit qu'ils étaient les chefs des Mutinerie? Il a dit : Non : Eh bien, dis-je, vous pouvez les laisser s'échapper, et la Providence semble les avoir réveillés sur le dessein de se sauver. Or, dis-je, si le reste vous échappe, c'est de votre faute.

Animé de cela, il prit le mousquet, je lui avais donné, dans sa main, et un pistolet dans sa ceinture, et ses deux camarades avec lui, avec chacun un morceau dans sa main. Les deux hommes qui étaient avec lui, partant les premiers, firent du bruit, auquel l'un des marins qui était éveillé, se retourna, et

les voyant venir, cria aux autres ; mais il était alors trop tard ; car au moment où il a crié, ils ont tiré ; Je veux dire les deux hommes, le capitaine réservant sagement sa propre pièce : ils avaient si bien dirigé leur coup sur les hommes qu'ils connaissaient, que l'un d'eux a été tué sur place, et l'autre très gravement blessé ; mais n'étant pas mort, il se leva sur ses pieds, et appela avec empressement l'autre à l'aide ; mais le capitaine s'avançant vers lui, lui dit qu'il était trop tard pour crier à l'aide, il devrait demander à Dieu de pardonner à son Villany, et avec ce mot l'a renversé avec le stock de son mousquet, de sorte qu'il n'a jamais parlé plus : Il y avait trois autres dans la Compagnie, et l'un d'eux a également été légèrement blessé : À ce moment-là, j'étais venu, et quand ils ont vu leur danger, et qu'il était en vain de résister, ils ont supplié pour la miséricorde : Le capitaine leur a dit qu'il épargnerait leur vie, s'ils lui donnaient la moindre assurance de leur horreur de la trahison dont ils s'étaient rendus coupables, et jurerait de lui être fidèle en récupérant le navire, puis en le ramenant à la Jamaïque. , d'où ils venaient: Ils lui ont donné toutes les protestations de leur sincérité qui pouvaient être désirées, et il était prêt à les croire et à épargner leur vie, ce que je n'étais pas contre, seulement que je l'obligeais à garder ils ont lié les pieds et les mains pendant qu'ils étaient sur l'île.

Pendant ce temps, j'ai envoyé vendredi avec le second du capitaine au bateau, avec l'ordre de le sécuriser et d'emporter les rames et la voile, ce qu'ils ont fait ; et peu à peu, trois hommes errants qui étaient (heureusement pour eux) séparés du reste, revinrent après avoir entendu les coups de feu, et voyant leur capitaine, qui était auparavant leur prisonnier, maintenant leur conquérant, ils se soumirent à être liés aussi; et ainsi notre Victoire était complète.

Il restait maintenant que le capitaine et moi devions nous enquérir l'un de l'autre. et particulièrement, à la merveilleuse manière dont j'ai été fourni avec des provisions et des munitions ; et en effet, comme mon Histoire est toute une Collection de Merveilles, elle l'affecta profondément ; mais quand il réfléchit à partir de là sur lui-même, et comment je semblais avoir été préservé là, exprès pour sauver sa vie, les larmes coulèrent sur son visage, et il ne put dire un mot de plus.

Après que cette communication ait pris fin, je l'ai transporté, lui et ses deux hommes, dans mon appartement, les amenant là où je suis sorti, à savoir. Au sommet de la maison, où je les ai rafraîchis avec les provisions que j'avais, et leur ai montré tous les stratagèmes que j'avais faits pendant mon long, long séjour dans ce lieu.

Tout ce que je leur ai montré, tout ce que je leur ai dit, était parfaitement étonnant ; mais par-dessus tout, le capitaine admirait ma fortification, et combien j'avais parfaitement caché ma retraite avec un bosquet d'arbres, qui, planté depuis près de vingt ans, et dont les arbres poussaient beaucoup plus vite qu'en Angleterre, était devenu un petit bois, et si épais, qu'il était infranchissable dans n'importe quelle partie de celui-ci, mais de ce seul côté, où j'avais réservé mon petit passage sinueux. Je lui ai dit que c'était mon château et ma résidence; mais que j'avais un siège dans le pays, comme la plupart des princes l'ont, où je pouvais me retirer à l'occasion, et je le lui montrerais aussi un autre temps; mais à présent, notre Affaire était de considérer comment récupérer le Navire : Il était d'accord avec moi sur cela ; mais m'a dit qu'il ne savait absolument pas quelles mesures prendre ; car il y avait encore vingt-six mains à bord, qui, ayant participé à une maudite conspiration, par laquelle ils avaient tous perdu la vie au profit de la loi, y seraient maintenant endurcis par le désespoir ; et le continuerait, sachant que s'ils étaient réduits, ils devraient être amenés à la potence, dès qu'ils seraient arrivés en Angleterre, ou dans l'une des colonies anglaises ; et que par conséquent il n'y aurait pas de les attaquer, avec un si petit nombre que nous étions.

Je mus'd pendant un certain temps sur ce qu'il avait dit; et j'ai trouvé que c'était une conclusion très rationnelle ; et que par conséquent quelque chose devait être résolu très rapidement, aussi bien pour attirer les hommes à bord dans un piège pour leur surprise, que pour les empêcher de débarquer sur nous et de nous détruire ; sur ce, il m'est venu à l'esprit que dans peu de temps l'équipage du navire, se demandant ce qu'étaient devenus leurs camarades et le bateau, viendrait certainement à terre dans leur autre bateau, pour voir pour eux, et qu'alors peut-être ils pourraient venir armés et être trop forts pour nous ; ce qu'il admettait était rationnel.

Sur ce, je lui ai dit que la première chose que nous devons faire, était d'empêcher le Bateau, qui se trouvait sur la plage, afin qu'ils ne puissent pas l'emporter ; et

en prenant tout d'elle, laissez-la si inutile qu'elle ne soit pas apte à nager; en conséquence, nous sommes montés à bord, nous avons pris les armes qui restaient à bord, et tout ce que nous y avons trouvé d'autre, qui était une bouteille de brandy et une autre de rhum, quelques gâteaux Bisket, une corne de poudre et un grand morceau de sucre, dans un morceau de toile ; le sucre était de cinq ou six livres ; tout ce qui m'était très bienvenu, en particulier l'eau-de-vie et le sucre, dont je n'avais plus rien depuis de nombreuses années.

Lorsque nous eûmes transporté toutes ces choses sur le rivage (les rames, le mât, la voile et le gouvernail du bateau avaient été emportés auparavant, comme ci-dessus), nous avons percé un grand trou dans son fond, que s'ils avaient sont venus assez forts pour nous maîtriser, mais ils n'ont pas pu emporter la barque.

En effet, il n'était pas grand-chose dans mes Pensées, que nous puissions récupérer le Navire ; mais mon opinion était que s'ils s'en allaient sans le bateau, je ne me posais pas la question de le remettre en état, de nous emmener aux îles sous le vent et de faire appel à nos amis, les Espagnols, à ma manière, car je les avais encore dans mes Pensées.

Pendant que nous préparions ainsi nos desseins, et que nous avions d'abord, par force principale, hissé le bateau sur la plage, si haut que la marée ne l'aurait pas fait fuir à High-Water-Mark; et de plus, avait percé un trou dans son derrière, trop grand pour être rapidement arrêté, et nous étions assis à réfléchir à ce que nous devrions faire ; nous avons entendu le navire tirer un coup de canon et nous l'avons vu faire un waft avec son antient, comme signal pour que le bateau monte à bord; mais aucun bateau n'a bougé ; et ils firent plusieurs fois, faisant d'autres signaux pour le bateau.

Enfin, quand tous leurs signaux et tirs se sont avérés infructueux, et qu'ils ont trouvé que le bateau ne bougeait pas, nous les avons vus à l'aide de mes lunettes, hisser un autre bateau et ramer vers le rivage ; et nous trouvâmes, à leur approche, qu'il n'y avait pas moins de dix hommes en elle, et qu'ils avaient des armes à feu avec eux.

Comme le navire était à près de deux lieues du rivage, nous avions une vue complète d'eux à mesure qu'ils arrivaient, et une vue claire des hommes même de leurs visages, parce que la marée les ayant placés un peu à l'est de l'autre bateau, ils ramèrent sous Shore, pour venir au même endroit où l'autre avait débarqué, et où reposait la barque.

Par ce moyen, dis-je, nous avons eu une vue complète d'eux, et le capitaine connaissait les personnes et les caractères de tous les hommes dans le bateau, dont il a dit qu'il y avait trois boursiers très honnêtes, dont il était sûr qu'ils étaient conduits dans cette conspiration par les autres, étant maîtrisé et effrayé.

Mais que quant au maître d'équipage, qui, semble-t-il, était l'officier en chef parmi eux, et tous les autres, ils étaient aussi scandaleux que n'importe quel membre de l'équipage du navire, et ont sans aucun doute été rendus désespérés par leur nouvel Enterprize, et terriblement inquiet qu'il était, qu'ils seraient trop puissants pour nous.

Je lui ai souri et lui ai dit que les hommes dans nos circonstances avaient dépassé l'opération de la peur : que voyant presque toutes les conditions qui pouvaient être, étaient meilleures que celles dans lesquelles nous étions supposés être, nous devrions nous attendre à que la conséquence, que ce soit la mort ou la vie, serait certainement une délivrance : je lui ai demandé ce qu'il pensait des circonstances de ma vie ? Et si une Délivrance ne valait pas la peine de s'aventurer ? Et où, monsieur, dis-je, est votre croyance que j'ai été conservé ici exprès pour sauver votre vie, ce qui vous a élevé il y a peu de temps ? Pour ma part, dis-je, il semble qu'il n'y ait qu'une seule chose qui cloche dans toute sa perspective ; Qu'est ce que c'est ?

dit-il ; pourquoi, dis-je, c'est que, comme vous le dites, il y a parmi eux trois ou quatre honnêtes compagnons, qui devraient être épargnés ; s'ils avaient tous été de la partie méchante de l'équipage, j'aurais pensé que la providence de Dieu les avait choisis pour les livrer entre vos mains ; car croyez-en, chacun d'entre eux qui débarque est à nous, et mourra ou vivra, selon qu'il se comportera envers nous.

Comme je disais cela d'une voix élevée et d'un visage joyeux, je trouvais que cela l'encourageait beaucoup ; nous nous sommes donc attelés vigoureusement à nos affaires : dès la première apparition du bateau sortant du navire, nous avons envisagé de séparer nos prisonniers, et nous les avons en effet sécurisés efficacement.

Deux d'entre eux, dont le capitaine était moins assuré que d'ordinaire, j'ai envoyé avec vendredi, et l'un des trois (hommes délivrés) à ma grotte, où ils étaient assez éloignés, et hors de danger d'être entendu ou découverts, ou de trouver leur chemin hors des bois, s'ils avaient pu se délivrer eux-mêmes. leur liberté en un jour ou deux ; mais que s'ils tentaient leur évasion, ils devraient être mis

à mort sans pitié: ils ont promis de supporter fidèlement leur confinement avec patience, et étaient très reconnaissants d'avoir eu un si bon usage, qu'ils avaient des provisions, et une lumière les a quittés; car vendredi leur a donné des bougies (telles que nous nous sommes faites) pour leur confort; et ils ne savaient pas qu'il se tenait Sentinelle au-dessus d'eux à l'Entrée.

Les autres prisonniers avaient un meilleur usage ; deux d'entre eux étaient bien gardés, parce que le capitaine n'était pas libre de leur faire confiance ; mais les deux autres ont été pris à mon service sur la recommandation de leur capitaine et sur leur engagement solennel de vivre et de mourir avec nous ; ainsi avec eux et les trois hommes honnêtes, nous étions sept hommes, bien armés ; et je ne doutais pas que nous serions capables de nous occuper assez bien des Dix qui arrivaient, considérant que le Capitaine avait dit qu'il y avait aussi trois ou quatre Hommes honnêtes parmi eux.

Dès qu'ils sont arrivés à l'endroit où se trouvait leur autre bateau, ils ont conduit leur bateau vers la plage et sont tous venus sur le rivage, halant le bateau après eux, ce que j'ai été heureux de voir ; car j'avais peur qu'ils auraient plutôt laissé le bateau à une ancre, à une certaine distance du rivage, avec quelques mains en elle, pour la garder ; et ainsi nous ne devrions pas pouvoir saisir le bateau.

Étant sur le rivage, la première chose qu'ils ont faite, ils ont tous couru vers leur autre bateau, et il était facile de voir qu'ils étaient sous une grande surprise, de la trouver dépouillée comme ci-dessus, de tout ce qui était en elle, et une grande trou dans son fond.

Après avoir réfléchi un moment à cela, ils lancèrent deux ou trois grands cris, creusant de toutes leurs forces, pour essayer de faire entendre leurs compagnons ; mais tout était inutile : alors ils se sont tous rapprochés dans un anneau, et ont tiré une volée de leurs petites armes, ce que nous avons en effet entendu, et les Ecchos ont fait sonner les bois ; mais tout était Un, ceux de la Caverne dont nous étions sûrs ne pouvaient pas entendre, et ceux sous notre garde, bien qu'ils l'aient assez bien entendu, n'osaient pourtant pas leur donner de Réponse.

Ils furent si étonnés de cette surprise que, comme ils nous le dirent plus tard, ils décidèrent de remonter tous à bord de leur navire et de leur faire savoir que les hommes étaient tous assassinés et que le long -Bateau stav'd ; en conséquence, ils relancèrent immédiatement leur bateau et les embarquèrent tous à bord.

Le capitaine en fut terriblement étonné, et même confus, croyant qu'ils remonteraient à bord du navire et mettraient les voiles, donnant leurs camarades pour perdus, et ainsi il devrait encore perdre le navire, dans lequel il était dans l'espoir que nous devrions avoir récupéré; mais il eut vite autant peur dans l'autre sens.

Ils n'avaient pas été longtemps repoussés avec le bateau, mais nous les avons tous aperçus revenir à terre ; mais avec cette nouvelle mesure dans leur conduite, sur laquelle il semble qu'ils se soient consultés, à savoir. Laisser trois hommes dans la barque, et les autres s'en aller à terre, et remonter dans la campagne chercher leurs compagnons.

Ce fut une grande déception pour nous; pour l'instant nous ne savions pas quoi faire ; car notre saisie de ces sept hommes sur le rivage ne nous serait d'aucun avantage si nous laissions la barque s'échapper ; parce qu'ils rameraient alors vers le navire, et alors le reste d'entre eux serait sûr de peser et de mettre les voiles, et ainsi notre récupération du navire serait perdue.

Cependant, nous n'avions pas d'autre remède que d'attendre et de voir ce que la question des choses pourrait présenter ; les sept hommes arrivèrent sur le rivage, et les trois qui restaient dans le bateau, le mirent à bonne distance du rivage, et vinrent à une ancre pour les attendre ; de sorte qu'il nous était impossible de venir à eux dans le bateau.

Ceux qui sont venus sur le rivage, se sont serrés les uns contre les autres, marchant vers le sommet de la petite colline, sous laquelle se trouvait mon habitation ; et nous pouvions les voir clairement, même s'ils ne pouvaient pas nous percevoir. peut être venu à l'étranger.

Mais lorsqu'ils furent arrivés au front de la colline, d'où ils purent voir un grand chemin vers les vallées et les bois, qui s'étendaient vers le nord-est Part, et où l'île était la plus basse, ils ont crié, et creux, jusqu'à ce qu'ils soient fatigués ; et ne se souciant pas qu'il semble s'aventurer loin du Rivage, ni loin l'un de l'autre, ils s'assirent ensemble sous un Arbre, pour y réfléchir : S'ils avaient jugé bon d'aller dormir là, comme l'autre groupe d'entre eux l'avait fait, ils auraient fait le Jobb pour nous ; mais ils étaient trop remplis de

Des appréhensions de danger, de s'aventurer à s'endormir, bien qu'ils ne puissent pas dire quel était le danger, ils n'avaient pas non plus à craindre.

Le capitaine m'a fait une proposition très juste, lors de cette consultation, à savoir. Que peut-être ils tireraient tous à nouveau une volée, pour essayer de faire entendre leurs compagnons, et que nous devrions tous les lancer, juste au moment où leurs pièces étaient toutes déchargées, et ils céderaient certainement, et nous aurions dû eux sans effusion de sang: j'ai aimé la proposition, à condition qu'elle ait été faite pendant que nous entendions, quand ils étaient actuellement arrêtés par le ruisseau, où l'eau étant en hausse, ils ne pouvaient pas passer, et appelaient le bateau à venir lève-les, et fais-les passer, comme je m'y attendais en effet.

Quand ils s'étaient installés, j'ai observé que le bateau étant monté sur une bonne voie dans le ruisseau, et pour ainsi dire, dans un port à l'intérieur de la terre, ils ont pris l'un des trois hommes pour aller le long avec eux, et n'en laissa que deux dans la barque, l'ayant attachée à la souche d'un petit arbre sur le rivage.

C'était ce que je souhaitais, et laissant immédiatement vendredi et le second du capitaine à leurs affaires, j'ai pris le reste avec moi, et traversant le ruisseau hors de leur vue, nous avons surpris les deux hommes avant qu'ils ne s'en rendent compte ; l'un d'eux gisant sur le rivage, et l'autre étant dans le bateau ; le camarade sur le rivage, était entre dormir et se réveiller, et allait démarrer, le capitaine qui était le premier, courut sur lui, et le renversa, puis l'appela dans le bateau, pour céder, ou il était un homme mort.

Il a fallu très peu d'arguments pour persuader un seul homme de céder, quand il a vu cinq hommes sur lui, et son camarade renversé ; en outre, c'était, semble-t-il, l'un des trois qui n'étaient pas aussi chaleureux dans la mutinerie que le reste de l'équipage, et par conséquent était facilement persuadé, non seulement de céder, mais ensuite de se réjouir très sincèrement avec nous.

En attendant, vendredi et le capitaine du capitaine ont si bien géré leurs affaires avec les autres, qu'ils les ont attirés en creusant et en répondant, d'une colline à l'autre, et d'un bois à l'autre, jusqu'à ce qu'ils ne se contentent pas de se fatiguer chaleureusement. d eux mais les ont laissés, où ils étaient très sûrs qu'ils ne pourraient pas revenir au bateau, avant qu'il ne fasse noir; et en effet ils étaient eux-mêmes profondément fatigués au moment où ils nous sont revenus.

Nous n'avions plus qu'à les guetter, dans le noir, et à tomber sur eux, pour être sûrs de travailler avec eux.

C'était plusieurs heures après que vendredi me soit revenu, avant qu'ils ne reviennent à leur bateau ; et nous pouvions entendre les premiers d'entre eux longtemps avant qu'ils n'arrivent tout à fait, appelant ceux qui étaient derrière à venir, et pouvions aussi les entendre répondre et se plaindre, combien ils étaient boiteux et fatigués, et incapables de venir plus vite, qui était une très bonne nouvelle pour nous.

Enfin ils arrivèrent à la barque ; mais il est impossible d'exprimer leur confusion, lorsqu'ils trouvèrent le bateau à terre dans le ruisseau, la marée reflua et leurs deux hommes disparus. Nous pouvions les entendre s'appeler d'une manière lamentable, disant à un un autre, ils ont été introduits dans une île enchantée; que soit il y avait des habitants dedans, et ils devaient tous être assassinés, soit il y avait des démons et des esprits dedans, et ils devaient tous être emportés et dévorés.

Ils sanctifièrent de nouveau et appelèrent leurs deux camarades par leurs noms un grand nombre de fois, mais sans réponse. Au bout d'un certain temps, nous pouvions les voir, par la petite Lumière qu'il y avait, courir en se tordant les Mains comme des Hommes désespérés; et que parfois ils allaient s'asseoir dans la barque pour se reposer, puis revenaient à terre, et se promenaient encore, et ainsi de suite sur la même chose.

Mes hommes voudraient que je leur donne la permission de tomber sur eux immédiatement dans l'obscurité ; mais j'étais prêt à les prendre à un certain avantage, afin de les épargner et d'en tuer le moins possible; et surtout je n'étais pas disposé à risquer de tuer l'un de nos hommes, sachant que les autres étaient très bien armés. Je résolus d'attendre pour voir s'ils ne se séparaient pas ; et par conséquent, pour m'assurer d'eux, j'ai rapproché mon embuscade, et j'ai ordonné à Friday et au capitaine de ramper sur leurs mains et leurs pieds aussi près du sol qu'ils le pouvaient, afin qu'ils ne puissent pas être découverts et obtenir aussi près d'eux que possible, avant qu'ils n'offrent de tirer.

Ils n'avaient pas été longtemps dans cette posture, mais que le maître d'équipage, qui était le principal meneur de la mutinerie, et qui s'était maintenant montré le plus abattu et le plus découragé de tous les autres, s'avança vers eux avec deux autres membres de leur équipage ; le capitaine était si impatient, comme ayant ce

principal Rogue tellement dans son pouvoir, qu'il pouvait à peine avoir la patience de le laisser venir si près, pour être sûr de lui; car ils n'avaient entendu que sa Langue auparavant : Mais lorsqu'ils s'approchèrent, le Capitaine et Vendredi se levant sur leurs Pieds, leur décollèrent.

Le maître d'équipage a été tué sur place, l'homme suivant a été abattu dans le corps et est tombé juste à côté de lui, bien qu'il ne soit mort qu'une heure ou deux après ; et la troisième course forit.

Au bruit du feu, j'ai immédiatement avancé avec toute mon armée, qui était maintenant de 8 hommes, à savoir. moi-même généralissime, vendredi mon lieutenant-général, le capitaine et ses deux hommes, et les trois prisonniers de guerre, à qui nous avons confié des armes.

Nous sommes tombés sur eux en effet dans l'Obscurité, de sorte qu'ils ne pouvaient pas voir notre Nombre ; et j'ai fait appeler l'homme que nous avons laissé dans le bateau, qui était maintenant l'un de nous, par son nom, pour essayer si je pouvais les amener à un parlement, et ainsi pourrait peut-être les réduire à des termes, qui sont tombés juste comme nous désirions : car il était facile de penser, comme leur condition était alors, qu'ils seraient très disposés à capituler ; alors il crie aussi fort qu'il le peut, à l'un d'eux, Tom Smith, Tom Smith ; Tom Smith répondit immédiatement, Qui est-ce, Robinson ? car il semble qu'il connaissait sa Voix : L'autre répondit : Oui, oui ; pour l'amour de Dieu, Tom Smith, jetez vos armes et cédez, ou vous êtes tous des hommes morts en ce moment.

A qui dois-je céder ? Où sont-elles? (dit encore Smith ;) Les voici : dit-il, voici notre capitaine, et cinquante hommes avec lui, vous ont chassé ces deux heures ; le maître d'équipage est tué, Will Frye est blessé et je suis prisonnier ; et si vous ne cédez pas, vous êtes tous perdus.

Vont-ils nous donner. Quartier alors, (dit Tom Smith) et nous céderons ? J'irai demander, si vous promettez de céder, dit Robinson ; Alors il a asséné le capitaine, et le capitaine s'est alors crié : Toi Smith, tu connais ma voix, si tu déposes tes armes immédiatement et que tu te soumettes, tu auras ta vie sauf la volonté. Atkins.



Chapter XXVII

supplie le capitaine d'épargner sa vie—ce dernier récupère son navire des mutins, et Robinson quitte l'île WA criait,

tu, pour l'amour de Dieu, capitaine, donnez-moi quartier, qu'ai-je fait ? Ils ont tous été aussi mauvais que moi, ce qui d'ailleurs n'était pas vrai non plus ; car il semble que ce Will Atkins ait été le premier homme qui s'est emparé du capitaine, quand ils se sont mutinés pour la première fois, et l'ont utilisé de manière barbare, en lui liant les mains et en lui donnant un langage injurieux. Cependant, le capitaine lui a dit qu'il devait déposer ses armes à discrétion et se fier à la miséricorde du gouverneur, par laquelle il voulait dire moi ; car ils m'appelaient tous Gouverneur.

En un mot, ils déposèrent tous leurs armes et mendièrent leur vie ; et j'envoyai l'homme qui avait parlementé avec eux, et deux autres, qui les lièrent tous ; et puis ma grande armée de 50 hommes, qui en particulier avec ces trois, étaient tous sauf huit, est venue et s'est emparée d'eux tous, et de leur bateau, seulement que j'ai gardé moi-même et un autre hors de vue, pour des raisons d'État.

Notre prochain travail était de réparer le bateau, et de penser à saisir le navire ; et quant au capitaine, il avait maintenant le loisir de parlementer avec eux : il exposait avec eux la méchanceté de leurs pratiques avec lui, et longuement sur la plus grande méchanceté de leur dessein, et à quel point cela devait certainement les amener à la misère et à la détresse. à la fin, et peut-être à la potence.

Ils semblaient tous très pénitents et mendiaient durement pour leur vie ; quant à cela, leur dit-il, ils n'étaient pas ses prisonniers, mais le commandant de l'île ; qu'ils pensaient l'avoir placé sur le rivage dans une île déserte et inhabitée, mais qu'il avait plu à Dieu de les diriger ainsi, que l'île était habitée et que le gouverneur était un Anglais ; qu'il pourrait tous les y pendre, s'il voulait ; mais comme il leur avait donné à tous quartier, il supposait qu'il les enverrait en Angleterre pour y être traités, comme la justice l'exigeait, à l'exception d'Atkins, à qui il avait été commandé par le gouverneur de conseiller de se préparer à la mort ; pour cela, il serait pendu le matin.

Bien que tout cela fût une fiction à lui, cela avait pourtant l'effet désiré ; Atkins tomba à genoux pour supplier le capitaine d'intercéder auprès du gouverneur pour sa vie ; et tous les autres le suppliaient, pour l'amour de Dieu, de ne pas être envoyés en Angleterre.

Il m'est alors venu à l'esprit que le moment de notre délivrance était venu, et qu'il serait très facile d'amener ces compagnons, d'être chaleureux pour prendre possession du navire ; je me suis donc retiré dans l'obscurité, afin qu'ils ne voient pas quel genre de gouverneur ils avaient, et j'ai appelé le capitaine pour moi ; quand j'ai appelé, comme à une bonne distance, l'un des hommes a reçu l'ordre de parler à nouveau et de dire au capitaine : Capitaine, le commandant vous appelle ; et bientôt le capitaine répondit : Dites à Son Excellence que je viens juste de venir : cela les amusait plus parfaitement ; et ils croyaient tous que le Commandeur était juste à côté avec ses cinquante Hommes.

Lorsque le capitaine est venu me voir, je lui ai fait part de mon projet de saisir le navire, qu'il aimait merveilleusement bien, et j'ai résolu de le mettre à exécution le lendemain matin.

Mais afin de l'exécuter avec plus d'art et d'assurer le succès, je lui ai dit que nous devons diviser les prisonniers, et qu'il devrait aller prendre Atkins et deux autres des pires d'entre eux, et les envoyer pinion'd au Grotte où les autres gisaient : Cela a été commis pour vendredi et les deux hommes qui sont venus sur le rivage avec le capitaine.

Ils les transportèrent à la Caverne comme à une Prison ; et c'était en effet un lieu lugubre, surtout pour les hommes dans leur condition.

J'ai commandé l'autre à mon Bower, comme je l'appelais, dont j'ai donné une description complète ; et comme il était clôturé, et qu'ils s'étaient attachés, l'endroit était assez sûr, considérant qu'ils étaient sur leur comportement.

J'envoyai à ceux-ci le matin le capitaine, qui devait entrer en pourparlers avec eux, en un mot pour les éprouver et me dire s'il pensait qu'on pouvait leur faire confiance ou non, pour monter à bord et surprendre le navire. Il leur parla de la blessure qui lui avait été faite, de l'état dans lequel ils avaient été amenés ; et que bien que le gouverneur leur ait donné quartier pour leur vie, quant à l'action actuelle, cependant que s'ils étaient envoyés en Angleterre, ils seraient tous pendus enchaînés, bien sûr ; mais que s'ils se joignaient à si juste un

Tenter, quant à récupérer le Navire, il aurait l'Engagement du Gouverneur pour leur Pardon.

N'importe qui peut deviner avec quelle facilité une telle proposition serait acceptée par les hommes dans leur condition ; ils tombèrent à genoux devant le capitaine, et promirent avec les plus profondes imprécations, qu'ils lui seraient fidèles jusqu'à la dernière goutte, et qu'ils devraient lui devoir la vie, et iraient avec lui partout dans le monde, que ils le posséderaient pour un père tant qu'ils vivraient.

Eh bien, dit le capitaine, je dois aller dire au gouverneur ce que vous dites, et voir ce que je peux faire pour l'amener à y consentir : Il m'a donc apporté un compte rendu de l'humeur dans laquelle il les a trouvés ; et qu'il croyait vraiment qu'ils seraient fidèles.

Cependant, pour que nous soyons très en sécurité, je lui ai dit qu'il devrait retourner en arrière, en choisir cinq et leur dire qu'ils pourraient voir qu'il ne voulait pas d'hommes, qu'il prendrait ces cinq pour être ses assistants. , et que le Gouverneur garderait les deux autres, et les trois qui ont été envoyés Prisonniers au Château, (ma Caverne) comme Otages, pour la Fidélité de ces cinq; et que s'ils s'avéraient infidèles lors de l'exécution, les cinq otages seraient pendus vivants enchaînés sur le rivage.

Cela avait l'air sévère et les convainquit que le gouverneur était sérieux ; cependant il ne leur restait d'autre voie que de l'accepter ; et c'était maintenant l'Affaire des Prisonniers, autant que du Capitaine, de persuader les cinq autres de faire leur Devoir.

Notre Force était maintenant ainsi commandée pour l'Expédition : 1. Le Capitaine, son Compagnon et le Passager. 2. Ensuite, les deux prisonniers du premier gang, à qui, ayant leurs caractères du capitaine, j'avais donné leur liberté, et leur avais confié des armes. 3. Les deux autres que j'avais gardés jusqu'à présent, dans mon Bower, pinion'd; mais sur la motion du capitaine, avait maintenant libéré.

Ces cinq libérés enfin : de sorte qu'ils étaient douze en tout, en plus de cinq nous avons gardé des prisonniers dans la grotte, pour les otages.

J'ai demandé au capitaine s'il était disposé à s'aventurer avec ces mains à bord du navire ; car quant à moi et mon homme vendredi, je ne pensais pas que c'était

bon pour nous de remuer, ayant laissé sept hommes; et c'était assez d'emploi pour que nous les gardions ensemble et leur fournissions des vivres.

Quant aux cinq dans la caverne, j'ai résolu de les garder rapides, mais le vendredi est allé deux fois par jour chez eux, pour leur fournir le nécessaire ; et j'ai fait porter les deux autres provisions à une certaine distance, où vendredi devait les prendre.

Quand je me suis montré aux deux otages, c'était avec le capitaine, qui leur a dit que j'étais la personne que le gouverneur avait ordonnée de s'occuper d'eux, et que c'était le plaisir du gouverneur qu'ils ne devaient bouger nulle part. , mais par ma Direction ; que s'ils le faisaient, ils devraient être ramenés au château et mis aux fers ; de sorte que, comme nous ne leur avons jamais permis de me voir comme gouverneur, j'apparais maintenant comme une autre personne, et parlai du gouverneur, de la garnison, du château, etc., en toutes occasions.

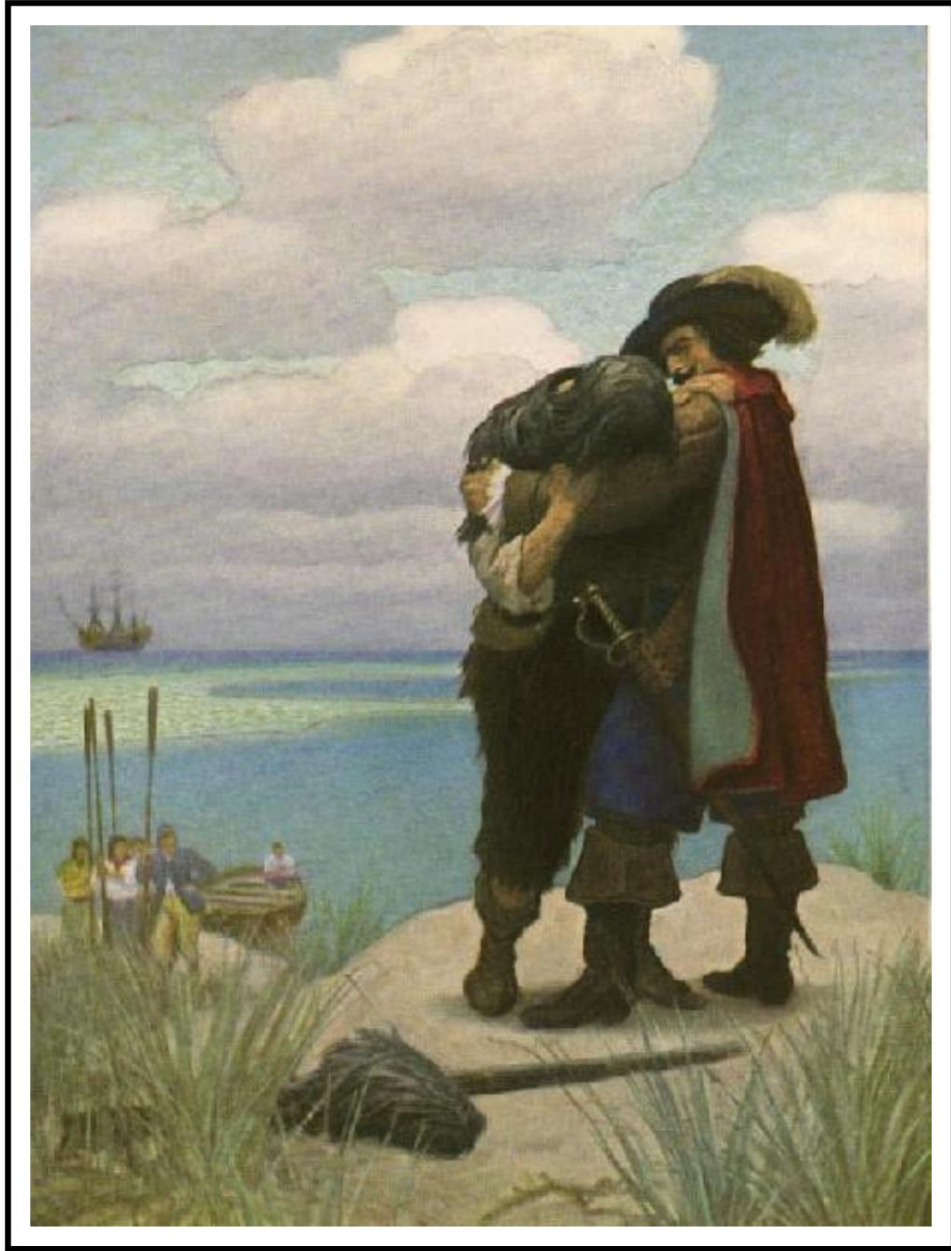
Le capitaine n'avait plus d'autre difficulté devant lui que de fournir ses deux bateaux, d'arrêter la brèche de l'un et de les équiper. Il a fait son passager capitaine d'un, avec quatre autres hommes; et lui-même, et son compagnon, et cinq autres, sont entrés dans l'autre : Et ils ont très bien arrangé leurs affaires ; car ils arrivèrent au Navire vers minuit : Dès qu'ils arrivèrent à l'Appel du Navire, il ordonna à Robinson de les haleter, et leur dit qu'ils avaient ramené les Hommes et le Bateau, mais qu'il s'était écoulé beaucoup de temps avant qu'ils aient les trouvèrent, et ainsi de suite les tenant dans une conversation jusqu'à ce qu'ils arrivent au bord du navire lorsque le capitaine et le second entrant les premiers avec leurs armes, renversèrent immédiatement le second second et le charpentier, avec le bout de leurs mousquets, étant très fidèlement secondés par leurs hommes, ils ont sécurisé tout le reste qui était sur les ponts principal et quart, et ont commencé à attacher les écouteilles pour les retenir qui étaient en dessous, lorsque l'autre bateau et leurs hommes entrèrent à l'avant. Chaînes , a sécurisé le château avant du navire et le seau qui est descendu dans la salle de cuisine, faisant trois hommes qu'ils y ont trouvés, prisonniers.

Lorsque cela fut fait, et tout en sécurité sur le pont, le capitaine ordonna au compagnon avec trois hommes de s'introduire dans la maison ronde où se trouvait le nouveau capitaine rebelle, et après avoir pris l'alarme, il se leva, et avec deux hommes et un garçon avait obtenu des armes à feu dans leurs mains, et quand le compagnon avec un corbeau a ouvert la porte, le nouveau capitaine et ses hommes ont

hardiment parmi eux, et blessa le compagnon avec une balle de mousquet qui lui brisa le bras, et blessa deux autres mais ne tua aucun corps.

Le compagnon appelant à l'aide, se précipita cependant dans la maison ronde, blessé comme il l'était, et avec son pistolet a tiré le nouveau capitaine à travers la tête, la balle entrant par sa bouche, et est ressortie derrière l'une de ses oreilles. ; de sorte qu'il n'a jamais dit un mot; sur quoi le reste a cédé, et le navire a été pris efficacement, sans plus de vies perdues.

Dès que le navire fut ainsi sécurisé, le capitaine ordonna de tirer sept canons, ce qui était le signal convenu avec moi, pour me donner avis de son succès, ce dont vous pouvez être sûr que j'étais très heureux. entendre, après s'être assis à regarder sur le rivage jusqu'à près de deux heures de l'horloge du matin.



Ayant ainsi clairement entendu le Signal, je me couchai ; et cela ayant été pour moi un jour de grande fatigue, j'ai dormi très profondément, jusqu'à ce que je sois quelque peu surpris par le bruit d'un fusil ; et bientôt en commençant, j'ai entendu un homme m'appeler par le nom de Gouverneur, Gouverneur, et bientôt j'ai connu la voix du capitaine, en montant au sommet de la colline, il se tenait là, et pointant vers le navire, il embrac ' d moi dans les armes, mon cher ami et libérateur, dit-il, voilà votre navire, car il est tout à vous, et nous aussi et tout ce qui lui appartient. J'ai jeté mes yeux sur le navire, et là, il est monté à un peu plus d'un demi-mille du rivage; car ils avaient pesé dès

étaient maîtres d'elle; et le temps étant beau, l'avait amenée à une ancre juste contre l'embouchure du petit ruisseau; et la marée étant montée, le capitaine avait amené la pinasse près de l'endroit où j'avais d'abord débarqué mes radeaux, et ainsi débarqué juste à ma porte. J'étais d'abord prêt à sombrer avec le Surprise. Car j'ai vu en effet ma délivrance visiblement mise entre mes mains, toutes choses faciles, et un grand navire juste prêt à m'emmener là où il me plaisait d'aller. Au début, pendant un certain temps, je n'ai pas pu lui répondre un seul mot ; mais comme il m'avait pris dans ses bras, je me suis accroché à lui, sinon je serais tombé à terre.

Il a perçu la surprise, et a immédiatement sorti une bouteille de sa poche, et m'a donné un Dram of Cordial, qu'il avait apporté sur Purpose pour moi ; après l'avoir bu, je me suis assis sur le sol; et bien que cela m'ait ramené à moi-même, il m'a fallu un bon moment avant de pouvoir lui dire un mot.

Pendant tout ce temps, le pauvre homme était dans une aussi grande extase que moi, mais pas sous aucune surprise, comme je l'étais ; et il me dit mille choses aimables et tendres, pour me calmer et me ramener à moi-même ; mais tel fut le déluge de joie dans ma poitrine, qu'il mit tous mes esprits dans la confusion, enfin il éclata en larmes, et peu de temps après, je recouvrai ma parole.

Alors j'ai pris mon tour, et l'ai embrassé comme mon libérateur; et nous nous sommes réjouis ensemble. Je lui ai dit, je le considère comme un homme envoyé du ciel pour me délivrer, et que toute la transaction semblait être une chaîne de merveilles ; que de telles choses étaient les témoignages que nous avions d'une main secrète de la Providence gouvernant le monde, et une preuve que les yeux d'un pouvoir infini pouvaient chercher dans le coin le plus reculé du monde et envoyer de l'aide au misérable quand il le voulait .

Je n'ai pas oublié d'élever mon Cœur en remerciement au Ciel, et quel Cœur pouvait s'abstenir de le bénir, lui qui avait non seulement pourvu d'une manière miraculeuse à quelqu'un dans un tel désert et dans une condition si désolée, mais dont toute délivrance doit toujours être reconnu pour continuer.

Après avoir parlé un moment, le capitaine m'a dit qu'il m'avait apporté un peu de rafraîchissement, tel que le navire offrait, et tel que le

Des misérables qui avaient été si longtemps que son maître ne l'avaient pas dépouillés. Sur ce, il appela à haute voix le bateau, et ordonna à ses hommes de ramener à terre les choses qui étaient pour le gouverneur; et en effet c'était un présent, comme si j'avais été quelqu'un qui ne devait pas être emporté avec eux, mais comme si j'avais été pour habiter encore sur l'île, et qu'ils devaient partir sans moi.

Il m'avait d'abord apporté une caisse de bouteilles pleine d'excellentes eaux cordiales, six grandes bouteilles de vin de Madère ; les bouteilles contenaient deux pintes par pièce ; deux livres d'excellent bon tabac, douze bonnes pièces de bœuf de bord et six pièces de porc, avec un sac de pois et environ cent poids de bisket.

Il m'apporta aussi une Boîte de Sucre, une Boîte de Fleurs, un Sac plein de Citrons, et deux Bouteilles de Jus de Citron Vert, et Abondance d'autres choses : Mais outre cela, et ce qui m'était mille fois plus utile, il m'a apporté six chemises neuves et propres, six très bons foulards, deux paires de gants, une paire de chaussures, un chapeau et une paire de bas, et un très bon costume de vêtements à lui, qui avait été porté mais très peu : En un mot, il m'a habillé de la tête aux pieds.

C'était un cadeau très aimable et agréable, comme on peut l'imaginer dans ma situation : mais jamais rien dans le monde de ce genre n'a été aussi désagréable, maladroit et mal à l'aise que ce fut pour moi de porter de tels vêtements à leur place. mettre d'abord.

Après ces cérémonies passées, et après que toutes ses bonnes choses eurent été apportées dans mon petit appartement, nous commençâmes à nous concerter sur ce qu'il fallait faire des prisonniers que nous avions ; car il valait la peine de se demander si nous pouvions oser les emmener avec nous ou non, surtout deux d'entre eux, que nous savions incorrigibles et réfractaires jusqu'au dernier degré ; et le capitaine a dit qu'il savait qu'ils étaient de tels voleurs, qu'il n'y avait pas d'obligation pour eux, et s'il les emportait, ce devait être dans les fers, en tant que malfaiteurs à livrer à la justice dans la première colonie anglaise où il pouvait venir. ; et j'ai trouvé que le capitaine lui-même en était très inquiet.

Sur ce, je lui ai dit que s'il le désirait, j'osais entreprendre d'amener les deux hommes dont il parlait, pour en faire leur propre demande qu'il parte.

sur l'île : j'en serais bien content, dit le capitaine de tout mon cœur.

Eh bien, dis-je, je les enverrai chercher et je parlerai avec eux pour vous ; j'ai donc causé vendredi et les deux otages, car ils étaient maintenant libérés, leurs camarades ayant exécuté leur promesse; Je dis, je les ai fait aller à la caverne, et amener les cinq hommes attachés, comme ils l'étaient, à la tonnelle, et les y garder jusqu'à ce que je vienne.

Au bout de quelque temps, j'y suis venu habillé de ma nouvelle habitude, et maintenant j'étais de nouveau appelé gouverneur; étant tous rencontrés, et le capitaine avec moi, j'ai fait amener les hommes devant moi, et je leur ai dit que j'avais eu un compte rendu complet de leur comportement crapuleux au capitaine, et comment ils s'étaient enfuis avec le navire, et se préparaient à commettre d'autres vols, mais que la Providence les avait pris au piège dans leurs propres voies, et qu'ils étaient tombés dans la fosse qu'ils avaient creusée pour les autres.

Je leur ai fait savoir que, par mon ordre, le navire avait été saisi, qu'il se trouvait maintenant sur la route ; et ils pourraient bientôt voir que leur nouveau capitaine avait reçu la récompense de son Villany ; pour cela ils pourraient le voir pendre au Yard-Arm.

Que quant à eux, je voulais savoir ce qu'ils avaient à dire, pourquoi je ne les exécuterais pas comme pirates pris dans le fait, car par ma commission ils ne pouvaient douter que j'avais l'autorité de le faire.

L'un d'eux répondit au nom des autres qu'ils n'avaient rien à dire que ceci, que lorsqu'ils furent pris, le capitaine leur promit la vie, et qu'ils implorèrent humblement ma miséricorde ; Mais je leur ai dit, je ne savais pas quelle miséricorde leur montrer; car quant à moi, j'avais résolu de quitter l'île avec tous mes hommes, et j'avais pris le passage avec le capitaine pour aller en Angleterre. Quant au capitaine, il ne pouvait les transporter en Angleterre que comme prisonniers. dans les fers pour être jugé pour mutinerie et s'enfuir avec le navire ; dont la conséquence, ils doivent le savoir, serait la potence ; de sorte que je ne pouvais pas dire ce qui était le mieux pour eux, à moins qu'ils n'aient eu l'esprit de prendre leur sort dans l'île ; s'ils le désiraient, cela m'était égal, car j'avais la liberté de le quitter, j'avais quelque inclination à leur donner leur vie, s'ils pensaient qu'ils pouvaient se déplacer sur le rivage.

Ils semblaient très reconnaissants de cela, disaient qu'ils préféreraient de beaucoup rester là-bas plutôt que d'être emmenés en Angleterre pour y être pendus ; donc je l'ai laissé là-dessus Problème.

Cependant, le capitaine sembla faire quelque difficulté, comme s'il n'osait pas les laisser là. Sur ce, je semblai un peu fâché contre le capitaine, et lui dis qu'ils étaient mes prisonniers, pas les siens ; et que voyant que je leur avais offert tant de faveur, je serais aussi bon que ma parole ; et que s'il ne jugeait pas bon d'y consentir, je les mettrais en liberté, comme je les trouvais ; et s'il ne l'aimait pas, il pourrait les reprendre s'il pouvait les attraper.

Sur cela, ils semblaient très reconnaissants, et je les ai donc mis à la liberté, et je les ai envoyés se retirer dans les bois à l'endroit d'où ils venaient, et je leur laisserais des armes à feu, des munitions et des instructions sur la façon dont ils devraient vivre. très bien, s'ils le jugent bon.

Sur ce, je me suis préparé à monter à bord du navire, mais j'ai dit au capitaine que je resterais cette nuit-là pour préparer mes affaires, et je lui ai demandé de monter à bord en attendant et de garder tout droit dans le navire. , et envoyez le bateau à terre le jour suivant pour moi ; lui ordonnant en attendant de faire pendre au Yard-Arm le nouveau capitaine qui a été tué, afin que ces hommes puissent le voir.

Quand le capitaine fut parti, j'envoyai chercher les hommes jusqu'à moi dans mon appartement, et entrepris sérieusement de discuter avec eux de leurs circonstances, je leur dis, je pensais qu'ils avaient fait un bon choix ; que si le capitaine les emportait, ils seraient certainement pendus. Je leur ai montré le nouveau capitaine, pendu à la vergue du navire, et leur ai dit qu'ils n'avaient rien de moins à attendre.

Quand ils eurent tous déclaré leur volonté de rester, je leur ai alors dit que je les laisserais entrer dans l'histoire de ma vie là-bas et les mettrais dans le Façon de leur faciliter la tâche : Je leur ai donc donné tout le Histoire du lieu et de ma venue ; je leur ai montré mon Fortifications, la façon dont j'ai fait mon pain, planté mon maïs, guéri mon Raisins ; et en un mot, tout ce qu'il fallait pour les rendre faciles : je leur racontai aussi l'histoire des seize Espagnols qui devaient être attendus ; pour

à qui j'ai laissé une lettre, et leur ai fait promettre de les traiter en commun avec eux-mêmes.

Je leur ai laissé mes armes à feu, à savoir. Cinq mousquets, trois pièces de chasse et trois épées. il me restait plus d'un tonneau et demi de poudre ; car après la première année ou deux, je n'en ai utilisé que peu et n'en ai pas gaspillé. Je leur ai donné une description de la manière dont je gérais les chèvres, et des instructions pour les traire et les engraisser, et pour faire du beurre et du fromage.

En un mot, je leur ai donné chaque partie de ma propre histoire; et je leur ai dit que je convainrais le capitaine de leur laisser deux barils de poudre à canon de plus, et quelques graines de jardin, dont je leur ai dit que j'aurais été très heureux; aussi je leur ai donné le sac de pois que le capitaine m'avait apporté à manger, et je leur ai dit de les semer et de les augmenter.

Après avoir fait tout cela, je les quittai le jour suivant et montai à bord du navire : nous nous préparâmes immédiatement à naviguer, mais nous ne pesâmes pas cette nuit-là : le lendemain matin tôt, deux des cinq hommes vinrent nager jusqu'au bord du navire, et faisant une plainte lamentable des trois autres, suppliant d'être emmenés dans le navire, pour l'amour de Dieu, car ils devraient être assassinés, et suppliant le capitaine de les prendre à bord, même s'il les pendait immédiatement.

Là-dessus, le capitaine a prétendu n'avoir aucun pouvoir sans moi; Mais après quelques difficultés, et après leurs promesses solennelles d'amendement, ils furent embarqués, et furent quelque temps après soigneusement fouettés et marinés ; après quoi, ils se sont avérés des boursiers très honnêtes et tranquilles.

Quelque temps après cela, le bateau fut commandé sur le rivage, la marée étant montée, avec les choses promises aux hommes, auxquelles le capitaine, à mon intercession, fit ajouter leurs coffres et leurs vêtements, qu'ils prirent et furent très reconnaissant pour; Je les ai également encouragés en leur disant que s'il m'était impossible d'envoyer un vaisseau pour les accueillir, je ne les oublierais pas.

Quand j'ai pris congé de cette île, j'ai emporté à bord pour Reliques, le grand bonnet en peau de chèvre que j'avais fait, mon parapluie et mon perroquet; aussi j'ai oublié de ne pas prendre l'argent que j'ai mentionné autrefois, qui était resté si longtemps inutile à côté de moi, qu'il était devenu rouillé ou terni, et pouvait à peine passer

pour l'argent, jusqu'à ce qu'il ait été un peu frotté et manipulé ; ainsi que l'argent que j'ai trouvé dans l'épave du navire espagnol.

Et ainsi j'ai quitté l'île, le dix-neuf décembre, comme je l'ai trouvé par le récit du navire, en l'année 1686, après y avoir été huit et vingt ans, deux mois et 19 jours; étant délivré de cette seconde captivité, le même jour du mois, que j'ai d'abord fait mon évasion dans le Barco-Longo, parmi les Maures de Sallee.

Dans ce vaisseau, après un long voyage, je suis arrivé en Angleterre, le onze juin de l'an 1687, ayant été absent trente-cinq ans.

Quand je suis venu en Angleterre, j'étais un parfait étranger à tout le monde, comme si je n'y avais jamais été connu. Mon bienfaiteur et fidèle intendant, que j'avais laissé en fiducie avec mon argent, était vivant ; mais avait eu de grands malheurs dans le monde; était devenue une veuve la deuxième fois, et très bas dans le monde : je l'ai rendue facile quant à ce qu'elle me devait, l'assurant que je ne lui donnerais aucun problème ; mais au contraire, en remerciement pour ses anciens soins et sa fidélité envers moi, je l'ai soulagée comme mon petit stock me le permettait, ce qui à ce moment-là ne me permettrait en effet de faire que peu pour elle; mais je lui ai assuré que je n'oublierais jamais son ancienne gentillesse envers moi; je ne l'ai pas non plus oubliée, quand j'en ai eu assez pour l'aider, comme on le verra à sa place.

Je descendis ensuite dans le Yorkshire ; mais mon Père était mort, et ma Mère, et toute la Famille éteinte, sauf que j'ai trouvé deux Sœurs, et deux des Enfants d'un de mes Frères ; et comme j'avais été depuis longtemps donné pour mort, il n'y avait pas eu de provision pour moi ; de sorte qu'en un mot, je n'ai rien trouvé pour me soulager, ou m'aider ; et ce peu d'argent que j'avais ne me servirait pas à grand-chose pour m'établir dans le monde.

J'ai rencontré un Morceau de Gratitude en effet, auquel je ne m'attendais pas; et c'était, que le maître du navire, que j'avais si heureusement délivré, et par les mêmes moyens sav'd le navire et la cargaison, ayant donné un très beau compte aux propriétaires, de la manière dont j'avais sauvé 'd le La vie des hommes et du navire, ils m'ont invité à les rencontrer, ainsi que d'autres marchands concernés, et ont fait de moi un très beau

Compliment sur le sujet et un cadeau de près de deux cents livres sterling.

Mais après avoir fait plusieurs réflexions sur les circonstances de ma vie, et combien cela ne contribuerait pas à m'établir dans le monde, j'ai résolu d'aller à Lisbonne, et de voir si je ne pourrais pas obtenir quelques informations sur l'état de ma vie. Plantation au Brésil, et de ce qu'était devenu mon partenaire, que j'avais des raisons de supposer m'avait donné depuis quelques années pour mort.

Avec cette vue j'ai pris l'expédition pour Lisbonne, où j'arrivai en avril suivant ; mon homme vendredi m'accompagnant très honnêtement dans toutes ces divagations, et se révélant un serviteur des plus fidèles en toutes occasions.

Quand je suis arrivé à Lisbonne, j'ai découvert par enquête, et à ma satisfaction particulière, mon vieil ami le capitaine du navire, qui m'a emmené pour la première fois en mer, au large de la côte d'Africk : il était maintenant devenu vieux et avait quitté la mer, ayant mis son fils, qui était loin d'être un jeune homme, dans son navire; et qui utilisaient encore le Brasil Trade. Le vieil Homme ne me connaissait pas, et en effet, je le connaissais à peine ; mais je l'ai bientôt ramené à mon souvenir, et je me suis aussitôt ramené à son souvenir, quand je lui ai dit qui j'étais.

Après quelques expressions passionnées de la vieille connaissance, je me suis renseigné, vous pouvez être sûr, après ma plantation et mon partenaire : Le vieil homme m'a dit qu'il n'avait pas été au Brésil depuis environ neuf ans ; mais qu'il pouvait m'assurer que, lorsqu'il est parti, mon partenaire était vivant, mais que les administrateurs, que j'avais joints à lui pour prendre connaissance de ma part, étaient tous deux morts ; que cependant, il croyait que j'aurais un très bon compte rendu de l'amélioration de la plantation; car sur la conviction générale que j'étais jeté et noyé, mes administrateurs avaient donné le compte du produit de ma partie de la plantation, au procureur fiscal, qui l'avait approprié, au cas où je ne viendrais jamais à réclamer; un tiers au roi et deux tiers au monastère de Saint-Augustin, à dépenser au profit des pauvres et pour la conversion des Indiens à la foi catholique ; mais que si je parais, ou quelqu'un d'autre pour moi, réclamer l'héritage, il devrait être restitué ; seulement que l'amélioration, ou la production annuelle, étant distribuée à des fins caritatives, ne pouvait pas être restaurée ; mais il a assuré

moi, que l'intendant des revenus du roi (des terres) et le Proviedore, ou intendant du monastère, avaient pris grand soin tout du long, que le titulaire, c'est-à-dire mon partenaire, a donné chaque année un compte fidèle du produit, dont ils ont reçu dûment ma Moieté.

Je lui ai demandé s'il savait à quelle hauteur d'amélioration il avait amené la plantation ? Et, s'il pensait que cela valait la peine de s'en occuper ? Ou si, en allant là-bas, je ne rencontrerais aucun obstacle à ma possession de mon juste droit dans la moitié ?

Il m'a dit, il ne pouvait pas dire exactement, à quel degré la plantation était améliorée ; mais ce qu'il savait, c'est que mon partenaire était devenu extrêmement riche en n'en jouissant que de la moitié ; et qu'au meilleur de son souvenir, il avait entendu dire que le tiers de ma part du roi, qui était, semble-t-il, accordé à un autre monastère ou maison religieuse, s'élevait à plus de deux cents moidores par an ; qu'en ce qui concerne ma restitution à une possession tranquille de celui-ci, il n'était pas question d'en faire, mon associé étant vivant pour témoigner de mon titre, et mon nom étant également inscrit au registre du pays ; aussi il m'a dit que les survivants de mes deux administrateurs étaient des gens très honnêtes et très riches ; et il croyait que non seulement j'aurais leur aide pour me mettre en possession, mais que je trouverais une somme d'argent très considérable entre leurs mains, pour mon compte ; étant le produit de la ferme pendant que leurs pères détenaient la fiducie, et avant qu'elle ne soit abandonnée comme ci-dessus, ce qui, selon ses souvenirs, durerait environ douze ans.

Je me montrai un peu inquiet et inquiet de ce récit, et je demandai au vieux capitaine comment il arriva que les fiduciaires disposaient ainsi de mes effets, lorsqu'il sut que j'avais fait mon Will, et l'avait fait, le capitaine portugais, mon héritier universel, & c.

Il m'a dit que c'était vrai ; mais que, comme il n'y avait aucune preuve de ma mort, il ne pouvait pas agir comme exécuteur testamentaire, jusqu'à ce qu'un compte rendu certain vienne de ma mort, et qu'en outre, il n'était pas disposé à se mêler d'une chose si éloignée ; qu'il était vrai qu'il avait enregistré mon testament et déposé sa réclamation ; et aurait-il pu rendre compte de ma mort ou de ma vie, il aurait agi par procuration et pris possession de l'Ingenio, de sorte

ils l'appelaient la Sucrerie, et avaient donné à son fils, qui était maintenant au Brésil, l'ordre de le faire.

Mais, dit le vieil homme, j'ai une nouvelle à vous annoncer, qui peut-être ne vous sera peut-être pas aussi acceptable que les autres, et c'est que, croyant que vous étiez perdu, et que tout le monde le croyait aussi, votre partenaire et les fiduciaires ont offert de m'honorer en votre nom, pendant six ou huit des premières années de bénéfices, que j'ai reçues ; mais il y avait à ce moment-là, dit-il, de grands débours pour augmenter les travaux, construire un Ingenio et acheter des esclaves, cela ne s'élevait pas à peu près à ce qu'il produisit plus tard: Cependant, dit-elle le vieil homme, je vais vous donner un véritable compte de ce que j'ai reçu en tout, et comment j'en ai disposé.

Après quelques jours de conférence avec cet ancien ami, il m'a apporté un compte rendu des six premières années de revenus de ma plantation, signé par mon associé et les marchands fiduciaires, étant toujours livré en marchandises, à savoir. Tabac en rouleau et sucre en coffres, outre le rhum, le molossus, & c. qui est la conséquence d'un travail du sucre ; et j'ai trouvé par ce compte, que chaque année le revenu augmentait considérablement; mais comme ci-dessus, le débours étant important, la somme était d'abord petite: Cependant, le vieil homme m'a laissé voir qu'il m'était débiteur de 470 moidores d'or, en plus de 60 caisses de sucre et de 15 doubles rouleaux de tabac qui étaient perdu dans son navire ; il a fait naufrage en rentrant à Lisbonne environ 11 ans après mon départ de la place.

Le bon homme a alors commencé à se plaindre de ses malheurs, et comment il avait été obligé de faire usage de mon argent pour récupérer ses pertes, et lui acheter une part dans un nouveau navire : Cependant, mon vieil ami, dit-il, vous ne devrez pas voulez un approvisionnement dans votre Nécessité ; et dès que mon Fils reviendra, vous serez pleinement satisfait.

Là-dessus, il sort une vieille bourse et me donne 160 Portugal Moidores en or; et me donnant l'écriture de son titre sur le navire, dans lequel son fils était allé au Brésil, dont il était un quart-propriétaire, et son fils un autre, il les met tous les deux entre mes mains pour la sécurité du reste.

J'étais trop ému de l'honnêteté et de la gentillesse du pauvre homme pour pouvoir supporter cela ; et se souvenant de ce qu'il avait fait pour moi, comment il

m'avait pris en mer, et avec quelle générosité il m'avait utilisé en toutes occasions, et en particulier, à quel point il était maintenant un ami sincère pour moi, je pouvais à peine m'empêcher de pleurer de ce qu'il m'avait dit : Par conséquent, je lui ai d'abord demandé : si ses circonstances l'autorisaient à épargner tant d'argent à ce moment-là, et si cela ne le gênait pas ? Il m'a dit, il ne pouvait pas le dire, mais cela pourrait le gêner un peu; mais cependant c'était mon argent, et je pourrais le vouloir plus que lui.

Tout ce que disait le bon homme était plein d'affection, et je pouvais à peine m'empêcher de verser des larmes pendant qu'il parlait. En bref, j'ai pris 100 des Moidores, et j'ai demandé une plume et de l'encre pour lui en donner un reçu ; puis je lui rendis le reste, et lui dis : Si jamais j'avais la possession de la plantation, je lui rendrais aussi l'autre, comme je l'ai fait plus tard ; et que quant à l'acte de vente de sa part dans le navire de son fils, je ne le prendrais par aucun moyen ; mais que si je voulais l'argent, je trouvais qu'il était assez honnête pour me payer ; et si je ne le faisais pas, mais que je recevais ce qu'il m'a donné raison d'attendre, je n'aurais jamais un sou de plus de lui.

Quand cela a été passé, le vieil homme a commencé à me demander, s'il devrait me mettre dans une méthode pour faire ma réclamation à ma plantation ? Je lui ai dit que je pensais y aller moi-même. Il a dit que je pourrais le faire si cela me plaisait; mais que si je ne le faisais pas, il y avait assez de moyens pour garantir mon droit, et d'appropriier immédiatement les bénéfices à mon usage ; et comme il y avait des navires dans le fleuve de Lisbonne, prêts à partir pour le Brésil, il m'a fait inscrire mon nom dans un registre public, avec son affidavit, affirmant sous serment que j'étais vivant et que j'étais la même personne qui a pris la Terre pour la Plantation de ladite Plantation dans un premier temps.

Ceci étant régulièrement attesté par un notaire, et une procuration apposée, il m'a ordonné de l'envoyer avec une lettre de son écriture, à un marchand de sa connaissance à la place, puis m'a proposé de rester avec lui jusqu'à ce qu'un compte est venu du Retour.

Jamais rien n'a été plus honorable que le procès-verbal de cette procuration ; car en moins de sept mois, j'ai reçu un gros paquet des survivants de mes fiduciaires, les marchands, pour le compte desquels je suis allé en mer, dans lequel étaient joints les lettres et papiers particuliers suivants.

Premièrement, il y avait le compte courant du produit de mes fermes ou plantation, depuis l'année où leurs pères s'étaient mariés avec mon vieux capitaine du Portugal, soit depuis six ans ; le Ballance semble être 1174 Moidores en ma faveur.

Deuxièmement, il y avait le compte de quatre ans de plus pendant qu'ils gardaient le effets entre leurs mains, avant que le gouvernement ne réclame le Administration, comme étant les effets d'une personne introuvable, qu'ils appelaient civile

Décès; et la Balance de ceci, la Valeur de la Plantation augmentant, s'élevait à [38 892] Cruisadoes, ce qui faisait 3241 Moidores.

Troisièmement, il y avait le prier du compte d'Augustin, qui avait reçu les bénéfices pendant plus de quatorze ans ; mais n'étant pas responsable de ce qui a été disposé à l'hôpital, a déclaré très honnêtement qu'il avait 872 moidores non distribués, ce qu'il a reconnu à mon compte ; quant à la Part du Roi, cela ne remboursait rien.

Il y avait une lettre de mon partenaire, me félicitant très affectueusement de ma vie, me donnant un compte rendu de la façon dont le domaine a été amélioré et de ce qu'il a produit par an, avec un détail du nombre de carrés ou d'acres qu'il contenait ; comment planté, combien d'esclaves il y avait dessus, et faisant vingt-deux croix pour les bénédictions, m'a dit qu'il avait dit tant d'Ave Maria pour remercier la Sainte Vierge que j'étais vivant; m'invitant très passionnément à venir prendre possession du mien ; et en attendant de lui donner des ordres à qui il remettrait mes effets, si je ne venais pas moi-même ; concluant par une chaleureuse offre de son amitié et de celle de sa famille, et m'a envoyé, en cadeau, sept belles peaux de léopard, qu'il avait semble-t-il reçues d'Afrique, par un autre navire qu'il avait envoyé là-bas, et qu'il semble avoir fait un meilleur voyage que moi. Il m'a envoyé aussi cinq coffres d'excellentes viandes sucrées et cent pièces d'or non monnayées, pas tout à fait aussi grosses que Moidores.

Par la même flotte, mes deux marchands fiduciaires m'ont expédié 1 200 caisses de sucre, 800 rouleaux de tabac et le reste de l'ensemble du compte en or.

Je pourrais bien dire, maintenant en effet, Que la dernière Fin de Job était meilleure que le Début. Il est impossible d'exprimer les battements de mon cœur même, quand je regarde ces lettres, et surtout quand j'ai trouvé toute ma richesse autour de moi ; car comme les navires du Brésil viennent tous en flottes, les mêmes navires qui ont apporté mes lettres, ont apporté mes marchandises ; et les Effets étaient en sécurité dans le Fleuve avant que les Lettres ne parviennent à ma Main. En un mot, je devins pâle et tombai malade ; et si le vieil homme n'avait pas couru me chercher un cordial, je crois que la surprise soudaine de la joie avait renversé la nature, et j'étais mort sur le coup.

Non après cela, j'ai continué très malade, et j'ai été ainsi quelques heures, jusqu'à ce qu'un médecin ait été envoyé chercher, et quelque chose de la véritable cause de ma maladie étant connue, il m'a ordonné de recevoir du sang; après quoi, j'ai eu du soulagement et j'ai bien grandi. Mais je crois vraiment que s'il n'avait pas été facilité par un vent donné de cette manière aux esprits, je serais mort.

J'étais maintenant maître, tout d'un coup, de plus de 5000 l. Sterling en argent, et avait un domaine, comme je pourrais bien l'appeler, au Brésil, de plus de mille livres par an, aussi sûr qu'un domaine de terres en Angleterre: Et en un mot, j'étais dans une condition que je à peine savait comment comprendre, ou comment composer mon moi, pour le plaisir de celui-ci.

La première chose que je fis fut de récompenser mon bienfaiteur originel, mon bon vieux capitaine, qui avait été le premier charitable envers moi dans ma détresse, gentil avec moi au début et honnête envers moi à la fin : je lui ai tout montré. cela m'a été envoyé, lui ai-je dit, qu'à côté de la Providence du Ciel, qui dispose toutes choses, cela lui était dû; et qu'il m'incombait maintenant de le récompenser, ce que je ferais au centuple. Je lui rendis donc d'abord les cent Moidores que j'avais reçus de lui, puis j'envoyai chercher un notaire, et lui fis tirer une libération ou une décharge générale pour les 470 Moidores, qu'il avait reconnu qu'il me devait de la manière la plus complète et la plus ferme possible ; après quoi, j'ai fait dresser une procuration, l'habilitant à être mon receveur des bénéfices annuels de ma plantation, et désignant mon associé pour lui rendre compte et lui faire les retours par les flottes habituelles en mon nom ; et une clause à la fin, étant une subvention de 100 Moidores par an pour lui, pendant sa vie, hors des effets,

et 50 moidores par an à son fils après lui, pour sa vie : Et ainsi j'ai rendu mon vieil homme.

Je devais maintenant considérer dans quelle voie diriger mon cours ensuite, et que faire du domaine que la Providence avait ainsi mis entre mes mains ; et en effet j'avais plus de soins sur ma tête maintenant, que je n'en avais dans mon état de vie silencieux dans l'île, où je ne voulais rien d'autre que ce que j'avais, et n'avais rien d'autre que ce que je voulais : alors que j'avais maintenant une grande charge sur moi , et mon entreprise était de savoir comment le sécuriser. Je n'avais plus de grotte pour cacher mon argent, ni d'endroit où il pourrait rester sans serrure ni clé, jusqu'à ce qu'il moisisse et se ternisse avant qu'aucun corps ne s'en mêle. Au contraire, je ne savais pas où le mettre ou à qui le confier. Mon ancien Patron, le Capitaine, était en effet honnête, et c'était le seul Refuge que j'avais.

Dans l'endroit suivant, mon intérêt pour le Brésil semblait m'y appeler, mais maintenant je ne pouvais pas dire, comment penser à y aller, jusqu'à ce que j'aie réglé mes affaires et laissé mes effets entre des mains sûres derrière moi. . J'ai d'abord pensé à ma vieille amie la veuve, que je savais honnête et juste envers moi ; mais alors elle était dans les années, et mais pauvre, et pour si je savais, pourrait être endettée; de sorte qu'en un mot, je n'avais d'autre moyen que de retourner moi-même en Angleterre et d'emporter mes effets avec moi.

Il fallut cependant quelques mois avant que j'en décide ainsi ; et par conséquent, comme j'avais pleinement récompensé le vieux capitaine, et à sa satisfaction, qui avait été mon ancien bienfaiteur, j'ai commencé à penser à ma pauvre veuve, dont le mari avait été mon premier bienfaiteur, et elle, pendant qu'elle était en elle. Power, mon fidèle intendant et instructeur. Ainsi, la première chose que j'ai faite, j'ai demandé à un marchand de Lisbonne d'écrire à son correspondant à Londres, non seulement pour payer une facture, mais pour aller la trouver et la porter en argent, à cent livres de moi, et pour parler avec elle, et la consoler dans sa pauvreté, en lui disant qu'elle devrait, si je vivais, avoir une autre provision. En même temps, j'ai envoyé mes deux sœurs à la campagne, chacune d'elles cent livres, elles étant, mais pas dans le besoin, mais pas dans de très bonnes circonstances ; l'un ayant été marié et ayant laissé une veuve ; et l'autre ayant un mari pas aussi gentil avec elle qu'il devrait l'être.

Mais parmi toutes mes relations ou connaissances, je ne pouvais pas encore tomber sur une seule à qui j'oserais confier le gros de mon stock, afin que je puisse aller

partir au Brésil, et laisser les choses en sécurité derrière moi ; et cela m'a beaucoup perplexé.

J'ai eu une fois l'idée d'aller au Brésil et de m'y établir ; car j'étais, pour ainsi dire, naturalisé au lieu; mais j'avais quelque petit scrupule dans l'esprit au sujet de la religion, qui me faisait insensiblement reculer, dont je dirai plus à l'instant. Cependant, ce n'était pas la religion qui m'empêchait d'y aller pour le moment ; et comme je n'avais fait aucun scrupule d'être ouvertement de la religion du pays, pendant tout le temps que j'étais parmi eux, je ne l'ai pas encore fait non plus; seulement que de temps en temps, ayant plus tard pensé à cela (qu'autrefois), quand j'ai commencé à penser à vivre et à mourir parmi eux, j'ai commencé à regretter de m'être déclaré papiste, et j'ai pensé que ce n'était peut-être pas le cas. meilleure religion pour mourir.

Mais, comme je l'ai dit, ce n'était pas la principale chose qui m'empêchait d'aller au Brésil, mais qu'en vérité je ne savais pas à qui laisser mes effets derrière moi ; ainsi j'ai résolu enfin d'aller en Angleterre avec elle, où, si j'arrivais, j'ai conclu que je devrais faire une certaine connaissance, ou trouver des relations qui me seraient fidèles ; et selon que je me préparais à partir pour l'Angleterre avec toute ma richesse.

Afin de préparer les choses pour mon retour à la maison, j'ai d'abord, la flotte du Brésil étant sur le point de partir, résolu de donner des réponses appropriées au récit juste et fidèle des choses que j'en avais eues; et d'abord au Prieur de St. Augustin, j'ai écrit une lettre pleine de remerciements pour leurs justes relations, et l'offre des 872 Moidores, qui étaient indisposés, dont je désirais qu'ils soient donnés 500 au monastère et 372 aux pauvres, comme le prieur devrait le diriger , désirant les bonnes prières des Padres pour moi, etc.

J'écrivis ensuite une lettre de remerciements à mes deux administrateurs, avec toute la reconnaissance que tant de justice et d'honnêteté demandaient ; quant à leur envoyer un présent, ils étaient bien au-dessus d'en avoir l'occasion.

Enfin, j'ai écrit à mon partenaire, reconnaissant son industrie dans le Améliorer la plantation, et son intégrité dans l'augmentation du stock de la travaille, lui donnant des instructions pour son futur gouvernement de ma part, selon les pouvoirs que j'avais laissés à mon ancien patron, à qui je lui ai demandé d'envoyer tout ce qui m'était dû, jusqu'à ce qu'il m'entende davantage.

notamment; l'assurant que c'était mon intention, non seulement de venir à lui, mais de m'y installer pour le reste de ma vie : à cela, j'ai ajouté un très beau cadeau de quelques soies italiennes pour sa femme et ses deux filles, pour un tel le fils du capitaine m'a informé qu'il l'avait fait ; avec deux pièces de beau drap large anglais, les meilleures que j'aie pu trouver à Lisbonne, cinq pièces de baies noires, et quelques dentelles de Flandre d'un bon prix.

Ayant ainsi réglé mes affaires, vendu ma cargaison et transformé tous mes effets en bonnes lettres de change, ma prochaine difficulté était de savoir quel chemin prendre pour aller en Angleterre. J'avais été assez habitué à la mer, et pourtant j'avais une étrange aversion pour aller en Angleterre par mer à cette époque ; et bien que je ne pusse en donner aucune raison, la difficulté augmentait tellement sur moi que, bien que j'eusse une fois expédié mes bagages, afin de partir, j'ai pourtant changé d'avis, et pas une seule fois, mais deux ou trois fois.

Il est vrai que j'avais été très malheureux en mer, et cela pourrait être une partie de la raison : Mais qu'aucun homme ne néglige les fortes impulsions de ses propres pensées dans les cas d'un tel moment : Deux des navires que j'avais distingués entrer, je veux dire, plus particulièrement distingué qu'aucun autre, c'est-à-dire de manière à mettre mes affaires à bord dans l'un, et à m'entendre dans l'autre avec le capitaine ; Je dis, deux de ces navires ont fait une fausse couche, à savoir. L'un a été pris par les Algériens, et l'autre a été jeté sur le Start près de Torbay, et tout le peuple s'est noyé sauf trois; de sorte que dans l'un ou l'autre de ces vaisseaux j'avais été rendu malheureux ; et dont la plupart, c'était difficile à dire.

Ayant été ainsi harcelé dans mes pensées, mon ancien pilote, à qui j'ai tout communiqué, m'a vivement pressé de ne pas aller par mer, mais ou d'aller par terre jusqu'à l'épi, et de traverser le golfe de Gascogne pour Rochell, d'où ce n'était qu'un voyage facile et sûr par terre jusqu'à Paris, et ainsi jusqu'à Calais et Douvres ; ou monter jusqu'à Madrid, et ainsi tout le Chemin par Terre à travers la France.

En un mot, j'étais tellement prévenu contre mon voyage par mer, sauf de Calais à Douvres, que j'ai résolu de faire tout le chemin par terre; qui comme Je n'étais pas pressé et n'appréciais pas la charge, c'était de loin la voie la plus agréable; et pour le rendre plus ainsi, mon vieux capitaine a apporté un anglais Gentilhomme, le fils d'un marchand à Lisbonne, qui était prêt à voyager avec

moi : Après quoi, nous avons ramassé deux autres marchands anglais aussi, et deux jeunes gentilshommes portugais, le dernier n'allant qu'à Paris ; de sorte que nous étions en tout six de nous, et cinq serviteurs; les deux marchands et les deux portugais, se contentant d'un valet, entre deux, pour sauver la charge ; et quant à moi, j'ai fait voyager avec moi un marin anglais comme serviteur, outre mon homme vendredi, qui était trop étranger pour être capable de fournir la place d'un serviteur sur la route.

C'est ainsi que je partis de Lisbonne ; et notre compagnie étant toutes très bien montées et armées, nous fîmes une petite troupe, dont on me fit l'honneur de m'appeler capitaine, tant parce que j'étais le plus vieil homme, que parce que j'avais deux serviteurs, et que c'était bien l'original. de tout le Voyage.

Comme je ne vous ai dérangé avec aucun de mes Sea-Journals, je ne vous troublerai maintenant avec aucun de mes Land-Journal: Mais certaines aventures qui nous sont arrivées dans ce voyage fastidieux et difficile, je ne dois pas les omettre.

Quand nous arrivâmes à Madrid, nous étant tous étrangers à l'Espagne, nous voulions rester quelque temps pour voir la Cour d'Espagne et voir ce qui valait la peine d'être observé ; mais comme c'était la dernière partie de l'été, nous nous sommes empressés de partir, et nous sommes partis de Madrid vers le milieu d'octobre : Mais quand nous sommes arrivés au bord de la Navarre, nous avons été alarmés par plusieurs villes sur le chemin, avec un récit, qu'il était tombé tant de neige sur le versant français des montagnes, que plusieurs voyageurs furent obligés de revenir à Pampelune, après avoir tenté, à un extrême hasard, de passer.

Quand nous sommes arrivés à Pampelune elle-même, nous l'avons trouvé en effet; et pour moi qui avais toujours été habitué à un climat chaud, et même à des pays où nous pouvions à peine porter des vêtements, le froid était insupportable ; il n'était même pas plus pénible qu'étonnant, de venir seulement dix jours auparavant de l'ancienne Castille où le temps était non seulement chaud mais très chaud, et de sentir immédiatement un vent des montagnes pyrénéennes, si vif, si sévère. froid, au point d'être intolérable, et de mettre en danger l'engourdissement et la mort de nos doigts et orteils.

Le pauvre vendredi fut vraiment effrayé lorsqu'il vit les montagnes toutes couvertes de neige et ressentit un temps froid qu'il n'avait jamais vu ni ressenti auparavant dans

sa vie.

Pour réparer la Matière, quand nous arrivâmes à Pampelune, il continua à neiger avec tant de Violence, et si longtemps, que le Peuple disait : L'Hiver était venu avant son temps, et les Chemins qui étaient difficiles auparavant, étaient maintenant tout à fait impraticables : Car en un mot, la neige était trop épaisse à certains endroits pour que nous puissions voyager ; et n'étant pas durement gelés, comme c'est le cas dans les pays du Nord : il n'y avait pas moyen d'y aller sans être en danger d'être enterré vivant à chaque pas. Nous ne restâmes pas moins de vingt jours à Pampelune ; en voyant l'hiver arriver, et aucune probabilité qu'il soit meilleur ; car c'était l'hiver le plus rigoureux de toute l'Europe qui ait été connu dans la mémoire de l'homme. J'ai proposé que nous allions tous à Fonterabie, et là nous prenions la navigation pour Bourdeaux, ce qui était un très petit voyage.

Mais pendant que nous réfléchissions à cela, il arriva quatre gentilshommes français qui, ayant été arrêtés du côté français des cols, comme nous l'étions du côté espagnol, avaient trouvé un guide qui traversait le pays près de la tête du Languedoc. , les avait amenés sur les montagnes par de tels chemins, qu'ils n'étaient pas très gênés par la neige; et là où ils ont rencontré de la neige en quantité quelconque, ils ont dit qu'elle était assez gelée pour les supporter, eux et leurs chevaux.

Nous avons fait venir ce guide, qui nous a dit qu'il s'engagerait à nous conduire par le même chemin sans danger de la neige, à condition que nous soyons suffisamment armés pour nous protéger des bêtes sauvages ; car il a dit, sur ces grandes neiges, il était fréquent que certains loups se montrent au pied des montagnes, étant rendus voraces par manque de nourriture, le sol étant couvert de neige : Nous lui avons dit que nous étions assez bien préparés pour de telles créatures qu'elles étaient, s'il nous assurait d'une sorte de loups à deux pattes, dont on nous a dit que nous étions en danger, en particulier du côté français des montagnes.

Il nous a convaincus qu'il n'y avait aucun danger de ce genre dans le chemin que nous devions suivre; nous acceptâmes donc volontiers de le suivre, ainsi que douze autres gentilshommes, avec leurs serviteurs, certains français, certains espagnols ; qui, comme je l'ai dit, avaient tenté de partir, et ont été obligés de revenir.

En conséquence, nous partîmes tous de Pampelune, avec notre guide, le 15 novembre ; et en effet, j'ai été surpris, quand au lieu d'aller de l'avant, il est revenu directement avec nous, sur la même route que nous sommes venus de Madrid, au-dessus de vingt milles ; quand nous avons traversé deux rivières et que nous sommes entrés dans la plaine du pays, nous nous sommes retrouvés dans un climat chaud, où le pays était agréable et où il n'y avait pas de neige ; mais tout à coup, tournant à sa gauche, il s'approcha des montagnes par un autre chemin ; et bien qu'il soit vrai que les collines et les précipices aient l'air épouvantables, il a fait tant de tours, de tels méandres et nous a conduits par des voies si sinueuses, que nous avons insensiblement dépassé la hauteur des montagnes, sans être beaucoup encombré. avec la neige ; et tout à coup, il nous montra les douces et fructueuses provinces du Languedoc et de la Gascogne, toutes vertes et florissantes ; bien qu'en effet c'était à une grande distance, et nous avions encore un chemin difficile à passer.

Nous étions un peu inquiets cependant, quand nous avons trouvé qu'il avait neigé un jour entier et une nuit, si vite, que nous ne pouvions pas voyager ; mais il nous ordonna d'être tranquilles, nous serions bientôt dépassés. et ainsi selon notre guide, nous avons continué.

C'était environ deux heures avant la nuit, lorsque notre guide étant quelque chose devant nous, et pas seulement en vue, se précipita trois loups monstrueux, et après eux un ours, hors d'un chemin creux, attendant à un bois épais ; deux des loups ont volé sur le guide, et s'il avait été à un demi-mille avant nous, il aurait été dévoré en effet, avant que nous ayons pu l'aider : l'un d'eux s'est attaché à son cheval, et l'autre a attaqué l'homme avec cette violence, qu'il n'avait pas assez de temps, ou pas assez de présence d'esprit pour tirer son pistolet, mais qu'il s'est creusé et qu'il nous a crié très vigoureusement ; mon homme vendredi étant à côté de moi, je lui ai dit de monter et de voir ce qui se passait ; dès que vendredi est venu en vue de l'homme, il a creusé aussi fort que l'autre, ô maître ! Ô Maître ! Mais comme un audacieux camarade, monta directement vers le pauvre homme, et avec son pistolet a tiré le loup qui l'avait attaqué dans la tête.

C'était heureux pour le pauvre homme, que ce soit mon homme vendredi ; car il avait été nous à ce genre de créature dans son pays, n'avait aucune crainte sur lui ; mais s'est approché de lui et l'a abattu comme ci-dessus ; alors que n'importe lequel d'entre nous,

ont tiré à une distance plus éloignée, et ont peut-être soit manqué le loup, soit mis en danger le tir sur l'homme.

Mais c'était assez pour avoir terrifié un homme plus audacieux que moi, et en effet cela a alarmé toute notre compagnie, quand avec le bruit du pistolet de vendredi, nous avons entendu des deux côtés le plus petit hurlement de loups, et le bruit redoublé par le Eccho des Montagnes, que c'était pour nous comme s'il y en avait eu une multitude prodigieuse ; et peut-être en effet n'y en avait-il pas tant que nous n'avions aucune cause d'appréhension.

Cependant, comme vendredi avait tué ce loup, l'autre qui s'était attaché au cheval, le quitta immédiatement et s'enfuit ; ayant joyeusement attaché sur sa tête, là où les patrons de la bride s'étaient enfoncés dans ses dents ; de sorte qu'il ne lui avait pas fait beaucoup de mal : L'homme en effet était le plus blessé ; car la créature furieuse l'avait mordu deux fois, une fois au bras, et l'autre fois un peu au-dessus de son genou ; et il était comme s'il s'effondrait par le Désordre de son Cheval, lorsque Vendredi arriva et tua le Loup.

Il est facile de supposer qu'au Bruit du Pistolet de Vendredi, nous avons tous raccommodé notre Allure, et monté aussi vite que le Chemin (qui était très difficile) nous le permettait, pour voir ce qui se passait ; dès que nous nous sommes dégagés des arbres, qui nous aveuglaient auparavant, nous avons vu clairement ce qui avait été le cas, et comment vendredi avait dégagé le pauvre guide ; bien que nous n'ayons pas discerné actuellement quel genre de créature c'était qu'il avait kill'd.

Mais jamais un combat n'a été mené avec autant d'acharnement, et d'une manière aussi surprenante Manière, comme celle qui suivit entre vendredi et l'ours, qui nous donna à tous (bien qu'au début nous fûmes surpris et effrayés pour lui) le plus grand Diversion imaginable : Comme l'ours est une créature lourde et maladroite, et ne galope pas comme le fait le loup, qui est rapide et léger ; il a donc deux particuliers Qualités, qui sont généralement la règle de ses actions; Premièrement, quant aux hommes, qui ne sont pas sa propre proie ; Je dis, pas sa véritable proie ; parce que bien que je ne puisse pas dire ce que la faim excessive pourrait faire, ce qui était maintenant leur cas, le Le sol étant entièrement couvert de neige ; mais quant aux hommes, il ne les tente généralement pas, à moins qu'ils ne l'attaquent d'abord: Au contraire, si vous le rencontrez dans les bois, si vous ne vous mêlez pas de lui, il ne se mêlera pas de vous; mais alors vous devez prendre soin d'être très civil avec lui, et lui donner le Route; car c'est un gentleman très gentil, il ne fera pas un pas hors de son chemin

pour un Prince; non, si vous avez vraiment peur, votre meilleure façon est de regarder une autre Voie et de continuer ; car parfois si vous vous arrêtez, que vous vous tenez immobile et que vous le regardez fixement, il prend cela pour un Affront ; mais si vous lancez ou lancez n'importe quelle chose sur lui, et qu'elle le frappe, même si ce n'était qu'un bout de bâton, aussi gros que votre doigt, il le prend pour un affront, et met toutes ses autres affaires de côté pour poursuivre sa vengeance. ; car il aura satisfaction au point d'honneur; c'est sa première qualité. La suivante est que, s'il est une fois offensé, il ne vous quittera jamais, nuit ou jour, jusqu'à ce qu'il ait sa vengeance ; mais suit à un bon rythme rond, jusqu'à ce qu'il vous rattrape.

My Man Friday avait délivré notre guide, et quand nous nous sommes approchés de lui, il l'aidait à descendre de son cheval; car l'Homme était à la fois blessé et effrayé, et en effet, le dernier plus que le premier ; quand tout à coup, nous avons aperçu l'ours sortir du bois, et c'était un énorme monstrueux, de loin le plus gros que j'aie jamais vu : nous étions tous un peu surpris quand nous l'avons vu ; mais quand vendredi l'a vu, il était facile de voir la joie et le courage dans le visage du camarade ; Ô ! Ô ! Ô ! Dit vendredi, trois fois, en le montrant du doigt ; Ô Maître, tu me donnes le congé ! Je te serre la main avec lui : Je te fais bien rire.

J'ai été surpris de voir le camarade si pleas'd ; Vous vous trompez, dis-je, il vous dévore: Mangez-moi! Mangez-moi! Dit vendredi, deux fois de plus; Je le mange : Je vous fais bien rire : Vous restez tous ici, je vous montre bien rire ; alors il s'assied, et enlève ses bottes en un instant, et met une paire de pompes (comme nous appelons les chaussures plates qu'ils portent) et qu'il avait dans sa poche, donne à mon autre serviteur son cheval, et avec son fusil il s'envola vite comme le vent.

L'ours marchait doucement, et offrit de se mêler de personne, jusqu'à ce que vendredi, venant tout près, l'appelle, comme si l'ours pouvait le comprendre ; Écoutez, écoutez, dit vendredi, je parle avec votre esprit : Nous suivons à distance ; car étant maintenant descendus du côté gascon des montagnes, nous étions entrés dans une vaste et grande forêt, où le pays était plat et assez ouvert, bien que de nombreux arbres s'y éparpillaient ici et là.

Vendredi, qui avait, comme on dit, les Talons de l'Ours, vint avec lui rapidement, et prit une grosse Pierre, et lui lança, et le frappa juste sur la Tête ; mais ne lui fit pas plus de mal que s'il l'eût jeté contre un Mur; mais il répondait à la fin du vendredi ; car le Rogue était si dépourvu de peur, que

il l'a fait uniquement pour que l'ours le suive et nous montre du rire comme il l'appelait.

Dès que l'ours a senti la pierre et l'a vu, il fait demi-tour et vient après lui, prenant de longues foulées diaboliques et traînant à une vitesse étrange, de manière à mettre un cheval à un galop moyen; s'enfuit vendredi et prend son cours, comme s'il courait vers nous pour demander de l'aide ; nous avons donc tous résolu de tirer immédiatement sur l'ours et de délivrer mon homme ; bien que j'étais en colère contre lui de tout cœur, pour avoir ramené l'ours sur nous, alors qu'il menait ses propres affaires d'une autre manière; et surtout j'étais en colère qu'il ait retourné l'ours contre nous, puis qu'il se soit enfui ; et j'ai crié, Chien, dis-je, est-ce que c'est toi qui nous fait rire ? Venez et prenez votre cheval, que je puisse tirer sur la créature ; il m'entend et crie Out, No shoot, no shoot, rest still, you get much Rire. Et alors que la créature agile courait deux pieds pour la bête, il s'est soudainement retourné d'un côté de nous, et voyant un grand chêne, adapté à son but, il nous a fait signe de le suivre et de doubler son rythme, il monte agilement l'arbre en posant son arme sur le sol, à environ cinq orsix mètres du bas de l'arbre.

L'ours arriva bientôt à l'arbre, et nous le suivions à distance ; la première chose qu'il a faite, il s'est arrêté au fusil, l'a senti, mais l'a laissé reposer, et il s'est précipité dans l'arbre, grimpant comme un chat, bien que si monstrueusement lourd : j'ai été étonné de la folie, alors que je Je l'ai pensé, de mon homme, et je n'ai pas pu voir de ma vie quoi que ce soit pour rire encore, jusqu'à ce que voyant l'ours monter sur l'arbre, nous allrod plus près de lui.

Quand nous sommes arrivés à l'Arbre, il y a eu Vendredi qui est sorti au petit Extrémité d'une grande Branche de l'Arbre, et l'Ours est arrivé à mi-chemin vers lui ; dès que l'ours est sorti de cette partie où la branche de l'arbre était plus faible, Ha, nous dit-il, maintenant tu me vois enseigner la danse de l'ours ; alors il tombe en sautant et en secouant la branche, à laquelle l'ours a commencé à chanceler, mais s'est arrêté et a commencé à regarder derrière lui, pour voir comment il devrait revenir; alors, en effet, nous avons ri de bon cœur : Mais vendredi n'en avait pas fini avec lui de beaucoup ; quand il le voit immobile, il l'appelle de nouveau, comme s'il avait supposé que l'ours parlait anglais ; Ce que vous ne venez pas plus loin, je vous prie de venir plus loin ; alors il est parti en sautant et en secouant l'Arbre; et l'Ours, comme s'il avait

a compris ce qu'il a dit, est venu un peu plus loin, puis il est tombé à nouveau en sautant, et le Bearstop'd à nouveau.

Nous pensions que c'était le bon moment pour le frapper sur la tête, et j'ai appelé vendredi pour rester immobile, et nous tirerions sur l'ours ; mais il a crié avec ferveur, ô priez ! Ô priez ! Pas de tir, je tire, d'ici là; il aurait dit : Tout à l'heure : Cependant, pour abrégé l'histoire, vendredi a tellement dansé, et l'ours était si chatouilleux, que nous avons bien assez ri, mais nous ne pouvions toujours pas imaginer ce que ferait le camarade ; car nous pensions d'abord qu'il dépendait de secouer l'ours; et nous avons trouvé que l'ours était trop rusé pour cela aussi; car il ne sortirait pas assez loin pour être renversé, mais s'accroche fermement avec ses grandes griffes et ses pieds larges, de sorte que nous ne pourrions pas imaginer quelle en serait la fin, et où la plaisanterie serait enfin.

Mais vendredi nous a rapidement mis hors de doute ; pour avoir vu l'ours s'accrocher au rameau, et qu'il ne serait pas persuadé d'aller plus loin ; Eh bien, dit vendredi, tu ne viens pas plus loin, je vais, je vais; tu ne viens pas à moi, je vais venir à toi; et sur cela, il sort vers la plus petite extrémité de la branche, où elle se plierait avec son poids, et se laisse doucement tomber par elle, glissant le long de la branche, jusqu'à ce qu'il s'approche suffisamment pour sauter sur ses pieds, et loin il court vers son fusil, le prend et s'immobilise.

Eh bien, lui dis-je vendredi, que vas-tu faire maintenant ? Pourquoi ne lui tirez-vous pas dessus ? No shoot, dit Friday, no yet, me shoot nom, me no kill; moi reste, te donne un rire de plus; et en effet ainsi il a fait, comme vous verrez bientôt ; car quand l'ours voit son ennemi parti, il revient du rameau où il se tenait ; mais l'a fait puissamment tranquillement, regardant derrière lui à chaque Pas, et revenant en arrière jusqu'à ce qu'il entre dans le Corps de l'Arbre ; puis, avec la même extrémité arrière en avant, il descendit de l'arbre, le saisissant avec ses griffes, et bougeant un pied à la fois, très tranquillement ; à ce stade, et juste avant qu'il ne puisse poser ses pieds de derrière sur le sol, Friday s'approcha de lui, plaqua le museau de sa pièce dans son oreille et l'abattit comme une pierre.

Alors le coquin s'est retourné, pour voir si nous ne riions pas, et quand il a vu que nous étions satisfaits de nos regards, il tombe lui-même en riant très fort ; alors je tue Bear in my Country, dit vendredi; alors vous les tuez, dis-je, pourquoi vous n'avez pas de fusils :

Non, dit-il, pas de fusil, mais tirez, une très longue flèche.

C'était en effet une bonne diversion pour nous; mais nous étions encore dans un lieu sauvage, et notre guide très blessé, et que faire nous savions à peine ; le hurlement des loups tourne beaucoup dans ma tête ; et en effet, à l'exception du bruit que j'ai entendu une fois sur le rivage de l'Afrique, dont j'ai déjà dit quelque chose, je n'ai jamais rien entendu qui m'ait rempli d'autant d'horreur.

Ces choses, et l'approche de la nuit, nous ont rappelés, ou bien, comme vendredi nous aurait eus, nous aurions certainement dû enlever la peau de cette créature monstrueuse, qui était ce qui sauvait ; mais nous avons trois lieues à parcourir, et notre guide nous a hâtés, nous l'avons donc quitté et avons poursuivi notre voyage.

Le sol était encore couvert de neige, bien qu'elle ne soit pas aussi profonde et dangereuse que sur les montagnes, et les créatures voraces, comme nous l'avons entendu par la suite, étaient descendues dans la forêt et la plaine, pressées par la faim pour chercher Nourriture; et avaient fait beaucoup de méfaits dans les villages, où ils avaient surpris les gens de la campagne, tué un grand nombre de leurs moutons et chevaux, et quelques gens aussi.

Nous avons un endroit dangereux à passer, que notre guide nous a dit, s'il y avait plus de loups dans le pays, nous les trouverions là-bas ; et c'était dans une petite plaine, entourée de bois de tous côtés, et d'un long et étroit défilé ou chemin, que nous devions traverser pour traverser le bois, puis nous devrions arriver au village où nous devions loger.

Il était à moins d'une demi-heure du coucher du soleil lorsque nous entrâmes dans le premier bois ; et un peu après le coucher du soleil, quand nous sommes entrés dans la plaine. Nous n'avons rien rencontré dans le premier bois, sauf que, dans une petite plaine à l'intérieur du bois, qui n'était pas au-dessus de deux stades plus loin, nous avons vu cinq grands loups traverser la route, à pleine vitesse l'un après l'autre, comme s'ils avaient été en chasse. d'une proie, et l'avait en vue ; ils ne nous ont pas remarqués et sont partis et hors de notre vue en quelques instants.

Sur ce, notre guide, qui d'ailleurs était un misérable timide, nous ordonna de garder une posture prête ; car il croyait qu'il y avait plus de loups à venir.

Nous gardâmes nos armes prêtes et nos yeux autour de nous, mais nous ne vîmes plus de loups, « jusqu'à ce que nous traversions » ce bois, qui était à près d'une demi-lieue, et que nous entrions dans la plaine ; dès que nous entrâmes dans la plaine, nous eûmes assez d'occasion de regarder autour de nous : le premier objet que nous rencontrâmes fut un cheval mort ; c'est-à-dire un pauvre cheval que les loups avaient tué, et au moins une douzaine d'entre eux au travail ; on ne pourrait pas dire manger de lui, mais plutôt cueillir ses os ; car ils avaient mangé toute la chair auparavant.

Nous n'avons pas jugé bon de les déranger à leur fête, et ils ne nous ont pas beaucoup remarqués : vendredi les aurait lâchés, mais je ne le souffrirais en aucun cas ; car j'ai trouvé que nous étions comme avoir plus d'affaires sur nos mains que nous ne le savions. Nous n'étions pas allés à moitié au-dessus de la plaine, mais nous avons commencé à entendre les loups hurler dans le bois sur notre gauche, d'une manière effrayante, et bientôt après nous en avons vu une centaine venir directement vers nous, tous en un corps, et la plupart d'eux en ligne, aussi régulièrement qu'une armée composée d'officiers expérimentés. Je savais à peine de quelle manière les recevoir ; mais nous nous sommes retrouvés à nous rapprocher d'une ligne étroite était le seul moyen : nous nous sommes donc formés en un instant : mais afin que nous n'ayons pas trop d'intervalle, j'ai ordonné que seuls tous les autres hommes tirent, et que le d'autres qui n'avaient pas tiré devraient se tenir prêts à leur donner une seconde volée immédiatement, s'ils continuaient à avancer sur nous, et qu'alors ceux qui avaient tiré en premier ne devraient pas faire semblant de recharger leurs fusées, mais se tenir prêts à chacun un pistolet ; car nous étions tous armés d'une fusée et d'une paire de pistolets chacun ; ainsi nous étions par cette méthode capable de tirer six salves, la moitié d'entre nous à la fois ; cependant, à présent, nous n'avons aucune Nécessité ; car après avoir tiré la première salve, l'ennemi a fait un arrêt complet, étant terrifié aussi bien par le bruit que par le feu ; quatre d'entre eux ont reçu une balle dans la tête, sont tombés, plusieurs autres ont été blessés et ont saigné, comme nous pouvions le voir par la neige : je les ai trouvés arrêtés, mais ils n'ont pas immédiatement reculé ; sur quoi, me souvenant qu'on m'avait dit que les créatures les plus féroces étaient terrifiées à la voix d'un homme, j'ai fait crier toute notre compagnie aussi fort que nous le pouvions ; et j'ai trouvé la notion pas tout à fait erronée ; car à notre cri, ils commencèrent à se retirer et à faire demi-tour ; puis j'ai ordonné qu'une seconde volée soit tirée, dans leur arrière, ce qui les a mis au galop, et ils sont partis dans les bois.

Cela nous donna le loisir de recharger nos pièces, et pour ne pas perdre de temps, nous continuâmes ; mais nous n'avions guère plus que chargé nos fusées et nous étions prêts, lorsque nous avons entendu un bruit terrible dans le même bois, sur notre gauche, seulement que c'était plus loin dans la même voie que nous devions suivre.

La Nuit arrivait, et la Lumière commençait à être sombre, ce qui aggrave la situation de notre côté ; mais le Bruit augmentant, nous pouvions facilement percevoir que c'était le Hurlement et le Hurlement de ces Créatures infernales ; et tout à coup, nous aperçûmes 2 ou 3 troupes de loups, une à notre gauche, une derrière nous et une sur notre front ; si bien que nous semblons en être entourés ; cependant, comme ils ne tombaient pas sur nous, nous avons continué notre chemin en avant, aussi vite que nous pouvions faire aller nos chevaux, lequel chemin étant très accidenté, n'était qu'un bon grand trot ; et de cette manière nous arrivâmes en vue de l'entrée d'un bois, à travers lequel nous devions passer, de l'autre côté de la plaine ; mais nous fûmes très surpris, en nous rapprochant de la ruelle ou du col, nous vîmes un nombre confus de loups se tenant juste à l'entrée.

Tout à coup, à une autre ouverture du bois, nous entendîmes le bruit d'un canon ; et regardant dans cette direction, un cheval se précipita, avec une selle et une bride sur lui, volant comme le vent, et seize ou dix-sept loups après lui, à pleine vitesse ; en effet, le Cheval en avait les Talons ; mais comme nous supposons qu'il ne pouvait pas le tenir à ce rythme, nous ne doutions pas qu'ils se lèveraient enfin avec lui, et il ne fait aucun doute qu'ils l'ont fait.

Mais ici nous avons eu une vision des plus horribles ; car chevauchant jusqu'à l'entrée où le cheval est sorti, nous avons trouvé la carcasse d'un autre cheval et de deux hommes, dévorés par les créatures voraces, et l'un des hommes était sans aucun doute le même que celui que nous avons entendu le premier Pistolet ; car il y avait un fusil juste à côté de lui, tiré ; mais quant à l'homme, sa tête et la partie supérieure de son corps ont été dévorées.

Cela nous a remplis d'horreur, et nous ne savions pas quel parti prendre, mais les Créatures nous ont bientôt résolus ; car ils se sont rassemblés autour de nous actuellement, dans l'espoir d'une proie ; et je crois vraiment qu'il y en avait trois cents. Il est arrivé à notre avantage qu'à l'entrée du bois, mais à une petite distance de celui-ci, se trouvaient de grands arbres en bois, qui avaient été abattus l'été. avant, et je suppose qu'il était là pour le transport ; j'ai dessiné mon

petite troupe parmi ces arbres, et nous plaçant en ligne, derrière un long arbre, je leur ai conseillé à tous d'allumer et de garder cet arbre devant nous, pour un travail de poitrine, pour nous tenir dans un triangle, ou trois fronts, enfermant Nos Chevaux au Centre.

Nous l'avons fait, et c'était bien que nous l'ayons fait ; car jamais une Charge plus furieuse que les Créatures n'a été faite sur nous dans la Place; ils sont venus sur nous avec une sorte de grondement de bruit (et ont monté le morceau de bois, qui, comme je l'ai dit, était notre travail de poitrine) comme s'ils se précipitaient seulement sur leur proie ; et cette fureur de leur part, semble-t-il, a été principalement causée par le fait qu'ils ont vu nos chevaux derrière nous, qui était la proie qu'ils visaient. J'ai ordonné à nos hommes de tirer comme avant, tous les autres hommes ; et ils ont pris leur objectif si sûr, qu'en effet ils ont tué plusieurs des loups à la première volée; mais il y avait une Nécessité de garder un Tir continu; car ils sont venus comme des démons, ceux qui étaient derrière poussant ceux qui étaient devant.

Quand nous eûmes tiré notre deuxième volée de nos fusées, nous pensions qu'elles s'étaient un peu arrêtées, et nous espérions qu'elles seraient parties ; mais ce n'était qu'un Moment; car d'autres s'avancèrent encore ; ainsi nous avons tiré deux volées de nos pistolets, et je crois qu'en ces quatre tirs, nous en avons tué dix-sept ou dix-huit, et en avons tué deux fois plus; pourtant ils sont revenus.

J'étais réticent à passer notre dernier coup trop hâtivement; j'appelai donc mon serviteur, et non mon homme vendredi, car il était mieux employé ; car avec la plus grande dextérité imaginable, il avait chargé ma Fusée et la sienne pendant que nous étions engagés ; mais comme je l'ai dit, j'ai appelé mon autre homme, et lui donnant une corne de poudre, je lui ai demandé de poser une traîne, tout le long du morceau de bois, et que ce soit une grande traîne ; il l'a fait, et n'avait que le temps de s'enfuir, lorsque les loups l'ont abordé, et certains se sont levés dessus; quand je claqué un pistolet non chargé, près de la poudre, j'y mets le feu ; ceux qui étaient sur le bois en furent brûlés, et six ou sept d'entre eux tombèrent, ou plutôt se précipitèrent parmi nous, avec la force et la frayeur du feu ; nous les envoyâmes en un instant, et les autres furent si effrayés par la Lumière, que la Nuit, car elle était maintenant très proche de l'Obscurité, rendit plus terrible, qu'ils reculèrent un peu.

Sur quoi j'ai ordonné que notre dernier pistolet soit tiré d'une volée, et après cela, nous avons poussé un cri ; sur cela, les loups ont tourné la queue, et nous avons immédiatement attaqué près de vingt boiteux, que nous avons trouvés en train de se débattre

sur le sol, et les a coupés avec nos épées, ce qui a répondu à notre attente ; car les cris et les hurlements qu'ils ont faits ont été mieux compris par leurs compagnons, de sorte qu'ils ont tous fui et nous ont quittés.

Nous en avons, le premier et le dernier, tué environ trois vingtaines d'entre eux ; et s'il avait fait jour, nous en aurions tué beaucoup d'autres. Le champ de bataille étant ainsi dégagé, nous avons recommencé à avancer ; car nous avons encore près d'une lieue à faire. Nous avons entendu les créatures affamées huler et crier dans les bois pendant que nous allions, plusieurs fois ; et parfois nous pensions en voir quelques-uns, mais la neige éblouissant nos yeux, nous n'en étions pas certains ; ainsi dans environ une heure de plus, nous arrivâmes à la ville, où nous devions loger, que nous trouvâmes dans une frayeur terrible, et tous en armes ; car il semble que la nuit précédente, les loups et quelques ours avaient fait irruption dans le village pendant la nuit, et les avaient mis dans une terrible frayeur, et ils étaient obligés de garder la garde nuit et jour, mais surtout la nuit, pour préserver leur bétail, et même leur peuple.

Le lendemain matin, notre guide était si malade, et ses membres gonflés par le rang de ses deux blessures, qu'il ne pouvait pas aller plus loin ; nous avons donc été obligés de prendre un nouveau guide là-bas et d'aller à Tholouse, où nous avons trouvé un climat chaud, un pays agréable et fructueux, et pas de neige, pas de loups ou quoi que ce soit de semblable ; mais quand nous avons raconté notre histoire à Tholouse, ils nous ont dit que ce n'était rien d'autre que ce qui était ordinaire dans la grande forêt au pied des montagnes, surtout quand la neige gisait sur le sol : mais ils ont beaucoup demandé quel genre de guide nous avons obtenu, qui se risquerait à nous apporter cette voie dans une saison aussi sévère ; et nous a dit que c'était beaucoup, nous n'étions pas tous dévorés. Quand nous leur avons dit comment nous nous étions placés, et les chevaux au milieu, ils nous ont blâmés excessivement, et nous ont dit que c'était cinquante contre un mais que nous avons tous été détruits ; car c'était la vue des chevaux qui rendait les loups si furieux, voyant leur proie ; et qu'à d'autres moments ils ont vraiment peur d'un fusil ; mais le fait d'être excessivement affamé et furieux à cause de cela, l'empressement à venir aux chevaux les avait rendus insensibles au danger ; et que si nous ne les avions pas maîtrisés par le feu continu et enfin par le stratagème du train de poudre, il y aurait eu de grandes chances que nous n'ayons pas été mis en pièces ; tandis que si nous nous étions contentés d'être assis immobiles à cheval, et d'abord comme cavaliers, ils n'auraient pas pris les chevaux pour autant à eux, quand les hommes étaient sur leur dos, comme autrement ; et en plus ils nous ont dit qu'enfin, si nous avions

se sont tenus ensemble et ont laissé nos chevaux, ils auraient été si désireux de les avoir dévorés, que nous aurions pu nous en sortir sains et saufs, surtout en ayant nos armes à feu dans nos mains et en étant si nombreux.

Pour ma part, je n'ai jamais été aussi sensible au danger dans ma vie ; car voyant au-dessus de trois cents diables venir rugissant et bouche ouverte pour nous dévorer, et n'ayant rien pour nous abriter ou se retirer, je me suis donné pour perdu; et comme c'était, je crois, je ne me soucierai plus jamais de traverser ces montagnes; Je pense que je préférerais de loin faire mille lieues par mer, même si j'étais sûr de rencontrer une tempête une fois par semaine.

Je n'ai rien de rare à remarquer dans mon passage par la France ; rien d'autre que ce dont les autres voyageurs ont rendu compte, avec beaucoup plus d'avantages que moi. J'ai voyagé de Tholouse à Paris, et sans séjour considérable, je suis venu à Callais, et j'ai atterri sain et sauf à Douvres, le quatorze janvier, après avoir eu une saison très froide pour voyager.

dans.

J'étais maintenant arrivé au centre de mes voyages, et j'avais en peu de temps tout mon nouveau domaine découvert en sécurité autour de moi, les lettres de change que j'avais apportées avec moi ayant été très récemment payées.

Mon principal guide et conseiller privé était ma bonne veuve, qui, en remerciement pour l'argent que je lui avais envoyé, ne pensait pas qu'il y ait trop de peines ou de soins trop grands à employer pour moi; et je lui faisais si entièrement confiance pour tout, que j'étais parfaitement tranquille quant à la sécurité de mes effets ; et en effet, j'ai été très heureux depuis mon début, et maintenant jusqu'à la fin, dans l'intégrité sans tache de cette bonne gentille femme.

Et maintenant je commençai à songer à laisser mes effets à cette femme, et à partir pour Lisbonne, et ainsi pour le Brésil ; mais maintenant un autre scrupule est venu sur ma route, et c'était la religion ; car comme j'avais eu des doutes sur la religion romaine, même pendant que j'étais à l'étranger, surtout dans mon état de solitude; donc je savais qu'il n'y avait pas pour moi d'aller au Brésil, encore moins de m'y installer, à moins que je ne décide d'embrasser le catholicisme romain
Religion, sans aucune réserve; à moins que d'un autre côté, je décide d'être un
Sacrifiez à mes principes, soyez un martyr de la religion et mourez dans le

Inquisition; je résolus donc de rester à la maison, et si j'en trouvais les moyens, de disposer de ma plantation.

Dans ce but, j'écrivis à mon vieil ami de Lisbonne, qui en retour me donna avis qu'il pourrait facilement en disposer là-bas: Mais que si je jugeais bon de lui donner la permission de l'offrir en mon nom aux deux marchands, le Les survivants de mes administrateurs, qui vivaient au Brésil, qui doivent en comprendre pleinement la valeur, qui vivaient juste sur place, et que je savais très riches ; de sorte qu'il croyait qu'ils aimeraient l'acheter; il n'en doutait pas, mais je devrais faire 4 ou 5000 pièces de huit, le plus.

En conséquence, j'acceptai, lui donnai l'ordre de le leur offrir, et il le fit ; et dans environ 8 mois de plus, le navire étant alors retourné, il m'a envoyé un compte rendu indiquant qu'ils avaient accepté l'offre et avaient remis 33 000 pièces de huit à un de leurs correspondants à Lisbonne, pour le payer.

En retour, j'ai signé l'instrument de vente sous la forme qu'ils ont envoyée de Lisbonne, et l'ai envoyé à mon vieil homme, qui m'a envoyé des lettres de change pour 32800 pièces de huit, pour la succession ; réservant le paiement de 100 Moidores par an à lui, le vieil homme, pendant sa vie, et 50 Moidores ensuite à son fils pour sa vie, que je leur avais promis, que la Plantation devait payer comme un loyer. Et c'est ainsi que j'ai donné la première partie d'une vie de fortune et d'aventure, une vie d'échecs de la providence, et d'une variété dont le monde sera rarement capable de montrer l'équivalent : Commenant bêtement, mais se terminant beaucoup plus heureusement que n'importe quelle partie m'en a jamais donné autant qu'à espérer.

N'importe qui penserait que, dans cet état de bonne fortune compliquée, je ne courais plus de hasards; et ainsi en effet j'aurais été, si d'autres circonstances avaient concouru, mais j'étais habitué à une vie errante, n'avais pas de famille, pas beaucoup de relations, et aussi riche que j'avais contracté beaucoup de connaissances ; et bien que j'aie vendu mon domaine au Brésil, je ne pouvais pas garder le pays hors de ma tête, et j'avais un grand esprit pour être à nouveau sur l'aile, surtout je ne pouvais pas résister à la forte envie que j'avais de voir mon île, et pour savoir si les pauvres Espagnols étaient là, et comment les coquins que j'y avais laissés s'en étaient servis.

Ma véritable amie, la veuve, m'en a sérieusement écarté et m'a tellement emporté que pendant près de sept ans, elle m'a empêché de courir à l'étranger; pendant ce temps, j'ai pris mes deux neveux, les enfants d'un de mes frères dans mes soins: L'aîné ayant quelque chose à lui, j'ai élevé comme un gentilhomme, et lui ai donné un règlement d'une addition à sa succession, après mon Décès; l'autre, je l'ai confié à un capitaine de navire ; et après cinq ans, le trouvant un jeune homme entreprenant et audacieux, je l'ai mis dans un bon navire et l'ai envoyé en mer.

En attendant, je me suis en partie installé ici; car tout d'abord je me suis marié, et cela ni à mon désavantage ni à mon mécontentement, et j'ai eu trois enfants, deux fils et une fille: mais ma femme mourant et mon neveu rentrant avec un bon succès d'un voyage en Espagne, mon Inclination à aller à l'étranger, et son importunité a prévalu et m'a engagé à aller dans son navire, en tant que commerçant privé aux Indes orientales : c'était en l'an 1694.

Dans ce voyage, j'ai visité ma nouvelle colonie dans l'île, j'ai vu mes successeurs les Espagnols, j'ai eu toute l'histoire de leur vie et des méchants que j'y ai laissés; comment d'abord ils ont insulté les pauvres Espagnols, comment ils ont ensuite été d'accord, en désaccord, unis, séparés, et comment enfin les Espagnols ont été obligés d'utiliser la violence avec eux, comment ils ont été soumis aux Espagnols, avec quelle honnêteté les Espagnols les ont utilisés ; une histoire, si elle était entrée, aussi pleine de variété et d'accidents merveilleux, que ma propre partie, en particulier aussi quant à leurs batailles avec les Caraïbes, qui ont débarqué plusieurs fois sur l'île, et quant à l'amélioration qu'ils ont faite sur l'île elle-même, et comment cinq d'entre eux ont fait un attentat sur la terre principale, et ont emmené onze hommes et cinq femmes prisonniers, par lesquels, à mon arrivée, j'ai trouvé environ vingt jeunes enfants sur l'île.

Ici, je suis resté environ 20 jours, je leur ai laissé des fournitures de toutes les choses nécessaires, et en particulier des armes, de la poudre, de la grenaille, des vêtements, des outils et deux ouvriers, que j'ai apportés d'Angleterre avec moi, à savoir. un charpentier et un forgeron.

En plus de cela, j'ai partagé l'île en parties avec eux, me réservant la propriété de l'ensemble, mais leur ai donné respectivement telles parties qu'ils

d'accord sur; et ayant réglé toutes choses avec eux, et les engageant à ne pas quitter le lieu, je les y laissai.

De là, j'ai touché au Brésil, d'où j'ai envoyé une barque, que j'ai achetée là-bas, avec plus de gens à l'île, et en elle, en plus d'autres fournitures, j'ai envoyé sept femmes, étant celles que j'ai trouvées propres au service. , ou pour les épouses de ceux qui les prendraient : quant aux hommes anglais, je leur ai promis de leur envoyer des femmes d'Angleterre, avec une bonne cargaison de nécessaires, s'ils s'appliqueraient à la plantation, que j'effectuerai ensuite ' d. Et les boursiers se sont montrés très honnêtes et diligents après avoir été maîtrisés et ont fait mettre leurs propriétés à part pour eux. Je leur envoyai aussi du Brésil cinq vaches, trois d'entre elles étant grosses avec du veau, des moutons et des porcs, qui, quand je revins, étaient considérablement augmentés.

Mais toutes ces choses, avec un récit comment 300 Caraïbes sont venus et les ont envahis, et ont ruiné leurs plantations, et comment ils ont combattu avec ce nombre entier deux fois, et ont d'abord été vaincus, et trois d'entre eux tués ; mais enfin une tempête détruisant leurs canons ennemis, ils affamèrent ou détruisirent presque tout le reste, et renouvelèrent et recouvrèrent la possession de leur plantation, et vivaient encore sur l'île.

Toutes ces choses, avec quelques incidents très surprenants dans de nouvelles aventures personnelles, pendant dix ans encore, je pourrai peut-être donner un récit plus détaillé de l'au-delà.



